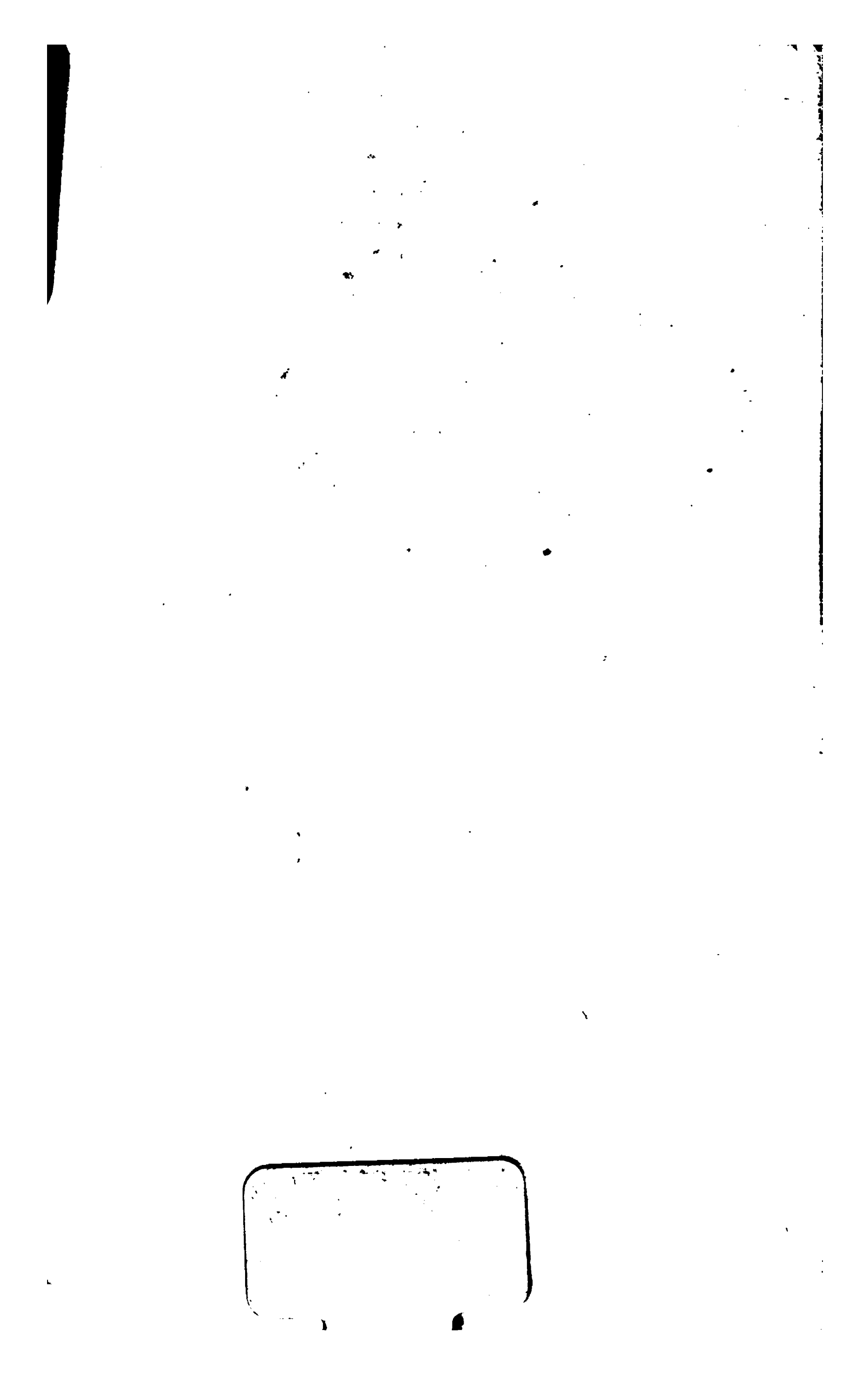


HISTOIRE

DE LA

LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN FRANCE

ET DE SES FONDATEURS

PAR

J.-M. DARGAUD

Credidi, propter quod locutus sum.
Ps. cxv.

TOME TROISIÈME

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

HISTOIRE

DE LA

LIBERTÉ RELIGIEUSE

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

HISTOIRE

DE LA

LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN FRANCE

ET DE SES FONDATEURS

PAR

J.-M. DARGAUD

Credidi, propter quod locutus sum
Ps. CXV.

TOME TROISIÈME

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1859

HISTOIRE

DE

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN FRANCE

ET DE SES FONDATEURS

LIVRE VINGT-SEPTIÈME

Ligue des princes du Midi. — Pie V. — Philippe II. — Mort d'Élisabeth, reine d'Espagne. — Meurtre lent et barbare accompli par Philippe sur don Carlos. — Supplices des comtes d'Egmont et de Horn. — Larmes du duc d'Albe. — Ses succès contre les Nassau. — Mauvaise foi de Catherine de Médicis avec les protestants. — Guerre imminente.

Coligny n'avait jamais eu plus besoin qu'au printemps de 1568 de ses facultés complètes contre la ligue des princes du Midi. Cette ligue était flagrante. Elle ne pouvait pardonner à la cour de France la paix signée avec les calvinistes.

Pie V, ce pontife exterminateur, gourmandait en bourreau Catherine de Médicis. Il écrivait à Charles IX : « En nulle façon et pour nul motif, il ne faut user de clémence envers les novateurs. Nul respect humain touchant les personnes ou les choses ne vous doit induire en la pensée d'épargner les ennemis de Dieu

qui n'ont jamais épargné ni Dieu ni vous-même. Que tous ces hommes soient livrés à de justes supplices. »

Voilà les conseils, les injonctions qu'un pape, un vieillard, adressait, du haut de la chaire de saint Pierre, au frénétique adolescent qui occupait le trône de saint Louis.

Philippe II, de son côté, prêchait de parole et d'exemple. Il ordonnait et il pratiquait les exécrables théories de Pie V. Il les appliquait dans toute l'étendue de ses royaumes et jusque dans sa famille, au fond de son palais d'Atride orthodoxe et inquisiteur.

Il avait immolé don Carlos (1568), le fils de son premier mariage.

Le 18 janvier, un peu avant onze heures du soir, le comte de Lerme s'était glissé dans la chambre du prince dont les portes avaient été dégarnies des verrous qui servaient à les fermer. Le comte marcha sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller le lion endormi. Il s'empara, avec mille précautions, des pistolets, des épées, des dagues, des arquebuses cachés sous le chevet ou suspendus autour du lit. Cette besogne faite, il s'assit sur un coffre qui contenait d'autres armes. Il n'attendit pas longtemps. Ruy Gomez, le duc de Féria et d'autres favoris de Philippe II s'introduisirent dans l'appartement de don Carlos. Le roi les suivait. Tous étaient vivement émus; Philippe II était impatient. Don Carlos sommeillant toujours, le roi ordonne de le secouer. Le prince reconnaît son père et s'écrie : « Je suis mort. — Je ne suis pas venu, dit Philippe, pour vous assassiner, mais pour vous faire rentrer dans le de-

voir. Puis il montre sous le lit de son fils une cassette pleine de papiers. Il commande à deux serviteurs d'emporter la cassette dans son oratoire, laisse le prince au secret sous la garde de six gentilshommes et se retire à pas lents.

Philippe était-il jaloux de son fils, comme roi et comme père? Trouva-t-il, ou feignit-il de trouver dans la cassette la confirmation de ses soupçons et de ses craintes? Quoi qu'il en soit, le bruit courut qu'il avait lu des lettres adressées par les rebelles des Pays-Bas à son fils, et une correspondance avec la reine qui ne souffrait aucun doute sur la passion mutuelle de don Carlos et d'Élisabeth.

Le roi catholique n'hésita pas à sévir. La même année, et à quelques mois seulement de distance, don Carlos, après un jugement de l'inquisition, et Élisabeth de France, sans jugement, tous deux malheureux, opprimés, autrefois promis et toujours fidèles l'un à l'autre, périrent au même âge, à vingt-trois ans, dans la fleur de la jeunesse, « le prince par le lacet ou le poignard, on l'ignore, et la reine par le poison. »

Telle est la légende. L'histoire, qui n'invente rien, qui conjecture avec prudence, en sait un peu plus, mais elle ne sait pas tout.

Il y a deux mystères : un mystère d'amour et un mystère de mort. Scrutons-les un peu.

Quelque temps après l'arrivée d'Élisabeth à Madrid, l'évêque de Limoges rend compte à sa cour « du gracieux et affectueux accueil » fait par la reine d'Espagne à don Carlos. Les visites du prince à sa

belle-mère sont dès lors aussi multipliées que le permet l'étiquette. Quand il sort de chez la reine, dont les conversations l'enchantent, il murmure tout haut contre son père par lequel il a été si barbarement supplanté. Extrême comme il l'est, il paraît avoir aimé sa belle-mère d'une vive tendresse. Dans une lettre à Catherine de Médicis, une des dames françaises de la suite d'Élisabeth écrit : « La royne (Élisabeth) et la princesse (Juana, sœur de Philippe II) soupent bien souvent en un jardin qui est auprès du palais, et le prince (don Carlos) avec elles, qui aime la royne, singulièrement, de façon qu'il ne se peut rassasier d'en dire du bien. Je croys qu'il voudroit estre davantage son parent. »

Le sentiment de don Carlos, si exclusif et si excessif, était probablement de l'amour, comme l'insinue finement la correspondante de Catherine de Médicis.

La reine répondait-elle à ce sentiment ? Elle était charmante pour le prince, elle lui donnait les plus sages conseils, elle le protégeait, le soignait, le plaignait. Lorsqu'il fut arrêté, bien que cette arrestation, au bout de laquelle était la déchéance, sinon le supplice, ouvrît la succession de la couronne d'Espagne aux propres enfants d'Élisabeth, elle pleure pendant deux jours. Fourquevaulx, l'ambassadeur de France, assure que Philippe fut obligé de défendre à la reine de pleurer plus longtemps. Elle versera encore d'abondantes larmes sur la tombe du prince, dans le cachot duquel elle avait essayé vainement de pénétrer. Néanmoins aucun document sérieux n'autorise à conclure,

soit qu'elle ait partagé l'amour du prince, soit que Philippe II ait été jaloux d'Élisabeth.

Il est vraisemblable même que, loin de tramer le meurtre de sa femme, le roi l'aima sensuellement, comme tant d'autres femmes, et la regretta.

Pour la reine, elle se loua jusqu'au dernier soupir de son « bon mary » et elle expira tenant dévotement une relique de la vraie croix, garnie de perles, que Philippe lui avait envoyée, afin de lui alléger le sacrifice.

Le seul témoignage qui démente un peu le bonheur domestique d'Élisabeth et qui trahisse un ennui caché, c'est l'allégresse de la mort qui la saisit dans sa maladie suprême. « Jamais, dit-elle à l'ambassadeur français, jamais appréhension ne m'a causé moins d'anxiété que celle de la mort. » Elle ne redoute pas la mort, elle lui sourit plutôt, et semble l'embrasser comme une délivrance.

Catherine eut des ombrages. Elle chargea Fourquevaulx de faire une enquête secrète sur les circonstances qui précédèrent la fin d'Élisabeth. Elle-même, très-accessible au crime, le supposait tout d'abord chez les autres et Philippe était son pareil.

J'incline à penser toutefois qu'Élisabeth n'est pas ce qu'en a fait la légende : une Phèdre chrétienne. L'histoire aussi doit au roi de l'inquisition la justice qu'il a refusée aux hommes. Il est presque démontré qu'il ne fut pas coupable d'un attentat sur Élisabeth. Il ne la soupçonna, ni ne l'empoisonna. Les accusations d'un courtisan hâbleur comme Brantôme, et d'un ennemi invétéré comme le prince d'Orange, ne sont pas des preuves.

Mais s'il ne tua pas sa femme Élisabeth, Philippe II tua certainement son fils don Carlos.

Ni M. Théodore Juste, un historien belge, ni M. Prescott, un historien américain, aidé, à travers l'Océan, par les recherches assidues de son ami don Pascual de Gayangos, professeur d'arabe à l'université de Madrid, lequel a fouillé toutes les archives de l'Europe et principalement celles de Simancas, ni les autres historiens modernes n'ont infirmé le fond de la tradition. Elle s'est trompée, cette tradition, sur les détails, mais elle a eu raison sur le fait même. A cet égard, la tradition n'a pas été autre chose qu'un verdict d'instinct, rendu par les peuples, à la manière d'un jury, qui devine, dans les ténèbres, ce qu'il ne distingue pas et qui arrache souvent, avec une sagacité merveilleuse, par une logique naïve la vérité ensevelie sous la nuit des consciences.

Don Carlos est maladif, capricieux, violent. Une chute le prédispose presque à la démence, ou, du moins, le rend de plus en plus fantasque, de plus en plus explosible. Que fait le père? Il aigrit son fils par des gouverneurs, par des domestiques placés auprès de lui comme autant d'espions. Quelles nobles qualités n'avait-il pas cependant, le pauvre prince!

Il était intrépide; il méprisait les bouffons, la toilette et les joyaux. Il était d'une générosité, d'une charité sans bornes. « Qui fera l'aumône, disait-il, si les princes ne la font pas. » Ses conversations abondaient tellement en sages maximes que son précepteur en composait un recueil. Sans parler de sa tante Juana, de sa belle-mère, la reine Élisabeth, il

était chéri de ce bon précepteur, depuis évêque d'Osma, qu'il appelait mélancoliquement : « mon meilleur ami dans cette vie. »

Détesté de son père, au contraire, environné d'officiers dévoués à Philippe II, poussé à bout, ses excentricités redoublent. Il écoute, en même temps, les révoltés des Pays-Bas. Son indulgence pour eux devient de la faveur, presque de la complicité. Alors le roi d'Espagne, qui a peu à peu amené don Carlos au point de compromission où il le désirait, éclate. Il le confine dans une tour, avec douze hallebardiers, qui stationnent aux portes de cette tour maudite.

C'est comme rebelle au roi et à l'Église que don Carlos est enfermé à jamais. A jamais, c'est le mot implacable de Philippe.

Le prince est confié à la garde de Ruy-Gomez. Parmi les gentilshommes geôliers, deux s'installent toutes les nuits dans l'appartement de don Carlos, l'un veillant, l'autre dormant. Le prisonnier est toujours sous des regards hostiles. Il a, pour toute distraction, un bréviaire et quelques sombres livres de dévotion, désignés par Philippe II. Personne n'est admis auprès du prince, qui est là vivant, comme s'il était mort.

Llorente, qui avait compulsé et feuilleté bien des manuscrits, pense que Philippe II laissa entrevoir ses intentions de meurtre au cardinal Espinosa, grand inquisiteur, et à Ruy-Gomez, prince d'Éboli, les seuls juges de don Carlos avec un conseiller royal, Bribiesca de Muñatones, le rédacteur de l'acte d'accusation. Sur ces ouvertures du roi catholique, Ruy Go-

mez parla à Olivarès, médecin de don Carlos. Olivarès comprit à demi-mot. En exécution de la sentence mystérieuse de l'inquisition et de Philippe II, il administra sans scrupule, le 20 juillet, à son malade, un purgatif infaillible; après quoi le prince consentit à se confesser.

De Thou assure que Philippe II, ayant obtenu de l'inquisition la sentence contre son fils, ordonna, pour sauver son honneur et l'honneur de l'héritier de la couronne, de lui faire avaler un bouillon si habilement composé, que le prisonnier mourut en quelques heures..

Antonio Perès, qui appartenait à la maison de Ruy-Gomez, affirme, à son tour, que le roi obtint de l'inquisition une condamnation capitale, et, qu'afin d'éviter tout scandale, un poison efficace, quoique lent, fut mêlé, pendant quatre mois, aux aliments du prince.

L'ambassadeur français, Fourquevaulx, appuie en quelque sorte cette révélation. Un mois après l'arrestation, il dit : « Le prince devient visiblement plus maigre et plus décharné; ses yeux s'enfoncent dans sa tête. On lui donne quelquefois des soupes, où sont dissoutes des substances nourrissantes avec de l'ambre, pour l'empêcher de perdre entièrement ses forces et de tomber en décrépitude. Ces soupes se font en secret, dans la chambre de Ruy-Gomez, d'où l'on entre dans celle du prince. »

Voilà des probabilités terribles, surtout si l'on songe à la politique de l'inquisition et au tempérament de Philippe II.

Les confidences, même les plus favorables en ap-

parence, celles du ministre de Toscane et du nonce, ne sont pas moins accablantes. Selon ces relations, Philippe II ne tue pas d'un seul coup son fils par la main d'un scélérat; il le conduit, par l'isolement de la captivité, à la frénésie d'abord, puis à des intempérances de régime, puis à une tristesse que centuplent le défaut d'exercice, le choix, infernalement calculé, soit des lectures, soit des gardiens; enfin, l'hypocondrie entière se déclare, et la mort ne tarde pas. Elle est précédée de la confession. Cette circonstance réjouit Philippe II. Il fait transporter celui qui fut don Carlos au couvent de Saint-Domingo-Réal; il règle froidement le convoi et regarde passer, d'une fenêtre du palais, le corps de son fils.

Cette dernière version, qui est celle du ministre de Toscane et du nonce, n'atténue pas la détestation qu'excite le roi d'Espagne. L'inquisition est sa complice, le pape est son approbateur. Le cardinal Espinosa et Pie V avaient applaudi à un emprisonnement éternel, le seul efficace. « Sa Sainteté, écrivait de Rome à son maître l'ambassadeur de Philippe II, Sa Sainteté loue beaucoup le parti pris par Votre Majesté, car elle sait que le maintien du christianisme dépend de ce que vous puissiez vivre un grand nombre d'années et avoir un successeur qui marche sur vos traces. »

Philippe II, dans cette hypothèse, et malgré les bénédictions soit du pape, soit du grand inquisiteur, n'en est pas moins un abominable parricide. Sa haine vaut poison, corde ou poignard. Il n'a pas assassiné une fois, mais vingt fois don Carlos. Il a été l'auteur d'une agonie longue, poignante, lugubre, au bout de

laquelle il y avait un terme certain, la mort. Ce terme, il l'a prévu, préparé, marqué d'avance, sans un sentiment de pitié, de regret ou de remords. Il a consterné la nature, la religion, la conscience, le cœur de tous les pères, de tous les hommes.

Son acharnement, l'acharnement de Philippe II, torture au delà même de la tombe don Carlos. Il abandonna cette noble mémoire aux calomnies des historiographes et des flatteurs. Il fit plus. Lui, qui avait enlevé à son fils vivant Élisabeth de France, fiancée du jeune prince, il enleva à son fils mort Anne, fille de Maximilien, fiancée également à don Carlos; double attentat d'indélicatesse et presque d'inceste, bien digne de ce roi moine, qui n'aima dans le monde que l'Église étroite, le pouvoir absolu, les voluptés brutales et les auto-da-fé, ses feux de joie.

L'inquisition se félicita du forfait de Philippe II. Elle était de moitié dans ce forfait. C'est elle qui avait dirigé le bras du souverain barbare contre un fils exalté mais généreux, contre l'héritier des Espagnes et des Indes. Elle se sentit par là plus puissante. Son audace s'en accrut. Unie désormais à Philippe, elle n'hésita pas un instant à mettre les Flandres hors la loi (1568). Après un prince, — tout un peuple. Quelle proie à dévorer!

Le duc d'Albe était fait pour comprendre Philippe II et l'inquisition. Il les représenta fidèlement dans les Pays-Bas. Il s'arma de toutes les terreurs. Il inaugura le plus prompt et le plus terrible des despotismes, le despotisme militaire au service d'une théocratie royale.

Il nomma un *conseil des troubles*, un tribunal de sang, *el tribunal de la sangre*. Ce conseil ne recula devant aucune atrocité. L'esprit du concile de Trente, l'âme de l'inquisition, de Philippe II et du duc d'Albe étaient dans chacun de ces juges impitoyables.

Ceux qu'on soupçonnait de protester, même en secret, contre les bûchers, ou de croire qu'un roi est lié envers ses sujets par son serment, étaient condamnés sans miséricorde. Les gibets des carrefours et les arbres des chemins rompaient au poids des cadavres. Les roues et les claies s'usaient sous les supplices. Philippe II, pour varier et se désennuyer des flammes, en avait inventé un qui consistait à lier par la tête et par le genou les prétendus coupables et à les jeter ensuite dans des cuves d'eau.

Tout était permis aux soldats. Ils pillaient, ils tuaient les hommes, les enfants, les vieillards. Ils violaient les femmes, les vierges, et puis ils les fixaient à la place même de l'outrage en les perçant de longues épées, qu'ils enfonçaient jusque dans la terre. Des jeunes filles qui accouraient demander la délivrance des leurs furent vues couvertes du sang soit d'un père, soit d'un frère, qu'on leur lançait par dérision au visage.

Tant d'excès monstrueux provoquèrent chez les uns la stupeur, chez les autres l'indignation et la révolte. Il y eut des menées pour soulever le peuple. Des libelles circulèrent avec de l'argent. Le duc d'Albe puisa dans ces mouvements sourds des patriotes une inspiration nouvelle. Il avait jusque-là sacrifié la quantité; il résolut d'atteindre la qualité.

Philippe II ne l'avait-il pas devancé dans cette voie ? Après le sort de don Carlos, qui oserait se plaindre d'être touché par le bourreau ?

Le duc saisit corps à corps la noblesse. Il fit exécuter Gilbert et Théodore de Batenbourg, Pierre d'Andelot et quinze autres gentilshommes. Ni Jean de Montigny, ni de Villiers, ni Quintin Benoît, ni Corneille de Nieen ne furent épargnés. Le dictateur aspirait plus haut.

Les comtes d'Egmont et de Horn étaient prisonniers depuis neuf mois dans la citadelle de Gand ; dix compagnies espagnoles eurent ordre de les conduire à Bruxelles.

Le comte de Horn était un Montmorency. Son bisaïeul, Jean de Montmorency-Nivelle, avait quitté Louis XI pour le duc de Bourgogne, et perdu ainsi sa situation en France, où son frère puîné, Guillaume de Montmorency, père du fameux connétable, devint le successeur de la baronnie de Jean. Horn, descendant de si grands ancêtres, et proche parent par sa mère du comte d'Egmont, s'était distingué comme volontaire aux batailles où d'Egmont s'était illustré comme général. Ils s'aimaient fraternellement. Ils avaient l'un et l'autre quarante-six ans. Le comte de Horn était l'un des plus grands seigneurs de l'Europe et le plus riche des Pays-Bas.

Le comte d'Egmont, d'une maison où il y eut neuf chevaliers de la Toison d'or, ne le cédait à personne pour la naissance. Il s'était marié à Spire avec Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière. Ses témoins avaient été un empereur et un roi, Charles-Quint et

Philippe II. Il avait vaincu le connétable de Montmorency et le maréchal de Thermes dans ces deux journées décisives de Saint-Quentin et de Gravelines. Il était adoré de la comtesse sa femme, honoré de son souverain, admiré de tous; le premier dans le cercle de la famille, le premier sur le champ de bataille, le premier à la cour, le premier dans les rues et dans les églises de Bruxelles. Il ne pouvait sortir sans être reconnu, suivi, applaudi. Sa grâce était communicative autant que sa générosité. Sa popularité était plus que de l'estime, plus que de l'enthousiasme; c'était de l'amour.

Ce fut sa faute irrémissible. Souhaiter pour ses chères Flandres une liberté modérée, soit religieuse, soit politique, ne pas renier Guillaume d'Orange, ne pas approuver l'inquisition, telles étaient les accusations, tels furent les prétextes contre lui.

Le 4 juin, le duc d'Albe, comme capitaine général et juge suprême du conseil des troubles dans les Pays-Bas, prononça l'arrêt de mort de ce grand comte d'Egmont, qui était de la même promotion que lui à la Toison d'or, par qui si souvent il avait été éclipsé, et dont le nom lui était odieux.

« Tout bien considéré, Son Excellence déclare le comte d'Egmont convaincu d'avoir favorisé la ligue et abominable conjuration du prince d'Orange et d'autres seigneurs des Pays-Bas.

« Son Excellence condamne, pour crime de lèse-majesté, et de rébellion, le comte d'Egmont à être décapité par l'épée; ordonne Son Excellence que la tête du comte soit mise en lieu haut et public afin

d'être aperçue de chacun, et qu'elle soit là, et que personne ne l'ôte, sous peine de la vie; ordonne, en outre, la confiscation de tous les biens de ce coupable, meubles et immeubles, droits et actions, fiefs et héritages. »

L'empereur Maximilien, les états de Brabant, les chevaliers de la Toison d'or, les villes libres d'Allemagne, les électeurs, la duchesse de Parme elle-même, intercédèrent en vain auprès du duc d'Albe. Martin Rithove, archevêque d'Ypres, le confesseur du comte d'Egmont, se prosterna aux pieds du duc, embrassa ses genoux, l'implorant avec sanglots pour une victime si glorieuse. Le duc demeura inflexible.

Le confesseur désolé retourna auprès de son pénitent et ne lui cacha pas ce qui l'attendait.

« La sentence est rigoureuse, dit le comte, et le juge implacable. Je pensais avoir mérité du roi d'Espagne une autre récompense. »

C'était le 5 juin. D'Egmont demanda des plumes, du papier et de l'encre. Dans une tendre prévision d'époux et de père, il s'adressa humblement à Philippe II :

« Sire, j'ai entendu ce matin la sentence qu'il a plu à Votre Majesté de décréter contre moi; et combien que jamais mon intention n'ait été de rien pratiquer contre votre couronne, ni contre notre vraie, ancienne et catholique religion, si est-ce que je prends en patience ce que le Seigneur mon Dieu m'envoie. Et si j'ai, durant ces troubles, conseillé ou toléré quelque chose qui semble autre, ce n'a toujours été qu'avec une droite fidélité envers Dieu, et

Votre Majesté, et pour la nécessité du temps. Pour quoi je prie Votre Majesté me le pardonner et avoir pitié de ma femme, de mes enfants, de mes serviteurs, vous souvenant de mes actions passées; et sur cet espoir, je vais me recommander à la miséricorde de Dieu.

« De Bruxelles, prêt à mourir, le 5 juin 1568. »

Après cette lettre, le comte en écrivit une autre à sa femme, une lettre navrante de tristesse, brûlante de passion et toute pleine d'une poignante angoisse. Quand il eut apposé son seing à cette effusion dernière, l'agitation intérieure éclata. Le comte essaya de prier, mais la douleur était trop forte; elle l'oppressait et offusquait tous ses sens. En cette tempête de sa vie, il fléchit aux larmes comme lorsque la pluie se mêle au tonnerre et aux éclairs dans un orage. Enfin, ne pouvant maîtriser le débordement de ses affections, de ses sentiments, de ses regrets, et, dans un saisissement inexprimable, il conjura qu'une exécution moins tardive sauvât son âme d'elle-même et la préservât du désespoir.

Son vœu fut exaucé. Le comte était à midi sur la place du supplice. Un appareil sombre l'entourait. Le visage de ses anciens compagnons d'armes, de ceux qu'il avait menés à la victoire, était lugubre comme le spectacle auquel ils présidaient. Plusieurs pleuraient au risque d'être dénoncés au duc d'Albe. Le comte d'Egmont, tout vêtu de son propre deuil, libre de liens, avait recouvré sa grâce accoutumée. Il portait des bottines de chamois bronzé, des hauts-de-chausses et un justaucorps de damas cramoisi, un

manteau de velours noir, un chapeau de taffetas noir orné de plumes noires et blanches. Il avait à la main un mouchoir brodé par sa femme. Sa démarche était lente, son air majestueux, son sourire doux. Il salua le peuple, les bourgeois, les soldats, les officiers. Il paraissait martial comme avant une bataille, mais je ne sais quelle ombre tragique obscurcissait la beauté de ses traits. On sentait qu'au lieu d'aller à la fête du combat, il marchait aux indignités de l'échafaud. Il y monta bravement, et franchit le drap noir qui en couvrait les planches jusqu'à l'autel funèbre qu'on y avait dressé. Il se dépouilla lui-même de son manteau, s'agenouilla sur un carreau de velours, rabattit son chapeau devant ses yeux et prit le crucifix qu'il baisa en disant le psaume *In manus;* comme il le recommençait avec un redoublement de ferveur, le coup du bourreau l'interrompit, et la tête du grand comte d'Egmont roula dans le sang sous l'épée de vengeance.

On enveloppa d'une draperie noire ce noble corps. Le comte de Horn, un peu plus tard, montant à son tour, demanda si c'était là son parent, son ami, le comte d'Egmont. « C'est lui, répondirent les gardes. — Ah! s'écria le comte de Horn, c'était donc ainsi que je devais le revoir. » Puis, s'adressant à la foule : « Apprenez, dit-il, par notre destin, quelle servitude vous est réservée. »

Le comte de Horn s'avoua coupable comme homme devant Dieu, mais irréprochable devant Philippe. Il mourut avec la fierté d'un soldat et avec l'aisance d'un grand seigneur.

Ces deux têtes presque royales furent placées sur des bassins et exposées plusieurs heures au milieu de la multitude profondément consternée. Elle était surtout blessée au cœur par l'immolation du comte d'Egmont, son favori. Son horreur était si vive, si intense, qu'on aurait pu prédire dès lors ce qui allait se dérouler dans ce peuple héroïquement religieux : trente ans de guerre civile et la perte des Provinces-Unies pour cette ambitieuse et cruelle maison d'Autriche. Les masses contenues par les soldats flottaient dans une rage muette. Des gémissements trahissaient çà et là, par instants, l'émotion générale. Quelques patriotes parvinrent à s'approcher de l'échafaud et en coupèrent le bois par petits morceaux, pour le conserver, comme on conservait des reliques de la sainte croix. D'autres trempèrent leurs mouchoirs dans le sang des victimes. Marie de Montmorency, la sœur du comte de Horn, et Sabine de Bavière, l'épouse du comte d'Egmont, enfouirent dans leur âme leur douleur, comme un trésor; elles rejetèrent toutes distractions, tous plaisirs du monde et ne voulurent jamais être consolées.

La postérité demeure éternellement touchée. Elle maudit les meurtriers, elle bénit les deux comtes décapités. D'Egmont surtout l'intéresse. Moins il se réfugie dans une insensibilité superbe, plus il s'abandonne à la nature, plus il attache et pénètre. Son cœur l'emporte, le domine à ses derniers moments et crie plus haut que son orgueil. Il est peut-être trop humain et pas assez stoïque. Il serait facile de l'en blâmer; il serait facile à l'historien qui a fouillé tant

d'archives et qui a prêté l'oreille aux révélations de Simancas, de dévoiler bien d'autres faiblesses et plus d'un manége de courtisan; mais le ciel me garde d'appliquer au comte d'Egmont une autre justice que celle due aux martyrs. Il aima la liberté, Guillaume d'Orange et les Flandres, il repoussa de sa patrie l'inquisition. Cela suffit à Philippe II pour le vouer au supplice; que cela nous suffise aussi pour le relever, pour appeler sur son tombeau la reconnaissance des hommes.

Le duc d'Albe, disent des historiens récents, écrivit à Philippe II en faveur du comte d'Egmont.

Quelle bonté! Oui, il écrivit, mais il ne doutait pas de la réponse; oui, il écrivit des insinuations, des balbutiements de clémence, mais il avait fait arrêter celui pour lequel il semblait intercéder, — il l'avait condamné iniquement, — il le détenait en prison, — il le livrait au billot!

Ah! que les historiens recueillent tout ce qui est à la décharge des oppresseurs, c'est leur devoir; seulement qu'ils ne soient pas dupes des tartuffes de sceptre et d'épée qui ont écrasé le monde. Qu'ils ne prennent pas trop au sérieux la commisération du duc d'Albe pour la pauvre comtesse d'Egmont, veuve par lui!

« Madame d'Egmont me fait grande compassion pour estre mère de onze enfants, et, elle, dame si principale, comme elle est, sœur du comte palatin, et si vertueuse, catholique et exemplaire, qu'il n'y a personne qui ne la regrette. »

Et ce n'est pas tout. On ne tarit pas sur la sensibilité du duc d'Albe. Les archives mêmes de la maison

d'Orange en témoignent : « Son Excellence le duc d'Albe a jeté des larmes aussi grosses que pois, au temps que l'on était à ces exécutions. »

Vraiment, rien n'est plus édifiant. Attendons-nous, sur ces petits textes nouveaux, à bien des tentatives de réhabilitation. C'est du grand prévôt de Philippe II que l'on aura pitié dorénavant. Il a plaint, il a pleuré. Je vous l'accorde ; mais, à votre tour, accordez-moi qu'il a tué. Il a pleuré. Lous XI aussi, et Catherine de Médicis, et Torquemada pleuraient. Philippe II pleura lorsqu'il apprit aux membres de son conseil l'arrestation de don Carlos. Tous ces tyrans sont faciles aux larmes. Les larmes chez les despotes endurcis sont quelquefois une hypocrisie, quelquefois une détente nerveuse. Regardez les mains ; elles sont rouges ; leurs mains répandaient le sang, tandis que leurs yeux versaient quelques larmes, — des larmes diaboliques..

Je ne dis rien de trop. Moi qui ai usé aussi mes yeux sur tant de documents souvent inédits, j'engage les adulateurs posthumes du duc d'Albe et de Philippe II à chercher, et ils trouveront. Qu'ils interrogent les sources et surtout les papiers Granvelle, et ils y liront ces mots précurseurs de la hache :

« Le progrès des opinions nouvelles est le progrès du satanisme. » (De Vargas au cardinal Granvelle.)

« Depuis la mort de M. de Guise, les bons ont perdu courage en Flandre. Le remède est aussi pressant qu'indispensable. » (Le cardinal Granvelle à Philippe II, mars 1562 ; tome VII.) « M. d'Egmont

est amoureux de la fumée. » (Le cardinal à Philippe, juillet 1563; tome VII.)

« Chaque fois que les dépêches de ces trois seigneurs (le prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn) me passent sous les yeux, elles excitent ma colère de telle sorte, que si je ne faisais tous mes efforts pour en calmer l'élan, les idées que j'exprimerais à Votre Majesté lui sembleraient celles d'un frénétique. »

C'est le duc d'Albe qui adresse ces lignes à Philippe II (octobre 1563, tome VII).

Il ajoute : « Il faut dissimuler jusqu'à ce qu'on puisse leur couper la tête. »

Voilà comment en 1563, cinq ans d'avance, le duc d'Albe recommandait à Philippe II les comtes d'Egmont et de Horn, qu'il fit exécuter en 1568! Maintenant que l'on disculpe les agents du roi d'Espagne, que l'on constate les larmes du duc d'Albe; — mais que Dieu les juge.

Capitaine autant que tourmenteur, le duc d'Albe, après ces barbaries et ces tragédies machiavéliques, chercha Ludwig de Nassau qui avait battu à Heyligherlée en Frise le comte d'Aremberg. Albe atteignit ce belliqueux frère du prince d'Orange près de l'embouchure de l'Ems, et dispersa son armée. Il tint avec une même vigueur en échec le Taciturne, qui, manquant de vivres et d'argent, fut contraint de passer la frontière de France.

Un mot de l'un des familiers de Philippe II peint bien toutes les craintes qu'inspirait Guillaume d'Orange à l'Escurial. Quand le cardinal Granvelle ap-

prit l'exécution des comtes d'Egmont et de Horn : « Ce n'est pas mal, dit-il ; seulement tant qu'on n'aura pas le Taciturne, rien ne sera fait. »

Le Taciturne s'était mis en sûreté dans son comté natal. Le duc d'Albe, furieux de ne pouvoir frapper le grand citoyen, eut recours à une ruse infernale pour épouvanter le père. Il s'empara du fils aîné de Guillaume qui étudiait à l'université de Louvain et l'envoya comme otage en Espagne, où le pauvre adolescent, pendant vingt-huit années de captivité, eut presque le temps de devenir vieillard.

Les ministres de Philippe négocièrent ensuite auprès du prince d'Orange sa rentrée en grâce et la liberté de son fils, si le prince embrassait la bonne cause.

Guillaume ne se laissa ni séduire, ni effrayer. Il persista dans le calvinisme auquel il s'était rallié, pour mieux se séparer de l'Espagne, pour mieux s'identifier aux victimes et aux martyrs. Après le désastre de son frère Ludwig de Nassau et sa propre retraite en France, rien ne le dompta. Ses mercenaires allemands qu'il était dans l'impuissance de payer, il les licencia, décidé d'ailleurs à se ranger sous les drapeaux de Condé et de Coligny jusqu'à de meilleurs jours.

Il estimait prochaine la levée de boucliers des chefs huguenots.

Catherine de Médicis faisait de la paix de Longjumeau une imposture. Sa politique, à cette date, était de constituer son fils d'Anjou chef des catholiques. Dans cette visée, elle leur permettait tout. Philippe II,

Pie V, l'ambassadeur espagnol, le nonce et le cardinal de Lorraine poussaient la reine mère sur cette pente. Elle subissait ces influences et cédait aux vents de guerre qui soufflaient soit des Pyrénées, soit des Alpes. Toutes les violences fanatiques étaient impunies et l'édit de pacification insolemment violé. La persécution coulait à pleins bords.

LIVRE VINGT-HUITIÈME

Les huguenots assassinés. — L'édit de pacification déchiré. — Condé et Coligny se plaignent. — L'Hôpital les soutient. — Disgrâce du chancelier. — Sa terre de Vignay. — Ses habitudes, ses travaux, ses appréhensions. — Condé et Coligny au château de Noyers. — Ils partent avec leurs familles et se rendent à La Rochelle. — La reine de Navarre et ses enfants les y rejoignent. — D'Andelot, La Noue, Montgommery arrivent à leur tour. — Troisième guerre civile. — Supplice de Babelot. — Coligny veille à la discipline de l'armée, Jeanne d'Albret à l'éducation de ses enfants autant qu'aux affaires de la religion. — Plutarque. — Amyot. — Henri de Bourbon.

Les protestants, fidèles et pasteurs, furent bafoués, insultés à la porte des prêches. Ceux qui refusèrent de tendre leurs maisons, au passage des processions de la Fête-Dieu, étaient maltraités; il y en eut même qui furent brûlés sur place dans un bûcher construit avec leur propre bois par la plèbe, en présence des moines et des magistrats.

La noblesse était décimée comme la bourgeoisie et le peuple.

Philibert de Rapin, un gentilhomme du prince de Condé, ayant été dépêché à Toulouse par le roi, afin de presser l'enregistrement de l'édit de pacification, le parlement, qui détestait ce messager huguenot, aposta contre lui de faux témoins et le condamna à mort, sur leurs dépositions. Il fut exécuté publiquement à Toulouse.

Le comte de Cipierre, qui revenait de Nice, fut massacré dans Fréjus avec trente-cinq de ses gens. Son propre frère, le comte de Sommerive, le héros des catholiques de Provence, avait soudoyé les assassins.

Plus de deux mille calvinistes furent égorgés durant cette paix sanglante. La cour dansait au récit de tant de meurtres. Les parlements ne poursuivaient pas les coupables. Les prêtres absolvaient les crimes et les criminels dans l'ombre des confessionnaux, puis les célébraient dans la splendeur des fêtes religieuses, du haut des chaires sacrées.

Condé et Coligny écrivirent au roi; ils écrivirent à la duchesse de Savoie pour qu'elle détournât Catherine de Médicis d'une indifférence apparente qui était une complicité réelle.

Le chancelier de L'Hôpital seconda les chefs huguenots auprès de Charles IX. Il supplia le jeune monarque d'avoir pitié de son royaume, en réprimant les actes intolérables des catholiques et en exigeant d'eux, ainsi qu'il convenait à son équité, le respect de l'édit de pacification. « Là est le salut, s'écria le chancelier de L'Hôpital, le salut de vos sujets et de Votre Majesté. Ailleurs est le péril, la ruine peut-être de votre État et de votre dynastie. L'édit observé, Sire, c'est la paix maintenue, le droit préservé; mais au contraire, l'édit violé, c'est le chaos, c'est l'abîme où s'engloutiront toute liberté, toute charité, toute vertu et, je le crains, toute autorité. Oui, Sire, la guerre civile, ce fléau des fléaux, osera tout contre vous-même; et si le trône des Valois pou-

vait jamais être balayé, si les fleurs de lis pouvaient être déracinées de la terre de France, ce serait par la guerre civile. »

Le chancelier développa ces raisons de mille manières. Il revint souvent à cette question suprême. Il la soulevait à propos, tantôt glissant avec adresse, tantôt insistant avec chaleur, selon le loisir et l'humeur du roi. L'Hôpital avait l'éloquence mâle de la conscience, la voix persuasive du cœur, l'accent vibrant d'une poitrine pleine de commisération. A force d'entretenir son jeune maître, le chancelier le convainquit. Charles était spirituel comme un artiste. Quand il avait martelé une armure dans sa forge, vaincu plusieurs adversaires au jeu de paume, tué beaucoup de gibier à la chasse, au milieu de l'épuisement où jettent les violents exercices du corps, le roi sentait le besoin d'égayer ou d'éclairer son esprit. C'était presque toujours le moment des courtisans frivoles. C'était quelquefois aussi le moment des hommes graves, des savants, des poëtes, des humanistes, le moment des ministres d'État, le moment du chancelier.

Ce grand serviteur de la liberté religieuse en profitait pour faire luire un rayon, ou pour émouvoir une pitié ou pour provoquer un sentiment généreux. Charles IX écoutait, et le chancelier parlait ; il parlait soit avec fermeté, soit avec onction, attentif au sourire ou au froncement de sourcils du roi et proportionnait ses discours aux caprices de cette organisation mobile. Il tâchait d'insinuer plus que de prouver, combinant les circonlocutions et, sous les ménage-

ments, marquant d'un trait sa pensée virile. Les lèvres de L'Hôpital, ces lèvres d'airain contre le cardinal de Lorraine, étaient de miel pour Charles IX. Par cette tactique sans cesse répétée avec l'obstination de la vertu qui accomplit un devoir, et avec la souplesse du génie qui veut réussir, le chancelier entraîna le roi. Charles, sous la pression de ce grand magistrat, s'ouvrit à la reine sa mère et lui déclara qu'il fallait à tout prix faire exécuter l'édit de pacification. Catherine devina L'Hôpital dans les recommandations du roi. Elle qui aspirait à recommencer la guerre, afin de plaire aux catholiques et de les rallier autour de son fils d'Anjou, fut blessée des remontrances secrètes du chancelier. Elle l'avait maintenu jusque-là contre le désir de Philippe II et de Pie V, de l'ambassadeur espagnol, du nonce et des Guise. Mais, dès qu'il contrariait sourdement la politique de la guerre, elle oublia les services passés du grand homme de bien qui avait toujours été d'ailleurs un censeur importun, quoique respectueux.

Elle continua de faire bon visage à L'Hôpital, attendant une circonstance propice. Cette circonstance se présenta bientôt. Tandis que les calvinistes avaient licencié leurs auxiliaires allemands, la reine mère avait conservé ses troupes françaises, ses mercenaires suisses et italiens. Elle avait besoin d'argent pour les faire agir et elle en demanda au pape. Pie V se hâta d'accorder à Charles IX la permission d'aliéner des biens d'église jusqu'à la concurrence de cinquante mille écus d'or de rente, à la condition expresse que le produit de ces ventes fût destiné « à l'œuvre sainte

de l'extermination des hérétiques. » L'Hôpital combattit dans le conseil cette bulle impie, et s'opposa énergiquement au scandale d'une telle publication. La reine saisit cet instant. Elle laissa entendre au chancelier que ses opinions compromettaient la couronne et que sa présence n'était plus agréable. L'Hôpital était supérieur à la disgrâce. Il s'y résigna vite et donna sa démission. Il se retira dans son petit château de Vignay, près d'Étampes. La reine vit sans regret partir ce grand citoyen, ce gardien vigilant et intègre des trois choses que les cours aiment le mieux à violer : la liberté, les lois, et les finances. Le ressentiment de tous les voleurs publics, le fanatisme, la haine, lui firent cortége, le couvrirent d'imprécations, et sifflèrent à ses oreilles des vers outrageusement satiriques. L'Hôpital ne s'irrita d'aucune insulte; car tomber sur une question divine, être précipité du fauteuil fleurdelisé de chancelier en défendant la tolérance religieuse, cette cause de toute sa vie, lui semblait une faveur du ciel. Le roi n'empêcha point le remplacement de L'Hôpital et l'abandonna lâchement. Catherine eut l'approbation de son fils en reprenant les sceaux à l'exilé de Vignay. L'Hôpital les renvoya sans proférer une plainte.

Sa sérénité fut néanmoins un instant troublée par la vision claire de ce que deviendrait la justice, quand Morvilliers, un faible cœur, et Birague, un scélérat, lui auraient succédé. Ce fut une vision terrible et l'âme de L'Hôpital en fut agitée comme l'eau que le forgeron traverse d'un fer rouge; cette grande âme

bouillonna d'abord en considérant la France, puis elle s'apaisa en se considérant elle-même.

L'Hôpital ne désertait pas son poste; il se retirait malgré lui; il pouvait donc jouir sans remords des loisirs que la fortune lui faisait.

Le château de Vignay n'avait rien de féodal ni de menaçant; il était plutôt modeste et rustique. L'Hôpital l'avait bâti lui-même en 1562, avec une simplicité conforme à ses goûts et à la médiocrité de sa terre. C'était une résidence de magistrat et non de seigneur. L'Hôpital acheva de meubler cet humble château en l'occupant définitivement, lui, sa femme et ses petits-fils. Sa fille unique devait y demeurer presque toujours et son gendre, Robert Hurault, y habiter aussi souvent que le permettraient ses fonctions de maître des requêtes et de membre du grand conseil.

L'Hôpital transporta sous ce toit tranquille sa bibliothèque de Paris. Elle était riche en monuments de jurisprudence, en commentaires, soit imprimés, soit manuscrits; sur toutes les législations anciennes et modernes. Elle abondait aussi en poëtes, en orateurs, en historiens et en philosophes. L'Hôpital n'était point exclusif, malgré cette belle spécialité des lois à laquelle il s'était voué. Son esprit, profond comme la métaphysique du droit, était vaste comme l'encyclopédie de son siècle, ailé comme la poésie antique. Son caractère s'élevait sans effort à la hauteur de l'idéal. Il y avait en lui plusieurs génies dont la fusion le constituait, et qui l'ont fait égaler tantôt à Épictète, tantôt à Papinien, tantôt à Horace. C'était,

selon nous, quelque chose de moins dans certaines facultés, mais dans l'unité même de cette exquise nature, c'était je ne sais quoi de plus vertueux, de plus rare, que tous ces émules. La rhétorique, si ce n'est l'envie, abuse des comparaisons pour humilier un grand homme, et l'histoire les écarte pour les restituer. Les comparaisons pèchent toujours. Il ne faut pas comparer le chancelier de L'Hôpital; il vaut mieux le comprendre, l'admirer et, s'il se peut, l'imiter.

Pourquoi me taire, quand mon cœur déborde? Après une telle accumulation de jours, de mois et d'années, j'éprouve pour cet homme vénérable une reconnaissance que les siècles ne peuvent affaiblir. Ah! c'est qu'il est l'un de nos meilleurs ancêtres. Le cardinal d'Este le déclarait orthodoxe; d'autres l'appelaient calviniste; d'autres juif, d'autres païen. Rien de tout cela n'est vrai. Sa conviction est plus pure, plus sublime. Dégageons-la de tout ce qu'il a fait, écrit et dit. C'était un théiste chrétien. Que signifie cette confession? Le voici : il n'était pas chrétien selon la lettre; il était chrétien selon l'esprit, ou, en d'autres termes, théiste avec la tradition et ses souvenirs sacrés, théiste avec la vie future et ses espérances immortelles. Voilà les croyances de L'Hôpital et voilà les nôtres. Seulement, il était avant, et nous sommes après la révolution française. Notre affirmation s'est enhardie, s'est agrandie sans s'abdiquer. Nous écoutons vibrer directement en notre âme la corde de l'infini et nous interprétons tout avec la raison, cette grâce de Dieu en nous, cette lueur toujours

vive, cette révélation toujours ancienne et toujours nouvelle dans le monde. Nous continuons le seizième siècle en l'éclairant, le dix-septième en l'affranchissant, le dix-huitième en le désarmant. Nos circonstances étant meilleures, nous sommes des philosophes plus pieux que nos prédécesseurs révolutionnaires, libres penseurs comme eux, autant qu'eux, mais avec l'injure de moins et la prière de plus.

L'Hôpital est l'un de nos sages; aussi l'accompagnons-nous avec une respectueuse tendresse dans cette retraite de Vignay, toute pleine encore de sa vertu.

Il s'y organisa vite un établissement. Il distribua dans les appartements quelques objets d'art; entre autres, une Thémis en marbre par Jean Goujon, son propre portrait, ceux de sa femme et de sa fille par François Clouet. Ces œuvres, probablement offertes en don au chancelier, relevaient la rusticité de cette résidence de Vignay dépourvue de luxe. Le nécessaire était partout, le superflu nulle part. Et encore ce nécessaire du seizième siècle ne suffirait pas à la bourgeoisie du dix-neuvième. Il y avait une pénurie de tapis, de tentures et même d'argenterie. L'argenterie se composait d'un certain nombre de couverts et d'une salière que j'ai mentionnée déjà. Telle était la magnificence du plus grand chancelier et de l'un des plus grands hommes de l'histoire.

L'Hôpital travailla dès les premiers jours de son installation. Il composait tour à tour un traité sur le droit, et les annales de son temps; ouvrages perdus et à jamais regrettables. Il improvisait des vers latins

dont l'abondance toujours élégante et un peu diffuse n'est pas sans parfum. Mais ce sont là les moindres titres du chancelier, qui, comme législateur et comme apôtre de la tolérance religieuse, est digne, par ses ordonnances et par ses laborieuses luttes, de servir d'éternel exemple à la postérité.

Stoïque pour lui-même, L'Hôpital était singulièrement tendre à sa fille unique, doux à son gendre, à ses petits-fils, à ses serviteurs. Il entourait sa femme à toute heure de sollicitude et d'affection. L'homme était d'accord en ce point avec le chancelier. Il avait de beaux projets de législation sur le mariage. Il ne voulait pas diminuer les devoirs de la femme; il voulait augmenter ses priviléges. « La mère des enfants, l'épouse est sacrifiée, disait-il. J'ai toujours désiré lui faire dans la loi une part plus large. Chez les peuples primitifs et chez les Orientaux, elle est une chose. En Grèce, dans le Gynécée, elle est une servante; hors du Gynécée, une courtisane; à Rome, elle est plus ou moins une concubine. Sous le christianisme, elle doit être non plus une esclave, mais une compagne, une compagne de nos labeurs et de nos périls : *Laborum periculorumque socia.* »

Voilà les sentiments, les maximes de L'Hôpital.

Il étendait sa bienveillance au delà de sa maison. Il visitait les fermiers, les serfs de ses domaines. Il les aidait à acheter leur bétail, à cultiver leurs champs. Il honorait et protégeait les laboureurs. Il admirait cette disposition du vieux code béarnais : « que la paix soit avec le villageois et que ses instruments aratoires ne puissent être saisis. »

Quoi de plus touchant que les promenades de ce vieillard imposant? On n'avait pas cessé de l'appeler M. le chancelier, et on le reconnaissait de loin à sa taille un peu voûtée, à sa barbe blanche, à ses vêtements noirs. Quand des seuils agrestes, les enfants avertissaient leur mère qu'ils l'apercevaient, c'était une fête dans les chaumières. Car, en passant, il répandait autant de pièces de monnaie que de bonnes paroles. Il secourait et il consolait à la fois.

Il était affectueux avec les animaux autant qu'avec les hommes. Il leur donnait à manger de sa main et leur parlait amicalement. Il caressait les vaches et les béliers de ses étables, comme les gentilshommes, leurs chevaux, leurs chiens et leurs faucons.

Il estimait la justice sainte et la miséricorde plus sainte que la justice, mais il vivait dans un temps où il n'y avait ni justice, ni miséricorde. De là le pli de douleur marqué entre ses deux sourcils par tous les crayons et par tous les pinceaux qui ont reproduit son image. Il avait scruté le fond des cœurs et il songeait avec effroi aux piéges réciproques, soit de la cour, soit des partis. Il s'affligeait de son courage rendu inutile, de ses puissances d'action désormais sans emploi au milieu des catastrophes qui s'ourdissaient dans l'ombre. Toutes ces méditations sinistres faisaient de son repos champêtre un orage intérieur de guerre civile; et ce n'était pas trop des bénédictions du pauvre, des embrassements de la famille, des charmes de l'étude, des élans de la ferveur, pour ramener un calme très-court dans la grande âme de L'Hôpital. Ses craintes renaissaient incessamment de

ses efforts si souvent trompés, et de son expérience infaillible.

Tandis qu'il se consumait ainsi à Vignay dans de si cruelles prévisions, Condé se tenait à Noyers avec une petite garnison de cent hommes d'armes. Noyers était un château à quelques lieues d'Auxerre, près de la rivière de Serein, dans un pays de vignes et de montagnes. Cette terre, apportée en dot par madame la princesse, pouvait être défendue quelques semaines, mais elle pouvait encore mieux être cernée et amenée au bout de peu de temps à capitulation.

Condé, qui ne se dissimulait pas sa faiblesse, entretenait une vigilante correspondance politique et militaire. Tous ses amis les mieux instruits le conjuraient de se méfier de la cour. Ce qui transpirait des desseins de la reine mère était redoutable. Elle espérait une revanche éclatante du coup de main de Meaux. Elle était sur le point de jeter un immense filet où elle comptait prendre tous les chefs du protestantisme. Les rôles étaient distribués. Tavannes s'emparerait en Bourgogne de Condé et de Coligny; Montluc, en Gascogne, de la reine de Navarre et de son fils; d'autres capitaines surprendraient M. d'Andelot en Bretagne, et le cardinal de Châtillon dans son évêché de Beauvais.

Ces nouvelles étaient parvenues à Coligny aussi bien qu'à Condé. Coligny, que nous avons laissé à Châtillon, avait quitté cette résidence pour Tanlay, château de d'Andelot, plus fortifié que Châtillon et plus rapproché de Noyers.

Le prince de Condé s'était réjoui d'une proximité

qui lui permettait de se concerter plus efficacement avec l'amiral. Le danger croissant toujours, il avait supprimé toute distance, et Coligny, sur les pressantes sollicitations du prince, avait élu domicile à Noyers.

Tandis que ces héros se préparaient à rompre l'oisiveté de l'épée, les ministres des Églises secouaient la torpeur de l'esprit. Ils parlaient dans les clairières des forêts, dans les antres des rochers, et leurs discours étaient recueillis comme chez les anciens les feuilles de la sibylle.

Cependant Catherine redoublait de protestations d'amitiés et d'hostilités occultes.

Un soldat fut trouvé dans la douve du château de Noyers. Il mesurait la profondeur des fossés et la hauteur des murailles; il s'avoua espion et convint qu'il était chargé de donner des renseignements pour faciliter l'escalade de la résidence du prince. Quatorze compagnies de cavalerie et autant d'infanterie furent envoyées dans les environs de Noyers qui était à peu près investi. Condé et Coligny recevaient en même temps courriers sur courriers de leurs amis qui les suppliaient de se mettre en sûreté. Ils comprirent qu'il n'y avait point un moment à perdre pour leur départ.

Ils rédigèrent néanmoins encore une lettre au roi. Cette lettre n'était qu'une longue accusation contre les Guise, auxquels ils imputaient toutes les calamités passées et présentes, et sur lesquels ils appesantissaient la responsabilité de tous les événements futurs. Le cardinal de Lorraine, le plus haï des Guise, y était aussi le plus attaqué et le plus menacé. Un

secrétaire du prince fut chargé de ce message. Condé et Coligny eurent soin de répandre partout qu'ils attendraient à Noyers la réponse du roi.

C'était un stratagème. Ils s'échappèrent précipitamment et mystérieusement du château de Noyers, le lundi 23 août 1568.

Rien n'est plus émouvant, dans l'histoire de ces discordes civiles, que tant de grandes destinées se livrant volontairement à la merci de tous les hasards et de toutes les catastrophes pour reconquérir la liberté de conscience. C'est un spectacle auguste, digne des bénédictions de Dieu et bien propre à susciter soit l'enthousiasme, soit l'émulation des générations les plus lointaines.

Catherine de Médicis avait scandaleusement violé le traité de Longjumeau et elle aggravait le crime de son parjure par un attentat simultané contre tous les chefs du protestantisme. Ces chefs magnanimes étaient forcés à la fuite devant les trahisons royales et sacerdotales.

Le prince de Condé quitta Noyers avec une escorte de cent cinquante chevaux. Il emmenait sa femme enceinte et trois petits enfants soutenus dans les bras de leurs nourrices tout en pleurs. Coligny et sa famille étaient du voyage. Sa fille déjà grande donnait à tous l'exemple de l'héroïsme et se montrait, sous les grâces de l'adolescence, une Romaine comme sa mère, la fière Charlotte de Laval, dont elle portait le deuil. Madame d'Andelot se trouvait là aussi avec un de ses fils à peine âgé de deux ans.

Toute la grandeur et tout l'avenir du calvinisme

étaient dans cette troupe si faible par le nombre, si admirable par le courage, par le génie et par le rang. Elle traversait une France ennemie. Serrée de près par les soldats de Catherine, elle pouvait d'une heure à l'autre tomber entre leurs mains. Elle marchait rapidement, troublée quelquefois par les gémissements des serviteurs et des servantes, par les cris des enfants, toujours rassurée par la voix ferme et par la calme attitude des deux héros qui la dirigeaient.

Les fugitifs passèrent la Loire en face de Sancerre, à un gué qu'un paysan leur indiqua. Ils devaient être infailliblement atteints ce jour-là par les soldats de Catherine, dont la course n'était pas embarrassée comme celle des huguenots. Une crue subite de la Loire sauva les chefs calvinistes. Les catholiques furent arrêtés par le fleuve. Condé et l'amiral y virent une protection du Dieu des armées. L'abîme des eaux qui, dans les temps bibliques, s'était refermé sur les cavaliers de Pharaon, venait de s'accumuler devant les pas des persécuteurs. Un pasteur du saint Évangile s'écria que ce n'était pas seulement un secours qu'ils avaient reçu d'en haut, mais un bon présage pour toute la guerre et un signe de malédiction sur le Pharaon du Louvre.

Louis de Bourbon et ses amis arrivèrent à La Rochelle, le 18 septembre.

La reine de Navarre les y rejoignit bientôt. Elle était accompagnée de sa fille Catherine et de son fils Henri de Béarn. Ce jeune prince petillait de feu, de gaieté et d'esprit. Jeanne semblait heureuse et inquiète des fougues de ce héros de quinze ans. Partie

de Nérac, elle conduisit à La Rochelle, malgré Montluc, quatre mille Gascons.

D'Andelot, qui avait rallié Montgommery, La Noue et plus de trois mille soldats, soit Bretons, soit Normands, soit Angevins, entra aussi, après beaucoup de vicissitudes, à La Rochelle, rendez-vous de toute la noblesse protestante. Le cardinal de Châtillon, poursuivi dans sa maison de plaisance de Brelé, près de Beauvais, s'évada sous un déguisement. Ne pouvant traverser les détachements de l'armée royale qui interceptaient les routes de La Rochelle, il gagna un port de la Manche, loua un bateau de pêcheur, et, sur cette frêle embarcation, aborda en Angleterre où il fut l'ambassadeur naturel du calvinisme.

La cour avait échoué partout. Elle s'était flattée de surprendre tous les chefs protestants, et aucun n'était à sa merci.

Elle essaya encore quelques hypocrisies avec les huguenots; puis, jetant le masque, elle fulmina l'interdiction de toute autre religion que la religion romaine, sous peine de la vie et des biens. Tous les calvinistes furent déclarés incapables des fonctions publiques, et ceux qui voulurent garder ou obtenir des places durent jurer qu'ils vivraient et qu'ils mourraient dans le catholicisme.

Très-peu se soumirent à ce serment. Il n'y eut presque point d'apostats, mais il y eut beaucoup de croyants intrépides. « Ce sont les forts entre les forts d'Israël, » disait l'amiral.

Condé eut bientôt douze mille hommes sous ses ordres. Il s'empara de Parthenay, de Saintes, de Fon-

tenay-le-Comte, de Niort, des principales places de l'Angoumois, de la Saintonge et du Poitou. Blaye se rendit aussi aux huguenots. En même temps, vingt mille volontaires du Midi accouraient à l'appel des chefs protestants. Ces volontaires avaient élu pour général Jacques de Crussol, baron d'Acier. C'était un hardi capitaine, qui, selon le goût de la renaissance, s'était fait peindre, sur sa cornette verte, en Hercule exterminant une hydre aux mille têtes de moines, d'évêques et de cardinaux. Une de ces têtes, la plus risible, était censée représenter le pape.

Le baron d'Acier s'avançait un peu en désordre. Il entra en Périgord, dans l'intention de se rallier à Condé et à Coligny. L'un de ses lieutenants, qui commandait les Provençaux, le téméraire Mouvans, se laissa surprendre, et tailler en pièces par Timoléon de Brissac et par le jeune duc de Guise, qui, sous le duc de Montpensier, s'efforçaient d'empêcher la réunion des protestants du Midi et des protestants du Nord. Malgré la défaite de Mouvans, d'Acier mena ses troupes à Aubeterre, d'où le duc de Montpensier s'éloigna (30 novembre 1568) aux approches de Condé qui se hâtait avec toute sa cavalerie. Après la jonction du baron d'Acier et du prince de Condé, l'armée protestante s'élevait presque à trente mille hommes. L'armée catholique dépassa de beaucoup ce chiffre, lorsque le duc de Montpensier se fut replié sur le haut Poitou, et qu'il eut rencontré le gros de l'armée royale dont le duc d'Anjou était le généralissime officiel, et Tavannes le vrai général.

La campagne s'écoula en petits siéges, en évolutions indécises, en escarmouches partielles.

Elle fut aussi atroce que peu glorieuse. Une vengeance des protestants ouvrit toute une série d'autres vengeances.

Le prince de Condé, afin de s'assurer un gué de la Loire par l'occupation d'un château qui dominerait le fleuve, avait cerné Champigny. Ce n'était pas la ville qui lui importait, c'était la forteresse. L'une et l'autre furent bien défendues. Le courage des habitants et des soldats était enflammé par les exhortations de Babelot, chapelain du duc de Montpensier. Babelot, un cordelier, avait déserté son couvent pour l'armée catholique. Il haïssait profondément les hérétiques, et se montrait impitoyable envers eux. Il usait et abusait de son influence sur le duc de Montpensier pour le pousser au massacre des captifs. Beaucoup de huguenots prisonniers avaient été les victimes de ce cordelier féroce et de ce duc implacable. Les calvinistes les abhorraient tous deux, mais le cordelier plus que le duc. Il y a dans les excès d'un prêtre je ne sais quoi de plus révoltant que dans les rigueurs d'un capitaine et le sang souille plus hideusement la soutane que la cuirasse. Les huguenots, qui auraient été cléments pour le chef militaire, ne le furent pas pour le moine.

Quand ils apprirent que Babelot était à Champigny, ils ne se possédèrent plus. Ils se ruèrent d'une telle ardeur, qu'ils emportèrent du même élan la ville et le château. Ils cherchent Babelot et le trouvent caché dans l'église. Ils le saisissent, l'entraînent

jusqu'au prince de Condé qui leur abandonne le moine en épargnant tout le reste, bourgeois et soldats. Contents de leur proie, les huguenots montent vers la forteresse, poussent devant eux le malheureux Babelot et le pendent à un long gibet dans la première brutalité du triomphe.

Condé crut être miséricordieux en sauvant la ville et en ne livrant qu'un moine coupable. Cette exécution qu'il aurait pu empêcher fut un tort et une faute. Le pardon, meilleur en morale, eût été plus habile en politique. Il eût adouci les âmes et créé des représailles d'humanité, au lieu de déchaîner des représailles de meurtres. Indigné du supplice de son chapelain, le duc de Montpensier rendit mort pour mort. La guerre à ce moment néfaste devint si cruelle, qu'on l'appelait *la mauvaise guerre*. On ne respecta plus ni pactes, ni lois. On promettait la clémence, puis on se parjurait pour ravager et pour tuer. On ne se faisait plus de guerre. La guerre était un carnage.

Navré de tant d'horreurs, Coligny employait la vigueur de son caractère non-seulement à conjurer les barbaries, mais à prévenir les rapines en les punissant.

Ce grand tribun de Dieu, toujours à cheval, toujours dans la sédition des idées, portait l'amour de la règle parmi les camps insurgés du calvinisme. Les plus belles ordonnances sur la discipline appartiennent à son génie organisateur et rien ne le faisait plus souffrir que l'anarchie, soit militaire, soit politique, soit religieuse. Mais il aimait encore

mieux traverser cette anarchie que de vivre dans le faux ordre qui naît du despotisme sacerdotal ou monarchique. L'ordre, pour lui, c'était l'harmonie de tous les droits divins et humains; c'était le respect de la liberté, de la conscience, de la prière individuelle et collective. Il veillait attentivement à ce que les promoteurs de cet ordre qu'il aspirait à réaliser ne le violassent par aucune infraction.

Il était juste contre les sòldats, sévère contre les chefs les plus influents.

Dans une capitulation, il avait reçu à composition les ennemis. Tous, nobles et vassaux, pouvaient se retirer avec armes et bagages. La convention s'exécuta bien, mais il y eut un scandale.

M. de Pluviau, l'un des chefs pròtestants, ayant remarqué les chevaux d'un seigneur catholique, les examina quelques minutes avec admiration, s'en éprit, et dit à ses gens de les emmener. Étonné et offensé d'une telle spoliation, le seigneur catholique s'adresse à Coligny et se plaint d'une confiscation si contraire à la foi jurée. L'amiral joint M. de Pluviau et lui commande de restituer les chevaux qu'il s'est appropriés déloyalement. M. de Pluviau s'y refuse. Coligny perd son calme habituel. Son visage rougit et ses yeux bleus étincellent d'un feu si sombre, que, selon les témoins, les plus braves tremblent de ce qui va arriver. Heureusement Condé survient, prend le bras de l'amiral, l'approuve hautement et force M. de Pluviau à se soumettre. L'amiral alors s'apaise peu à peu. Il s'écrie cependant d'une voix qui émeut tous ces rudes courages : « Monsieur de Pluviau, c'est

une grande honte qu'un capitaine de votre qualité se joue ainsi de la religion du serment et de l'honneur du calvinisme. » Puis, cédant à Condé, qui l'attirait comme pour une confidence : « Monsieur, dit-il au prince, si les gentilshommes se font voleurs, comment empêcherons-nous les soldats de se faire brigands ? »

L'opinion générale fut que si M. de Pluviau eût persisté à ne pas obéir, l'amiral l'eût immolé à la probité et à la subordination du protestantisme. La colère de Coligny était en effet terrible et le rendit plus vénérable aux deux partis ; car elle n'avait rien d'humain. C'était une sainte colère contre l'attentat d'un chef dont l'exemple eût été contagieux et mortel.

Les armées se trouvèrent successivement en présence à Jazeneuil et à Loudun, plus nombreuses qu'elles n'avaient jamais été. On crut qu'elles allaient en venir aux mains et l'on se trompait. La gelée était si âpre et le verglas si glissant que toute bataille fut jugée impossible. On n'avait pas eu de saison aussi rigoureuse depuis un demi-siècle. Il mourut de froid, malgré les précautions et la prudence des généraux, plus de huit mille soldats. Le duc d'Anjou et le prince de Condé prirent donc leurs quartiers d'hiver au mois de décembre. Le duc groupa son armée à Chinon sur la Vienne et aux environs ; le prince répartit ses huguenots à Thouars, à Loudun, à Niort et dans d'autres places du Poitou. Ils mirent à profit le temps, les catholiques pour négocier avec Philippe II, les protestants pour se concerter avec Élisabeth et les palatins

d'Allemagne, tous pour se ravitailler d'hommes, d'argent et de munitions.

Les calvinistes eurent des succès diplomatiques et politiques.

La reine d'Angleterre, touchée et convaincue, soit par les conversations du cardinal de Châtillon, soit par les lettres de Jeanne d'Albret, accorda cent mille angelots d'or au prince de Condé et ouvrit les ports de ses États aux corsaires de La Rochelle. Ces corsaires couraient la Manche, pillaient les vaisseaux catholiques de toutes les nations et partageaient les cargaisons avec le fisc des réformés. Ce furent là d'immenses ressources pour la subsistance des troupes.

Il y en eut d'autres encore.

Le grand conseil des protestants tint à Niort plusieurs séances mémorables où Jeanne d'Albret déploya un génie de discussion et de résolution vraiment admirable. Coligny se servit de l'ascendant de la reine de Navarre pour faire décréter la vente des biens ecclésiastiques dans les provinces occupées par les calvinistes. Tous ces magnanimes fondateurs du protestantisme eurent une générosité égale à leur hardiesse. Ils cautionnèrent personnellement les acquéreurs. La reine de Navarre, Condé, Coligny, d'Andelot, le comte de La Rochefoucauld et plusieurs autres seigneurs engagèrent leurs terres patrimoniales et les cédèrent en garantie à tous ceux qui achèteraient des biens d'église. Beaucoup se présentèrent et ces ventes produisirent des sommes immenses qui furent, à cette époque, le meilleur budget du protestantisme.

Jeanne d'Albret soutint Coligny d'un grand cœur,

d'un grand esprit et d'une grande constance. Elle suffisait à tous les devoirs publics et elle ne négligeait aucun de ses devoirs privés; tout entière à la famille, lorsque la religion ne la réclamait pas.

Elle continuait dans les orages de cette vie nomade et agitée, comme en ses châteaux paisibles de Nérac ou de Pau, l'éducation de ses enfants. Elle entretenait dans leurs âmes une tendresse égale à celle que sa mère Marguerite et son oncle François Ier avaient ressentie l'un pour l'autre.

Son fils Henri avait quinze ans; sa fille Catherine dix ans à peu près (1568-1569). Ils suivaient l'impulsion naturelle et maternelle. Ils s'aimaient et ils aimaient à s'aimer. Rien n'est touchant comme leur jeune affection. Elle ne s'éteindra jamais. Catherine ne cessera pas d'adorer son frère; et lui, il laissera toute affaire, tout intérêt de cour, et franchira l'espace d'un royaume, à la nouvelle d'un danger de sa sœur. Il s'établira près de son lit comme une garde fidèle, et il ne la quittera que rétablie. Il lui écrira ce mot qui peint bien son sentiment inaltérable : « La racine de mon amitié sera toujours verte pour vous, ma chère Catherine. »

La reine de Navarre se félicitait de cet attachement mutuel et le cultivait avec soin.

Elle qui avait appris de Marguerite à penser et de Marot à écrire, elle instruisait ses enfants à penser et à écrire en prose et en vers. Elle cherchait surtout à leur former un bon sens intrépide et lumineux. Elle tenait la raison pour la première de nos facultés, et ne se trompait pas, puisque la raison est la splendeur

de Dieu en nous, puisque, lorsqu'elle s'applique à la vérité, la raison est la philosophie et que, lorsqu'elle s'applique à la morale, elle est la conscience.

Cette grande reine de Navarre, dont les annalistes catholiques ont tant calomnié les agréments, ne pouvant calomnier sa vertu, était, malgré les insultes, aussi charmante qu'héroïque. Seulement son enjouement était discrèt et sa gaieté décente. Ses manières étaient aisées, simples, familières, et cependant royales. Elle avait le don de plaire. Elle l'enseignait à sa fille et surtout à Henri. Elle lui disait : « Mon fils, ce n'est pas assez pour vous d'être poli, si vous n'êtes bienveillant. Il faut que votre courtoisie vienne du cœur, et alors elle vous fera des amis, elle vous attirera la popularité. La popularité est une joie et une puissance. Vous devez y prétendre. C'est la qualité de nos deux maisons, de la maison de France et de la maison d'Albret. »

Jeanne ne se lassait pas de féconder ses enfants. Oubliée, outragée par son mari, plus il lui avait été refusé d'être épouse, plus elle s'était dédommagée en étant mère. Elle ne s'était vengée des infidélités d'Antoine de Bourbon que par un surcroît de dévouement à Catherine et à Henri. Elle avait versé sur eux le trop-plein de son âme.

Depuis la mort d'Antoine, elle avait grandi dans la proportion de ses nouvelles obligations. Elle était tout ensemble la reine et le roi de ses peuples, la mère et le père de ses enfants.

Même au moment où nous sommes, en campagne, à l'armée, tantôt à Niort, tantôt à La Rochelle, elle

conserve, autant qu'il est possible, ses habitudes laborieuses de Nérac et de Pau.

Toutes les matinées, elle les emploie soit à des correspondances avec les magistrats du Béarn, soit à des conversations avec les généraux calvinistes, soit à des entretiens sérieux avec son fils et sa fille. Après dîner, elle donne des audiences à tout le monde pendant deux heures, puis elle consacre à ses enfants deux autres heures, puis, jusqu'à son souper, elle admet les dames et les seigneurs à lui faire leur cour. Son souper fini, c'est le tour des savants, des pasteurs, des humanistes, des poëtes. La libre pensée déploie ses ailes et vole où elle veut. La reine est convaincue. Son esprit supérieur et hardi passe avec souplesse des questions profondes aux questions attiques; elle les éclaire ou les enchante; quelquefois passionnée, souvent sereine, aussi éloignée du pédantisme que de la frivolité. Elle sait plusieurs langues anciennes, le latin, le grec, un peu l'hébreu, presque toutes les langues vivantes de l'Europe, et elle parle le français en homme d'État, en homme de lettres, surtout en femme et en reine. Toute cette érudition est cachée sous une indulgence délicate, sous l'urbanité et les élégances. Jeanne d'Albret ne connaît pas l'ennui, et on ne le connaît pas autour d'elle.

La Gaucherie étant mort, elle avoit mandé Henri à Pau, en 1566. Ce fut une fête universelle. Les gentilshommes, les bourgeois s'empressèrent de partout audevant du Béarnais. Les paysans se montraient les plus ardents. Les habitants de Coarraze se distingué-

rent entre tous. Ils se réunissent dans une tumultueuse allégresse pour rendre visite à leur jeune souverain, qui avait été leur hôte, leur ami, leur compagnon. Ils franchissent leur vallée pittoresque, les rues de Pau, dont toute la population était sur les seuils, aux balcons et aux fenêtres. Ils montent au château en poussant des vivat d'enthousiasme. Ils remplissent les cours, les appartements de leur nombre et de leurs acclamations. Henri et sa mère, suivis d'un groupe de noblesse, accueillent ces bons villageois. L'un d'eux, un vieillard, sort de la foule, s'avance, un panier sous le bras, vers le prince de Béarn, et lui dit : « C'est bien de l'honneur pour moi, notre bon prince, d'avoir été choisi pour causer avec vous tête à tête, mais ceux de notre village en ont ainsi décidé. Il faut, ont-ils pensé tous, que ce soit Grégoire qui complimente Henri.

« Or j'ai imaginé de vous apporter des fromages. Ils sont des meilleurs. Nos femmes les ont faits tout pareils à ceux que vous mangiez de si grand appétit quand vous n'étiez encore qu'un marmot et que vous habitiez chez nous. Allons, acceptez-les sans façon, et que Dieu vous bénisse comme nous vous aimons ici et là-bas, à Coarraze. »

Le prince attendri embrassa l'orateur rustique, prit le panier, regarda les fromages, répondit un discours en patois, pénétra parmi ces bonnes gens, tendant la main à l'un, nommant l'autre, rappelant à plusieurs ses courses avec eux dans les montagnes, distribuant à tous l'argent de sa bourse et le vin de ses caves. Les paysans de Coarraze furent heureux ce

jour-là. Quand ils s'en retournèrent, le château, la ville, la vallée retentirent de nouveau de leurs chansons. Ils y avaient ajouté un refrain béarnais qui signifie : « Quel bon prince nous avons et quel bon vin il a! »

Henri était adoré de son petit peuple, mais ce n'était pas assez pour Jeanne d'Albret. Elle ne songeait qu'à perfectionner son fils pour une fortune plus vaste que celle de gouverner la Navarre.

Elle avait remplacé La Gaucherie par Florent Chrestien.

C'était un précepteur rare. Il avait étudié le monde autant que les livres. Il était né à Orléans, une ville de critiques et de jurisconsultes. Fils de gentilhomme et gentilhomme lui-même, il avait le ton de la meilleure compagnie. Il déployait dans les lettres profanes les aptitudes que son père, médecin de Henri II, avait eues dans les sciences. Il composait de très-bons vers grecs et latins, et écrivait de fort belle prose française. Il aura l'honneur dans sa maturité de concourir avec distinction à la *Satyre Ménippée*, cette œuvre qui sera un monument, parce qu'elle doit être une explosion de sagesse dans la politique et de progrès dans la langue.

Florent Chrestien était fort érudit et fort disert. Ses développements sur les littératures anciennes offraient un intérêt aussi vif que varié. Mais de tous les auteurs qu'il expliquait si bien, ceux qui, selon la tradition, ravissaient le plus le Béarnais, après Plutarque, étaient Ésope et Phèdre. Le jeune prince écoutait avec attention, retenait avec discernement,

et il égayait la gravité de Jeanne d'Albret en lui disant : « Madame, avouons-le, quand les bêtes s'en mêlent, elles ont plus d'esprit que nous. »

Malgré toutes ses qualités et quoiqu'il fût peu sectaire, Florent Chrestien n'était pas aimé, il n'était qu'estimé du prince de Béarn et il ne le consola jamais de La perte de la Gaucherie.

Les gouverneurs du prince furent successivement Charles de Baumanoir-Lavardin, M. de La Caze, de la maison de Pons, et le baron de Beauvoir. C'étaient des seigneurs pleins de loyauté. Ils étaient, de plus, doués de cette intelligence virile et libre sans laquelle il n'était guère possible de se concilier les sympathies de Jeanne d'Albret. Ces guides chevaleresques initièrent de bonne heure le jeune prince aux usages de la cour et aux éléments des sciences militaires.

Sous la direction de Jeanne, ils ne permettaient aucune friandise sur la table de Henri qui continua d'être sobre comme à Coarraze. Ils couchaient aussi durement que lui sur une planche de chêne ou sur la toile d'un lit de camp. Ils ne souffraient pas que le sommeil du prince fût de plus de cinq heures. Tous les matins, ils le réveillaient avant l'aurore et par le brouillard ou par la pluie, ou par la neige, ou par la chaleur; ils l'entraînaient soit à la chasse de l'ours dans les gorges des Pyrénées, soit à de longues traites bride abattue dans de mauvais chemins infréquentés, semés de fondrières et bordés de précipices.

Ces exercices violents et journaliers fortifièrent si bien le Béarnais, que, lorsqu'il parut à La Rochelle en 1568, M. l'amiral dit à la reine de Navarre : « Ma-

dame, on voit bien que votre fils est de bonne maison. Il serait dès à présent un soldat comme nous; car si pour l'âge il a quinze ans, il en a vingt et plus pour la force et pour la valeur. » Le prince de Condé, qui se résignait à un supérieur nominal pourvu qu'il fût, lui, le chef effectif, disait : « Henri méritera bientôt de nous commander, mais il est trop jeune pour mener des mains. Mon oncle de Coligny et moi, nous le suppléerons encore cette campagne. » C'était l'avis de l'amiral, qui ajoutait : « Monsieur, l'épée de votre neveu ne tiendra pas longtemps au fourreau. »

En attendant, Jeanne d'Albret persévérait dans son plan d'éducation, et Henri travaillait avec ses maîtres à La Rochelle comme en Gascogne.

Sa mère s'était réservé la théologie, la politique et l'Écriture sainte où elle excellait. Elle enseignait à cet adolescent héroïque plus de métaphysique religieuse que n'en savaient les princes d'alors et que n'en savent la plupart des prêtres d'aujourd'hui. Elle approfondissait avec lui l'art de conduire les peuples et de traiter avec les hommes. Bien qu'elle puisât ses principes aux sources de la morale, et qu'elle eût en exécration les théories de Machiavel, il ne faudrait pas croire pourtant qu'elle négligeât les adresses permises, les tempéraments, les manéges dont son grand caractère s'indignait par instants, mais dont son grand esprit sentait la nécessité et dont son titre de calviniste autant que sa situation géographique entre l'Espagne et la France lui imposaient la loi. La fermeté n'excluait pas chez elle l'élasticité ; c'est même

dans les maximes de sa mère que Henri aiguisa son génie diplomatique et qu'il reçueillit ses plus hautes leçons de règne.

Jeanne se complaisait surtout à citer et à commenter les Écritures devant son fils. Elle en épanchait toutes les beautés, toutes les grâces, toutes les puissances, toutes les sublimités et quelquefois toutes les rudesses. Elle n'en avait pas seulement le sens; elle en avait la passion. Savante sans prétention, éloquente sans effort, elle dévoilait l'Ancien Testament avec énergie et le Nouveau avec onction, toujours inspirée de son cœur, non moins que du livre sacré, simple, impétueuse, touchante, terrible et miséricordieuse tour à tour. Car c'était l'originalité de cette princesse d'avoir en elle toutes les fibres qui résonnent dans la Bible comme dans une poitrine humaine, les fibres de la famille, de l'amour, de la religion, — parfois celles de la haine.

Au milieu des promesses et des éblouissements qui lui venaient du prince, la reine avait pressenti une lacune. Elle s'en affligeait, elle s'en plaignait à Coligny. « Je crains, disait-elle à l'amiral, qu'il ne soit pas assez pieux. — Ayez patience, madame, répondait l'amiral. Les fils tiennent trop de leurs mères pour que le vôtre reste indifférent au saint Évangile. Il me fait cet honneur de me rechercher beaucoup lorsque les affaires ne m'absorbent pas, et j'ai observé en lui deux bons signes. Il brûle de servir notre cause, et il aime le Plutarque de M. Amyot. » Jeanne d'Albret ne demandait qu'à être persuadée. Elle se taisait et elle enregistrait

dans sa mémoire, comme des augures, les éloges de Coligny.

Entre tous les présages favorables à l'avenir du Béarnais, l'un des meilleurs, comme l'avait remarqué M. l'amiral, était son enthousiasme pour Plutarque. Le prince l'aurait lu nuit et jour si on ne l'en eût arraché.

Plutarque, certes, valait cette ardeur; nous devons essayer de le comprendre, car nous lui sommes tous obligés d'avoir peint tant de héros, et d'en avoir créé davantage par l'exemple.

Il était de Chéronée. Il descendait de parents honorables. Il fut élevé dans l'aisance et dans toutes les affections domestiques. Il appartenait à un peuple vaincu, mais fier de ses grands hommes. Il eut, comme ses compatriotes, le culte de la gloire passée qui adoucit la perte de l'indépendance et la déchéance politique des nations.

Quand il eut été nourri dans la science, Plutarque partit de Chéronée, sa patrie, et, vers la seconde moitié du premier siècle de notre ère, il vint à Rome, ce centre de l'univers, ce théâtre éclatant de tout ce qui avait un génie. Il voulait, à l'imitation des jeunes Grecs les plus distingués de son temps, acquérir dans la capitale du monde un peu de fortune et beaucoup de célébrité.

Il y professa pendant quelques années l'éloquence et la philosophie. Il croyait, comme Socrate, au Dieu unique; à l'immortalité de l'âme comme Platon; et comme Zénon au courage, au sacrifice, à toutes les vertus viriles dont on avait besoin sous la tyrannie non moins que sous la liberté, pour vivre et surtout

pour mourir. Il enseignait le stoïcisme à tout ce que Rome comptait de citoyens éminents. Toutefois, malgré les applaudissements, il se souvenait de Chéronée et il la regrettait. Plus offensé au fond de l'orgueil des vainqueurs toujours un peu barbares que flatté de leurs louanges, il soupirait en secret après la société des vaincus, ses égaux, ses amis de la terre sacrée qui s'appelait encore la Grèce.

Rien ne put donc retenir Plutarque. Il retourna à Chéronée où il se maria.

Il était prêtre d'Apollon et affilié aux mystères du temple de Delphes. Il fut aussi archonte, mot qui, dans cette belle langue grecque, exprimait la première dignité municipale de la cité.

L'action de Plutarque était ainsi bornée et toute locale; mais sa pensée fut immense. Tout en exerçant ses infimes fonctions administratives, il composait ces traités de morale dont l'accent nous touche encore aujourd'hui, et il sculptait les citoyens et les sages, soit dans le bronze, soit dans l'ivoire, soit dans le marbre de ses biographies impérissables. Et par là cet humble archonte d'une ville asservie fut plus qu'un empereur. Car il se fonda une puissance indestructible dans la durée et dans l'espace; car, du point qu'il occupait, il étendit son influence souveraine dans tous les âges et dans tous les pays. On pourrait caractériser Plutarque en disant de lui que jamais aucun homme ne suscita autant de grands hommes. Quelle gloire est comparable à celle-là? Les dieux lui accordèrent en outre ce rare privilége d'écrire ses annales à Chéronée où il vécut jusqu'à une vieil-

lesse avancée, comme s'il lui eût été donné par surcroît de consoler en les racontant, aux lieux où la liberté avait péri, les âmes des héros qu'elle avait enfantés.

Par un hasard, ou plutôt par une providence dont il était bien digne, Plutarque, ce maître antique, rencontra au seizième siècle un maître aussi, Amyot, qui le traduisit dans l'idiome le plus universel des temps modernes.

Il faut encore étudier Amyot. Il est comme Plutarque au cœur de notre sujet. Car de tous les héros que nous aurons à retracer, si les mauvais viennent de Machiavel, les excellents viennent de Plutarque et d'Amyot, son inséparable interprète.

Amyot naquit à Melun, dans une sorte de chaumière, au bord de la Seine. De très-bonne heure il s'en alla étudier à Paris. Sa mère, Marguerite des Amours, c'est ainsi qu'on la nommait, lui envoyait chaque semaine, par un batelier, des pains pour sept jours. Afin de suppléer au reste de son entretien, à son logement, à ses vêtements, aux livres dont il avait besoin, Amyot se fit domestique. La nuit, n'ayant pas de quoi acheter de la chandelle, il lisait et il écrivait à la lueur des charbons de son petit feu. Il préférait le grec à l'hébreu et Homère à Moïse. Il devint à force d'assiduité et de persévérance un grand helléniste. A dix-neuf ans, il passa de Paris à Bourges, où il compléta, dans le voisinage du grand jurisconsulte Cujas, son éducation.

Dès lors il préludait par le roman de *Théagène et Chariclée* et par ses autres essais charmants à son ouvrage principal, la traduction de Plutarque.

François Ier, qui eut vent des travaux du jeune humaniste, lut quelques vies des grands hommes et quelques pages naïvement voluptueuses de *Daphnis et Chloé*. Enchanté de ces beaux fragments, il encouragea Amyot à continuer et lui donna, en retour du plaisir qu'il en avait reçu, l'abbaye de Bellozane. Cette abbaye ménagea du loisir au pauvre clerc. Il grandit en érudition, en talent et en œuvres. Sa renommée littéraire le fit à la longue précepteur de Charles IX et de Henri III, et le porta aux premières dignités de l'Église.

L'extérieur d'Amyot annonçait son âme et son mérite.

Il avait l'abord embarrassé et timide. Ses yeux étaient pleins d'une lumière voilée. Son front grave s'harmoniait avec des sourcils réguliers et un nez intelligent. Sa bouche suave distillait, dans un langage naturellement exquis, le miel le plus pur, non de Gelboé, mais de l'Hymète. Sa physionomie était douce, érudite et bonne.

Le riche costume du grand aumônier parait, sans la cacher, l'ingénuité de l'homme du peuple. On se rappelait, et il se rappelait tout le premier, sous les splendeurs de sa fortune, que ses mains d'évêque, par l'imposition desquelles il consacrait les prêtres de Jésus-Christ, avaient servi pour un salaire modique. Il avait toute l'humilité de son ancienne condition. Mais ce n'était pas ferveur dévote, c'était philosophie sincère. Car sa passion était plus païenne que chrétienne, et il avait pour les muses plus de culte que pour les prophètes.

Il suivait sans effort la pente de son génie. Il était de l'Attique plutôt que de l'Ile-de-France. Ce qui le distinguera à jamais, c'est d'avoir fait d'une traduction une œuvre monumentale. Sans Amyot, Plutarque ne serait pas entier pour nous. Amyot, tout en retranchant à Plutarque, par moments, de la hardiesse et du nerf, lui a versé une abondance, une grâce, une variété de tours heureux, une aurore, une rosée, une odeur de thym, une veine intarissable, une renaissance enfin du grec dans le gaulois qui achève le grand biographe de Chéronée. Cet ancien, entre tous les modernes, cet aimable Amyot eut donc une influence incalculable par les saveurs fortes et nouvelles qu'il répandit dans le moule primitif de Plutarque. Il révéla un autre Plutarque aussi vieux et plus jeune tout ensemble, de telle sorte qu'il faut dire désormais Plutarque-Amyot, puisque, étant deux, ils ne sont pourtant qu'un.

Le Béarnais ne les distinguait pas. Il les regardait comme un seul homme. — « Qui l'aime, m'aime, disait-il dans son âge mûr. » Bien auparavant, à l'époque où nous sommes, il disait à Coligny : « Monsieur, à ma première conquête de ville, s'il m'échoit une cassette aussi précieuse que celle trouvée par Alexandre à la prise de Damas, ce n'est pas l'Iliade que j'y déposerai, mais Plutarque. Car je l'ai en plus grande estime qu'Homère, par-dessus lequel il est autant que la vérité est au-dessus de la fiction. »

Coligny souriait à ces saillies de caractère, et Jeanne d'Albret en concevait de grandes espérances.

Le goût du jeune prince pour les héros ne manifes-

tait-il pas déjà un héros ? Il avait de plus tous les instincts généreux. Il avait de soudains mouvements vers ce qui était bien, surtout s'il y avait un péril à traverser. Un jour que des enfants laissaient un des leurs se noyer dans la Vienne, le prince, en se jetant au milieu des flots, le sauva. Soutenir les faibles, résister aux forts, secourir ceux qui souffraient, soit de la misère, soit de l'injustice, tels étaient ses plaisirs.

Ces hautes qualités cependant avaient bien des ombres. Il était léger, prompt à la colère, aux dissipations, enclin et précoce aux voluptés, presque indifférent à la religion. Ce dernier défaut, le plus énorme de tous aux yeux de Jeanne d'Albret, la contristait profondément. Elle avait beau redoubler ses leçons théologiques, le prince devenait habile à la dialectique, aux discussions, mais il restait froid au sentiment. Son âme était dès lors pleine du monde qu'il devinait sans le connaître ; elle avait peu de place pour Dieu.

Jeanne s'en inquiétait souvent, mais Henri avait une si belle grâce à cheval, un tel charme lorsqu'il caressait sa mère et lui disait avec une familiarité tendre des mots du cœur ; il avait la physionomie si communicative, un front si ouvert, des regards si vifs, une bouche si fine, tant d'esprit, d'entrain, de franche gaieté, tant de chevalerie, de respect pour son nom et de confiance à sa destinée, que la reine de Navarre se rassurait et remerciait le ciel de lui avoir donné un tel fils.

LIVRE VINGT-NEUVIÈME

Les catholiques et les huguenots en présence, aux environs de Jarnac. — Combat de Bassac. — Condé prisonnier dans un nouveau combat, qui est un prolongement de celui de Bassac, et qu'on appelle la bataille de Jarnac. — Héroïsme du prince. — Il est assassiné par Montesquiou. — M. de Lavergne et ses vingt-cinq neveux. — Infamie du duc d'Anjou, qui insulte au cadavre de Condé. — Portrait de M. le prince. — Ses funérailles. — Coligny ordonne la retraite des huguenots et la dirige. — La reine de Navarre amène à l'armée son fils Henri de Bourbon et son neveu Henri de Condé. — La reine électrise les huguenots par son courage. — Mort de M. d'Andelot à Saintes. — Douleur de Coligny. — Combat de La Roche-Abeille. — Le château de Châtillon pillé et brûlé. — Gloire et crimes du comte de Montgommery.

Jeanne d'Albret achevait de se rasséréner aux prédictions de l'amiral qui pressentait dans le prince un héritier de son influence, un chef futur du calvinisme, et qui disait à la reine : « Madame, ne vous alarmez pas. Votre fils est trop jeune, il n'a pas assez lutté. Quand il aura vieilli, comme nous, dans les détresses et dans les labeurs, il sera plus fervent. Car, j'ai appris par l'expérience des autres et surtout par ma propre expérience que l'on s'affectionne à Dieu en proportion de ce que l'on a combattu pour lui. »

Dès le mois de février 1569, une nouvelle campagne allait commencer. Il fut convenu entre Jeanne d'Albret, Condé et Coligny, que le prince de Béarn y serait étranger et n'interromprait pas ses études.

Les catholiques et les huguenots se trouvèrent en présence aux environs de Jarnac. La Charente, dont tous les ponts étaient rompus, coulait entre eux.

Le duc d'Anjou s'était emparé de Châteauneuf. Il était pressé d'assaillir les protestants avant qu'ils eussent reçu deux renforts qu'ils attendaient, l'un du Quercy, l'autre d'Allemagne.

Coligny commandait l'avant-garde des réformés. Il enjoignit à ses capitaines de surveiller les mouvements du duc et d'empêcher, à tout prix, le passage de la Charente. Malheureusement ces vaillants gentilshommes calvinistes étaient peu souples à la discipline. Ils négligèrent les ordres de leur général et ils furent trompés par une manœuvre du duc d'Anjou dont Tavannes guidait l'ignorance présomptueuse. Tandis que Biron, un autre habile conseiller désigné à son fils par Catherine, rétablissait le pont de pierre de Châteauneuf et en construisait un autre de bateaux, le duc, feignant de marcher dans la direction de Cognac, revint précipitamment et franchit la rivière sur les deux ponts avec toute l'armée royale dans la nuit du 12 au 13 mars.

A cette nouvelle, Coligny mande à ses lieutenants de se rassembler à Bassac où il a l'intention de faire halte. Il ne leur adresse pas de reproches sur leur incurie; il les prie de ne pas tarder plus d'une heure dans leur évolution vers lui. Ils en consument trois et par là rendent la bataille nécessaire. L'armée royale a profité du délai. MM. de Guise, de Martigues et de Brissac passent un ruisseau qui les sépare du brave La Noue. La Noue se défend avec vigueur, mais il

est désarçonné, désarmé et entraîné captif. Les compagnies protestantes se replient sur M. d'Andelot qui avertit Coligny.

L'amiral, dont les troupes sont affaiblies par la maladie, inférieures en nombre et dispersées, avait compris vite qu'il n'était plus temps d'opérer sa retraite, et qu'il fallait combattre avec son avant-garde devenue arrière-garde. Il songe moins à se plaindre des fautes de ses lieutenants qu'à les réparer. Il groupe ses casaques blanches à Bassac dans un lieu très-avantageux et soutient l'effort des catholiques. C'est là que, dans une charge, au moment ou d'Andelot crie à ses gens de l'imiter, Montsalès l'affronte. D'Andelot d'un revers du poignet qui tient la bride relève la visière de Montsalès, et, de l'autre main, lâchant un coup de pistolet par l'ouverture du casque, il étend mort son ennemi. On se bat avec acharnement. Bassac est pris et repris. Il demeure enfin aux catholiques.

Cependant le prince de Condé, qui de Jarnac se retirait sur Cognac et sur Saintes, s'arrête au galop de Montaigu qui lui apporte un mot de Coligny. Il suspend la retraite, accourt avec le peu qu'il a de cavalerie, en ordonnant à l'infanterie de le suivre. Quand il arrive, il trouve Bassac occupé par l'ennemi et les huguenots en déroute. Coligny et d'Andelot, l'épée au poing, s'efforcent de ramener leurs compagnons.

Condé se joint aux Châtillon, il adjure les troupes, il s'écrie : « Mes amis, chargeons ensemble. Nos persécuteurs sont plus nombreux que nous, mais Celui pour qui nous combattons nous protégera. »

Pendant qu'il parle, Coligny fait une charge qui

n'aboutit pas. Condé se prépare. Son rapide discours avait attiré beaucoup de gentilshommes. Plusieurs même qui ne l'entendirent point, mais qui l'aperçurent agitant en l'air son épée, se hâtèrent vers lui.

Déjà blessé au bras gauche d'une chute de cheval, il prenait son casque de la main d'un de ses écuyers, lorsque le genêt du comte de La Rochefoucauld fracassa d'une ruade la jambe du prince. L'os était en pièces et traversait la botte. L'inquiétude saisit les protestants. La Rochefoucauld, les comtes de Montgommery et de Choisy, le baron de Montandre, Chandenier, Renty, Montjean, Chastelier, Rosny et Portaut entourèrent Condé; mais lui, domptant la douleur, et l'éclair de sa race dans les yeux : « Noblesse française, dit-il, rassurez-vous, Louis de Bourbon ne recule pas. Souvenez-vous seulement en quel état il entre au combat pour le saint Évangile et pour le pays. Vous verrez ce qu'il saura faire, le bras en écharpe et la jambe brisée, tant que lui restera son cœur. » Et fixant son casque, il baisse la tête, pousse son cri de guerre et se précipite au plus épais des ennemis. Il renverse tout dans ce premier choc. Jamais il n'avait montré une telle furie martiale. Il frappait de son épée héréditaire avec acharnement, répétant, par intervalles, la belle devise de sa vie, inscrite sur sa cornette blanche : « Doux le péril pour Christ et France. » Son aspect était si électrique et son courage si résolu qu'il changea un moment la face de la bataille. Mais il n'avait qu'une poignée de cavalerie et de gentilshommes contre des foules. La

fermeté du duc de Montpensier et du dauphin d'Auvergne permit au duc d'Anjou et à Tavannes de déboucher sur le flanc du prince. Ils l'attaquent et l'enveloppent. Condé continue de combattre avec sa faible troupe cette multitude qui croît toujours. Son cheval, percé de coups, ruisselant de sang et de sueur comme son maître, s'abattit enfin. Le prince, incapable de se dégager, tend son gantelet gauche à d'Argens assisté de Saint-Jean, et se met à leur discrétion.

Ce fut alors que le combat eut un redoublement inconnu, même aux guerres civiles. Tandis que Coligny et d'Andelot, tour à tour soldats et capitaines, se prodiguaient aux postes les plus dangereux, la cavalerie de Condé se faisait écharper à l'exemple de son chef. Cet escadron sacré, perdu et comme engouffré dans les masses catholiques, ne pensa qu'à mourir. Il succomba digne du prince dont la captivité devait être si courte et si tragique. Plus de cent gentilshommes périrent là glorieusement : parmi eux, Montjean, Chastelier, Chandenier, Portaut, Renty, Janissac, Bussière, Chaumont, de Goullaine, Préaux, Beaumont, les deux Vandœuvre et Saint-Brice. Corbuson, Fonteraille, Spondillan, capitaine des gardes du prince de Condé, Rosny, le comte de Choisy, le fils aîné de Clermont d'Amboise furent au nombre des prisonniers.

Les plus qualifiés des blessés catholiques étaient Bassompierre, Clermont-Tallard, Praslin, le baron de Sénecé, le comte de la Mirandole, le marquis de La Rivière, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Montsalès, Monteauré, Marcins, les barons d'Ingrande et

de Prunay ne se relevèrent pas. Ils furent inhumés dans la terre du champ de bataille.

Il y eut des dévouements inouïs. Des familles entières voulurent se sacrifier. L'histoire ne saurait passer sous silence une de ces hécatombes guerrières.

Le matin même, un vieillard calviniste avait réuni sous un chêne vingt-cinq jeunes hommes, tous ses neveux. Ce vieillard, du nom de Lavergne, dont les cheveux gris très-longs couvraient les épaules comme une crinière, parla en ces termes : « Nous sommes tous les soldats de la bonne cause, et pas un de notre maison n'a jamais forfait à l'honneur ni à la conscience. Pour cela nous avons un secret. Les jeunes suivent les vieux. A la première bataille, ne me quittez pas d'une semelle, et, avec le secours de Dieu, nous ne manquerons ni à nos pères ni à nos enfants. »

Les neveux promirent. Le vieillard intrépide se jeta sur les traces du prince de Condé, au plus chaud du carnage, et ne cessa pas de combattre. Ses neveux l'environnaient, serrés autour de lui comme une ceinture de héros. Quinze tombèrent successivement, mortellement atteints à la poitrine ou au visage. Ils formaient un monceau de cadavres. Le vieillard, toujours encourageant de la voix et toujours tuant de l'épée, s'affaissa le seizième. Les dix autres, épuisés de fatigue et de sang, furent pris, à l'exception de trois ou quatre, qui échappèrent avec les débris de cette chevalerie du prince de Condé.

A côté de ces grandes actions, il faut redire, quoi

qu'il en coûte, les vengeances perfides, les guet-apens atroces.

Chastelier-Portal et Robert Stuart furent égorgés, après qu'il leur eut été accordé merci, le dernier par Honorat de Savoie, comte de Villars, qui voulut punir la mort du connétable de Montmorency, attribuée à l'audacieux Écossais.

Cependant d'Argens et Saint-Jean, aidés de quelques gentilshommes catholiques, avaient transporté leur illustre prisonnier hors du champ de bataille, sous une haie, lui témoignant mille égards et l'assurant de la vie. Condé répondait à leurs soins avec une dignité calme qui les pénétrait pour son malheur et pour son héroïsme d'une admiration respectueuse, lorsque Montesquiou, un gentilhomme gascon de la garde suisse du duc d'Anjou, survenant par derrière, et criant : « Tue, tue, mort-Dieu ! » étendit roide à ses pieds le généreux prince d'une balle dans la nuque, comptant bien faire ainsi sa cour à un Valois de la tête d'un Bourbon.

Ce qu'il y eut de plus odieux dans cet abominable attentat, c'est qu'il ne fut pas l'acte d'un fanatique, mais le crime servile d'un complaisant qui devinait un désir ou qui exécutait un ordre.

Montesquiou ne fut qu'un instrument. Le plan fixe de Catherine était de se défaire des chefs de la révolte par le plomb ou par le poison. Le duc d'Anjou, son favori et son élève, avec cette perversité précoce qui le distinguait déjà, s'était associé sans scrupule à la politique de sa mère.

Il ne manifesta nulle surprise à l'aspect de Condé

gisant dans la poussière, et il n'eut pas honte de laisser éclater sa joie : « Le voilà donc, ce grand ennemi de la messe, » dit-il. Dans l'ivresse lâche de son triomphe, il souhaita de consacrer, par l'érection d'une chapelle, la place à jamais profanée de l'assassinat. Le gouverneur du duc, François de Carnavalet, le détourna à grand'peine de réaliser ce sacrilége caprice.

Le fils bien-aimé de Catherine ne fut pas inégal à sa mère dans cette conjoncture. Ce jeune scélérat de débauche et de cruauté ne craignit pas d'insulter mort celui qui, vivant, lui inspirait tant d'effroi. Il fit charger en travers, sur une ânesse, le corps glorieux de Condé, et il envoya dans cet équipage à Jarnac, jambes et bras pendants, un descendant de saint Louis, son propre cousin, un héros de plus grande âme et d'aussi bonne maison que lui. Le prince demeura livré pendant le trajet à toutes les dérisions des flatteurs du duc d'Anjou. A Jarnac, il fut exposé, tout souillé de sang et de boue, aux moqueries des pages effrontés, en une salle basse, sous la chambre du duc, que le prince avait habitée la veille. Pas un catholique de cette armée n'eut la piété d'arracher Condé aux regards et aux rires impies, en étendant sur lui pour linceul un manteau de soldat. Corbouson et Clermont d'Amboise, prisonniers et serviteurs du prince, ne croyant pas à cette catastrophe, le duc d'Anjou se plut à les convaincre, et les conduisit lui-même à ce qui restait de Condé. Ces deux amis fidèles, malgré le duc qui les observait, ne surent retenir ni leurs regrets ni leurs larmes, premier hom-

mage du cœur, après tant d'indignités, à la mémoire de Louis de Bourbon. Ce fut le duc de Longueville, beau-frère de Condé, qui le recueillit dans cette abjection sublime. Pâle et tout vêtu de deuil, il vint le réclamer du duc d'Anjou et le fit transporter à Vendôme, dans les caveaux de Saint-Georges, où le pauvre prince reçut enfin les honneurs funèbres.

En France, en Italie et en Espagne, un *Te Deum* fut chanté à l'occasion de cette mort qui consterna toute l'Europe protestante. Le cardinal de Lorraine, qui avait toujours l'initiative du cynisme sacerdotal et des vengeances catholiques, dit à Charles IX, en faisant allusion au combat de Jarnac et au prince dont le roi était si proche parent : « Sire, vous devez « être maintenant en meilleure disposition que vous « n'étiez il y a quelques jours, car on vous a tiré « beaucoup de mauvais sang. »

Condé n'avait que trente-neuf ans lorsqu'il expira sous la balle de Montesquiou. Les grandes vies sont des lumières éclatantes exposées à plus de vents d'orage, et ordinairement plus éphémères parce qu'elles ont plus d'occasions de s'éteindre. « On peut, dit M. de La Noue, un Tacite féodal, donner au prince cette louange, qu'en hardiesse aucun de son siècle ne l'a surmonté, ni en courtoisie. Il parlait fort disertement, plus de nature que d'art, était libéral et très-affable à toutes les personnes, et avec cela excellent chef de guerre. Mais ce qui le rendait plus recommandable, c'était sa fermeté en la religion. »

A défaut des actions de Condé, son portrait le révélerait tout entier.

Il avait, comme sa lignée, une figure très-saisissante. C'est un héros, et ce n'est qu'un héros. Le grand Condé et les autres ne seront pas autre chose. Il n'y avait pas dans cette physionomie simple et ardente les plis et les replis de la physionomie des Guise, une race héroïque aussi, mais en même temps diplomatique.

Le prince de Condé respire la guerre. Ses attitudes sont brusques. Son front est plein d'audace. Ses yeux plongent dans une mêlée. Son nez aquilin s'ouvre puissamment à l'odeur de la poudre. Son menton énergique palpite et sa bouche porte un défi.

L'artiste a été un historien. Il a peint un héros d'Homère toujours prêt à enlever une femme ou à combattre des hommes. Il est juste d'ajouter qu'au déclin de son inquiète destinée, Condé était plus sérieux, meilleur, moins insouciant de ses devoirs éternels. Il devient alors un chef religieux, autant qu'il avait été auparavant un chef politique et même un prince ambitieux.

Cependant Coligny et son frère d'Andelot, ayant appris la mort du prince, se dérobèrent par le chemin de Saintes, tandis que l'infanterie qui marchait vers Bassac pour soutenir Condé se replia sur Cognac, selon l'ordre que lui dépêcha l'amiral.

Ce pays, semé d'étangs, submergé de flaques d'eau, fut d'un grand secours aux protestants, qui, par les sinuosités des marécages, déjouèrent plus facilement la poursuite des catholiques.

Les huguenots n'avaient pas perdu beaucoup de monde au combat de Jarnac; seulement, le meurtre

de leur Achille, le prince de Condé, les pénétrait de douleur. Ils n'étaient pas découragés néanmoins, car ils avaient Coligny. L'amiral navré, mais impassible et indomptable, suivant sa coutume, achevait de rallier sa cavalerie fugitive. Son infanterie n'était presque pas entamée. Ses forces étaient donc suffisantes. Il ne craignait que l'affaiblissement moral des troupes, lorsqu'une circonstance sur laquelle il ne comptait pas encore les ranima comme par un souffle d'en haut.

La reine de Navarre se rendit à l'armée avec le prince de Béarn et le fils aîné du prince de Condé. Gentilshommes et soldats, tous furent assemblés aussitôt. La reine, les princes, traversèrent les rangs à cheval. Les princes étaient déterminés. La reine semblait embrasée de l'esprit. Le feu de l'enthousiasme colorait ses joues. Ses yeux jetaient des flammes et sa passion, moitié religieuse, moitié guerrière, était entraînante. Une toile de ce temps-là représente Jeanne d'Albret dans son costume d'amazone. Son écharpe blanche flotte au vent. Sa tête est couverte d'une toque de velours brodée en perles de trois fleurs de lis. C'est ainsi que la reine apparut à tout le camp ému, comme une Jeanne d'Arc du saint Évangile.

Elle parla aux capitaines et « mêla d'une belle grâce, raconte un vieil historien, les pleurs et les soupirs avec les résolutions. » Montrant les princes âgés l'un de quinze ans et l'autre de seize : « Je vous présente, dit-elle, Henri de Bourbon, mon fils, et Henri de Condé, mon neveu. Ils brûlent de seconder

M. l'amiral et de venger avec lui et avec vous le héros que les catholiques ont assassiné. »

Alors les jeunes princes jurèrent de vaincre ou de mourir pour la bonne cause. L'armée tout entière témoigna son assentiment par un applaudissement prolongé.

Quand le tumulte s'apaisa, la reine reprit la parole : « Mes compagnons, je vous ai amené ces jeunes princes pour qu'ils persévèrent avec vous dans le combat du Seigneur. Ils sont disposés à faire de leur mieux et à imiter mon vaillant beau-frère, le prince de Condé. J'ai aliéné mes domaines, j'ai engagé mes joyaux, mes bagues, mes pierreries ; je vendrai, s'il le faut, la couronne de mon père et de mon fils, afin de subvenir aux frais de la guerre. Une seule chose est précieuse : le droit de prier Dieu à notre gré, et en commun avec nos frères. Je sacrifierai tout à cela. Car avant les richesses, avant les grandeurs, avant le trône, avant la vie même, la liberté de conscience. »

Un grand conseil de tous les seigneurs fut ensuite tenu à Saintes. Le prince de Béarn y fut nommé chef du calvinisme. Son cousin devait être son coopérateur, son collègue, et Coligny, son lieutenant général.

Chef des chefs, en réalité, l'amiral conduisit Henri de Bourbon et Henri de Condé à Saint-Jean-d'Angely, où ils passèrent la revue de l'armée protestante, concentrée sur ce point pour cette solennité. Le prince de Béarn y déclara son avénement au commandement suprême, et c'est entre ses mains que le serment d'obéissance fut prêté.

Les troupes, d'un mouvement chevaleresque, entourèrent Henri de Bourbon « qui fut proclamé généralissime avec cris et exultations. » Coligny, vers qui surtout montaient les hommages, mit son cheval au pas du cheval de chacun des jeunes princes et les accompagna au milieu de tous les régiments.

La confiance était revenue. L'amiral, en grand homme politique, tournait au succès de ses desseins ce réveil d'espérance, la présence des princes, le dévouement de la reine de Navarre, l'élan des soldats; et il répétait pieusement, à voix basse, les versets du psaume XCIII que l'armée avait entonné à la fin de la revue, et dont les vibrations s'élevaient jusqu'au ciel.

Coligny avait bien quelques appréhensions sur la sagesse du Béarnais et il redoutait pour lui l'empire des passions; mais son coup d'œil profond avait découvert aussi ce que la verve méridionale du prince contenait de magnanime.

Henri de Bourbon avait des goûts rapides et des aptitudes diverses. Il ressemblait à sa mère par l'intrépidité, à son père par les penchants voluptueux, à sa grand'mère, Marguerite, par la bonté et par la gaieté. Il avait de plus, sous un air de franchise, une irrésistible vocation pour la ruse, les détours, les stratagèmes. Il était économe, brave, humain, facile. Jeanne d'Albret l'aurait désiré moins spirituel et plus religieux. Elle cherchait à réprimer par l'éducation la dissimulation enjouée de son fils. Elle échoua sans cesse et la nature prévalut. Ce prince était un héros, mais un héros gascon. Les défauts que Jeanne déplo-

trait ne furent, du reste, aux yeux du monde, que les instincts mystérieux du grand capitaine et du diplomate accompli. L'habileté politique, prompte ou patiente, selon l'occasion, une habileté rare et sans scrupule trop rigoureux, devait être le trait distinctif, le génie entier du Béarnais, si souvent loué ou blâmé à faux.

L'amiral, qui aurait préféré, comme Jeanne d'Albret, plus de gravité dans le prince, s'en accommoda parfaitement, après tout. Henri de Bourbon n'était qu'un chef nominal; le vrai chef de l'armée protestante, n'était-ce pas Coligny lui-même? Il s'efforça de réparer les affaires de son parti. Il jeta des vivres et des garnisons dans Cognac, Saintes, Angoulême et Saint-Jean-d'Angely. Il envoya son frère d'Andelot, avec trois régiments d'infanterie et une cavalerie peu nombreuse, mais entreprenante, pour recouvrer quelques places du bas Poitou. D'Andelot ne réussit pas dans cette mission. Sous les influences de la fatigue et du climat, il fut atteint d'une fièvre maligne et revint mourir à Saintes près de l'amiral.

Coligny le reçut avec une sensibilité pleine d'alarmes. Ce grand homme, d'une austérité si stoïque, fut comme une mère. Retiré dans un coin de la chambre, lorsque son frère sommeillait, il expédiait les affaires qui pesaient sur lui et dont tout autre aurait été accablé. Dès que d'Andelot sortait de ses assoupissements ou de ses accès, l'amiral se rapprochait de lui, et parlait doucement à ce malade bien-aimé. Il le servait lui-même. Il le soignait avec des délicatesses merveilleuses. Leur amitié ressemblait à

la Charente, qui coulait à peu de distance de leur balcon et qui avait grandi à mesure qu'elle s'était éloignée de sa source. La nuit de l'agonie, d'Andelot remercia son frère, puis il eut un sursaut et dit : « La France souffrira encore avec vous beaucoup de désastres, mais enfin l'Espagnol sera renversé. » Cette parole, qui correspondait au plus intime désir de l'amiral, l'étonna dans cet affreux moment. « Ne rêvez-vous pas, dit-il, mon frère? — Non, reprit d'Andelot, je ne rêve pas; je tiens cela de l'homme de Dieu. » Sur ce propos il expira.

Jamais aucune mort n'avait plus consterné l'amiral. Il n'y eut personne qui ne crût au poison. On se répétait l'atroce prophétie de Birague, le confident de Catherine : « La guerre ne se terminera point par des soldats, mais par des cuisiniers. »

Le désespoir de l'amiral, qui partageait ces soupçons, était horrible. Cette perte de son frère l'avait plus blanchi que ne l'aurait fait la perte de dix batailles. Ah! c'est que ce frère était son meilleur ami, son ami de l'enfance, de l'âge mûr, son ami du foyer, du temple et des camps. Il n'y avait jamais eu entre eux, soit une altercation, soit une aigreur, soit une colère. Ils avaient été armés ensemble chevaliers à Cérisoles par M. d'Enghien. Ils avaient suivi la même carrière, embrassé la même foi; ils avaient dévoué leurs biens et leur vie à la même cause. Leur tendresse mutuelle était égale. Seulement il y avait plus de sollicitude dans celle de Coligny; et dans celle de d'Andelot, plus d'admiration. Tous deux étaient des héros religieux; mais d'Andelot sentait avec joie que

son frère était bien plus qu'un héros. Au-dessus du cœur, dans les sublimités de l'intelligence et du caractère, Coligny portait les destinées de la religion nouvelle. Il était le guide du parti protestant dans la paix et dans la guerre, le modérateur dans la victoire, le libérateur dans la défaite, la Providence toujours. Théodore de Bèze après Calvin, les princes allemands, Guillaume d'Orange, Élisabeth, traitaient avec Coligny comme avec un roi. Il avait la vénération des souverains et des foules. D'Andelot jouissait plus de la gloire de son frère que de la sienne propre, et sa modestie s'effaçait volontiers devant l'amiral. Son influence pourtant était immense sur Coligny. C'est d'Andelot qui avait attiré l'amiral et le cardinal de Châtillon, leur frère aîné, dans le protestantisme. C'est lui qui les avait poussés dans la guerre civile. « Mon frère, disait Coligny, a l'étincelle divine. Son zèle mérite d'être consulté. »

Il écrivait : « Quand j'ai M. d'Andelot, un second moi-même, je me repose un peu. Et si ce n'était qu'il est mon frère, et d'ailleurs assez connu, j'en dirais davantage. Bien puis-je dire que sans lui, à Saint-Quentin, et partout, je fusse demeuré sous le faix, car je n'aurais suffi seul à la peine qu'il fallait avoir, de laquelle il prit toujours la part principale, selon son habitude. »

L'amiral disait encore : « J'ai un singulier plaisir à entendre louer monsieur mon frère, particulièrement en cela que l'éloge ne va jamais aussi loing que mon estime pour lui. »

Cette amitié fraternelle, dans ce siècle de guerre

civile où le frère répandait si souvent le sang du frère, n'a pas été assez remarquée par les historiens modernes. Voilà pourquoi j'y insiste, après en avoir respectueusement recueilli les témoignages, dans les documents contemporains.

Elle fut inaltérable cette amitié, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ce fut l'amiral qui respira le dernier soupir et qui ferma les yeux de son frère. Après les angoisses de cette séparation et dans les détresses qui suivirent la retraite de Jarnac, Coligny rendait à d'Andelot un secret hommage, que je n'ai garde d'omettre. Il adressait à leurs enfants, élevés ensemble par les mêmes maîtres et par le même pasteur, cette lettre si touchante dans sa simplicité antique et dans sa sévérité religieuse :

« Mes amys,

« Encore que je ne doute pas que la mort de mon frère d'Andelot ne vous ayt apporté beaucoup d'affliction, j'ay pensé toutefois de vous advertir que vous êtes heureux d'estre fils ou nepveux d'un si grand personnage, que j'ose assurer avoir esté très-fidèle serviteur de Dieu, et très-excellent et très-renommé capitaine; qui sont vertus dont la mémoire vous doit estre toujours devant les yeux, pour les imiter autant qu'il vous sera possible. Sachez avec vérité que personne ne l'a surpassé en la profession des armes; et soyez certains que les estrangers luy rendent ce même témoignage, surtout ceulx qui ont autrefois éprouvé sa valeur. Or, il ne s'estoit pas acquis une telle réputation par fainéantise ou par oisiveté, mais

par de très-grands travaux qu'il avoit soufferts pour sa patrie.

« Et certes, je n'ay pas connu d'homme ny plus équitable, ny plus amateur de piété envers Dieu. Je n'ignore pas aussi qu'il ne sera pas bienséant de publier ses louanges aux indifférents; mais je vous les présente plus librement pour vous exciter et aiguillonner à l'imitation de si grandes vertus, que je me propose moi-même pour exemple, suppliant très-humblement Dieu et Notre-Seigneur que je parte de cette vie aussi religieusement et heureusement que je l'ay vu mourir.

« Et d'autant que je le regrette dans un grand ressentiment, je vous demande pour tempérament à ma douleur que je voie reluire et revivre en vous ses vertus..... »

« A Xaintes, juin 1569. G. DE C. »

C'est la dure condition des chefs de parti et de guerre de ne se pouvoir livrer longtemps, tout entiers, soit à leurs joies, soit à leurs tristesses personnelles. Des devoirs impérieux les arrachent aux affections de la famille et les précipitent dans les tourbillons tumultueux de l'action.

Coligny l'éprouva. Il avait une Église et un peuple à sauver. Il étouffa ses gémissements, et il se fit un visage tranquille, un esprit attentif. Tel est le rare privilége de ces grandes âmes, de ces grands courages. Ils n'ont pas un cœur moins tendre que les autres hommes, mais ils l'ont plus fort, et lorsqu'il saigne, ce cœur, c'est au dedans.

Charles IX ayant investi Philippe Strozzi de la charge de colonel général de l'infanterie, laissée vacante par la mort de d'Andelot, Coligny fit décerner parmi les calvinistes cette dignité à Jacques de Crussol, baron d'Acier, puis il ne s'occupa plus que de ses courriers d'Allemagne qui lui annonçaient une pointe audacieuse vers lui, de Wolfgang de Bavière, duc de Deux-Ponts. Ce duc, d'une ferveur impétueuse pour le protestantisme, avait rassemblé cinq mille lansquenets et six mille reîtres. Il avait formé le hardi projet de traverser toute la France et de se joindre avec sa petite armée à l'armée des princes et de Coligny. C'était une de ces entreprises impossibles qu'exécute l'héroïsme aidé de la science et de la fortune.

Le duc entra en Lorraine avec ses onze mille Allemands. Le prince d'Orange, son frère Ludwig de Nassau, et le comte Wolfrad de Mansfeld se réunirent à lui et lui amenèrent un cortége nombreux de gentilshommes. Deux mille protestants du nord de la France, commandés par des capitaines éprouvés, se rangèrent aussi sous les drapeaux du valeureux duc, qui eut alors treize mille combattants, parmi lesquels on comptait sept mille cavaliers.

Instruit de tout, le roi, qui séjournait à Metz, afin de pourvoir plus promptement aux nécessités, ordonna à Monsieur (le duc d'Anjou) de se porter avec ses troupes en Limousin et de se placer ainsi entre l'amiral et le duc de Deux-Ponts. Il dépêcha aussi contre Wolfgang M. d'Aumale, avec une armée, et bientôt après une autre armée sous l'autorité de M. de Nemours. Ces deux corps étaient un peu infé-

rieurs en nombre à la cavalerie du duc de Deux-Ponts et très-supérieurs à son infanterie.

L'amiral, inquiet, calculait les obstacles et disait tout bas à ses amis les plus familiers : « Comment nos alliés se tireront-ils de tant de piéges, de tant de périls ? Ils auront deux armées sur les bras jusqu'à la Loire, et quand, par miracle, ils passeraient le fleuve, ils trouveront une troisième armée, l'armée de Monsieur, entre eux et nous. Ils seront exterminés ou captifs avant qu'ils nous aient approchés de vingt lieues. »

Il y aurait eu là de quoi, en effet, arrêter d'autres hommes que Wolfgang et ses compagnons; mais le duc était un héros, et il avait un état-major de héros. Il s'abandonna à son instinct. Il pénétra de la Lorraine en Franche-Comté, et ni M. d'Aumale, ni M. de Nemours ne surent lui barrer la Saône. Il s'avança, au milieu des escarmouches, par la Bourgogne et par le Nivernais, jusqu'à La Charité. C'était une bicoque importante, à cause du pont qu'elle a sur la Loire, et sans laquelle, d'après les tacticiens, il fallait remonter à la source de la rivière, « ce qui eût été un allongement de soixante lieues, par un pays de bocages et de montagnes. »

Coligny, qui, tout en constatant les difficultés, travaillait à les faire disparaître, avait envoyé à ses alliés un gentilhomme du Nivernais, M. de Guerchy, très-capable, par sa connaissance de la contrée, de donner à Wolfgang de bons conseils et une direction.

Ce fut lui en effet qui indiqua au duc le gué de Pouilly et qui l'engagea instamment à attaquer La

Charité. De Mouy se logea le premier dans le faubourg du pont. La place ne tint pas. Soixante soldats de la garnison, néanmoins, périrent dans ce petit siége. Le duc Wolfgang y perdit peu de monde. Le gendre du maréchal de Lavieilleville fut emporté par un boulet.

Avant de s'emparer de La Charité, où M. de Guerchy fut installé comme gouverneur, les Allemands avaient eu à leur queue ou à leur flanc, durant un trajet de près de soixante-dix lieues, l'ennemi toujours menaçant et toujours indécis. Loin de s'opposer à leur dernier coup de main, M. d'Aumale et M de Nemours se replièrent sur Gien. Le duc d'Anjou y arriva bientôt après. On crut que ce prince, généralissime de trois armées, attaquerait enfin les Allemands ou se jetterait entre eux et l'amiral. On se trompait. Il recula dans le Berry, pour se concerter avec la reine mère et le cardinal de Lorraine. Tandis qu'il délibérait sur les moyens d'empêcher la jonction, elle allait s'accomplir. Coligny, à la nouvelle de la prise de La Charité, s'était écrié : « Dieu s'en mêle, montrons-nous dignes de sa protection par notre célérité. » Il s'achemina sans retard, avec les jeunes princes, vers le Limousin, au-devant de Wolfgang, qui accourait lui-même à la rencontre de Coligny. L'amiral passa la Vienne à deux lieues de Limoges. Le 9 juin, il était à Châlus. Il en partit avec un cortége de seigneurs pour recevoir le duc de Deux-Ponts ; mais le 11, à Escars, il apprit la mort de cet aventureux capitaine.

Wolfgang de Bavière avait succombé à une fièvre

inflammatoire quatre jours avant le terme de cette expédition, si témérairement heureuse, qu'elle a suffi pour mériter à ce généreux prince un nom militaire dans l'histoire.

Le comte Wolfrad de Mansfeld ayant accepté de cette main héroïque le bâton du commandement, Coligny se hâta de confirmer ce choix. Il s'aboucha avec le nouveau général et ses principaux officiers. Il les accueillit chaleureusement, leur développa ses plans d'opération, puis les remercia une seconde fois, en maître de l'art, de leur grande marche. Il leur distribua aussi dans cette entrevue, comme un signe de sa vive satisfaction, des chaînes d'or d'où pendaient des médailles du même métal marquées des effigies de la reine de Navarre et du prince de Béarn. La devise de ces médailles était : *Paix assurée, victoire entière ou mort glorieuse.*

Les princes étant survenus peu après Coligny, la jonction complète des deux armées s'effectua, le 23 juin, à Saint-Yrieix, dit M. de La Noue, « avec abondance d'allégresse. »

Guillaume d'Orange ne pouvait assez s'étonner de l'issue de cette entreprise, dont il avait été l'un des volontaires intrépides. Il ne comprenait pas l'inaction des catholiques, soit lorrains, soit français, qui avaient eu tant de chances favorables contre des étrangers embarrassés de malades, chargés de bagages, à qui tout était péril, les remparts des cités, le fanatisme des populations, la pénurie des vivres, l'escarpement des terres, le débordement des eaux. Toutes les ressources étaient donc pour les troupes

royales; mais la grande étoile de la guerre luit à ceux qui osent. Il y avait, d'ailleurs, entre M. d'Aumale et M. de Nemours une mésintelligence qui les rendit trop circonspects, par méfiance l'un de l'autre. Quand le duc d'Anjou eut pris, à Gien, la conduite de toutes les forces catholiques, les Allemands étaient déjà dans les murs de La Charité. Leur merveilleux succès fit leur prestige. Le duc d'Anjou et ses lieutenants hésitèrent et laissèrent fuir l'occasion qui ne renaît plus. Ils cédèrent avec stupeur à cet éblouissement dont les grands caractères et les grandes résolutions fascinent, parfois, les adversaires les plus braves.

Cependant le duc d'Anjou était revenu du Berry. Il établit son camp à La Roche-Abeille, en Limousin, à une lieue de Coligny. L'armée des huguenots et des Allemands réunis était de vingt-cinq mille hommes; celle des catholiques et des Italiens de trente mille.

Coligny tenta de surprendre Monsieur à La Roche-Abeille (V. Tortorel et Perrissin, pl. XXXIII), après avoir choisi une position stratégique excellente. Tavannes, qui avait deviné l'amiral, plaça trois cents arquebusiers au delà d'un cours d'eau qui séparait les deux armées. En deçà, il échelonna cinq cents arquebusiers et d'autres troupes sous la surveillance de Philippe Strozzi, colonel général de l'infanterie. Strozzi avait reçu de Tavannes l'ordre d'éviter l'offensive avec l'ennemi, mais seulement de tenir ferme et de se replier, au besoin, en arrière.

Il était dans l'intention d'obéir, lorsque les huguenots (25 juin 1569) se glissent à petit bruit, et fondent sur les catholiques. Aux premiers coups de feu, Strozzi

sort de sa tente, par une pluie torrentielle. Il entend quelques vieux soldats d'Italie regretter, dans ce danger soudain, leur ancien général, M. de Brissac, et dire : « S'il était là! — Mort-Dieu, s'écria Strozzi, suivez-moi, compagnons, et je vous mènerai à la chaude, aussi loin que vous ait jamais menés M. de Brissac. » Il arrête, par sa présence, le choc terrible des huguenots, puis il oublie les instructions de Tavannes, et il charge les calvinistes qui feignent de lâcher pied.

Le jeune duc de Guise et M. de Martigues sont dupes de ce mouvement combiné par Coligny. Ils se précipitent avec leur cavalerie, et chassent l'ennemi plus de quinze cents pas au delà du cours d'eau.

C'est ce que l'amiral attendait. Il fait tourner un village, et, par ce circuit, parvient jusqu'au flanc des catholiques, les ébranle et les entame dans cette manœuvre imprévue. Les plus téméraires, Martigues et le duc de Guise, entre autres, ne résistent pas et se dérobent précipitamment. Ils abandonnent les arquebusiers que Strozzi soutient et anime de son audace, mais qui sont hachés par la cavalerie protestante. Sans les compagnies fraîches, amenées par Tavannes, sans ses promptes dispositions, et sans le mauvais temps, qui dura tout le jour, l'armée catholique était écrasée.

L'amiral jugea vite la situation. Ses troupes paraissant fatiguées, et la confusion ayant cessé peu à peu dans le camp ennemi, il ne s'opiniâtra point à une bataille, et se contenta du beau succès qu'il avait obtenu. Les avant-postes catholiques étaient taillés en

pièces. Coligny se décida à rentrer dans ses quartiers. Le duc d'Anjou eut à déplorer la perte de quarante officiers et de cinq cents soldats, indépendamment des prisonniers, parmi lesquels était le colonel général de l'infanterie, Philippe Strozzi.

Cet exilé italien, naturalisé Français par sa parenté avec la reine Catherine de Médicis, fut imprudent mais héroïque à La Roche-Abeille. Il s'y battit comme il se serait battu pour Florence. Il était fils de Piétro Strozzi, maréchal de France, tué à côté du duc François de Guise, au siége de Thionville, et petit-fils de cet autre Philippe Strozzi qui, sommé de faire des révélations indignes de lui, fut mis à la torture et subit une terrible épreuve sans rien confesser. Captif, et craignant d'être vaincu à une seconde, à une troisième épreuve, il acheta un poignard de son geôlier, s'en perça la poitrine et, le retirant, il traça avec la pointe sanglante, sur la muraille de son cachot, ce vers menaçant :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Philippe Strozzi, qui se porta si valeureusement au combat de La Roche-Abeille, ne le cédait en courage à aucun de ses ancêtres. Il eût été néanmoins plus profitable qu'il se fût tenu sur la défensive et qu'il se fût borné à n'être en ce péril que le bouclier de l'armée catholique.

Ce fut le premier combat du jeune prince de Béarn. Le prince d'Orange, arrivé avec les Allemands de Wolfgang, se trouvait aussi à cette rude affaire. Il y

déploya ce calme courage, ce flegme puissant qui le distinguaient.

Dans la religieuse confiance de sa force et de son droit, touché de piété envers Dieu, de commisération pour les souffrances des troupes et des peuples, l'amiral, supérieur à son propre triomphe, et insouciant d'une vaine gloire, fit des propositions de paix. Il chargea le maréchal de Montmorency d'être son interprète. Il demandait humblement l'exercice du culte calviniste en France. Mais ce suppliant était le plus convaincu des héros, le plus obstiné des grands hommes, et il avait dévoué sa vie et sa mort à la conquête de la liberté de conscience. Il exigeait des sûretés pour ses frères, présentant d'une main, comme un rameau d'olivier, leur requête pacifique, et serrant de l'autre main la garde de son épée, prêt à combattre, plus prêt à se soumettre. Coligny fut déçu. On refusa de rien entendre avant que les protestants eussent posé les armes. L'amiral, triste mais déterminé, se résigna donc encore à la guerre. « J'ai lu, écrit-il, le 26 juillet, au maréchal de Montmorency, la réponse de Sa Majesté; la mienne est que Dieu et tous les princes chrétiens seront juges si nous nous sommes mis en notre devoir et si nous n'avons tout fait pour prévenir la ruine et la désolation de ce royaume. Mais puisque nous connaissons plus clairement encore que par le passé qu'on veut nous priver de notre religion et exterminer nos personnes, nous penserons dorénavant et plus que jamais à y remédier. »

Le duc d'Anjou, dont l'armée était harassée, ne voulut pas accepter d'action générale. Il licencia ses

troupes, les distribua dans les garnisons de la Guyenne et leur donna rendez-vous au 15 août, puis il prolongea le congé jusqu'au 1er octobre.

Coligny continua la campagne, débloqua Niort, prit Lusignan, Châtellerault, et se répandit dans le haut Poitou, afin de rafraîchir ses soldats en une contrée plus fertile et plus riche que le Limousin.

Il se disposait à investir Poitiers, lorsqu'on lui annonça le pillage de ses résidences de Châtillon-sur-Loing et de Château-Regnard.

Châtillon était la maison de ses souvenirs et de ses principales richesses héréditaires. Le capitaine qu'il y avait laissé, avec une petite garnison, ne se rendit qu'à une condition, c'est que rien ne serait enlevé du château et que tout y serait respecté. Cette condition fut violée en même temps que signée par le comte Sciarra Martinengo, un des séides italiens de la reine mère. Par un flagrant parjure, il maltraita les gens de l'amiral. Il vida les caves, il vola les chevaux et les chiens, il brûla les portraits de famille et toute la bibliothèque, il s'empara des belles armes et des meubles précieux qu'il transporta à Paris où il les vendit à l'encan. L'amiral apprit tous ces détails sans émotion apparente. Cet homme biblique se contenta de dire comme Job, dont il méditait souvent le livre : « Dieu donne, Dieu ôte, que son saint nom soit béni ! » Puis se rappelant la conversation solennelle qu'il avait eue avec sa femme au début des troubles, il ajouta : « J'avais tout prédit à madame de Châtillon ; j'avais tout prévu moi-même. Nous avons su ce que nous faisions ; ne nous plaignons donc pas. Il n'y a qu'un

bien, c'est de croire au Seigneur; et qu'un trésor, c'est de combattre, c'est, s'il le faut, de mourir pour sa cause. »

Insensible à ses pertes privées, l'amiral n'était préoccupé que des affaires générales. Sans lui, sans son génie et son caractère, que serait devenu son parti? La conflagration était universelle. Le saccagement, les rapines, les incursions, le carnage sévissaient partout à la fois. Le 21 août 1569 fut, à Orléans, un jour néfaste. La plèbe fanatique força les prisons où les protestants avaient été entassés pêle-mêle. Elle en égorgea trois cents, et parmi eux des femmes, des pasteurs, des enfants, des vieillards qui furent torturés jusqu'à la mort, avec des inventions, des variétés et des redoublements inouïs de férocité. Tout ce qui échappa des calvinistes orléanais s'enfuit par les sentiers les plus secrets des bois et des montagnes à Montargis, à Sancerre et à La Charité.

On se battait et on s'assassinait partout, dans l'Aunis, dans le Poitou, dans la Guyenne, dans le Limousin, dans l'Ile-de-France, dans le Dauphiné, en Nivernais, en Auvergne, en Languedoc, le long des fleuves, du Nord au Midi et jusqu'au pied des Pyrénées.

Coligny, qui accumulait contre Poitiers ses principales ressources d'hommes et de munitions, avait détaché, de concert avec Jeanne d'Albret, le comte de Montgommery pour ressaisir les États de cette princesse, livrés à la révolte et envahis par les généraux de Charles IX.

Montgommery descendait d'une des grandes fa-

milles d'Écosse. Il était proche parent des Stuarts. C'est lui qui avait eu le malheur de tuer Henri II dans un tournoi. Il s'était signalé au siége de Rouen et dans des rencontres innombrables. C'était un partisan d'une habileté consommée, et en même temps d'une impétuosité qui le rendait propre aux expéditions rapides. Coligny, qui l'avait souvent éprouvé, le tenait pour un de ses meilleurs lieutenants.

Le comte justifia une si haute estime. Tantôt marchant, tantôt courant au milieu des embuscades, il atteignit Navarreins, dispersa les catholiques et s'avança sur Orthez où Terride, l'un des plus redoutables capitaines du roi Charles, s'était renfermé. Montgommery harangua sa bande héroïque de huguenots, fit prononcer la prière, sonner la charge, escalader les remparts. Malgré la bourgeoisie, malgré le peuple, malgré les soldats agités par les moines, il amena la ville à capituler. Terride, réfugié dans la citadelle, s'y défend comme le lion dans son repaire. Montgommery le poursuit, met le feu aux bâtiments voisins, dont l'incendie se communique et gagne de toutes parts. Enveloppé de flammes, Terride capitule à son tour. Il obtient la vie sauve pour lui et pour la garnison. Montgommery, sans repos ni trêve, et précédé de la terreur de son nom, fond sur Pau, puis sur les autres cités rebelles, et s'en empare.

Cette conquête du Béarn et du Bigorre est une des plus brillantes pages de la troisième guerre civile. Montgommery, avec une poignée d'hommes intrépides et les principaux seigneurs du Quercy, qu'on

appelait les quatre vicomtes, s'était démêlé de Montluc, de Damville, gouverneur du Languedoc, et avait rétabli partout, en quelques semaines, l'autorité de la reine de Navarre.

Malheureusement, ce Wallace du calvinisme souilla sa gloire par la cruauté. Il se laissa circonvenir par les passions locales, y ajouta les siennes et favorisa des vengeances effroyables.

Le comte de Montgommery visita ces contrées comme un fléau de Dieu. Il retourna la persécution contre les catholiques. Il y mêla des raffinements et des brutalités implacables. Les prêtres furent ses principales victimes. Il exagéra sur eux la loi du talion. Il les faisait percer de piques, ou sauter par les fenêtres, ou jeter dans le Gave.

Il transformait les églises en écuries. Les vases sacrés étaient avilis lorsqu'ils n'étaient pas monnayés. L'argent qu'on en tirait et qui était une première profanation servait, par sa destination même, à des profanations nouvelles. Il y eut une délibération incroyable touchant les dépouilles de l'église Saint-Martin. La municipalité protestante de Pau décida que le prix des calices serait dépensé pour les médicaments du cheval de Montgommery.

Les tombeaux furent brisés. Les prélats et les rois du vieux temps étaient arrachés de leurs sépulcres, et, soit les anneaux des évêques, soit les épées et les couronnes des princes, furent partagés comme un butin. La soldatesque effrénée qui a, non moins que la populace, dans les grandes crises, l'imagination du crime, se dressa des quilles d'ossements, et joua gaie-

ment à ce jeu sacrilége avec des crânes de cardinaux et de souverains en guise de boules.

C'étaient là les représailles des calvinistes de Montgommery. Lui-même était prodigue de supplices. Quand il eut repris la ville et le château de Pau sur les catholiques, son premier mouvement avait été d'aller au temple remercier Dieu ; le second fut de condamner à la potence deux chanoines suspects, Bertrand de La Torte et Jacques du Puy. Ils furent exécutés sans retard et sans pitié.

La plus atroce tragédie de cette conquête mérite d'être retracée. L'histoire est la suprême justice. Quoi qu'il lui en coûte, elle doit sa sincérité à tous les partis et à tous les hommes. Sa connivence serait un forfait, puisque la vérité est sa loi.

On se rappelle les captifs d'Orthez. Les principaux officiers d'entre eux avaient été conduits, avec Terride, leur général, à la suite du vainqueur. Montgommery les avait logés dans le château de Pau. Ils étaient tous des gentilshommes ou des seigneurs. Ils appartenaient aux familles les plus illustres. C'étaient MM. de Gerderest, de Sainte-Colombe, de Sus, d'Aydie, de Goas, de Candau, de Salies, de Favas, de Pardies et d'Abydos.

Ces nobles captifs, isolés, chacun dans une chambre, désiraient une réunion, même passagère. On leur annonce, un soir (24 août 1569), la faveur d'un repas en commun. Ils s'assemblent dans une des salles du château pour ce banquet ; ils se sont parés de leur mieux. Ils ont échangé des serrements de mains, des paroles du cœur. Ils sont assis l'un près de l'autre, et sous la

garantie d'un traité signé par le chef huguenot, ils mangent, ils boivent dans les douceurs de l'amitié. Tout à coup, les sicaires de Montgommery se précipitent par toutes les portes, et interrompent le funèbre festin. Les gentilshommes se lèvent, mais ils sont sans armes. Les bourreaux frappent et tuent. Les captifs sont ainsi exterminés, et passent, selon l'énergique expression d'un chroniqueur, « de la table à la mort, *a cœna ad necem.* » Horrible sacrifice humain à d'étroites fureurs de clocher et de secte ! Lugubre temps, siècle de fer, où le massacre répond au massacre, où des fanatismes contraires versent le sang à flots dans tout le royaume !

La catastrophe du château de Pau retentit comme une férocité et comme un parjure. La cour de France en tressaillit. Catherine s'en irrita, et, si l'on en croit le narrateur des troubles du Béarn, Charles IX jura que, puisque l'attentat avait eu lieu le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, « il ferait une autre Saint-Barthélemy, en expiation de la première. »

Les barbaries exercées à Pau par Montgommery ont été généralement imputées à Jeanne d'Albret. Un tel égorgement ne s'accorde pas avec les habitudes clémentes de la reine de Navarre. Cette considération serait presque une justification suffisante, mais il en est une autre meilleure. Montgommery n'avait plus de nouvelles ni de Coligny, ni de Jeanne. Toute communication était devenue impossible, depuis que, par ses manœuvres hardies, il avait placé les escadrons catholiques entre lui et les deux seules personnes qui

eussent le droit de lui commander. Que sa monstrueuse ivresse de proconsul lui demeure donc avec sa gloire surprenante de général, et que la calomnie de la tradition sur Jeanne d'Albret soit abolie à jamais.

LIVRE TRENTIÈME

Siége de Poitiers par Coligny. — Dominique d'Albe soudoyé par Catherine de Médicis, afin d'empoisonner l'amiral. — Le meurtrier est pendu. — Coligny lève le siége de Poitiers. — Tavannes. — Bataille de Moncontour. — Épisodes. — Le duc d'Anjou, au lieu de poursuivre Coligny, s'arrête à des siéges de villes. — L'amiral proportionne les efforts aux adversités. — M. de Mouy assassiné à la place de Coligny. — Belle défense de Saint-Jean-d'Angely par Armand de Piles. — Plan héroïque de l'amiral.

L'amiral était devant Poitiers (V. Tortorel et Perrissin, pl. xxxiv).

Il s'était vivement opposé à ce siége. « N'investissons pas, avait-il dit, une aussi grande ville. Elle renferme trop de seigneurs, et, d'ordinaire, ces cités immenses sont la sépulture des armées. » Le dessein de l'amiral était à la fois plus militaire et plus politique. Il voulait prendre Saumur, et, de là, marcher sur Paris. Il déplorait la guerre tout en la faisant. Il aspirait à se rapprocher de la capitale de la France, afin de l'incliner, par la terreur des armes, à la liberté des cultes et à la paix.

Un si beau projet, dans lequel l'homme d'État inspirait et complétait le général, n'eut pas l'assentiment de l'aristocratie protestante. La possession de Lusignan et de Châtellerault, les ressources de La Rochelle, surtout, lui avaient enflé le cœur et elle demandait à grands cris le siége de Poi-

tiers. Les armées, dans les guerres civiles, ont une sorte de constitution anarchique avec laquelle nul ne peut se dispenser de compter. Coligny céda, en gémissant. Comme il l'avait prévu, Poitiers résista. Elle avait une bonne garnison, bien dirigée par le comte du Lude entouré d'un nombreux état-major de noblesse. Le duc de Guise et le jeune marquis de Mayenne, qui s'étaient jetés dans la place, la défendaient contre Coligny avec le même courage que leur glorieux père avait déployé à Metz contre Charles-Quint.

La situation de l'amiral était très-pénible. Il n'avait de base solide que sa constance. Tout le reste, à chaque instant, était sur le point de lui manquer. La dyssenterie ravageait le camp huguenot. Coligny, malade lui-même, avait à soumettre l'insubordination de ses propres troupes, à lutter contre les stratagèmes des chefs catholiques et contre les complots des assassins.

La reine mère entretenait dans l'ombre des instruments toujours prêts au meurtre. Elle avait pratiqué et gagné, par ses agents, Dominique d'Albe, l'un des valets de chambre de l'amiral. Ce misérable avait touché une grosse somme d'argent et s'était engagé à empoisonner Coligny; mais ses indiscrétions le dévoilèrent. Soupçonné d'abord, puis convaincu par des juges intègres, il fut pendu, en face de Poitiers, à une haute potence, monument de justice contre un assassin vulgaire, et de honte contre la mère du roi; car on reconnut l'influence cachée de Catherine dans ce noir forfait. Le principal instigateur de Dominique

était La Rivière, ami de Montesquiou, attaché comme lui au duc d'Anjou, et l'un des familiers de la reine. Cette femme impie et froidement sanguinaire continuait la pensée d'une extermination, soit particulière, soit générale, si l'intrigue était insuffisante. Cette pensée qu'elle n'abandonnait jamais que par moments, elle la puisait sans cesse dans les tortueux abîmes de son âme, dans les préceptes de Machiavel, dans les exemples des Borgia, dans les insinuations tantôt de Birague, le plus souvent de Gondi, son esclave et son maître, son amant et son tentateur domestique. Elle croyait, l'insensée, clore par là les troubles, cimenter sa maison, et assurer la toute-puissance de son fils bien-aimé, le duc d'Anjou. Elle s'abusait à tous les points de vue. Le crime est comme le roseau de l'Écriture; il perce la main qui s'y appuie.

Les travaux contre Poitiers furent, du 24 juillet au 7 septembre 1569, poussés par les assiégeants et repoussés par les assiégés avec la plus extrême vigueur.

Le comte du Lude invoquait de loin le roi qui, lui-même, avait vraiment à cœur de délivrer Poitiers. Le cardinal de Lorraine, qui sentait ses deux neveux en péril de tomber au pouvoir de l'amiral, excitait chaudement le zèle de la reine mère et de Charles IX. Tavannes, plusieurs fois interrogé, fournit en plein conseil un expédient infaillible pour préserver Poitiers, en attirant ailleurs Coligny. « Il serait bien dangereux, dit-il, d'attaquer directement M. l'amiral. Mais si Monsieur se porte sur Châtellerault, où se sont retirés tous les chefs calvinistes, soit blessés, soit

languissants de la fièvre, plutôt que de les trahir par son inaction, M. l'amiral s'empressera de nous chercher; et, laissant Poitiers, il tentera de sauver Châtellerault. »

Tout le conseil fut charmé de ce raisonnement, et l'approuva. Sous les auspices de Tavannes, le duc d'Anjou partit pour Châtellerault qu'il assaillit à coups de canon. L'amiral se hâta d'aller au bruit de l'artillerie dont il entendait les décharges de son camp. Il fut presque heureux de cette diversion. Il la saisit comme un prétexte honorable d'interrompre le difficile siége auquel il avait été contraint, et il présenta la bataille au duc d'Anjou, qui, n'étant pas assez fort, et content d'avoir débloqué Poitiers, se déroba.

Coligny poursuivit Monsieur jusqu'en Touraine, puis il revint sur ses pas, traversa la Vienne et établit ses cantonnements dans les environs de Faye-la-Vineuse.

Ce fut là qu'il reçut le second arrêt de mort rendu contre lui, le 13 septembre, confirmé, le 27 du même mois, par le parlement de Paris qui redoublait et aggravait ainsi un premier arrêt du 19 mars. Les suprêmes magistrats du royaume condamnaient Coligny à être étranglé, en place de Grève, comme criminel de lèse-majesté, et comme chef de rébellion contre le roi. « Seront ses biens confisqués, portait l'exécrable texte, et ses enfants déclarés vilains, roturiers, intestables, infâmes, déchus de toute dignité, de toute propriété dans l'État. Ses armoiries et enseignes seront attachées et traînées à la queue des chevaux par cette ville de Paris et autres villes, bourgs et

bourgades; et après, rompues et brisées par l'exécuteur des hautes œuvres, en signe d'ignominie perpétuelle. Le corps mort du sieur de Coligny demeurera pendu, l'espace de vingt-quatre heures, au gibet de l'hôtel de ville et ensuite au gibet de Montfaucon, si le dit Coligny appréhendé peut être; sinon, il sera hissé par effigie. »

Cet arrêt, auquel la reine mère n'était point étrangère, allait plus loin : aiguisant par la cupidité les poignards, il promettait cinquante mille écus d'or à quiconque livrerait l'amiral *mort ou vif.* Coligny lut tranquillement cette sentence homicide et dit avec sérénité : « Je suis résigné à tout. » Puis, comme si sa pensée se détachait de lui-même pour embrasser les désolations de la patrie, il dit encore, mais plus tristement : « O malheur des guerres civiles, où les gens de bien sont frappés par justice de la peine des scélérats ! »

Coligny ne séjourna pas longtemps à Faye-la-Vineuse, dont le pays, quoique bon, était dévasté. Il se proposa, pour ses quartiers nouveaux, Moncontour. Les accidents de terrain s'y prêtaient aux combinaisons d'une stratégie savante, et le sol y était excellent.

D'un autre côté, Monsieur ne fuyait plus l'amiral. Les deux armées étaient, sans le savoir, à très-peu de distance. Celle de Monsieur montait à vingt-sept mille hommes. Coligny, qui n'en avait pas plus de dix-huit mille, était décidé à temporiser jusqu'au retour, soit du comte de Montgommery et des quatre vicomtes du Quercy qui devaient lui amener dix mille

Gascons, soit du prince d'Orange qui avait rebroussé, sous un déguisement et avec quarante chevaux, en Allemagne, afin de recruter des reîtres et des lansquenets.

Le duc d'Anjou (Monsieur) et l'amiral n'étaient pas instruits exactement de leur position réciproque. Néanmoins l'amiral se défiait et disait à M. de Briquemaut : « Soyons sur nos gardes et ne méprisons pas une armée où se trouvent des généraux comme M. de Biron, M. de Cossé et surtout comme M. de Tavannes. »

Coligny avait raison. Tavannes était son plus formidable adversaire. Il n'était certes pas de la trempe du grand Guise et de Coligny, qui avaient l'universalité du génie et qui furent à la fois des hommes de guerre, des hommes d'État, des diplomates et des chefs d'idées. Tavannes n'était qu'un général, mais un général éminent, à la manière de M. de Brissac, le vice-roi du Piémont.

Tavannes avait l'instinct prompt et sûr des hommes spéciaux. C'est ici le lieu d'étudier et de peindre cet étonnant soldat, entre Jarnac et Moncontour, au moment où il va s'illustrer si brillamment et mettre le sceau à sa renommée.

Français par son père et Allemand par sa mère, il fut le second fils de Jean de Saulx, un seigneur dijonais, et de Marguerite de Tavannes, sœur d'un capitaine de lansquenets. Il naquit en Bourgogne, au mois de mars 1509.

Dès son enfance, il fut destiné aux armes. Il avait quatorze ans, lorsque son oncle maternel, Jean de

Tavannes, passant par Dijon et menant des lansquenets à Fontainebleau, lui persuada de venir à la cour. C'était le rêve du jeune Gaspard de Saulx, et comme il était un cadet de famille, on le laissa partir. Jean de Tavannes présenta son neveu au roi, qui, charmé de sa bonne grâce, le reçut parmi ses pages. François Ier, désirant plaire au capitaine de lansquenets, obligea même le nouveau page à quitter son nom pour le nom de son oncle. Gaspard de Saulx, déjà courtisan, s'empressa d'obéir et s'appela désormais Gaspard de Tavannes.

Le vieux gentilhomme allemand fut doublement sensible à l'affection de son neveu en cette circonstance et à l'attention du roi. Il n'avait pas d'enfants. Il adopta en quelque sorte Tavannes, auquel il ne servit pas longtemps de père, car il mourut bientôt après. Le jeune homme, n'ayant plus de soutien dans sa famille, se choisit un puissant protecteur sur les marches du trône.

Ce fut le duc d'Angoulême. C'était le troisième fils du roi. Il devint duc d'Orléans par la mort du dauphin François. Celui qui fut depuis Henri II prit alors le titre de Dauphin et transmit ainsi le titre de duc d'Orléans à son dernier frère, Charles d'Angoulême.

Ce prince était vif, hardi et n'estimait que l'exagération de la chevalerie. L'adresse de Tavannes dans les tournois, son intrépidité dans la guerre, ses singularités héroïques, séduisirent le duc d'Orléans. Il fit l'ancien page lieutenant de sa compagnie et l'admit dans sa petite cour. Cette cour était un orage perpétuel. Tavannes ne tarda pas à donner le ton aux

compagnons du prince et au prince lui-même, en se montrant le plus spirituel, le plus entreprenant, le plus fier et le plus turbulent d'eux tous.

Les prouesses des amis du duc d'Orléans participent plus du roman que de l'histoire, et cependant on ne saurait les révoquer en doute, tant elles sont prouvées par l'authenticité et par l'unanimité des témoignages.

Dans leur besoin de dangers effrénés, Tavannes et ses émules, le duc d'Orléans compris, se jetaient au milieu de témérités pires cent fois que les hasards des batailles.

Un soir, au milieu d'un souper bruyant, ils se provoquent à faire le surlendemain soixante lieues du lever au coucher du soleil. Ils préparent leur gageure et ils l'exécutent. Ils disposent des relais avec les chevaux du prince, puis, au jour convenu, ils courent à franc étrier ce long trajet. Arrivés au terme, dans une hôtellerie de Bourgogne, ils y rencontrent quelques gentilshommes du pays. Ces gentilshommes, qui ne connaissent pas le prince, regardent dédaigneusement les voyageurs et s'emparent du haut bout de la table. Tavannes offensé dégaîne. Tous l'imitent. On se bat. Les provinciaux désarmés sont relégués au bout inférieur de la table et contraints, pour prix de leur rançon, de manger et de boire avec leurs gants. Ils subissent cette loi. Mais, au dessert, la honte les soulève de leurs siéges. Ils ressaisissent leurs épées. On se bat encore et avec plus d'acharnement. Les gentilshommes bourguignons sont vaincus de nouveau et plusieurs blessés grièvement. Les sei-

gneurs de la cour, dont quelques-uns sont blessés aussi, remontent alors sur leurs chevaux et retournent joyeux comme ils étaient venus.

Ils se précipitent d'aventures en aventures.

Ils s'immergeaient, en toilette de bal, dans la Seine débordée et ils gagnaient, sans pouvoir être secourus, l'une ou l'autre rive.

Ils grimpaient par les ouvertures des greniers jusqu'au sommet des toits, s'y promenaient, puis ils s'élançaient par-dessus la rue sur d'autres toits.

Ils allumaient de vastes bûchers dont ils attendaient l'embrasement, et ils les traversaient à cheval au plus épais du feu et des flammes.

Le plus audacieux de tous ces audacieux, Tavannes, paria un matin, en déjeunant à Fontainebleau, qu'il franchirait avec son genet dix-huit pieds de vide entre deux rochers de la forêt. Tout le monde s'efforça de dissuader Tavannes; mais lui s'obstinant, la cour voulut voir ce spectacle extraordinaire. Moitié curieuse, moitié émue, elle se rendit à l'endroit désigné comme à un cirque. — Et Tavannes sauta.

Ces folies avaient cela de bon, du moins, qu'elles tournaient plus tard en héroïsme et qu'elles inspiraient la première des vertus militaires: le mépris de la mort.

Le duc d'Orléans, qui encourageait ces excès et qui s'y mêlait, en fut la plus illustre victime. S'étant fatigué au delà de ses forces à une chasse furieuse, il fut saisi d'une maladie inflammatoire qui l'emporta en deux jours.

Tavannes, qui aimait ce prince et qui en attendait

tout, fut désespéré. Il s'écoula bien des mois avant qu'il voulût être soit distrait, soit consolé. La douleur et le loisir qu'elle lui fit le transportèrent dans un ordre plus sévère d'habitudes et de pensées.

Il médita sérieusement les sciences militaires, et, en 1546, il consentit à se marier. Il épousa, à la grande satisfaction de sa famille, mademoiselle de Montrevel, nièce du cardinal de Tournon et du maréchal d'Annebaut. Cette maison de Montrevel était encore, vers 1793, la plus éclatante du Maconnais. Elle s'éteignit dans le sang de son dernier représentant qui périt, malgré son adhésion à la république, sous la hache révolutionnaire.

Immensément riche par la dot de sa femme et par les munificences du duc d'Orléans, Tavannes reparut à la cour avec un luxe qui défiait les seigneurs les plus magnifiques. Dans l'orgueil de ses aspirations, il se fit composer un cachet sur lequel était gravé un homme luttant contre des vents déchaînés et les frappant de sa dague nue. L'exergue, d'une brièveté superbe, ne portait que ces mots : *Malgré vous*.

Tavannes au fond était un ambitieux persévérant, décidé à tenter le destin par toutes les routes. Sa flatterie était déliée avec hardiesse ; son fanatisme, plein de calculs. Sa bravoure irrésistible ne se prodiguait pas vainement. Comme courtisan, comme ultramontain et comme soldat, il avait un but toujours le même : avancer très-loin et très-haut.

Il apprécia de bonne heure la supériorité de Catherine de Médicis, et il essaya de fixer cette princesse mobile par l'exagération même du zèle. Enclin aux

extrémités, toute modération lui semblait fade et monotone. Son tempérament, en quelque sorte organique, était la fièvre chaude.

Avant la campagne de 1556, dans le temps où toute la noblesse se divisait entre Catherine de Médicis et Diane de Poitiers, il ne craignit pas de se prononcer pour la reine contre la maîtresse, en dépit de la faction de Diane, qui était la plus nombreuse et la plus puissante. Les colères couvaient sous les sourires. Les passions étaient au comble. Tavannes conçut un dessein et s'en alla le proposer à Catherine : c'était de mutiler la figure de Diane et de déshonorer ainsi à jamais sa beauté. Catherine résistant, à cause des périls de Tavannes : « Ne vous inquiétez pas, madame, reprit-il ; quelles que soient les suites, pourvu que je vous venge, je serai trop heureux. » Effrayée de plus en plus, Catherine supplia Tavannes de renoncer à cette insulte irréparable et de réserver pour de plus grandes conjonctures un serviteur tel que lui.

La reine eut beaucoup de peine à le retenir, disent les historiens. Ils me permettront de ne pas les croire. Tavannes était aussi fin que violent, et, en faisant son étrange proposition à la reine, il comptait bien qu'elle refuserait. S'il insista, ce fut pour mieux constater son dévouement et pour mieux se rattacher les sentiments de Catherine de Médicis, d'autant plus convaincue de la fidélité frénétique de Tavannes, qu'elle était plus obligée de la combattre et de la tempérer.

Il n'agit pas autrement dans les affaires religieuses.

Fervent catholique, ennemi mortel du protestantisme, il s'opposa toujours aux édits de pacification, dont il empêcha l'enregistrement au parlement de Bourgogne. Il se montra sans cesse l'antagoniste acharné de la liberté de conscience et de ceux qui en étaient les promoteurs. Mais il eut soin, tout en organisant la confrérie du Saint-Esprit contre les huguenots, tout en flattant les haines du grand parti orthodoxe, de rester indépendant des Guise presque autant que de l'amiral, soumis seulement à Catherine de Médicis et au pouvoir royal.

Cette diplomatie, mêlée de souplesse et de jactance, servit beaucoup à sa fortune militaire. Confiante dans les talents de Tavannes, dans son affection sans mesure, la reine lui passait ses éclats d'humeur et ses fougues de caractère. « Que voulez-vous, disait-elle, il faut le supporter ainsi. Moi, je sais quel il est. »

Tavannes, du reste, comme général avait de quoi justifier les bienveillances de la cour.

Sa carrière avait été longue et brillante. Il avait combattu, presque enfant, à Pavie en 1525, volontaire à Cérisoles en 1544, maréchal de camp à Renty en 1554. Ce fut là qu'il enleva les suffrages de toute l'armée, et qu'il eut l'honneur de se distinguer autant que l'amiral, plus peut-être que le duc de Guise. Le duc, l'abordant après l'action et le félicitant, lui dit : « Monsieur de Tavannes, nous avons fait une belle charge. — Il est vrai, monseigneur, repartit fièrement Tavannes, vous m'avez fort bien soutenu. » Mandé au quartier général de Henri II, il y parut dans toute la

poésie et dans tout le désordre du carnage, sur son cheval ruisselant, les cheveux souillés de poussière, le visage en feu, l'épée nue à la main, couvert de sang et de sueur. Le roi, qui était à cheval aussi, courut à lui, l'embrassa, et, se dépouillant de son propre cordon de Saint-Michel, il le passa au cou de Tavannes. Promotion unique de ces grands insignes, qui ne s'était pas vue auparavant et qui ne se vit plus depuis sur le champ de bataille.

Tavannes continua de se signaler en Italie, puis à Calais, à Guines, à Thionville, partout où se brûlait de la poudre.

Le duc de Guise lui ayant fait don de milord Grey, à la prise de Guines, Tavannes envoya son prisonnier à Dijon auprès de sa femme : il savait ce qui arriverait.

Madame de Tavannes, quoiqu'elle fût une Montrevel, était avide comme la compagne d'un reître.

Lorsque Tavannes envahit Noyers, le château de Condé, madame de Tavannes s'était emparée même des robes de madame la princesse. Elle les fit façonner à sa taille et ne rougit pas de s'en parer pour les bals de la cour.

Au saccagement de Macon par les catholiques, madame de Tavannes vida cent-quatre-vingts bahuts de linge, soit nappes, soit draps, soit pièces de toile. Elle avait emballé, expédié et enfoui dans ses demeures, bagues, joyaux, meubles, lustres, flambeaux, vaisselle d'or et d'argent pour des sommes incalculables.

La rançon de milord Grey ne lui fut qu'un jeu.

Elle accueillit bien ce noble captif. Peu à peu, des protocoles s'engagèrent entre elle et lui; elle évalua et marchanda si bien milord, qu'il ne sortit pas de Dijon à moins de dix mille écus. Madame de Tavannes convoitait toutes ces occasions de proie. Elle était toujours prête à exploiter la gloire de son mari. Héroïne de pillage et de lucre, s'il en fut jamais!

Aidé de ses richesses, appuyé sur l'amitié de la reine mère, sur l'influence dont il jouissait soit comme capitaine, soit comme administrateur, cher aux catholiques autant qu'aux Valois pour les services prodigués à l'Église non moins qu'à la dynastie, Tavannes était naturellement marqué pour le commandement. Il l'eut en effet tout entier auprès du généralissime, le duc d'Anjou. Tavannes n'était pas seul au conseil, mais il y était prépondérant; et, malgré les jalousies du maréchal de Cossé, de MM. de Biron, de Brissac, de Sansac, il fut maintenu par Catherine de Médicis dans sa suprématie. Il s'y maintint lui-même à merveille, quelquefois prudent, souvent agressif, toujours habile. Car il avait une maturité consommée et une dextérité incroyable, jusque dans ses explosions soudaines comme la foudre.

Un portrait que j'ai plus d'une fois considéré dans ma jeunesse, et qu'il ne faut pas confondre, comme d'illustres historiens, avec le portrait brutal du capitaine des reîtres, peint bien Tavannes.

Le caractère de cette physionomie est l'emportement. Elle est acerbe, même au repos. Et cependant le front chauve, tout sillonné, abonde en réflexions. Les sourcils relevés brusquement découvrent des

yeux aussi rusés qu'ardents. On souhaiterait que l'expression de cet homme de parti s'adoucît par le bas du visage; mais non, elle se prononce et s'endurcit encore. Le nez hardi domine des moustaches et une barbe roulées en couleuvres. Les lèvres s'entr'ouvrent à des paroles menaçantes ou meurtrières.

Une main légère, posée sur la poignée de l'épée, est impatiente d'exécuter tout ce que cette tête vive a rêvé de plus téméraire.

J'ai toujours regretté que ce portrait ne fût pas placé dans le château de Sully qui appartient à M. de Mac-Mahon et que Tavannes fit bâtir à quelques lieues d'Autun. Ce château, d'une adorable architecture, est l'un des plus beaux de l'Europe. Il ne lui manque rien, si ce n'est, au milieu de sa perspective de cimes sauvages, le parc planté à Montjeu par le président Jeannin. Un parc semblable à celui de Montjeu serait un complément admirable qui rendrait Sully, le palais des Saulx-Tavannes, digne d'être habité par des rois.

Cette résidence était un séjour à Tavannes et ne lui était point une retraite. Autant qu'ailleurs, son activité de corps et d'esprit y dévorait le temps et l'espace. Son sang y courait dans ses veines comme dans leurs plis de montagnes les eaux rapides du pays d'Autun qui écument, murmurent, et s'écoulent sans jamais ni se taire, ni s'arrêter.

Ainsi Tavannes remplissait tout de son mouvement et de son bruit. Qu'il fût à Dijon, à Paris, à Saint-Germain, à Fontainebleau, à la cour ou à la ville, sa célébrité attirait sur lui tous les regards. « Il y avait,

rapporte un chroniqueur catholique de leur familiarité, deux généraux du nom de Gaspard chascun, sçavoir : l'un Gaspard de Coligny qui était M. l'amiral, et l'autre Gaspard de Saulx qui était M. de Tavannes. Mais M. l'amiral le surpassait fort, comme il a paru par les grandes et grosses pierres qu'il a remuées, ce que n'eût fait si aisément l'autre. Voilà ce qu'on en disait alors. »

On a suivi Tavannes avant qu'il fût choisi pour guide au généralissime le duc d'Anjou, et depuis on l'a vu à Jarnac, à La Roche-Abeille. Coligny l'estimait le premier des hommes de guerre catholiques. Il avait raison de le redouter entre tous ; car Tavannes, après avoir évité les protestants à Châtellerault, revenait sur eux à Moncontour.

Ni l'une ni l'autre armée ne se croyaient si proches, lorsque, dans la plaine de Saint-Clair, l'avant-garde du duc d'Anjou se heurta au flanc des huguenots. Il y eut un étonnement ; puis M. de Biron, trouvant le moment propice, chargea M. de Mouy et le culbuta. L'amiral accourut au galop, et rallia les protestants au delà d'un ruisseau. La figure impassible de Coligny, la netteté et la précision de ses ordres ranimèrent la confiance parmi les siens. M. de Mouy, les comtes Ludwig de Nassau et Wolfrad de Mansfeld secondèrent de leur mieux ce grand capitaine. Il y eut trois charges de cavalerie de deux mille hommes chaque fois. Les huguenots ne se rompirent point. Ils eurent néanmoins beaucoup à souffrir. M. de Biron, après avoir écrasé M. de Mouy sous la supériorité du nombre, avait si bien braqué ses canons qu'ils décimaient les

protestants sans qu'ils pussent riposter ; car leur artillerie était déjà à Moncontour. Heureusement la nuit (1er octobre 1569) les sauva dans ses ténèbres comme à la bataille de Saint-Denis.

Le lendemain ils se logeaient à Moncontour. Coligny avait réussi à mettre la Dive entre lui et les catholiques. Tandis que Tavannes remontait la rivière afin de la franchir, l'amiral, qui persistait à ajourner tout engagement, essaya d'achever sa retraite. Il en fut empêché par les murmures et l'inertie, soit des reîtres, soit des lansquenets.

Pour juger ce héros stoïque aux proportions de sa grandeur, on doit lui tenir compte des obstacles, des fatigues, des rivalités, des ignorances, des fanatismes, des soupçons qu'il eut à surmonter durant tout le cours des guerres civiles. Toujours au dépourvu d'argent, d'impôt, de blé, de munitions, d'administration régulière, en butte aux proscriptions de la cour, aux piéges du clergé, aux arrêts de la justice, le sol lui manque à chaque minute. La seule composition de son étrange armée épouvante. Cette armée est une émeute perpétuelle de gentilshommes protestants, d'Allemands et de Gascons. Coligny est contraint de serrer sans cesse ce faisceau mal joint. Il faut qu'il soit à tous les instants le modérateur d'une sédition et le général d'une anarchie.

Pressé par l'ennemi, ne commandant qu'à des troupes suspectes, l'amiral avait appelé les princes qui étaient à Parthenay. Ils arrivèrent avec cent cinquante gentilshommes. Coligny espérait que leur présence raffermirait peut-être la fidélité chancelante

de son armée. Ils furent en effet bien accueillis. Mais pendant que l'amiral gravitait sur Airvault pour le dépasser ou pour y choisir une position, il fut retardé encore par les lansquenets. Ces mercenaires, révoltés, levèrent leurs piques en criant qu'ils ne marcheraient pas avant d'être payés de leur solde. Coligny usa un temps précieux à parlementer avec eux, et se vit forcé de leur sacrifier ses plans. Les catholiques avaient franchi la Dive et débouchaient par Assay. L'amiral se hâta de déployer son infanterie et sa cavalerie entre Moncontour et Airvault. Il allait livrer bataille au gré de l'ennemi, contre son propre gré, privé des renforts que le prince d'Orange et le comte de Montgommery lui rassemblaient, l'un au nord, l'autre au midi.

Il était navré, mais il fit bonne contenance.

Il divisa son armée en deux ailes, se postant avec le comte Wolfrad de Mansfeld à l'aile droite, contre le duc de Montpensier, le duc de Guise, les rhingraves; et, plaçant les princes à l'aile gauche, du côté d'Airvault et de la rivière de Thoué, sous le comte Ludwig de Nassau contre le duc d'Anjou, le marquis de Bade, le maréchal de Cossé, Tavannes et Biron. Par une singularité remarquable, il y avait dans l'un et l'autre camp quatre princes du nom de Henri : Henri de Lorraine, duc de Guise, et Henri de Valois, duc d'Anjou, parmi les catholiques; Henri de Bourbon, prince de Béarn, et Henri de Bourbon, prince de Condé, parmi les huguenots. Le plus jeune, le prince de Béarn, n'avait que seize ans, et le plus âgé, le duc de Guise, n'en avait pas dix-neuf révolus.

D'une éminence où il était avec Tavannes, Biron et quelques autres officiers supérieurs, le duc d'Anjou avait considéré tous les préparatifs de l'amiral. L'aspect sauvage et terrible des huguenots ébranla le prince. Lui qui, jusque-là, avait tant aiguillonné Tavannes, se ralentit. Il demanda même à ce général s'il ne conviendrait pas d'éviter une rencontre. « Non, repartit Tavannes, nous avons assez délibéré ; il n'y a plus qu'à combattre. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'éloignant, je vais observer encore ces hérétiques. » Il ne tarda pas à rejoindre Monsieur, et dit : « Les dispositions de l'amiral sont excellentes, mais son armée est en rébellion. Elle est à nous si nous avons du cœur. A l'œuvre donc. » (V. Tortorel et Perrissin, pl. xxxv.)

Le duc d'Anjou descendit alors de la colline. Carnavalet précédait Monsieur avec cinquante gardes d'élite, tous gentilshommes, tous montés sur de forts chevaux bardés de fer, afin de briser le choc de l'ennemi devant le prince.

Les deux armées s'étaient canonnées presque tout le jour. Il était trois heures de l'après-midi, quand Tavannes conseilla au duc d'Anjou de faire attaquer l'aile droite des protestants. Aux ordres réitérés de Monsieur, le duc de Montpensier, le duc de Guise et les rhingraves fondirent sur les huguenots. C'étaient comme autant de béliers de guerre contre un mur d'airain dont chaque bloc était une poitrine vivante. L'amiral, partout à la fois, réparait les brèches d'hommes, et maintenait ses calvinistes énergiquement. Il eut néanmoins un pressentiment de l'issue de la bataille. Car il manda au comte Ludwig de

Nassau de diriger secrètement les princes au delà d'Airvault et du Thoué. Le comte Ludwig obéit ; puis, au lieu d'envoyer ses reîtres au secours de l'amiral, il les amena lui même. Il s'engagea de la sorte à l'aile droite, repoussant la gendarmerie catholique et laissant l'aile gauche sans général.

Coligny cependant se multiplie. Il court de rang en rang, électrise les régiments de Saint-Cyr, de La Noue, de Teligny, de Mouy, les adjure à haute voix de ne pas abandonner l'honneur de Dieu. Pour mieux les enlever par l'exemple, il se porte à trente pas en avant contre une nouvelle charge des catholiques. L'aîné des rhingraves n'a pas la patience d'attendre le duc de Montpensier et le duc de Guise. Dès qu'il aperçoit Coligny détaché de son état-major, il est saisi d'une fureur soudaine et se précipite seul contre son ennemi seul. Il l'atteint entre le double tumulte, entre la double anxiété des camps et fait feu de son pistolet dans la bouche de l'amiral. Prompt comme l'éclair, quoique grièvement blessé, l'amiral ajuste à son tour, avec une telle précision, qu'il étend le rhingrave raide mort à ses pieds. Les catholiques éperonnent leurs chevaux, ils surviennent, ils vont achever Coligny, mais il est dégagé par le comte de Mansfeld. L'amiral s'opiniâtre en vain dans la mêlée pour ne pas décourager les calvinistes en se retirant; sa blessure est trop profonde, son sang l'étouffe de plus en plus. On l'emporte à l'écart.

Tandis que l'aile droite des protestants demeurait sans son grand chef, l'amiral, l'aile gauche n'avait plus de général, depuis que les princes l'avaient

quittée en pleurant de regret et que le comte Ludwig avait conduit ses reîtres à Coligny. Toutefois, cette aile gauche se comporta vaillamment. Le duc d'Anjou l'ayant chargée, elle le rejeta en arrière et l'aurait chassé l'épée dans les reins, si le maréchal de Cossé ne se fût offert en aide à Monsieur avec la réserve. Cette intervention du maréchal changea la fortune du combat. Tavannes, le véritable tacticien de l'armée catholique, et dont l'instinct militaire était admirable, remarque l'hésitation des huguenots. Il lance aussitôt les Suisses sur l'infanterie protestante composée de huit mille Français et de quatre mille lansquenets. Les Suisses, qui n'avaient pas encore donné, firent un grand carnage. Ils massacrèrent presque tous les lansquenets, leurs ennemis personnels. Les catholiques exterminaient sans pitié. Ils se vengeaient des barbaries exercées sur eux par les protestants à La Roche-Abeille et dans l'expédition du Béarn. Je ne voudrais pas oublier la générosité du duc d'Anjou. Il eut un bon sentiment et il fit une belle action, les seuls peut-être de sa vie infâme. Il suspendit la boucherie. Il cria : « Sauvez les Français! » Il arracha à la mort le brave La Noue qui allait être immolé, si Monsieur ne l'eût revendiqué comme son prisonnier et ne l'eût reçu sous sa protection.

L'infanterie protestante fut à moitié détruite. La cavalerie se replia sans désordre. Le comte Ludwig de Nassau, qui avait eu le tort de passer de l'aile gauche à l'aile droite et de compromettre ainsi le succès de la journée, racheta cette faute par une vigoureuse retraite. Il se plaça à l'arrière-garde sur la

route de Parthenay, ville que l'amiral lui avait assignée pour rendez-vous. Il contint la poursuite des catholiques qu'il lassa par des charges successives. Au bout d'une heure, ils rebroussèrent chemin. Le comte Ludwig leur imposa du moins le respect pour ces vaincus intrépides qui, loin de fuir éperdus, se retiraient au pas, en priant et en combattant.

Il y eut dans les bandes calvinistes des traits mémorables qui honorent singulièrement leur cause et leurs soldats par un mélange d'héroïsme et de religion.

Un enseigne, du nom de Mehier, entouré des Suisses et des reîtres du marquis de Bade, se défendit comme un lion. Accablé par le nombre, il s'écria : « Seigneur, je ne rendrai pas votre drapeau. » Et s'enveloppant dedans, il se fit tuer sous les plis de ce vêtement de gloire.

Un jeune gentilhomme breton que le comte Wolfrad de Mansfeld avait distingué, sentit, à la seconde charge de l'aile droite, que son heure allait sonner. Il avait une arquebusade à la tempe et trois coups de pique dans la poitrine. Il s'écarta un peu du champ de bataille, suivi d'un serviteur qu'il avait amené avec lui de Bretagne. Parvenu près d'un fossé, le pauvre jeune homme se laissa glisser de son cheval sur l'herbe. Il ne demanda qu'une chose au vassal qui l'avait accompagné : ce fut sa Bible, qui était fixée à l'arçon de sa selle. Le soldat dénoua les lanières de cuir qui la retenaient, et le jeune gentilhomme plaça le livre sacré sous sa tête comme un chevet, puis s'adressant au soldat : « Tu diras à

ma mère que j'ai fait mon devoir, et que je suis mort ici sur l'oreiller de la parole et des promesses de mon Sauveur. »

Un autre gentilhomme, mais très-vieux celui-ci, un gentilhomme âgé de plus de quatre-vingts ans, un ancien compagnon de Bayard dans les guerres d'Italie, le capitaine Saint-Cyr de Puy-Greffier, rallia trois cornettes au bois de Mairé. En épiant le moment favorable pour charger les catholiques victorieux qui poussaient devant eux les fantassins huguenots, il dit à un ministre protestant : « Je vais entamer ces Amalécites avec l'intention de ne pas revenir, et par là je délivrerai plus de mille hommes. Pour un vieillard comme moi qui ai vu naître le siècle, voici une occasion de bien mourir. » Le ministre approuva cette détermination, et il engagea le seigneur de Puy-Greffier à échauffer sa troupe par une allocution magnanime. « Je n'y manquerai pas, reprit le vieux capitaine. » Il avait le visage découvert, la barbe blanche comme la neige et des armes argentées à l'antique, selon la mode du roi François Ier. Quand il aperçut l'ennemi à sa portée, le martial vieillard se dressa sur ses étriers, et, se tournant fièrement vers les siens : « Mes compagnons, dit-il, à gens de cœur, courte harangue. Faites seulement ce que je suis décidé à faire pour notre Christ. » Et se jetant l'épée au poing sur les catholiques, il combattit jusqu'à la mort si valeureusement, qu'il conserva à son Église, par son sacrifice volontaire, ainsi qu'il l'avait prévu, plus de mille bons soldats qui purent rejoindre le comte Ludwig de Nassau.

Coligny cependant n'était pas à cheval, contre sa coutume. Après le pansement de sa plaie, on l'avait mis dans sa litière sur la route de Parthenay. Il avait un escadron dévoué de gentilshommes qui l'escortait lentement. L'amiral, il l'avoua depuis, était plongé dans une morne stupeur. De l'étroit espace où il était enfermé, il songeait à ce grand désastre, à la lourde responsabilité qui pesait sur lui, à la joie de ses ennemis, aux calomnies de ses envieux, aux conseils perfides qui seraient insinués à Henri de Condé et à Henri de Béarn, au fardeau de ces jeunes princes, impatients du joug de son expérience, et que leurs courtisans enivraient de flatteries, de mauvaises suggestions. Coligny songeait surtout au trépas de tant de braves gens, à l'anéantissement de son infanterie, aux obstacles qui allaient surgir de toutes parts, aux découragements, aux murmures qu'il aurait à surmonter. Il songeait à cette sainte liberté de conscience, pour laquelle il avait vécu dans les travaux et dans les périls, pour laquelle il serait mort avec tant d'allégresse et qui était compromise, peut-être détruite sans retour. Telle était la tempête d'inquiétude qui agitait l'amiral dans sa litière sombre. Ses deux fièvres de corps et d'esprit se redoublaient l'une par l'autre, lorsqu'il discerna, du fond de ses ténèbres, à quelque distance du Thoué, à un endroit où la route s'élargit, une autre litière qui s'approchait de la sienne. Il fit arrêter, tandis que la litière inconnue s'approchait toujours. Quand cette seconde litière fut enfin à côté de celle de l'amiral, une tête blanche sortit de la portière et le

seigneur de L'Estrange, l'un des amis de Coligny, le regardant d'une physionomie sereine, lui dit avec un accent plein d'onction : « Monsieur, quoi qu'il arrive, Dieu est doux et souverainement bon. » Coligny et L'Estrange échangèrent alors un coup d'œil et un serrement de main, puis les litières se séparèrent et se remirent en marche, au milieu des paniques de la retraite. (V. Tortorel et Perrissin, pl. XXXV.) L'amiral avoua encore que cet incident avait entièrement modifié ses dispositions intérieures, et que ce simple petit mot de tendresse et de piété avait réveillé en lui l'homme indomptable. Sa confiance, toujours plus forte dans les revers, se ranima comme par miracle, et il espéra plus que jamais en Dieu qui éprouve les siens, mais qui ne les délaisse pas.

Le soir même de la bataille (3 octobre 1569), l'amiral était à Parthenay. Sa blessure l'avait contraint à se coucher. Les princes, le comte Ludwig, le comte de Mansfeld, M. de Mouy et les autres chefs se pressaient autour de son lit, d'où il expédiait des ambassadeurs, d'où il dictait, d'un ton calme et d'un air tranquille, des lettres à tous les souverains, à tous les hommes d'État de l'Europe protestante. Il leur annonçait un échec, mais il leur exprimait la conviction de vaincre, malgré cet échec passager, et les suppliait affectueusement de secourir vite et bien la cause de Dieu.

Monsieur consuma les heures à rédiger de pompeuses dépêches pour la reine mère et pour le roi. Il en chargea le comte de Retz. Un *Te Deum* fut chanté dans les églises de Paris. Rome et l'Espagne s'asso-

cièrent à cette joie et célébrèrent par des fêtes la ruine définitive de l'hérésie. Le roi et le cardinal de Lorraine furent moins contents que la reine mère, que le pape et que Philippe II. Charles IX était jaloux pour lui-même du duc d'Anjou et le cardinal l'était pour son neveu le duc de Guise.

Les huguenots n'avaient pas encore essuyé une telle déroute. Ils perdirent à Moncontour, indépendamment de toute leur artillerie, trois cents hommes de cavalerie, deux mille six cents fantassins français et quatre mille lansquenets. D'Acier et La Noue furent faits prisonniers. Saint-Cyr, Autricourt et Saint-Bonnet ne se relevèrent pas du champ de bataille.

Les catholiques eurent à déplorer la mort de l'aîné des rhingraves et du marquis de Bade. Le duc de Guise, frappé d'une balle au pied, fut conduit d'abord à Chinon et puis au château de son oncle le cardinal Louis, à Bourgueil. Sur le message de M. de Chally qui lui présenta à Plessis-lès-Tours « une chausse de soye incarnadine faisant foy de la blessure du jeune prince, » le cardinal de Guise monta précipitamment à cheval et revint à Bourgueil, afin de veiller sur son neveu. Le duc en eut pour deux mois de convalescence. Plusieurs autres seigneurs de marque furent atteints dans l'armée royaliste, mais cette armée ne fut pas diminuée au delà de deux cents fantassins et de quatre cents cavaliers.

Le duc d'Anjou pouvait donc profiter de la victoire, s'il le voulait. Les débats furent très-passionnés sous sa tente entre ses lieutenants et ses courtisans. Biron et Tavannes surtout insistèrent pour que l'on traquât

l'amiral jusqu'à l'extinction complète des huguenots. « Nous connaissons tous M. de Coligny, s'écria Tavannes ; si nous lui accordons du temps, soyons assurés qu'il l'emploiera contre nous. Il reposera son armée pendant l'hiver, la renforcera, la rafraîchira, et vous le reverrez en avril, dans l'Ile-de-France, menaçant la cour, incendiant les faubourgs de Paris. »

Les calvinistes eurent ce bonheur que les courtisans l'emportèrent sur Tavannes, en caressant soit la vanité, soit la paresse du duc d'Anjou. Ce prince décida que ses troupes se borneraient à des siéges le reste de la campagne et il manqua ainsi d'écraser tout à fait les protestants. Son inertie devint leur salut. Coligny se montra aussi grand dans l'adversité que le duc d'Anjou fut impuissant dans le triomphe. Lorsqu'il eut cacheté à Parthenay ses correspondances politiques et militaires, lorsqu'il eut prescrit aux officiers et aux soldats tout ce qu'exigeaient les circonstances, l'amiral dormit un peu et repartit à deux heures de la nuit pour Niort.

Il y trouva la reine de Navarre qui s'était hâtée de La Rochelle, afin de seconder Coligny et de lui conserver un ascendant nécessaire en s'inclinant la première sous l'autorité de ce grand homme. Elle embrassa son fils et son neveu, félicita les divers régiments de leur courage, ne les blâmant que de leur indiscipline, leur déclarant doucement que, s'ils eussent obéi aux ordres de l'amiral, il n'y aurait pas eu de défaite. Elle proclama très-haut qu'elle et les princes s'honoraient de déférer en tout à la sagesse de celui que Dieu avait

suscité pour les délivrer d'une servitude pire que la servitude d'Égypte.

Jeanne d'Albret regagna La Rochelle après cette belle démarche, tandis que Coligny, devinant les intentions du duc d'Anjou, s'en réjouissait avec ses confidents les plus éclairés. « Monsieur, disait-il, prendra quelques-unes de nos villes; mais qu'importe! ces villes l'arrêteront assez pour nous permettre de recomposer une armée plus nombreuse, plus aguerrie, et de déployer nos bannières partout où il sera utile soit de punir nos ennemis, soit de récompenser nos amis. »

Coligny allait justifier les prévisions de Tavannes. Il accrut la garnison de Niort et y laissa M. de Mouy avec des pouvoirs illimités. A Saint-Jean-d'Angely, il investit du commandement un autre héros, Armand de Piles. Il installa ensuite à La Rochelle, auprès de Jeanne d'Albret, M. de La Rochefoucauld qui s'adjoignit plus tard La Noue dont la liberté, sur les propositions de l'amiral, fut échangée contre celle de Strozzi. « C'est un mauvais marché que nous faisons, dit à ce sujet le cardinal de Lorraine, car les catholiques ont plusieurs Strozzi, mais les protestants n'ont qu'un La Noue. »

Quoi qu'il en soit, le duc d'Anjou commit une grande faute. Au lieu de poursuivre persévéramment l'amiral, il s'amusa, en prince efféminé, à la facile conquête de Parthenay, de Lusignan, de Fontenay, de Châtellerault et de Saint-Maixent. Il y eut à Niort un commencement de résistance qu'interrompit le lâche attentat exécuté sur M. de Mouy.

L'assassin, Louviers de Maurevel, avait été envoyé par la cour et s'était introduit parmi les protestants, sous l'apparence d'un néophyte de leurs dogmes. Il affectait un zèle ardent pour la réforme. Il se plaignait des Guise, chez qui il avait été page, et qui l'avaient abreuvé d'injustices. Il accumulait sur leur parti les malédictions et nourrissait contre eux de noirs projets de vengeance. Voilà comment il avait séduit les huguenots qui le croyaient sincère dans sa haine et dans sa conversion. La vérité est, que, réfugié en Espagne pour un crime, il avait obtenu sa grâce, sur la promesse de daguer Coligny dont la tête était taxée par le parlement. Le misérable avait même touché d'avance le prix sacrilége.

C'était le dessein de Maurevel, lorsqu'il se glissa, masqué d'un beau prétexte de religion, dans le camp des réformés. Il guetta souvent l'amiral. Mais ce grand homme était trop bien gardé par un dévouement volontaire dont il ignorait lui-même l'étendue et la vigilance. Maurevel qui n'était pas un sectaire, mais un fourbe, comprit vite que s'il réussissait à tuer l'amiral, il ne parviendrait pas à se sauver. Or, il voulait jouir des bénéfices de son forfait et il en imagina un autre moins dangereux. Il reviendrait du moins avec du sang calviniste aux mains, et, puisque ce ne pouvait être le sang de Coligny, il voulait que ce fût un sang très-noble, très-généreux, le sang d'un des meilleurs capitaines du protestantisme, après l'amiral.

Il se proposa pour holocauste M. de Mouy. Il s'en fit distinguer et aimer. M. de Mouy s'attacha de cœur

à ce traître. Il lui donna sa table, son foyer, son toit. Il l'emmenait aux promenades militaires, aux revues, aux fortifications. Il le comblait de présents.

L'avant-garde de l'armée royale s'étant présentée aux portes de la ville de Niort dont il était gouverneur, M. de Mouy fait une sortie vigoureuse. Maurevel est à son côté. Cet empressement paraît au chef huguenot une bravoure et une affection. La sortie réussit à souhait. L'avant-garde du duc d'Anjou fut dispersée. M. de Mouy revenait seul avec Maurevel. Cet infâme saisit un moment favorable et tire par derrière, dans les reins de son bienfaiteur et de sa victime, un pistolet chargé jusqu'à la gueule.

Maurevel s'enfuit alors sur un beau et bon cheval qu'il tenait de la munificence de M. de Mouy. Il traverse, au galop de ce cheval ruisselant, les détachements décimés de l'armée catholique, et il arrive au quartier général du duc d'Anjou. Le duc le reçut bien et l'envoya avec une lettre à Catherine de Médicis qui le reçut mieux encore. Elle lui fit allouer une pension sur les revenus de l'hôtel de ville de Paris. Elle y ajouta des gratifications personnelles qu'elle avait soin de renouveler, afin de se ménager cet homme de sac et de corde. On connaissait la bienveillance de la reine mère pour Maurevel, et on appelait cet assassin gagé *le tueur du roi*.

Cependant M. de Mouy qui respirait encore fut ramassé et transporté à Niort, puis à Saintes, puis à La Rochelle, où il expira dans d'affreuses souffrances. L'amiral prit le deuil. Il éprouvait une affliction profonde. « Madame, dit-il à la reine de Navarre, nous

avons un grand capitaine de moins. Nous devons tous le regretter, mais moi, je le dois plus particulièrement ; car il est mort d'un coup qui m'était destiné. »

La Brosse, lieutenant de M. de Mouy, comprenant bien que Niort, livré au découragement par le meurtre du gouverneur, ne pouvait plus être défendu, se retira avec toute la garnison. Monsieur s'empara de la ville sans combat.

Le roi, la reine mère et le cardinal de Lorraine étaient à Chinon. Ils entrèrent à Niort quelques jours après le duc d'Anjou. La grande question de savoir si l'on harcèlerait à outrance Coligny, ou si l'on se contenterait d'occuper peu à peu toutes les places du Poitou et de la Saintonge, fut agitée de nouveau devant Charles IX et Catherine de Médicis. Cette question fut résolue dans le même sens. Les courtisans, travaillés sourdement par la politique occulte du maréchal de Montmorency qui ne voulait pas la ruine de l'amiral, triomphèrent encore des généraux. On conclut à multiplier les siéges et celui de Saint-Jean-d'Angely fut entrepris. (V. Tortorel et Perrissin, pl. XXXVII.)

Il ne succéda pas aussi facilement qu'on l'aurait supposé. Ni Biron et son artillerie, ni l'effort de l'armée entière, ni la présence du duc d'Anjou, du roi et de la reine mère, ne parvinrent soit à intimider, soit à séduire. Les bourgeois et les soldats ne faisaient qu'un avec leur gouverneur. Ce gouverneur était Armand de Piles. Blessé à Poitiers, il se rétablissait peu à peu à Saint-Jean-d'Angely, lorsque l'ami-

ral jeta les yeux sur lui et l'appela au commandement de la cité. Piles, qui aimait et qui admirait Coligny autant qu'il en était estimé, ne déclina point cette mission presque impossible. Aux premières paroles de l'amiral, il emporta son lit comme le paralytique. Il quitta joyeusement l'hôpital pour les remparts où il se logea. Il y mangeait, y dormait moins, et s'y acharnait plus que les simples arquebusiers. À la plus légère alerte, il était toujours prêt. Personne n'attendait ses ordres; c'est lui qui attendait et qui animait tout le monde. L'héroïque seigneur de Piles défendit deux mois Saint-Jean-d'Angely, contre toute l'armée royale, par des stratagèmes merveilleux, des escarmouches continuelles, des prodiges de témérité, de ténacité. Ce siége fut l'écueil funèbre des catholiques. Ils y périrent au nombre de dix mille. Ils s'y épuisèrent. « Voilà comment Saint-Jean, dit M. de La Noue, ayda à réparer les désastres de Poitiers et de Moncontour. »

Piles eut l'insigne honneur de sauver, par sa belle résistance, son parti et sa cause. Il se retira, sous la garantie d'une capitulation glorieuse, au milieu des respects de ses vainqueurs et des applaudissements du calvinisme dont il avait préservé les restes.

L'opinion de Coligny était justifiée. « J'ai placé Piles à Saint-Jean, disait-il avant le siége, comme notre rocher. — Messieurs, disait-il encore aux officiers de son intimité, je sais ce que je fais en tirant ce brave Piles des mains des médecins pour le mettre en face de l'ennemi. Je le connais. Il nous y rendra un bon service. Il nous gagnera du temps, la chose la plus

propice aux grands capitaines après la grâce de Dieu. »

Dès la première semaine du siége, à la lecture de ses courriers, l'amiral « se déridait. » Ses familiers remarquèrent avec surprise que son visage sévère, empreint d'un calme stoïcisme, s'illuminait par moments. Ce n'était pas seulement la satisfaction de la conduite de Piles qui réjouissait Coligny, c'était surtout la certitude de ne pas laisser stériles les délais qui lui étaient préparés. Ses gentilshommes, qui voyaient parfois sur sa physionomie de ces grands éclairs que ses yeux ne jetaient que dans les batailles ou dans les retraites, se confiaient entre eux que l'amiral avait sûrement en tête quelque vaste dessein.

Ils ne se trompaient pas. Coligny roulait en lui-même un plan magnanime. Sourd aux ouvertures de paix de la cour, il désirait cependant la paix par pitié et par humanité. Mais il comprenait que pour l'avoir, cette paix, il fallait la conquérir. Il conçut donc le hardi projet de faire trois cents lieues, en tournant tout le royaume, de l'ouest au midi, du midi à l'est et au nord, jusqu'à l'Ile-de-France. Grand homme de guerre et grand politique, il se proposa de montrer, dans cette campagne extraordinaire, les casaques et les cornettes blanches aux provinces, afin de rassurer partout les amis et d'effrayer partout les ennemis du calvinisme. Il rafraîchirait et augmenterait ainsi son armée en ces longs détours au milieu des pays fertiles, tantôt traversant, tantôt côtoyant les rivières ou les fleuves : la Charente, le Lot, la Garonne, puis le Rhône, la Saône, la Loire, le Loing et la Seine. Il rétrécirait de

plus en plus cet immense cercle d'action et graviterait sans cesse vers Paris où la terreur grossissante de cette expédition imposerait, par les émotions de la capitale, la paix au gouvernement du roi. Une telle idée n'était rien moins que la résurrection du protestantisme dans la gloire. Coligny seul était capable de l'exécuter. Malgré les appesantissements de la vieillesse, malgré la maladie, il était infatigable d'esprit et de corps. Modeste avec les princes ses supérieurs, bienveillant avec les généraux ses inférieurs, bon avec les soldats, ferme avec tous, il subjuguait par l'antiquité et par l'importance de ses services, par l'intégrité de son administration, par les ressources de son génie et par l'autorité de son caractère. Il était d'ailleurs très-soudain, quoique profondément réfléchi, et lui, si renommé pour sa prudence, il déployait tout à coup une vigueur imprévue. Lorsqu'il développa devant le conseil les raisons de ce voyage militaire, plusieurs seigneurs, qui avaient quelquefois blâmé la réserve de l'amiral, furent consternés de son audace. Mais appuyé du cœur persévérant de Jeanne d'Albret, soutenu de l'instinct chevaleresque du prince de Navarre qui fut, en cette conjoncture, digne de sa mère, Coligny triompha de toutes les oppositions.

LIVRE TRENTE ET UNIÈME.

Expédition de Coligny à travers la France. — Il montre partout le drapeau protestant, punit les trahisons, récompense les services. — Aucun des généraux catholiques du Midi n'ose l'attaquer sérieusement. — Il prend les villes, renouvelle les garnisons. — Il voyage, combat et négocie à la fois. — Il tombe malade à Saint-Étienne. Il guérit et se dirige sur l'Ile-de-France. — Victoire d'Arnay-le-Duc. — L'amiral établit son quartier général à Châtillon. — Troisième paix. — Elle est signée à Saint-Germain le 8 août 1570. — La grande manœuvre de Coligny et sa marche prodigieuse par tout le royaume imposent cette paix. — L'Église calviniste à cette date.

L'héroïsme est toujours jeune. L'amiral partit de La Rochelle avec les princes, puis de Saintes avec un corps nombreux de cavalerie, soit allemande, soit française, et plus de trois mille fantassins. Pas un homme de cette armée n'était plus ardent, ni plus aventureux que le capitaine à cheveux gris qui la dirigeait. Ce survivant de tant de combats et de combattants allait d'une troupe à l'autre, parlant à chacun sa langue ou son patois, entendu et vénéré de tous. Il envahit le Périgord, le Limousin. D'Argentac où il était, le 25 octobre, il prit son chemin par l'Auvergne, le Quercy, le Rouergue. Il s'avança de Cadenac à Montauban. Il avait envoyé deux gentilshommes auprès de Montgommery qui revenait vainqueur du Béarn et il le trouva sur les rives de la Garonne où il lui avait donné rendez-vous. Il rétablit ses troupes

dans ces riches contrées. Il s'empara d'Aiguillon, et, rétrogradant un peu, il vécut grassement entre Montauban et Agen. Il y séjourna jusqu'au 10 décembre (1569), et descendit vers Toulouse.

Il avait plus d'une raison de porter son camp aux environs de cette grande ville, la capitale lettrée, opulente et influente du Midi. L'amiral recueillait tout ce que son armée convoitait, blé, vin, viande, fourrages. Par le retentissement de sa présence devant Toulouse, il frappait de terreur cette cité du droit et il convainquait l'Europe de la puissance des huguenots. Car, ni le maréchal Damville, ni Montluc, ni Jean de Nogaret de La Valette n'osèrent attaquer Coligny. Ce diplomate sous la cuirasse, cet homme d'État ceint de l'épée, châtia pendant près de deux mois les magistrats qui avaient si atrocement mis à mort M. de Rapin, officier du prince de Condé et messager du roi pour l'édit de pacification. Un tel meurtre légal fut sévèrement puni par l'amiral. Il respecta les propriétés des autres citoyens, mais celles des conseillers et présidents du parlement ne furent point épargnées. La soldatesque pilla leurs fermes, leurs maisons de plaisance, puis les incendia, et, ramassant les charbons de ces embrasements, elle écrivit sur les débris du feu ces mots formidables : *Vengeance de M. de Rapin.*

Ces représailles consommées, Coligny tira vers Castres où il avait une garnison calviniste. Ce fut là qu'une bande nombreuse d'arquebusiers catholiques, sous le commandement de Claude de Lévy, seigneur d'Odour, et du baron d'Ossun, vint s'offrir chaleu-

reusement au prince de Béarn. Le prince, ne voyant en eux que des habitants des Pyrénées, que des compatriotes de prédilection, les aurait incorporés dans l'armée, si l'amiral ne se fût interposé vivement et n'eût repoussé la bienveillance de Henri. Les motifs du refus de Coligny étaient excellents. Quelle serait la fidélité de ces catholiques à la cause protestante? Ces montagnards d'ailleurs seraient-ils propres à la guerre des plaines? Mais surtout ces chasseurs, accoutumés aux extorsions, ne seraient-ils pas dans le camp des réformés un élément nouveau de brigandage? Or, l'amiral était inflexible sur ce point. Son cœur saignait assez. Il ne pouvait se consoler de ce qu'il était obligé de supporter pour faire subsister ses troupes. Elles ne vivaient déjà que trop de désordre. Lui, Coligny, le législateur de l'infanterie française, le père de la discipline; lui, dont les belles ordonnances avaient régénéré les mœurs du soldat et contenu les infractions à l'équité; lui qui avait imposé par l'exemple ses améliorations aux armées européennes, et sauvé, si l'on en croit les contemporains, plus d'un million d'hommes par des pénalités draconiennes contre les coupables; lui dont le code militaire avait mérité l'admiration du chancelier de L'Hôpital, les applaudissements et l'imitation des peuples, il prétendait ne rien admettre au delà des maux indispensables. Moitié par ascendant, moitié par persuasion, il empêcha donc Henri de Béarn d'enrôler les arquebusiers pyrénéens, parmi lesquels les princes choisirent seulement une faible élite pour leur garde personnelle.

Les calvinistes, cette difficulté aplanie, s'établirent à Montréal et dans les hameaux voisins jusqu'au 23 mars 1570.

La paix et la guerre se faisaient à la fois, et, selon les prévisions de l'amiral, la paix s'accélérait par la guerre.

Après Moncontour, Castelnau, puis le maréchal de Cossé avaient adressé des notes à la reine de Navarre. Les négociations, poursuivies indirectement par Coligny à la pointe de l'épée, furent renouvelées à Montréal avec plus de chances de succès.

Biron, grand maître de l'artillerie, et de Mesmes, conseiller d'État, y présentèrent au prince et à l'amiral des lettres du roi, de la reine et du duc d'Anjou. Ils furent bien accueillis. Ils paraissaient eux-mêmes parfaitement disposés. Mais il y avait un nœud presque inextricable dans les conférences.

Charles IX, tout en octroyant aux calvinistes la liberté de conscience, leur interdisait l'exercice de cette liberté. Or, c'était là un bien auquel l'amiral et son parti tenaient plus qu'à la vie. Le complément de la liberté de conscience, c'était pour eux le droit de la pratiquer par une manifestation publique, par un culte. Voilà pourquoi ils avaient tant combattu, pourquoi ils étaient déterminés à se faire tuer jusqu'au dernier. — « Nous sommes amateurs de paix, dit Coligny, mais plus amateurs de religion, et, si notre second respect est envers le roi, le premier est envers Dieu. »

M. l'amiral congédia Biron et de Mesmes avec ces paroles, en y joignant de vive voix, pour les négocia-

teurs et par lettres pour Charles IX, mille avances de conciliation dans tout ce qui n'était pas contraire soit à l'honneur, soit au devoir.

C'est ainsi que s'éloignèrent de Montréal les diplomates catholiques. Ils se hâtèrent de rendre compte de leurs efforts à Charles IX qui était à Châteaubriant. Téligny, Beauvais, et Brodeau de la Chassetière, secrétaire du prince de Béarn, furent accrédités, par les huguenots, en Bretagne, afin d'entretenir et d'accroître les bonnes intentions du roi.

Tranquille de ce côté, Coligny, le 23 mars, reprit les hostilités et les hasards de son expédition. Il perça vers Narbonne, Montpellier, Nîmes, Uzès, Pont-Saint-Esprit, emporta Montault et pénétra successivement dans le Vivarais, dans le Forez, en livrant un combat par jour. Colombière, l'un des meilleurs lieutenants de son avant-garde, le reçut (26 mai) à Saint-Étienne, qui avait ouvert ses portes, soumise par la peur encore plus que par les armes des huguenots.

Coligny fut obligé de s'arrêter en cette ville. Il y faillit mourir. Blessé à Moncontour, il n'avait pas eu depuis six mois une heure de repos. La meule avait passé et repassé sur lui. Elle le broyait à chaque minute, et exprimait de lui, en l'écrasant, le meilleur de sa substance. Il avait voyagé, manœuvré, négocié, tantôt avec la cour, tantôt avec les princes étrangers. Il avait lutté au dedans et au dehors, souffert la faim, la soif, la chaleur, le froid, franchi des eaux débordées, des ravins sauvages, gravi des montagnes réputées inaccessibles, escaladé des villes, dis-

persé des bataillons, et, ce qui le poignait bien autrement, il avait toléré des pillages, frappé des contributions pour nourrir ses troupes, pour payer ses reîtres. Il avait, au milieu de mille périls et de mille labeurs, relevé et montré glorieux l'étendard du protestantisme partout où il avait été humilié, abattu. Tant de soins, de prévisions, de fatigues allumèrent le vieux sang de Coligny, et la fièvre le saisit avec une telle intensité qu'on le crut mort.

Lui-même se sentit à l'agonie. Il conserva tout son calme. « Seigneur, disait-il, l'homme est né pour connaître les angoisses et les sueurs. Que votre volonté sur moi s'accomplisse ! Vous êtes le maître. Soyez béni, si vous me rappelez ; car je serai affranchi de bien des afflictions : soyez béni encore, si vous me laissez ; car alors je continuerai l'œuvre que vous m'avez assignée. Ma journée est bien rude, mais que vous l'abrégiez ou que vous la prolongiez, je suis content, puisque tout me viendra de vous, ô mon Dieu ! »

Cette soumission entière, cette habitude de tout attendre et de tout accepter avec résignation, la force d'une âme supérieure et d'un corps de fer semblèrent d'abord insuffisantes. Les médecins désespérèrent de Coligny. Il fut à toute extrémité. On le saigna trois fois. Ce retard dans la marche de l'armée et le danger de son chef ne furent pas inutiles aux protestants. Ils comprirent presque tous, grands ou petits, que l'amiral était leur providence et qu'ils ne pouvaient ni la paix ni la guerre sans lui. Les jeunes gentilshommes qui formaient contre ce vieillard auguste

une cour frondeuse et une opposition sourde autour des princes, ne se dissimulèrent plus leur impuissance, dès qu'il leur fallut payer, non plus de leur bravoure, mais de leur habileté. Ils tremblèrent comme les autres pour Coligny, et, par là, ils mirent le sceau à la popularité de ce grand homme si indispensable aux affaires, et qui, seul parmi eux, était capable de porter le poids d'une dictature équitable et d'un Dieu nouveau.

Trois ou quatre seigneurs tout au plus, secrètement jaloux de Coligny, tentèrent de traiter avec Biron et de Mesmes qui étaient revenus. Mais ils furent bien récompensés de leur présomption. « Nous sommes députés, leur dit Biron, à messieurs les princes et pourtant nous ne ferons rien sans M. l'amiral. Un roi ne vous entourerait pas de plus de considération, sachez-le : s'il mourait aujourd'hui, demain vous seriez déchus, et nous ne vous accorderions pas un grain de poussière au delà de votre titre de sujets. » Les envieux se turent et Coligny se guérit.

A peine convalescent, il se replongea dans les affaires. Puis, un matin, « les négociations, dit-il, n'aboutiront que sous Paris ; » et quoique bien faible, s'étant fait botter et éperonner, il monta à cheval. Toute l'armée le salua d'une longue acclamation. L'amiral s'engagea dans la Bourgogne par Semur en Brionnais, Marcigny, Paray, Charolles et Cluny. La ville monacale, sommée de se rendre, résista. Impatient des retards, Coligny leva son camp. Il accéléra sa course, et, négligeant, à sa droite, Châlons-sur-

Saône, il atteignit Arnay-le-Duc. Le maréchal de Cossé y était. Il attaqua Coligny qui, avec cinq mille hommes, en repoussa douze mille d'une telle vigueur, que son passage ne fut plus inquiété. Le jeune prince de Béarn se distingua de nouveau par son attitude martiale. Il racontait, trente ans après, qu'en ce combat un cavalier fut tué d'une coulevrine à dix pas de lui et que M. l'amiral était tranquille comme dans son jardin de Châtillon. Le prince fit aussi son devoir et les vieux capitaines augurèrent bien de lui, surtout à dater de cette journée.

Coligny, dévorant l'espace, parvint au milieu des populations dévouées sur lesquelles il comptait, entre Sancerre et La Charité. Sa petite armée croissait en s'avançant; elle occupa le Gâtinais.

Une partie de cette armée se logea soit dans les murs, soit hors des murs de Montargis, et le reste à Châtillon-sur-Loing. Les princes établirent leur quartier général au château même de Coligny. L'amiral n'était pas rentré dans cette demeure de ses ancêtres, depuis qu'elle avait été saccagée par le comte Sciarra Martinengo, un intrigant italien attaché à Catherine de Médicis. Ce chevalier d'industrie, au mépris de la capitulation, avait volé la vaisselle d'argent et tous les autres objets précieux estimés à plus de quatre cent mille écus. Ce qu'il n'avait pu dérober, il l'avait brûlé avec une aile du château. Sur la recommandation de sa mère pour cet exploit de filou et de brigand, Charles IX avait décoré Martinengo de son ordre. Coligny, en revoyant tous les sanctuaires de la famille, les chambres vénérées ou chéries de son

père, de sa femme et de ses enfants, profanés et ravagés par la guerre civile, n'exprima pas une plainte égoïste. Il pensa aux misères de tous. « Cette dévastation de mon manoir, dit-il, ne m'afflige pas plus que la démolition de tant de pauvres cabanes dans le royaume. Il n'y a qu'un remède à ce chaos de huit années, c'est la paix. »

L'amiral avait fait un acte de génie après la bataille de Moncontour. Il avait su, par les péripéties de sa marche inattendue au milieu de la France, imprimer partout une terreur et un étonnement.

C'est sous la pression de cette marche héroïque, digne d'Annibal, tandis que Coligny était à Châtillon avec les princes, et le maréchal de Cossé à Sens, que la paix fut conclue. Les négociateurs calvinistes furent Téligny, Beauvais, Brodeau de la Chassetière, auxquels on adjoignit M. de Briquemaut, un chef éminent, et M. de Cavagne, un magistrat intrépide ; les négociateurs catholiques étaient toujours Biron et de Mesmes. Le premier étant boiteux, et le second, seigneur de Malassis, on répéta sur la troisième paix le jeu de mot sinistre dont on avait baptisé la précédente : on l'appela *boiteuse* et *mal assise*, par une allusion nouvelle aux diplomates royalistes qui n'avaient pas été changés.

Cette paix fut signée à Saint-Germain en Laye le 8 août 1570. Elle fut arrachée à Catherine par l'audacieuse expédition de l'amiral et par l'habileté du maréchal de Montmorency, du maréchal de Cossé, du baron de Biron, les chefs du tiers parti.

Le nonce du pape et l'ambassadeur de Philippe II

s'y opposèrent seuls. Les princes allemands la voulaient par intérêt pour les calvinistes, le roi par envie contre son frère d'Anjou, la reine mère et la bourgeoisie de Paris la voulaient par peur, l'une tremblant pour son autorité, l'autre, pour ses boutiques et pour ses coffres-forts. Catholiques et protestants, également épuisés, ne songeaient qu'à goûter dans leurs maisons les douceurs de la vie domestique. L'amiral, ce grand homme de bien, était las des pillages, des assassinats, des anarchies effroyables qu'il ne pouvait refréner et qui étaient, en quelque sorte, la nécessité de ces guerres horribles. « Plutôt mourir, disait-il, que de retomber en de telles confusions. »

La première guerre civile avait duré un an ; la seconde, six mois ; la troisième dura deux ans. Elle semblait devoir être la plus avantageuse par la paix qui la couronna, car cette paix ne fut pas d'abord une paix masquée, un coupe-gorge. Le mécontentement de Philippe II et la colère de Pie V, qui aspiraient l'un et l'autre à l'extermination des hérétiques, prouvent que la Saint-Barthélemy, projet vague, n'était pas arrêté entre ces deux souverains et la cour de Charles IX.

Catherine, il est vrai, était séparée des carnages par l'occasion, non par la conscience. Tous les faits, tous les documents, toutes les inductions démontrent que malgré sa résistance à l'Espagne dans les conférences de Bayonne, les crimes individuels habitaient son âme. Elle était résolue à se défaire, soit par le poignard, soit par le poison, de tous les chefs qui lui portaient ombrage ; mais elle n'était pas décidée au meurtre en masse.

La paix donc, bien qu'elle cachât beaucoup de piéges, beaucoup de forfaits, beaucoup de maux, était d'abord une conquête immense.

Les principaux bienfaits du traité de Saint-Germain furent :

L'exercice extérieur du culte protestant aux faubourgs de deux villes par chaque grand gouvernement des provinces et au domicile de tout seigneur possédant privilége de haute justice, excepté dans un rayon de deux lieues autour de la cour et dans un rayon de dix lieues autour de Paris;

La liberté de conscience partout ailleurs, mais sans manifestation publique de la nouvelle religion;

L'amnistie générale du passé;

La réintégration des protestants dans leurs charges, dignités et honneurs;

Le droit de récuser tantôt trois, tantôt quatre juges dans toute chambre des parlements, sauf celui de Toulouse déclaré radicalement incompétent, à cause des cruautés qu'il avait assouvies sur les calvinistes, et des représailles que les calvinistes avaient exercées contre lui.

L'édit stipulait de plus l'admission des enfants pauvres et des malades dans les écoles et dans les hôpitaux, sans distinction de croyances.

Il légitimait toutes contributions levées par Jeanne d'Albret ou par l'amiral. Il exprimait que la reine de Navarre, le prince de Béarn et le prince de Condé seraient regardés comme fidèles parents et sujets; que les princes étrangers, les anciens alliés des huguenots, seraient aussi tenus pour de bons voisins du roi.

Une clause très-importante, et qui était la sanction de cette paix, accordait aux réformés quatre villes, quatre places de sûreté : La Rochelle, Cognac, Montauban et La Charité.

Il fut enjoint à tous les citoyens, à tous les magistrats d'observer et de faire observer ces dispositions de l'édit, sous peine de la hart.

Le parti protestant, à quelques exceptions près, fut comblé de joie. Il recueillait enfin le fruit de tant de sacrifices, de tant de martyres, de tant de ruines. Seulement, quand les réformés pensaient à leurs ennemis, aux fureurs des Guise, aux perfidies de la reine mère, à l'atroce perversité de ses favoris italiens, ils ne pouvaient s'empêcher de craindre. La sécurité leur était interdite. Aucun ne se rendit à la cour. Les uns s'en retournèrent dans leurs châteaux abandonnés depuis deux ans, les autres se retirèrent à La Rochelle, en compagnie de la reine de Navarre, des princes, de Coligny et du comte Ludwig de Nassau.

Leur bonheur était grand, mais agité, incertain. C'était un bonheur de guerre civile.

« L'arche sainte, écrivait un pasteur, a été miraculeusement sauvée des eaux du déluge. Elle a été dirigée sur les flots, à travers les tempêtes, par M. l'amiral, lequel, assisté d'un pilote appelé Christ, l'a conduite et déposée dans notre Jérusalem de La Rochelle. Présentement notre Église est là, dans le port, avec ses ministres et ses vaillants chefs. Jusques à quand, Seigneur ? »

Ce doute avéré par la tradition presque unanime

des familles protestantes, ce doute du pauvre pasteur obsédait toutes les imaginations.

J'ai vu à Bâle un vieux tableau représentant une femme vêtue de brun, assise sur un banc de bois, et lisant son psautier sous un arbre. Cette femme est Jeanne d'Albret; et cet arbre, un cyprès. La Rochelle et la mer sont dans le lointain. Au bas de la toile, on déchiffre encore le millésime 1570.

Ce tableau, apporté certainement en Suisse par un proscrit des guerres de religion, n'est-il pas l'emblème de l'Église calviniste pendant la paix de Saint-Germain? Des pressentiments sinistres la troublaient. Inclinée sur le livre sacré, elle le feuilletait, elle le méditait pieusement, mais déjà elle était sous l'ombre de l'arbre de la mort.

Et toutefois, tant que Coligny vivait, elle avait le droit d'espérer. Jamais ce grand homme n'avait été aussi admirable qu'après le désastre de Moncontour. On pouvait croire en lui.

Son caractère dans les épreuves ressemblait au fer frappé par le marteau. Plus il était battu de la fortune, plus il se condensait et s'affermissait sous les coups.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME

La Noue, Coligny et Jeanne d'Albret à La Rochelle. — La paix, œuvre du parti modéré. — Le maréchal de Montmorency. — Il voudrait la pacification intérieure par la tolérance, et la sanction de cette politique par un changement d'alliances. — Il tourne le roi vers les puissances protestantes du Nord. — Catherine de Médicis. — Charles IX, son portrait, son mariage. — Mariage de Catherine de Lorraine avec le duc de Montpensier. — Amour du duc de Guise pour Marguerite de Valois ; il épouse la princesse de Porcien. — Noces projetées de Henri de Navarre, de Henri de Condé ; noces accomplies à La Rochelle de Coligny et de la baronne d'Antonj ; de Louise de Châtillon et de Téligny. — Prévisions tragiques.

La méfiance s'étendit, gagna de plus en plus, malgré l'amiral et malgré la paix de Saint-Germain. Plusieurs disaient : « Prions. » D'autres, plus nombreux, répondaient : « Oui, prions, mais, tout en priant, gardons-nous. » Jean de Ferrières, vidame de Chartres, s'écriait en pleine assemblée : « Ne désar-« mons pas. Que le signet de notre Bible soit notre « dague. » La plus obstinée peut-être et la plus farouche dans cette méfiance était Jeanne d'Albret.

L'un des plus confiants, c'était l'amiral. Il fut confirmé dans son désir par l'âme aussi ingénue qu'héroïque de François de La Noue. Ce lieutenant de Coligny s'entendit, en cette conjoncture, avec son général en chef, auquel il rend, dans ses mémoires, ce beau témoignage :

« Si quelqu'un, en ces lamentables guerres, a grandement travaillé et du corps et de l'esprit, on peut dire que ç'a été M. l'admiral. Car la plus pesante partie du fardeau des affaires et des peines militaires, il l'a soutenue avec beaucoup de constance et de facilité... Il a toujours eu la piété en singulière recommandation et un amour de justice, ce qui l'a fait priser et honorer de ceux du parti qu'il avait embrassé. Il n'a point cherché ambitieusement les commandements et dignités, mais en les fuyant on l'a forcé de les prendre pour sa suffisance et prud'homie. Quand il a manié les armes, il a fait connaître qu'il était très-habile autant que capitaine de son temps, et s'est toujours exposé courageusement aux périls. Aux adversités, on l'a remarqué plein de magnanimité et d'invention pour en sortir, s'étant toujours montré sans fard et parade. Somme, c'était un personnage digne de restituer un Estat affoibly et corrompu. J'ay voulu dire ce petit mot de luy en passant, l'ayant connu et hanté, et profité en son escole. »

La Noue et Coligny, qui ne s'étaient pas rencontrés depuis la mêlée de Moncontour, se retrouvèrent à La Rochelle avec une affection mutuelle. Cette affection se redoublait, chez La Noue, d'une sincère vénération, et chez l'amiral d'une estime singulière. Tous deux avaient grandi. Coligny avait mis le sceau à sa gloire par l'expédition merveilleuse que nous avons retracée et qui détermina la paix. La Noue avait beaucoup accru aussi sa renommée par les combinaisons stratégiques, l'équité, la haute intelligence et

l'activité de feu qui signalèrent le gouvernement de Saintonge, d'Angoumois, de Poitou et d'Aunis dont l'avait investi Jeanne d'Albret, après qu'il eut été échangé contre Strozzi.

Il avait préservé La Rochelle, battu les catholiques, dégagé les garnisons calvinistes, repris des places indispensables aux huguenots. Sa bonté n'avait pas moins éclaté que son courage. Il nourrissait ses soldats malades avec les mets de sa table et se contentait d'un peu de pain et d'eau. S'il couchait dans une maison abandonnée et qu'il ne pût payer un hôte, il laissait, avant de partir, sous le toit où il avait dormi, une récompense pour le propriétaire fugitif.

Cet homme antique, dont la plume valait l'épée et qui était de la même trempe que Jeanne d'Albret et Coligny, avait manqué de succomber dans cette campagne de 1570.

Il assiégeait Fontenay-le-Comte. Toujours le premier à la tranchée, il y eut le bras gauche fracassé d'une arquebusade. On le pansa en toute hâte, et on le transporta à La Rochelle. La plaie s'étant envenimée, la gangrène se déclara. C'en était fait de La Noue, à moins d'une prompte amputation. Il s'y refusa. « Il faut arriver au terme tôt ou tard, dit-il. Je finirai en soldat. Sans mon bras, que ferais-je ? Je me suis résigné, et j'aime mieux être mort qu'inutile. »

La reine de Navarre, qui était présente, attendit que les médecins eussent parlé. S'apercevant que le blessé résistait, elle s'avança jusqu'au lit. — « Eh quoi, dit-elle avec une gravité persuasive, avec une

douce autorité, est-ce bien vous, mon cher La Noue, qui déserteriez votre poste ? Pensez-vous donc vous appartenir à vous-même ? Il n'en est rien. Vous appartenez à Dieu et à nous. Qu'importe un bras de moins ? Nous trouverons d'autres bras. Mais ce que nous ne trouverons point, si ce n'est chez M. l'amiral, c'est votre grand cœur et votre bonne tête. Imitez la persévérance de Coligny. Ne nous quittez pas sitôt. Plutôt que de mourir, laissez-vous amputer. Car, je vous le dis, il y va de votre devoir envers le ciel et envers cette Église persécutée. »

La Noue réfléchit quelques moments, puis il répondit : « Madame, je vous remercie de me ramentevoir ce que je dois à Notre-Seigneur et à nos frères. Je l'aurais peut-être oublié, et presentement je n'y faillirai point. Voici mon bras. Que les chirurgiens le retranchent sur l'heure, puisque c'est la nécessité ! » Il leur tendit son bras. Jeanne d'Albret ne se retira point, décidée à tenir ce bras pendant toute l'opération. Cette femme forte, quoique tendre, accepta sa tâche en chrétienne, et ceux qui furent témoins de sa constance ne surent ce qu'il y avait de plus sublime de la fermeté de la reine ou de l'impassibilité de La Noue.

Un bras de fer fut substitué à ce bras coupé. De là, le surnom qui, dans l'histoire, distingue François de La Noue de tous ceux de sa race. Il s'accoutuma si bien à ce membre artificiel, qu'il se l'appropria, en quelque sorte, et qu'il lui suffisait pour guider son cheval, réservant son bras droit au maniement de ses armes.

Coligny revit La Noue mutilé, mais entièrement rétabli. Ces deux grands capitaines se félicitèrent du traité de Saint-Germain. Ils détestaient l'un et l'autre les crimes de la guerre civile. Moins candide que La Noue, Coligny, tout en cherchant à se convaincre de la solidité de la paix, n'y croyait pas autant que son généreux ami. Il avait moins d'appréhensions que Jeanne d'Albret et moins d'illusions que La Noue.

Ce qui rassurait Coligny, sans l'aveugler, c'est que le tiers parti ou, pour mieux parler, le parti modéré, avait été le véritable auteur de la paix de Saint-Germain.

C'est ce parti, grand par la conscience, puisque le chancelier de L'Hôpital en avait été l'âme autrefois; illustre par les noms, puisque les Montmorency, le maréchal de Cossé et Biron formaient son conseil; intelligent aussi, puisque les célébrités de la magistrature et de la bourgeoisie s'y rattachaient, c'est ce parti qui avait exploité les craintes de la reine mère après l'expédition de l'amiral, irrité la jalousie de Charles IX contre le duc d'Anjou, et qui, soit par les temporisations de guerre, soit par les adresses de négociations, avait désarmé si heureusement les huguenots et les catholiques.

Le chef réel de ce parti, François de Montmorency, avait un double but : la pacification intérieure par la tolérance, et la garantie, la sanction de cette politique par le changement des alliances européennes. Il se fit de grands pas dans cette voie.

Le traité de Saint-Germain qui était sincère, toutes les correspondances diplomatiques le prouvent, con-

tenait un progrès incontestable et un accroissement de sécurité pour le protestantisme. Les mécontentements que la cour avait amassés contre Philippe II et contre le pape servaient à l'entraîner vers d'autres alliés. Au fond, Catherine se moquait de Rome et haïssait l'Escurial. Elle n'aurait pas été fâchée de reporter ses intérêts de famille et de gouvernement du Midi au Nord. Il lui aurait souri d'avoir un fils soit Anjou, soit Alençon, sur le trône d'Angleterre, et d'arracher les Pays-Bas à l'Espagne.

Le maréchal François de Montmorency, cousin et ami de Coligny, s'entendait plus que jamais avec l'amiral dont il était le coopérateur actif auprès du roi.

Le maréchal aspirait à l'unité de la France. Il désirait l'admission de Coligny et des protestants aux mêmes droits que les Guise et les catholiques. Il cherchait à fondre toutes les opinions et tous les dévouements dans un peuple, le peuple français, et, sous un roi, Charles IX.

Son souhait le plus ardent était la pacification intérieure; il conseillait à Charles d'accorder la liberté de conscience. Ce souhait en impliquait un autre, c'était, en serrant tous les Français dans un faisceau fidèle, de les arracher à l'influence du pape, par une tendance religieuse anti-ultramontaine, et à l'influence de Philippe II, par des rapports nouveaux avec la reine d'Angleterre et les princes allemands, dont le système ne serait pas, comme celui du roi d'Espagne, l'anarchie perpétuelle et soldée au milieu de nous.

L'ambassadeur castillan ne se trompait pas sur François de Montmorency. Il écrivait de Paris à son maître :

« Ce maréchal est le principal protecteur des huguenots. C'est ici le plus dangereux ennemi de Votre Majesté. » Tavannes est de l'avis de l'ambassadeur. « Le maréchal, dit-il, ne travaillera ni au triomphe, ni à la perte de Coligny, mais à sa réconciliation. »

Aussi, c'est sous les auspices de François de Montmorency que s'était signée la paix de Saint-Germain. Walsingham n'en doute pas. Il écrit de son côté au comte de Leicester, le 29 août 1570 : « Montmorency, qui a le plus contribué à faire faire la paix, s'insinue de plus en plus dans la faveur. »

Le pape et Philippe II n'avaient jamais consenti à cette paix. Ils avaient leur idée fixe. Ils insistaient sur l'extermination complète des hérétiques, *ad internecionem usque*, ce sont les propres expressions de Philippe II et de Pie V. Charles IX se complaît au contraire dans la paix qui ne s'oppose pas à ses bruyants plaisirs. La paix ramène tout à lui et barre à son frère les chemins de la gloire. La paix est sienne et il l'appelle « ma paix. » Il avait dicté à de Mesmes des instructions secrètes, à l'insu de tout le monde, pour la conclure. Il s'appliquait à ce qu'on l'observât. Il ordonnait de punir à Orange, à Rouen, et partout, les catholiques insulteurs. Il ne prenait pour intermédiaires avec les huguenots que des hommes qui avaient leur confiance. Jusqu'en Lorraine où prévalaient les Guise, il enjoignait à M. de Thévalle, gouverneur de Metz, d'appeler aux emplois les plus capables et les meilleurs, sans acception de parti ni de religion. Il se prononça hautement. Il déclara, dans des accès de colère et en jurant Dieu, qu'on avait

calomnié les huguenots, qu'ils n'étaient pas des factieux, mais de bons et loyaux sujets.

La reine mère se prêtait à tout. Elle n'était pas éloignée du tiers parti qui la recherchait, ni du protestantisme qui la ménageait.

Elle se laissa prendre sérieusement à un dessein du cardinal Odet de Châtillon et du vidame de Chartres. Ce dessein, qu'elle adopta avec une sorte de chaleur maternelle, était de marier le duc d'Anjou à la reine Élisabeth. Le duc d'Anjou, qui avait vaincu les huguenots à Jarnac et à Moncontour, et qui recevait une pension de deux cent mille livres du clergé, avait été hostile à la paix de Saint-Germain. Lui, l'adversaire naturel des protestants, il plia d'abord à la pensée d'épouser une reine protestante. Mais cette condescendance pour sa mère ne pouvait s'obstiner contre les excitations du pape, du catholicisme, de Philippe II, des Guise, de Tavannes. Après avoir presque consenti, il refusa net.

Catherine fut désespérée. Ce mariage était conforme à la politique du roi, à celle du tiers parti, à la sienne propre. On surprend au vif l'âme de la reine si peu accoutumée aux accents vrais. Elle écrit à La Mothe-Fénelon, le 2 février 1571 : « Et vous promets que si elle (Élisabeth) dit à bon escient de se vouloir marier, je desplore l'opinion qu'il a (le duc d'Anjou). Je vouldrois qu'il m'eust coûté beaucoup de sang de mon corps et que je la lui eusse ostée; mais je ne le peux gagner en cessi, encore qu'il me soyt obéissant. Or, monsieur de La Mothe, vous estes sur le point de perdre un tel royaulme (l'Angleterre) pour

mes enfants : dont j'ay un très-grand regret. Voyez s'il y aurait quelque aultre moyen. » Puis, elle le lui suggère, ce moyen, en substituant au duc d'Anjou le duc d'Alençon : « Je ne vous mande cessi, ajoute-t-elle, pour espérance que j'aye, mais c'est pour vous montrer comment nous pourrions avoir ce royaulme entre les mains de mes enfants. »

C'est là un de ces moments personnels où Catherine s'exprime fortement. Que n'eût-elle point fait pour persuader le duc d'Anjou? Philippe II, le pape, les catholiques et les huguenots lui sont indifférents; elle n'a qu'une affection, son fils d'Anjou; qu'une passion, le pouvoir. Elle s'unit à Charles IX et au tiers parti, elle caresse l'Angleterre et les princes allemands, elle se flatte de conquérir la couronne britannique par un mariage et d'enlever les Pays-Bas par une guerre étrangère.

Malheureusement, tout échoue devant les préventions du duc d'Anjou qui se croit le héros du catholicisme et qui n'en est que le matamore, et devant l'entêtement rusé d'Élisabeth qui interdit au duc d'Anjou, si elle l'épouse, l'exercice du culte catholique même pour lui, pour ses gentilshommes et pour sa maison.

On continue néanmoins en faveur du duc d'Alençon la négociation d'un mariage. Le tiers parti, la reine mère et le roi aidant, on propose un autre mariage : celui du roi de Navarre et de Marguerite, la plus jeune fille de Catherine. Ce furent les deux câbles avec lesquels on essayait de lier les Valois aux huguenots et à la politique nouvelle, à la politique de pacification intérieure et de gloire contre l'Espagnol.

Les correspondances diplomatiques, si nombreuses et si lumineuses, démontrent qu'alors la reine mère était de bonne foi. Elle était bien avec le roi, bien avec les Montmorency. Elle n'aimait ni le pape, ni Philippe II, ni les Guise; elle n'aimait pas non plus les puissances protestantes et Coligny, mais elle se portait de ce côté, parce qu'elle y voyait un accroissement d'autorité en plaisant à Charles IX, et un accroissement de grandeur en acquérant deux royaumes : l'Angleterre et les Pays-Bas. Catherine, sans doute, toujours mobile, fidèle seulement à sa vocation de gouverner et à sa tendresse pour le duc d'Anjou, se réservait silencieusement de tromper et de trahir tout le monde jusqu'à l'égorgement, suivant les occurrences.

Elle regardait les grands comme les ennemis des Valois. A tous ceux qui lui disputeraient les rênes de l'État, elle destinait le poison ou la dague, à l'italienne. Mais les assassinats privés lui suffisaient. Les massacres ne lui semblaient pas nécessaires. Elle ne songeait pas qu'au-dessous d'elle, et de la cour, et de son publiciste Machiavel, il y avait le peuple catholique et le peuple protestant, lesquels n'avaient eu qu'un long rêve durant les guerres civiles : et ce rêve c'était la boucherie de l'un par l'autre. Tandis que d'indignes princes et d'infâmes princesses se repaissaient de l'espérance des meurtres aristocratiques, les deux multitudes ennemies, Charybde et Scylla, ouvraient leurs abîmes rugissants pour tout dévorer.

C'était là le péril.

Catherine s'en souciait peu. Du reste, en attendant

sa proie de Lorrains ou de Châtillon, selon les circonstances, elle eut, je le répète, un intervalle de sincérité. Elle adopta le programme du maréchal de Montmorency et du roi, et c'était celui de Coligny : la pacification intérieure, le mariage soit du duc d'Anjou, soit du duc d'Alençon avec Élisabeth, la rupture avec l'Espagne et avec Rome, la conquête des Pays-Bas, l'union de Marguerite et du roi de Navarre, tout cela sans cesser de caresser clandestinement de paroles le pape et Philippe II pour un avenir quelconque.

Charles IX, lui aussi, était sincère avec moins de combinaisons et de roueries que sa mère. Il avait fait la paix de Saint-Germain, malgré tous les obstacles, dans sa propre impétuosité et dans la sagesse des conseils du maréchal de Montmorency. Elle était si bien sienne, cette paix, qu'il avait donné à Henri de Mesmes plus de marge encore qu'il n'en fallut pour traiter avec les protestants. Le négociateur est très-précis sur ce point dans les mémoires qu'il composa pour l'instruction de son fils. « Si dirai-je que je rapportai au roi deux choses dont il eut contentement : l'instruction qu'il m'avait glissée à part, escrite de sa main, avec témoignage que je n'avais pas accordé tout ce qu'il m'avait permis, et la paix ou la guerre à son choix. »

Charles choisit la paix et il est évident, d'après ce texte, qu'il l'aurait choisie à de meilleures conditions pour les huguenots, tant il était las des guerres civiles. Libre des transes de ces guerres cruelles, soulagé de sa jalousie contre son frère auquel il avait fermé la gloire des armes, il exultait d'un bonheur fébrile.

Il avait alors vingt ans d'âge et dix ans de règne (1570).

Des fêtes populaires et des bals de cour avaient accueilli sa naissance. Les discours officiels s'étaient accumulés autour de son berceau. Les astrologues avaient solennellement consulté les planètes, tiré son horoscope et prédit qu'il serait le plus grand des neuf Charles, sans en excepter Charlemagne. Ces prophéties devinrent de petits poëmes sibylliques, à la manière de Nostradamus. Ils se répandirent çà et là, et Catherine, qui n'avait pas encore donné le fruit de prédilection de ses entrailles, le duc d'Anjou, s'enivra de la fortune promise au second de ses fils, fortune qui pouvait être si brillante et qu'elle rendit si tragique.

L'enfance et la jeunesse de ce fils qui fut Charles IX avaient été violentes. Son tempérament était du Midi. C'était un élément plutôt qu'un prince. Il brûlait et bouillonnait. Il cachait en lui des laves comme un volcan.

Il avait de grandes atonies et des réveils terribles. Il n'était pas insensible à l'amour et aux femmes, mais sa furie était ailleurs. Tous les documents, toutes les traditions nous le racontent. C'était le chasseur infernal. Il réalise la légende et la dépasse. Rien ne l'arrête, ni le chaud, ni le froid, ni l'été, ni l'hiver. Les bois, les cerfs, les daims, les sangliers l'empêchent de dormir. Dès quatre heures du matin, il lui faut ses chevaux et ses meutes, les chevaux les plus fougueux, les plus souples, les plus forts, les sauteurs de fossés, les meutes les

plus hardies, les plus sauvages, les plus hurlantes. Il les appelle de la voix à s'enrouer la gorge, à se gonfler le cou; il sonne du cor à se rompre toutes les veines de la poitrine. Le sang lui monte au visage et l'empourpre; et le roi crie toujours, et il sonne toujours.

La superstition se mêle à ses chasses prodigieuses. Des visions assiégent son cerveau. Avant son mariage, à l'époque où nous sommes, il vit, au milieu des broussailles d'une de ses forêts, un feu surgir de terre et danser devant lui. Était-ce un démon qui venait le tenter, ou le provoquer, ou lui faire des présages? Piqueurs, veneurs, amis, se dispersent à l'aspect du fantôme. Le roi seul ne s'étonne pas. Il tire son épée et poursuit le feu, mais il a beau presser de l'éperon et du fouet le galop de son cheval, le feu se dérobe plus vite, puis tout à coup s'éteint. Charles n'aperçoit plus rien, et une immense peur le saisit. Il fait le signe de la croix, et, se souvenant à propos des leçons de M. Amyot, il s'écrie: « *Deus, adjutor meus. — Exsurge, Domine, salvum me fac, Deus meus!* »

Cette aventure le trouble un instant, et toutefois il recommence; il recommence le lendemain, le surlendemain et sans cesse. Aussi, grandes dames, courtisans et poëtes, disaient-ils, dans le langage de la renaissance, que Diane était plus chère au roi que Vénus. La vérité, c'est qu'il les servait toutes deux. C'était le juif errant des passions et des caprices, le juif errant à la course. Il ne se reposait jamais. Il n'y avait pas assez de tourbillons pour son haleine.

Un Milanais, Pompée, qui était maître d'armes de Charles IX comme Sylvie l'était du duc d'Anjou, attendait que le roi fût à bout d'un exercice pour le remettre en sueur par l'escrime. Et pendant des heures le roi maniait des fleurets, les brisant, en reprenant d'autres, et continuant jusqu'à exténuer ses compagnons, Pompée lui-même.

Le jeu de paume n'attirait pas moins Charles, et il s'y adonnait d'un tel entrain, avec de telles exclamations et de tels ébats, qu'il s'en allait tout ruisselant.

Et cela ne lui suffisant pas, il se fit établir une forge dans une salle basse du Louvre. Là, les bras nus, le corps nu, il forgeait âprement canons d'arquebuses, épées, dagues, poignards ; là, il coulait de petits bustes ; là, il frappait des médailles ; là, il fabriquait de la monnaie vraie et de la fausse monnaie. Quoiqu'il fût haletant, il travaillait sans trêve, il forgeait sans relâche, fatiguant, usant les soufflets et sa propre respiration, gémissant, sifflant, allumant, embrasant les charbons, ardent à la fournaise comme un ouvrier pris de la fièvre.

Il montrait ensuite ses armes que l'on admirait, sa fausse monnaie que l'on ne distinguait pas de la vraie ; et alors c'étaient des transports de joie et des accès de fou rire.

Tout dans le roi était emporté, écumant, maniaque. C'était un mouvement précipité et perpétuel. Ses nuits n'étaient guère plus tranquilles que ses jours. Les cauchemars l'agitaient au point que souvent, à l'aube, ses rideaux étaient froissés, ses traversins,

ses oreillers et ses couvertures, dispersés autour de son lit. On eût dit d'un combat dans les ténèbres.

Si le temps était impraticable et que le roi ne fût pas disposé à écrire son traité sur la chasse, s'il lui était absolument impossible de sortir de son cabinet et qu'il s'y ennuyât, il conviait auprès de lui les poëtes, surtout ceux de la Pléïade.

Il aimait beaucoup M. de Ronsard, et c'était l'indice d'un goût littéraire transcendant. L'Hôpital aussi, et de Thou, et Amyot, et le Tasse, et Montaigne admiraient Ronsard !

Daurat et Turnèbe, ses professeurs, l'applaudissaient. Joachim Dubellay, Baïf, Remi Belleau, Amadis Jamyn, Ponthus de Thiard et Jodelle se groupaient autour de ce demi-dieu Ronsard et composaient une constellation, une pléïade de poëtes.

L'enthousiasme de Charles pour de tels poëtes était de l'engouement. Il les mandait à ses moments perdus, et les animait à se railler entre eux. Les épigrammes de Dubellay contre Baïf charmaient le roi qui écoutait, en trépignant d'aise, soit la conversation, soit les vers de ces novateurs. Il hasardait lui-même à l'occasion un quatrain et se vantait d'être l'élève de Ronsard.

Charles IX apprenait de tout le monde : de Ronsard la poésie, de M. de Saint-Laurens la musique d'église. Il chantait avec les dames des couplets galants, et des psaumes au lutrin.

Il avait retenu d'Amyot le langage antique et savoureux ; de M. de Cipierre, le geste simple, la parole négligée et militaire, les manières du grand

seigneur qui a passé sa vie dans les camps et dans les cours. Ces nuances si diverses se retrouvaient en Charles IX, lorsqu'il haranguait les ambassadeurs, les magistrats ou les membres de son conseil. Les répliques étaient ses succès. Il se penchait pour écouter; puis, se recueillant, il répondait avec un tact exquis, avec une vive et prompte intelligence, que rehaussait son air noble et aisé. Malheureusement Charles n'eut pas pour amis que son précepteur et son gouverneur. Ces hommes rares auraient fécondé le cœur égoïste, fortifié l'imagination vacillante de leur pupille et l'auraient porté aux grandes choses. Ils auraient fait de Charles un roi digne du premier trône de l'univers.

Catherine s'en inquiéta et y pourvut. Elle comprit le danger des bons sentiments de Charles IX. Il pouvait lui échapper par là. Elle eut recours à l'un de ses Italiens, à Gondi, depuis maréchal de Retz. C'était le favori privé de la reine, le plus imperturbable athée et le plus grand renieur de Dieu qu'elle connût.

Il ne s'épargna pas à son œuvre de démoralisation. Il se moqua un peu de tous les scrupules du roi. Il lui retourna les principes d'Amyot et de Cipierre. Il lui insinua de se satisfaire en tout et de ne pas supporter de frein. Il le dressa aux jurements, aux blasphèmes, aux obscénités. Il l'excita à mentir, à fausser sa foi, à ne rien respecter, si ce n'est la reine des fourbes et des fourberies, la reine mère.

M. de Villeroy, avec plus de décence, célébrait aussi Catherine et répétait au roi d'un ton énigmatique des leçons de tyrannie pour toute politique. Charles n'avait guère imprimé dans son souvenir que

cette maxime : « Les finances du peuple sont des rivières ; elles ne coulent que pour arriver à leur Océan qui est le trésor royal. »

Élevé par des âmes si diverses, Charles IX avait plus d'une marque. Il était accessible au bien et au mal, bon avec les bons, mauvais avec les mauvais, pire avec les pires. Tête faible par son ardeur même, il était lancé facilement aux extrémités les plus contraires. Il se défendait d'abord avec obstination, puis sa conversion à votre opinion, si vous y parveniez, devenait une frénésie. Un raisonnement spécieux, un sarcasme ou un défi le rendait insensé. Il était semblable au violon ivre des contes slaves. Taxé d'impuissance par un gnome pervers, le violon anarchique s'irrite, s'emporte à travers les arbres dont toutes les branches lui servent d'archet ; il triomphe, il s'exalte à ses propres vibrations ; à la fin, il joue d'une telle fureur que ses cordes se rompent, que son bois se brise et que son âme s'évapore dans un sanglot.

Ainsi de Charles IX.

Tout en se plongeant dans le torrent de ses plaisirs désordonnés, il accéléra la célébration de son mariage avec Isabelle d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. Les négociations de ce mariage traînaient depuis neuf ans. Elles furent dénouées et closes par un fort habile homme, par Fourquevaulx, ambassadeur de France auprès de Philippe II.

Les difficultés surmontées, le mariage s'accomplit par procuration à Spire. La jeune archiduchesse partit aussitôt de cette ville, où siégeait la diète de l'empire. Elle arriva en grande pompe à Sedan (novembre

1570). Son cortége était magnifique. On y distinguait l'électeur de Trèves, l'évêque de Strasbourg, le margrave de Bade. Elle fut reçue par les ducs d'Anjou, d'Alençon, de Lorraine, de Guise et d'Aumale, par le marquis de Mayenne et par toute la fleur de la noblesse française. Tant de princes et de seigneurs devaient la conduire à Mézières où étaient le roi, sa mère, ses sœurs, les deux duchesses de Guise, les duchesses de Nemours, de Montpensier, les cardinaux de Lorraine et de Bourbon.

Charles eut une impatience charmante. Il n'attendit pas l'archiduchesse à Mézières, selon l'étiquette. Il courut sous un déguisement jusqu'à Sedan, où il pénétra par une casemate. Il entra joyeusement dans la foule, cria : Vive la reine, et contempla sa femme sans être soupçonné ni d'elle, ni de personne. Il fut comme ébloui. Il retourna vite, à franc étrier et sur un de ses meilleurs chevaux, afin de raconter à sa mère sa bonne fortune.

La princesse lui plaisait et méritait de lui plaire. Elle avait la taille belle, quoique moyenne, le teint admirable, l'air obligeant et timide, le regard modeste, presque craintif, et pourtant royal. Seulement, sa bonté naturelle dominait sa fierté de famille et d'éducation. On lisait sur sa physionomie qu'elle s'étudiait déjà, dans sa nouvelle patrie, à ne blesser personne et à contenter tout le monde. Elle était moitié Autrichienne et moitié Castillane; mais bien qu'elle parlât toujours espagnol, elle n'avait aucune des hardiesses de la terre du Cid. Sa douceur, ses délicatesses, ses appréhensions étaient surtout d'une Allemande.

Catherine savait, par ses espions diplomatiques, à quel point l'archiduchesse Isabelle était inoffensive. Elle ne la redoutait donc point. Le roi ne serait contrarié ni dans ses amours, ni dans ses habitudes étranges. Catherine ne serait pas traversée dans ses intrigues. Isabelle considérait la soumission comme le premier de ses devoirs. Elle porterait sans murmure le joug de sa belle-mère et celui du roi. Au besoin, un confesseur ferait raison à la reine mère de la jeune reine.

Isabelle était pieuse et scrupuleuse. Quand elle avait longuement prié, le soir, dans son oratoire, elle se couchait et renvoyait ses dames, après s'être hermétiquement enveloppée de ses rideaux. Alors, elle se redressait sur ses deux genoux et priait encore avec des élans et des componctions intarissables, plus effrayée de ses fautes que d'autres, sous les mêmes lambris, dans les mêmes palais, ne l'étaient de leurs crimes !

Elle nous apparaît, la candide reine, entrevue à Sedan par Charles IX dans un éclair de curiosité chevaleresque, accueillie par Catherine de Médicis et par toute la cour de France à Mézières, où le cardinal de Bourbon bénit l'auguste couple et officia avec une magnificence inaccoutumée.

Le cardinal de Lorraine en fut jaloux. Son frère, le cardinal de Guise, était présent aussi à la cérémonie. Le duc de Guise y assistait comme grand maître, le marquis de Mayenne comme grand chambellan, et le duc d'Aumale en qualité d'écuyer tranchant de Leurs Majestés.

Les Guise se soutenaient, en s'appuyant sur leurs dignités traditionnelles et en se retrempant dans de splendides alliances.

Dès le mois de décembre 1569, le cardinal de Lorraine avait attiré le duc de Montpensier à Bourgueil, maison de plaisance du cardinal de Guise. La duchesse de Nemours et sa fille Catherine y étaient. Les cardinaux avaient recommandé « de parer la petite, » qu'ils trouvaient fort jolie et fort mutine. Elle avait environ dix-sept ans, et le duc de Montpensier en avait près de soixante.

Le prince se montra empressé. Il offrit sa main, ses titres, une maison rue de Tournon, et un douaire de dix mille livres de rente. Les cardinaux acceptèrent et garantirent, au nom de Henri de Guise, deux cent mille francs de dot à Catherine, qui, de son côté, renonça, en faveur de son frère aîné, à tous droits sur le duché de Guise et sur le marquisat de Mayenne.

Le roi constitua ensuite aux deux époux, à cause de sa parenté avec eux, cent mille livres sur la recette de Bretagne ; et les noces se célébrèrent solennellement dans les jours gras, au mois de février de l'année 1570.

Le cardinal de Guise petillait de gaieté et de malice. Il admirait le sérieux de son frère, de sa belle-sœur et de ses neveux. Il les en raillait quand sa nièce n'était pas là. « C'est le meilleur des mariages, hors l'éfect, » disait-il ; « comment le galant se tirera-t-il de son service, » écrivait-il au duc de Nemours. « Nous rirons bien, ajoutait-il, car de telles nopces ne se passent pas sans qu'il y ait de quoy deviser ! ».

Préparé par degrés, le mariage de Catherine de Lorraine et du duc de Montpensier se consomma enfin. La princesse fut immolée à l'illustration de sa race. Le cardinal de Lorraine était ravi, la duchesse de Nemours comblée, le duc de Guise flatté des avantages et de l'honneur de cette alliance; le cardinal de Guise en était content, malgré les épigrammes salées qu'il risquait tout bas à l'oreille de ses intimes.

La jeune Catherine elle-même, d'une grâce si virginale et d'une beauté si vivante, se laissa flétrir en sa fleur, sans révolte. Ses sens furent profanés et blasés à la fois par l'amour de ce vieillard. Elle ne se relèvera plus femme de cet outrage. Ses passions lui monteront au cerveau. Elle sacrifiera tout à la puissance de sa maison, cette idole à laquelle elle a été jetée en holocauste si brutalement. Elle sera, dans la Ligue, la grande factieuse de la cour et l'héroïne du régicide, dévouée, par les ennuis d'un mariage si disproportionné, aux ambitions féroces de la politique. Plus tard, sa rage d'assassinat ne sera peut-être qu'une vengeance de la nature chez une princesse si ardente que Charles IX disait d'elle : « Le sang chaud de Guise fera de poisson chair par son contact avec le sang glacé de Montpensier. »

Le cardinal de Lorraine se sentit encouragé. Après avoir bien marié, selon le monde, sa nièce à un Bourbon, et au plus catholique des Bourbons, il songea à faire, d'un autre effort, son neveu beau-frère du roi de France. Marguerite de Valois était libre encore, et, quoiqu'elle eût été recherchée par Sébastien de

Portugal, puis promise à Henri de Navarre, l'altier prélat se vantait que le duc de Guise l'emporterait sur deux rois. Plus cela était difficile, plus cela serait glorieux.

Henri de Guise était alors dans tout son prestige. Il revenait de Jarnac, de Poitiers et de Moncontour. Il s'était distingué partout, il s'était battu vaillamment. Il avait été blessé et sa convalescence longue, douloureuse, était couronnée d'une guérison complète. Il avait accru sa réputation sans qu'il eût rien perdu de sa beauté. Il avait vingt ans. Son aspect était martial, son sourire fin, son regard assuré. Il avait la taille d'un des douze pairs de Charlemagne, son ancêtre; car sa généalogie, à laquelle il croyait, remontait jusque-là. Son esprit était d'un diplomate, son audace d'un tribun, ses manières d'un cavalier, sa souplesse d'un courtisan et sa fascination d'un prince. Il était l'idole des soldats, du peuple, des prêtres. Les femmes l'adoraient. Il avait cédé çà et là. Plus d'une aventure avait trahi ses penchants voluptueux, mais il n'avait donné aucune part de son cœur, si ce n'est à Marguerite de Valois et à Catherine de Clèves.

Catherine était veuve du prince de Porcien qui, dans sa courte carrière, avait été l'un des plus brillants chefs du protestantisme. Il avait été brave sur les champs de bataille et sage au conseil. Son parti le regrettait avec larmes. Il méritait d'être pleuré, car sa vie avait été un enthousiasme héroïque et son agonie fut le plus cruel des martyres. Au plus fort de sa maladie, il était jaloux, jaloux du duc de Guise. Sa

passion, longtemps contenue, éclata. Elle eut une explosion dernière qui émut profondément ceux qui environnaient le prince. Il appela sa femme à son chevet et lui dit : « Ma chère Catherine, la mort ne m'afflige que parce qu'elle me sépare de vous. Je pressens d'ailleurs ce qui bientôt arrivera. Vous êtes jeune, belle, et d'une richesse égale à votre naissance. Quand je ne serai plus, les prétendants vont se multiplier autour de vous. Je ne désapprouve pas d'autres liens. Seulement accordez-moi une grâce. Parmi tous ceux qui s'empresseront, choisissez. Je ne vous demande qu'une exception. Repoussez le duc de Guise, en souvenir de moi. Ne permettez pas, ma chère Catherine, que tout ce que j'ai le plus haï possède tout ce que j'ai le plus aimé sur la terre. »

La princesse, touchée déjà de tendresse pour le duc de Guise et déchirée de pitié pour son mari, balbutia quelques mots d'assentiment. Le prince resta incertain. Il expira dans les angoisses du doute et dans les tortures de la jalousie.

Le duc de Guise respecta d'abord les réserves imposées à la princesse par son deuil et par les recommandations navrantes de son mari. Peu à peu, cependant, le prince lorrain fut plus exigeant et la princesse plus faible. On alla jusqu'à rédiger les articles et les conditions du contrat des noces.

Tout était presque arrêté, lorsque le duc de Guise, qui faisait sa cour à la princesse Marguerite, se jeta d'un nouvel élan dans ce caprice. Ses oncles, les cardinaux de Lorraine et de Guise, le premier surtout, avaient allumé soudain l'amour de leur neveu aux

torches de l'orgueil. Le jeune duc avait compris qu'il ne s'agissait plus pour lui d'un amusement de galanterie, mais d'un mariage avec une sœur du roi. Il ne ménagea plus rien. Il ne se borna pas à négliger la princesse de Porcien, il l'outragea. « Qui pourra me faire épouser la princesse de Porcien, dit-il, pourrait me faire épouser une négresse. »

Marguerite était enchantée. C'était un triomphe de plus. D'ailleurs, en attendant d'autres hommages, elle était de loisir et le duc de Guise lui plaisait.

De ses quatre frères François II, Charles IX, Henri d'Anjou et François d'Alençon ; de ses deux sœurs : Élisabeth, reine d'Espagne et Claude, duchesse de Lorraine, tous d'une distinction si délicate, ce fut Marguerite qui eut le plus les dons de l'esprit et de l'imagination.

Son père Henri II avait caressé et gâté son enfance. Sa mère Catherine s'était montrée envers elle sèche et sévère. Marguerite, qui ne l'aimait pas, s'attacha à la gagner comme tout le monde. La jeune princesse se défendait et attaquait avec sa grâce. Séduire était son talent et son bonheur. Elle avait les plus hautes et les plus souples facultés de l'intelligence. Sa beauté était singulière. Elle ressemblait à une hétaire du siècle de Périclès plutôt qu'à une Française ; et à une Italienne de la familiarité de Léon X, son grand-oncle, plutôt qu'à une Grecque. Elle offrait un exquis mélange de tous les charmes de la femme, de la princesse et de la courtisane précoce. C'était une Aspasie adolescente de la renaissance.

Elle repoussa facilement le calvinisme qui fut quel-

que temps à la mode et qui lui paraissait trop austère. Aussi, lorsque son frère d'Anjou, qui se piqua un moment de huguenoterie, lui apportait des livres suspects, elle les remettait à madame de Curton, sa dame d'honneur, une catholique zélée qui se hâtait de les brûler. Catherine avait entretenu le catholicisme chez la princesse. Bien qu'elle-même incrédule, la reine mère voulait que ses enfants fussent catholiques, soit habitude, soit convenance, soit tradition, soit plutôt désir de ne pas disjoindre la foi de la famille royale de la foi des peuples.

Façonnée à tous les manéges, Marguerite était très-insinuante. Sa figure mobile, quoique noble, avait les expressions les plus adroites. Son teint éclatait sous le soleil de l'esprit qui ruisselait du front. Son nez, qui manquait un peu de finesse, aspirait puissamment la vie. Ses lèvres entr'ouvertes étaient injectées de filtres mortels. Ses yeux, si elle ne les voilait pas sous les longs cils de ses paupières, embrasaient de leurs rayons torrides.

Elle s'entretenait en italien, en espagnol, en latin même, dans l'occasion. Personne n'écrivait mieux en prose. Elle faisait bien les vers. Elle avait des soins infinis de toilette, des recherches de coiffure, des profondeurs d'hypocrisie, des futilités de décence qui allaient, comme son style, presque jusqu'au génie. Dans les salons du Louvre, on la jugeait une princesse accomplie. Son maintien y était modeste, ses regards baissés, sa conversation discrète et de la meilleure compagnie. Mais qu'elle se dédommageait bien de sa contrainte!

L'histoire qui doit tout connaître ne peut pas tout dire. Au fond, Marguerite n'était pas ce qu'elle paraissait. C'était une fille de Florence, de cette terre des Médicis, de cette Toscane qui roule en dessous des fleuves de feu et des traînées volcaniques, tandis qu'elle est semée au dehors de fleurs, de vignes, d'oliviers, de statues et de monuments.

A la date où nous sommes parvenus (1570), cette aurore des amours de Marguerite (était-ce la première, la seconde ou la troisième?), cette aurore qui jaillit, aux éclairs d'ambition des cardinaux lorrains, d'une double flamme de jeunesse et de plaisir, chez le duc de Guise et chez la princesse, fut délicieuse dans leur vie.

Ils se trouvaient partout, dans la chambre de la reine mère, dans les bals et dans les fêtes. Le duc d'Anjou, qui haïssait Henri de Guise, le menait perfidement aux réceptions intimes de Marguerite, puis envenimait auprès du roi les prétentions du prince lorrain. Une dame de Catherine de Médicis, la comtesse de La Mirandole, favorisait des rendez-vous plus secrets entre les deux amants. Elle avait engagé une correspondance fort active avec le duc de Guise, sous la dictée de la princesse, qui prenait elle-même la plume de temps en temps pour mieux épancher son cœur.

Une de ces lettres interceptée découvrit tout et fit scandale (juin 1570).

Le duc d'Anjou, coupable de connivence, éclata néanmoins très-haut. La reine mère ferma l'appartement de Marguerite à Henri de Guise, à la comtesse

de La Mirandole, au marquis de Mayenne, aux cardinaux de Guise et de Lorraine. Elle somma ces prélats de démentir toute rumeur de fiançailles possibles entre sa fille Marguerite et leur neveu Henri. Le roi présida jusqu'à minuit un conseil où le mariage projeté de sa sœur avec le prince de Béarn fut maintenu. « Il ne sera pas dit, s'écriait Charles, en frappant du poing les meubles, que Messieurs de Guise, moi régnant, troubleront ma paix et remettront mon État en rébellion. »

Cette fureur s'exaltant bientôt hors de toute limite, le roi prononça la mort du jeune duc. Son exclamation devient un arrêt. Charles s'adresse à Henri d'Angoulême, grand prieur de France et son frère naturel, qui était là. Il le charge de cette exécution. Il dépend deux épées de la muraille, les jette sur le tapis de sa chambre, et déclare au grand prieur qu'il veut être obéi. « Tiens, dit-il, voilà deux épées et de mes meilleures. Regarde-les : il y en a une pour te tuer, si, demain à la chasse, tu ne tues pas avec l'autre le duc de Guise. » Le grand prieur, qui n'avait au fond ni le courage du duel, ni le courage de l'assassinat, hésite, balbutie, s'excuse ; mais le roi, l'accablant d'injures, le traitant d'ingrat, de lâche, M. d'Angoulême se décide enfin et accepte cette mission de sang.

Marguerite vivait au centre de cet orage. Elle connaissait toutes les passions qui s'agitaient dans le roi et auprès du roi.

Charles IX voyait dans le duc de Guise un obstacle à sa réconciliation avec les huguenots qui prendraient

ombrage d'un mariage du prince lorrain et de Marguerite ; Catherine voyait en lui un rival de ses fils et de son pouvoir ; le duc d'Anjou, un supérieur d'influence auprès des catholiques, ce grand parti. Marguerite épouvantée ne balance plus. Elle renonce au mari en retenant l'amant. Elle prévient le duc de Guise des piéges qui l'entourent. Elle le supplie de ne pas s'exposer, d'éviter les bals, les chasses du roi. Elle le conjure de ne plus songer à leur union, de tout sacrifier, excepté l'amour.

Guise comprend la situation. Il se conforme aux mesures de prudence imposées par sa maîtresse. Il déjoue les meurtriers. Ils le cherchent partout, et partout il est absent. Le duc ne résiste que sur un point. Il ne peut consentir à ne pas épouser la princesse. Mais elle s'obstine, elle s'échauffe, elle exige de plus en plus : non-seulement il faut que le duc ne l'épouse pas, il faut encore qu'il épouse la princesse de Porcien, afin de rassurer le roi.

Elle écrit à sa sœur la duchesse de Lorraine. La duchesse vient à la cour, s'entend avec la mère de Henri de Guise, Anne d'Este, et toutes deux décident le mariage du jeune prince lorrain avec la princesse de Porcien. Catherine de Clèves avait été blessée dans ses sentiments, mais elle aimait. Rien ne fut donc facile comme de la ramener. Quand elle vit Henri de Guise à ses pieds, plus tendre, plus passionné qu'autrefois, lui demandant pardon, lui jurant une fidélité menteuse avec la duplicité d'un ambitieux et la chaleur factice d'un comédien aristocratique, elle crut tout et se rendit.

Princesse prodigue d'elle-même, et qui, lorsqu'elle donnait son cœur, ne gardait pas son âme. Née catholique, elle se fit protestante en épousant le prince de Porcien ; elle se refit catholique en épousant le duc de Guise, toujours prête à sacrifier, même Dieu à l'homme qu'elle adorait.

Le mariage fut célébré le 4 octobre 1570. Le roi y était avec toute sa cour. Le duc de Guise était mené par sa mère la duchesse de Nemours et par ses oncles, les cardinaux de Lorraine et de Guise ; la princesse de Porcien était conduite par le cardinal de Bourbon, par son beau-frère et par sa sœur, le duc et la duchesse de Nevers.

Ce mariage apaisa Charles IX. Assuré désormais de pouvoir unir Marguerite au prince de Béarn, il amnistia le duc de Guise qui ne le troublait plus dans ce grand dessein. Il lui accorda cent mille livres à toucher pendant quatre ans à la recette de Champagne, et il l'invita, lui et toute sa maison, aux noces royales qui eurent lieu, comme nous l'avons vu, à Mézières, deux mois après les noces du duc de Guise.

Les princes lorrains s'empressèrent de répondre à cette bienveillance du roi. Les chefs protestants, priés avec plus de faveur encore, s'étaient abstenus unanimement. Coligny et la reine de Navarre s'excusèrent sur les rigueurs de la saison et sur les difficultés d'une escorte pour ce long chemin de La Rochelle à Mézières. Trop faible, cette escorte ne les protégerait pas ; trop nombreuse, elle les compromettrait. Ils ne voulaient être ni téméraires, ni suspects.

Ces raisons furent bien interprétées. Le roi était en veine d'indulgence pour les protestants.

Il reçut avec distinction à Villers-Cotterets l'ambassade des princes luthériens d'Allemagne. Cette ambassade venait lui recommander les calvinistes de France comme des sujets fidèles et le traité de Saint-Germain comme l'arche d'Israël. Le roi écouta ces ambassadeurs, leur répondit et les congédia fort affectueusement.

Il s'en alla de Villers-Cotterets à Chantilly. Son intention fut de faire une avance à Coligny en s'asseyant au foyer du maréchal de Montmorency, dont l'amiral était le cousin germain et l'ami particulier.

Pendant que toutes ces nuances de la conduite du roi étaient senties à la cour, des persécutions éclatèrent, çà et là, au fond des provinces contre les protestants. Coligny et la reine de Navarre envoyèrent de La Rochelle à Charles IX un message afin d'attirer son attention sur ces désordres. La députation se composait de Briquemaut, de Cavagne, de Beauvais-la-Nocle et de Téligny. Téligny, quoique le plus jeune, était le plus influent parmi ses collègues. Il avait toute la confiance de Coligny qui l'avait formé de sa main et qui, avant d'en faire son gendre, en faisait son fils. Il avait eu l'art de plaire à Charles IX et à la reine mère. Il avait ainsi l'oreille des deux partis. Le portrait de Téligny explique bien ses séductions. Il y a dans cette physionomie une réserve et pourtant une ouverture qui annoncent le gentilhomme et le négociateur. Il manque peut-être à cette noble figure une circonspection plus inquiète, néces-

saire dans ces temps de ruse, de férocité et d'embûches.

Quoi qu'il en soit, Charles IX accueillit avec courtoisie tous les députés de La Rochelle et principalement Téligny. Il leur déclara qu'il veillerait fermement à l'édit de pacification et, comme gage de sa sincérité, il dépêcha des commissaires zélés dans tout le royaume.

Il expédia aussi à La Rochelle le maréchal de Cossé, un homme fort estimé de Coligny, pour s'entendre avec la reine de Navarre et avec l'amiral. Tous les griefs furent exposés mutuellement dans les meilleurs termes. Le maréchal, qui avait noté beaucoup de plaintes, en exprima une, à son tour, aux dernières conférences. Il blâma Coligny de se tenir à La Rochelle en défiance du roi, au lieu d'être généreusement et sans appréhension à la cour. Coligny répondit qu'il était encore absorbé par les affaires du protestantisme, mais qu'il ne renonçait pas au désir de porter bientôt à Sa Majesté l'hommage de son dévouement et de la reconnaissance de tout le parti réformé.

Le maréchal de Cossé partit de La Rochelle avec ces assurances de fidélité et Téligny y revint chargé de toutes les bonnes résolutions du roi à l'égard des protestants et de leurs droits. Charles IX avait même dévoilé ses projets sur les Pays-Bas et annoncé confidentiellement la guerre de Flandre.

Coligny tressaillit à ces espérances. La guerre de Flandre était le rêve de sa vie. Par elle cesserait la guerre civile et commencerait la guerre étrangère. Et

quelle guerre! La guerre sainte, la guerre contre le persécuteur Philippe II, la guerre pour le prince d'Orange, pour le protestantisme, pour la liberté de conscience, — la vraie guerre de Dieu.

Au fond, Charles IX la voulait, cette guerre, presque aussi vivement que l'amiral de Coligny. C'était une vengeance contre l'Espagne. Vengeance légitime, quand on connaît la situation, quand on a lu page par page, ligne par ligne, mot par mot, les énormes volumes des papiers d'État du cardinal Granvelle, volumes formidables, archives diplomatiques et sanguinaires du seizième siècle! Là paraît à nu la tyrannie besoigneuse de l'Espagne, sa parcimonie, son avarice, qui prête aux Valois à la petite semaine, chichement, sans délicatesse, sans grandeur, et qui oblige en les humiliant Catherine et ses fils. Cette famille royale, la plus illustre du monde, reçoit autant d'outrages que de ducats. Charles IX en gardait une rancune amère au gouvernement usurier et despotique de l'Espagne. Une autre raison pour le jeune roi de faire la guerre de Flandre, c'était la pensée, bien douce pour lui, de retirer à son frère d'Anjou, dont il était jaloux à mort, l'épée de la France pour la remettre à Coligny, ce grand capitaine avec lequel il ne pouvait avoir aucune rivalité.

Que feraient les Guise menacés dans leur existence même par la grandeur de Coligny? Que ferait Catherine de Médicis menacée dans son pouvoir? Que ferait le duc d'Anjou menacé dans sa gloire? Telles seront les complications de l'avenir.

En attendant, l'amiral, depuis la communication

de Téligny, ne songeait plus qu'à la guerre de Flandre. C'était une tentation irrésistible pour son cœur et pour son génie. Affranchir les consciences, élever la France de tout l'abaissement de l'Espagne, de la maison d'Autriche : voilà le double plan de Coligny, plan si vaste, que Richelieu est immortel pour en avoir accompli plus tard la moins belle moitié.

Oui, cette guerre de Flandre était la plus sublime des tentations pour Coligny. Charles lui en jeta une autre. Le maréchal de Biron suivit de près le jeune Téligny à La Rochelle. Il y venait proposer de la part du roi et de la reine Catherine un mariage entre la princesse Marguerite de Valois et le prince de Béarn. C'était le sceau suprême à l'édit de pacification, la fin des guerres civiles, le symbole de l'union inviolable des catholiques et des protestants.

Biron ne tarissait pas sur les avantages innombrables qui allaient naître de ce grand acte. Coligny souriait des lèvres, mais son visage restait soucieux.

Jeanne d'Albret fut profondément troublée. Elle répondit qu'elle avait besoin de réfléchir, qu'elle consulterait Dieu et que, si son devoir le lui permettait, elle serait heureuse de consentir à tout ce que voudrait le roi. Elle pria le maréchal, quoi qu'elle pût décider, de dire au roi combien elle était reconnaissante de l'honneur qu'il lui avait fait, honneur d'autant plus précieux pour elle qu'il tendait à consolider par la fortune de son fils la tranquillité de l'État.

Pendant les pourparlers qu'entraîna ce grand mariage, d'autres mariages se conclurent à La Rochelle.

La vieille ville religieuse et guerrière, dont les murs étaient flanqués de citadelles, dont chaque maison était une forteresse de foi et d'héroïsme, se détendit. Un rayon perça les brumes de la cité des soldats, des théologiens et des martyrs. Il éclaira les rues, les édifices, les créneaux et rougit d'une splendeur de fête ces pierres grises destinées aux boulets, aux démolitions, aux incendies, à toutes les chances sinistres des guerres civiles.

Cette sombre capitale du calvinisme, qui devait tant combattre et tant gémir encore, se prit à chanter d'autres refrains que les psaumes et à se réjouir entre les siéges et les massacres.

On y parlait, et c'était un souhait public, de quatre mariages qui se préparaient.

Le premier, celui du prince de Béarn avec Marguerite de Valois, demeurait en suspens.

Le second, celui du prince de Condé avec Marie de Clèves, fut ajourné. La jeune princesse, qui avait vécu à la cour de Navarre, était protestante. Elle était sœur de la duchesse de Guise et de la duchesse de Nevers. Toutes étaient charmantes et on les appelait les trois Grâces.

Les deux autres mariages furent celui de Coligny avec la baronne d'Anton et celui de Téligny avec Louise de Châtillon, fille aînée de l'amiral. Ces mariages s'accomplirent le même jour, dans le même temple, aux mêmes flambeaux, sous les auspices de la reine de Navarre, au milieu de l'escorte des princes de Béarn, de Condé, de Nassau, et de l'état-major protestant des guerres civiles.

La baronne d'Anton était une jeune veuve, fille du comte d'Antremont, l'un des plus grands seigneurs de Savoie. Elle avait une naissance illustre, des biens immenses et une âme supérieure. Elle avait refusé des princes, elle voulut épouser l'amiral. Elle s'était éprise de lui sur la renommée des choses extraordinaires qu'il avait faites et dites. Elle lui écrivit simplement qu'elle l'aimait et qu'elle serait fière de porter le grand nom de Coligny.

L'amiral, poussé par ses amis et par son parti, touché lui-même de tant de cœur, répondit à madame d'Anton qu'il regarderait comme le meilleur prix de ses travaux de l'avoir pour mère de ses enfants et pour compagne de sa vie.

Le duc de Savoie ne l'entendait pas ainsi. Dès qu'il sut le projet de madame d'Anton, il s'y opposa indirectement. Il rendit un décret par lequel il défendait à tous ses sujets de se marier à l'étranger sans son consentement, sous peine de la confiscation. Madame d'Anton ne fut pas indécise une minute. Elle brava tout, le séquestre de ses biens, les périls d'une captivité, la colère de son souverain. Elle s'échappa intrépidement par les sentiers des Alpes et elle arriva brisée de fatigue et d'émotion à La Rochelle. La reine de Navarre la reçut en mère et Coligny l'épousa. Le saint amour qu'il ressentit enchanta d'une lueur les funèbres mois qui le séparaient du martyre.

Son bonheur se redoublait dans le bonheur de sa fille qui avait épousé Téligny. L'amiral les avait don-

nés l'un à l'autre. Avant d'être son gendre, Téligny était son enfant d'adoption. Il l'avait nourri et instruit; il en avait fait un gentilhomme accompli et le plus séduisant des négociateurs calvinistes.

Dès 1569, l'amiral avait indiqué cette alliance à sa fille. Il était hors la loi et sa tête était désignée aux assassins par le parlement de Paris. C'est alors qu'il écrivit son testament auquel nous empruntons ce paragraphe d'une délicatesse si profonde : « Suivant les propos que j'ay tenus à ma fille aînée, je lui conseille, par les raisons que je luy ay dites à elle-même, d'épouser M. de Téligny, pour les rares et bonnes parties que je connais en luy, et, si elle le fait, je l'estimerai bienheureuse; mais en cecy je ne veux user d'authorité ni de commandement de père. Seulement, je l'advertis que, l'aimant comme elle a pu éprouver que je l'aime, je luy donne ce conseil pour ce que je pense que ce sera son bien et contentement; ce que l'on doit plustost chercher, en toutes choses, que les richesses. » Nobles paroles qui peignent l'amiral, et qui, en exprimant l'estime de ce grand homme, sculptent Téligny à jamais dans l'immortalité de l'histoire!

Le seizième siècle ne doit pas être seulement regardé, mais pénétré. Tout y va à l'œil ou à l'âme, et, sous le pittoresque, palpite le pathétique. A Mézières, à Paris, à La Rochelle, il n'y a eu que bals, joûtes et costumes merveilleux. Ce moment, le plus terrible de l'humanité, est fécond en noces. Elles sont éblouissantes; elles sont plus maudites encore. Ces fêtes voilent des catastrophes, et sous les fleurs de

ces lits de délices, au fond de ces alcôves d'or, il y a des cercueils.

Toutes ces lunes de miel sont offusquées de nuages noirs et sanglants.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME

Coligny en deuil de son frère, le cardinal de Châtillon. — Députation de Briquemaut et de Cavagne auprès du roi. — Seconde députation de La Noue, de Téligny et de Ludwig de Nassau. — Bonnes paroles de Charles IX. — Coligny, dans les probabilités de la guerre de Flandre, confie une flottille à La Minguelierre et demande la rentrée au pouvoir du chancelier de L'Hôpital. — Ce grand magistrat retiré dans sa terre de Vigmay. — Il y prévoit les catastrophes publiques. — Il n'est pas rappelé. — Coligny à la cour. — Sa faveur auprès du roi. — La guerre de Flandre. — Le prince de Béarn, Marguerite de Valois. — Leurs portraits. — Préliminaires de mariage. — Hésitations et pressentiments de Jeanne d'Albret. — Sa mort.

Coligny était en deuil du cardinal Odet de Châtillon qui, revenant d'Angleterre en France, avait été empoisonné à Southampton par un valet de chambre stipendié pour ce crime. Fatal présage!

Ce qui ajoutait à la douleur profonde de l'amiral, le survivant désolé de ses frères, c'était le danger des protestants.

Beaucoup d'entre eux avaient été, au mépris de l'édit de pacification, insultés, blessés, et même tués, dans le tumulte d'Orange et dans le tumulte de Rouen.

De concert avec la reine de Navarre et les princes, Coligny envoya au roi Briquemaut et Cavagne chargés de réclamer une réparation. Charles n'hésita pas à l'accorder. Il fit pendre quelques-uns des persécu-

teurs. Il déclara que le plus sévère gardien des édits, ce serait lui, le roi, et que, pour cette besogne, il vaudrait dix chanceliers. Briquemaut et Cavagne n'espéraient pas tant.

Le roi était alors à Fontenay, en Brie, avec la jeune reine Isabelle, la reine mère et toute la cour. Une autre députation, plus importante que celle de Briquemaut et de Cavagne, était partie de La Róchelle. Elle s'arrêta au château de Lumigny, à une lieue de Fontenay. Les principaux membres de cette députation étaient les meilleurs amis de l'amiral. Chacun d'eux était un autre lui-même. C'étaient La Noue, Téligny, et le comte Ludwig de Nassau qui voyagea sous un déguisement. Averti de leur présence au château de Lumigny, le roi s'échappa, un matin, de Fontenay avec sa mère, les maréchaux de Montmorency et de Damville; il rejoignit les députés de La Rochelle et leur accorda une longue audience où ils l'entretinrent surtout de la guerre de Flandre. Le comte de Nassau, en son nom et au nom du prince d'Orange, son frère, développa tous les avantages de cette guerre. C'était la diminution de l'Espagne, la réconciliation des partis et des religions en France; c'était l'accroissement du royaume de Charles IX depuis les frontières de la Picardie jusqu'à la ville d'Anvers. Charles parut convaincu, mais il ne s'engagea point. Il dit, à plusieurs reprises, soit au comte de Nassau, soit à Téligny, qu'avant de rien décider, il lui fallait se concerter avec l'amiral qu'il avait d'avance choisi pour son général en chef.

L'entrevue se termina sur ces paroles et le roi s'en

retourna de fort bonne humeur à Fontenay. Il fut d'une courtoisie marquée pour les députés protestants pendant tout leur séjour, et, en se séparant d'eux, il les pria d'être les interprètes de ses amitiés auprès de sa tante la reine de Navarre, et de ses cousins les princes de Béarn et de Condé. Il remit aussi à Téligny pour l'amiral une lettre où il invitait ce grand homme, qu'il nommait son père, à quitter La Rochelle, afin d'être, à la cour, son hôte et son conseiller.

Coligny, attiré par ce mirage de la guerre de Flandre, charmé des conversations, de la lettre et des instances du roi, pressentit que La Rochelle ne le retiendrait pas longtemps. Dans cette prévision il équipa une flottille, qu'il confia au marin le plus intrépide et le plus intelligent qu'il connût, à La Minguelierre, un héros du calvinisme et de la mer. L'amiral lui ordonna de croiser pour les Indes occidentales et d'observer tous les passages par où, à un moment prochain, il pourrait fondre sur les territoires espagnols de l'Amérique. Coligny créait ainsi des embarras transatlantiques à Philippe II, afin de le mieux affaiblir dans les Pays-Bas.

Non content de cette diversion, l'amiral songea aux garanties qui lui seraient indispensables à l'intérieur pendant la guerre. Où trouver l'homme inflexiblement honnête capable d'assurer la justice, la tolérance aux familles des protestants qui combattraient en Flandre? Il n'y avait pour cela que le chancelier de L'Hôpital.

Coligny sollicita sa rentrée au pouvoir. L'Hôpital

avait remis les sceaux et déposé les insignes de ses hautes fonctions en 1568. A quelle occasion, on le sait. Pie V avait concédé à Charles IX le droit de vendre des biens d'église pour cinquante mille écus d'or de rente, à la condition que le prix de ces aliénations serait employé *à l'œuvre sainte de l'extermination des hérétiques.* C'étaient les termes et les intentions de la bulle. L'Hôpital la repoussa éloquemment, obstinément. Son opposition le précipita. Il eut le bonheur qu'il avait tant mérité, de descendre de son siége fleurdelisé dans une question de conscience.

La disgrâce ne lui pesa point. Il avait fait son devoir. D'ailleurs, L'Hôpital était un de ces hommes rares qui aiment à souffrir de leur vertu.

Il n'était pas riche. Il se retira modestement dans sa petite terre de Vignay, près d'Étampes. Nous qui, depuis si longtemps, haletons dans l'air de feu des guerres civiles et qui bientôt traverserons la fournaise de la Saint-Barthélemy, reposons-nous avec L'Hôpital sous la fraîcheur de ses arbres. Sa résidence de Beauce n'est pas la grande nature, mais nous nous y ranimerons un peu.

L'Hôpital avait toujours soupiré après la campagne.

Tout jeune, lorsqu'il eut rejoint son père en Italie, la beauté des paysages le consolait de l'exil. Il atteignit Milan qui soutint un long siége. Son père, qui redoutait pour lui l'oisiveté d'une ville où l'on se battait et où l'on s'amusait, mais où l'on ne travaillait pas, le fit déguiser en voiturier, lui mit un fouet à la

main et l'envoya en compagnie de vrais voituriers et postillons, jusqu'à Padoue, la cité savante où il étudia six ans le droit. L'Hôpital courut de grands dangers dans ce voyage, surtout au passage de l'Adda; eh bien, la variété des sites, la douceur des vallées, la majesté des montagnes lui cachaient les périls et il oubliait qu'il était sans famille et sans patrie

Plus tard, avocat, conseiller au parlement, et surintendant des finances, n'ayant pas un sillon à lui, il acceptait l'hospitalité dans certaines résidences rustiques des environs de Paris, soit à Saint-Maur chez le cardinal du Bellay, soit près de Montlhéry chez le chancelier Olivier, soit à Vitry, chez son beau-père le lieutenant criminel Morin.

Pendant dix mois, il se dévouait tout entier à ses devoirs de juge. Même en hiver, il venait à pied au parlement avant sept heures. Un serviteur ou un clerc le précédait avec un flambeau. Les conseillers qui logeaient plus loin du palais s'y transportaient montés sur des mules dont les grelots résonnaient sur leur route. Chacun avait aussi un serviteur ou un clerc qui marchait devant lui avec une torche. Ces clercs qui gardaient les mules dans les cours durant les audiences étaient connus sous le nom de pages du palais.

L'Hôpital arrivait le premier à son poste, et partait le dernier. Les séances du matin étaient marquées par des sabliers depuis sept heures jusqu'à dix. A dix heures, les huissiers avertissaient les conseillers qui s'acheminaient vers le dîner fixé alors à onze heures. Puis les audiences recommençaient, le long du jour,

jusqu'à souper. « N'étais-je pas toujours, dit L'Hôpital, le moins prompt à me retirer? Me voyait-on, comme tant d'autres, errer çà et là dans les salles et m'impatienter contre le sable trop lent à s'écouler? Je restais immobile sur les fleurs de lis. Mon exemple a été longtemps cité pour modèle. »

Ce qui rendait admirable cette patience de L'Hôpital, c'est qu'elle lui coûtait plus qu'à personne. Né pour un plus grand théâtre, cette carrière de conseiller lui était pénible. Son génie souffrait dans un horizon trop borné. Les passions des plaideurs l'affligeaient. La déclamation et les cris des avocats l'importunaient. Cette nécessité d'une même fonction sans cesse renaissante lui semblait la pierre de Sisyphe. « Cette pierre, disait-il, que je suis obligé de rouler depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et que le lendemain je retrouve au bas de mon rocher, m'accable de sa pesanteur. »

Aussi comme il saluait du cœur les vacances de chaque année! Il s'en allait le plus souvent chez son beau-père, à Vitry, dans les environs de Choisy, avec sa femme et sa fille. Il s'installait gaiement autour de ce foyer sévère où, par une influence secrète, il fléchissait l'humeur du maître, aussi acerbe aux protestants que L'Hôpital leur était indulgent. Le lieutenant criminel s'amollissait au contact de son gendre. Il souriait presque de ses lèvres fines comme des lames, ordinairement taciturnes dans leurs plis cruels, excepté lorsqu'elles prononçaient des réquisitoires d'exil ou de mort.

L'Hôpital écartait toute préoccupation de science.

ou de métier. Il se détendait dans les lettres profanes et sacrées. Il lisait Xénophon, Platon, Homère. Il se recueillait dans l'Écriture sainte ; il en tirait des préceptes, des conseils et des consolations pour les orages et les blessures de son âme.

L'Hôpital lisait ses vers aux voisins que sa présence attirait à Vitry. Il causait de politique et de jurisprudence. Il sondait dans leurs variétés et dans leurs profondeurs le droit coutumier, le droit canonique et le droit éternel qu'il suivait de principe en principe, montant toujours, sur les grandes ailes de son intelligence, jusqu'aux origines d'où les lois découlent. Il goûtait mieux ces instants lumineux de rêverie et de conversation au milieu des jardins.

Le matin, il travaillait. Du dîner au souper ce n'était que promenades, échanges de sentiments et d'idées intarissables, « dans les allées de pins, sous les cyprès en forme de cône, ou bien sous les platanes si chers à Socrate. »

Il allait des vallons aux collines. Il s'avançait silencieusement sous le dôme mobile des bois et il se couchait parmi les herbes, au bord des eaux courantes.

Il a décrit lui-même, çà et là, ses simples plaisirs dans ses épîtres latines qui sont avec son testament les mémoires de sa vie.

Il avait donc senti la campagne bien avant d'avoir une terre à lui. Mais quand il eut Vignay, il éprouva comme une ivresse de la nature. Il se mêlait à cette joie des champs un bonheur naïf de propriétaire et de seigneur qui se répandait en bienfaits autour de lui.

Il secourait les malades, soulageait les pauvres. Il plantait, il semait, il s'entretenait avec les paysans et conviait ses amis à Vignay.

« Amis chers, que vous offrirai-je? Ce n'est point sans doute le luxe, ni les délices de Paris : vous en êtes rassasiés. La modicité de mon domaine ne me permettrait pas de vous traiter d'une manière somptueuse. Ce domaine, qui n'est ni riche, ni vaste, fournira des mets vulgaires à des convives sobres. Vous y trouverez de l'agneau, du veau, des cochons de lait, des pommes, des noix, des fèves, des pois, des navets, enfin du vin que ma femme elle-même a soigné. Le fermier de la vallée voisine et le marché fameux de Meysse nous donneront le reste. »

Seul, L'Hôpital n'était pas si magnifique. « Le bouilli, dit Brantôme, c'était tout son ordinaire pour le dîner. »

« Ma maison, continue L'Hôpital, suffit à loger le maître et trois ou quatre de ses amis. Elle est proportionnée à l'étendue des fonds. La table y sera ornée plus splendidement que de coutume. Ma femme a apporté une salière d'argent de la ville qu'elle y reportera. Nous avons des serviettes fines et nos lits ont de bonnes couvertures. Voyez-vous, à deux pas de nous, cette plantation d'ormes si bien alignés et qui nous défendent du soleil? C'était un champ à blé sous l'ancien maître. Ma femme à son arrivée en changea la destination; elle l'ajouta à la forêt dont elle augmenta ainsi l'ombrage. »

Là, L'Hôpital jouait avec la muse latine, s'oubliait avec Horace ou Virgile. Il ne chassait pas. Il n'avait

d'autres chiens que les chiens du bétail et des granges. Lui-même nous apprend toutes ces choses avec un charme de bonhomie incomparable.

Ce qu'il regrettait le plus à Vignay, c'étaient les sources, qui auraient rafraîchi les yeux et où les bergers auraient pu se désaltérer avec leurs troupeaux. Mais non. « Mes troupeaux, dit L'Hôpital, boivent les eaux de pluie qu'on a ramassées dans des citernes. Un puits suffit pour les colons et pour le maître. Pourquoi désirerais-je des fontaines et des prés verts? Iraije accroître mon amour de la campagne? Si je n'étais privé de cet agrément de l'eau, on me verrait fixer ici mon séjour, et dire un éternel adieu à la ville, au palais et à mes amis. »

Il écrit ailleurs : « J'ai choisi Sparte; il faut habiter Sparte. »

L'historien qui aime L'Hôpital a pu encore visiter cette Sparte de Beauce. Il a pu se rendre de Paris à Étampes, d'Étampes au hameau de Champmoteux, et s'avancer, par une antique avenue de chênes, jusqu'à Vignay, au pied de deux portes, l'une très-petite, l'autre très-grande, qui s'ouvrent, en face, sur la ferme; le château est sur la gauche.

La ferme est la même que du temps de L'Hôpital. Le château est le même aussi, mais désert, presque en ruine. L'herbe pousse jusqu'au perron dont une double branche de fer accompagne les marches dégradées.

Le rez-de-chaussée se compose des appartements d'apparat. Il y a un fort beau salon. Le portrait de L'Hôpital le décore. La physionomie du chancelier

est stoïque et miséricordieuse. Son front chauve est labouré de rides, ses yeux sont méditatifs. Son sourire, d'une clémence austère, luit sur sa barbe auguste et grisonnante. Rien de plus noble et de plus effilé que les mains dont la droite pose sur un coffret fleurdelisé qui contient les sceaux de l'État. Dans son cadre, ce grand homme ressemble à un Christ de la loi.

Au premier, se lézardent les chambres de la famille, celles des amis; la chambre de madame de L'Hôpital, de sa fille, de son gendre et de leurs enfants, la chambre de Christophe de Thou, un approbateur trop servile de la royauté, la chambre de Mondoré, un mathématicien et un poëte, les chambres d'Arnould Ferrier, de Jacques Du Faur, ces métaphysiciens du droit, et la chambre de Cujas, le plus grand des jurisconsultes, s'il n'avait peut-être un égal dans Dumoulin. Sans croire qu'une chambre particulière fût réservée à chacun de ces hommes supérieurs, c'est assez de savoir qu'ils ont habité sous ces voûtes

La plus intéressante de toutes ces chambres, celle de L'Hôpital, est à l'un des angles du château. Elle donne d'un côté sur le parc, et, de l'autre, sur la vieille ferme. Elle est flanquée de deux cabinets où madame de L'Hôpital et une garde couchaient lorsque le chancelier était malade. Une quatrième pièce, la bibliothèque, complétait l'appartement du chancelier à Vignay.

C'est là, dans cette bibliothèque silencieuse, que L'Hôpital s'est tant recueilli. C'est là qu'il a tant pensé, tant aimé, tant combiné, tant gémi. C'est là qu'il avait couronné, par des commentaires malheu-

reusement perdus, ses ordonnances monumentales, germes glorieux de nos codes. C'est là qu'il a prévu les malheurs publics et qu'il s'est efforcé en vain de les conjurer. C'est là qu'il en a appelé des implacables passions des partis à la Providence qui permet le mal ici-bas et qui le consumera dans les évolutions futures des destinées humaines.

L'Hôpital n'abdiqua jamais l'idéal divin. Il y a cru, il l'a adoré, et voilà pourquoi il le possède certainement aujourd'hui.

Chose touchante, le réduit le plus humble, le plus simple du château avait été choisi par L'Hôpital. Le chancelier demeurait dans un coin et y occupait le moins de place possible. Quelle modestie dans cette grandeur morale! L'Hôpital au reste avait raison. Il pouvait se contenter du plus étroit espace, bien sûr qu'il était d'y embrasser l'Infini.

Vignay, ce château solitaire et délabré, est un grand souvenir rustique et civique au-dessus d'un océan de blés. On y respire dans les souffles l'âme exquise de L'Hôpital.

De cette retraite, où le chancelier jouit d'abord de la disgrâce comme d'un bienfait, il ne contempla bientôt plus qu'avec anxiété les affaires publiques. Il se méfiait de la paix de Saint-Germain. Il redoutait l'Espagne et Rome, la perfidie blasée de Catherine, la violence frénétique de Charles IX, la corruption féroce et vénale des courtisans, le machiavélisme impie des seigneurs, l'effervescence barbare et sincère des masses. Le dévouement n'était pas éteint en lui, mais sans emploi. L'Hôpital n'aurait pas reculé devant le

devoir. Il aurait tenté encore de s'interposer dans ce suprême péril de la France.

Le témoignage de ses craintes sinistres pour l'État, de son dégoût d'un siècle sanguinaire, de son courage jamais rebuté, jamais lassé, L'Hôpital l'a tracé en paroles de flamme.

Dans une élégie sur Jacques Du Faur, un vent de terreur agite les rares cheveux de l'Hôpital et ses lèvres sont prophétiques. Il prédit avec une clarté formidable les fléaux qui s'avancent. La Saint-Barthélemy est proche.

« Quoi! il est mort si près de moi et sans moi, Jacques Du Faur, mon meilleur ami, mon contemporain, mon camarade d'enfance! Il connaissait mes plus secrètes pensées, je connaissais les siennes. Nous avions constamment vécu en frères et jamais le moindre nuage n'avait séparé ni refroidi notre tendresse réciproque. Nos bons et nos mauvais jours avaient été fidèlement mis en commun, et nous étions arrivés à cet âge suprême où l'amitié est douce.

« Nous avions vu avec douleur la France en proie aux désordres d'une guerre qu'on avait entreprise contre notre avis. Quoique bien tard, Dieu a rendu la paix à la terre....

« Ils n'ont cependant pas déposé leur caractère farouche; la haine embrase leurs cœurs. Ils ressusciteront bientôt la guerre par de nouveaux crimes. Tu es heureux, mon cher Jacques, d'avoir été désigné le premier pour les demeures éternelles. Tu ne seras pas témoin des maux qui nous sont réservés et qui surpasseront peut-être ceux que nous avons déjà

soufferts. La vengeance céleste nous a été cruelle et pourtant elle n'est point assouvie.

« Ombre sacrée! tu me précèdes, je te suis. Puisse un même séjour nous rassembler à jamais! »

Il y a de L'Hôpital une autre épître à Arnould du Ferrier, et cette épître, qui est de 1571, a une grande importance historique.

« Ma lettre, cher du Ferrier, sera aussi peu positive que les événements actuels.

« Le roi a quitté Paris : il allait chasser en Bretagne dont on dit les vastes forêts pleines de bêtes sauvages. Faux prétexte! le but était une réconciliation avec les jeunes Bourbons et l'amiral. Nos puissants du jour en ont été épouvantés; car si M. de Châtillon trouvait une occasion de baiser la main du roi, il lui soufflerait deux ou trois mots à l'oreille et lui apprendrait de quels dangers le trône est menacé. Il relèverait l'autorité souveraine, et prendrait les rênes de l'État que les mains trop faibles du jeune prince ne peuvent diriger.

« On parlait aussi de moi, et ce n'était pas sans raison. Je ne sais quelles intentions tombées de la bouche du prince avaient troublé la cour; mais la ruse s'est chargée de dissiper cette fumée. Je puis donc encore jouir de la liberté que je tiens du ciel. Les méchants et les égoïstes en plaisantent; les sincères amis du roi gémissent. Ah! qu'ils sont rares, du Ferrier, ceux qui s'inquiètent de la patrie! »

Il y en avait deux surtout que ce noble tourment dévorait. Et ces deux hommes étaient deux grands hommes : L'Hôpital et Coligny. Tandis que l'amiral

sollicitait la rentrée du chancelier aux affaires, le chancelier désirait de tout son patriotisme le ministère de l'amiral. Sublime instinct des cœurs héroïques qui se cherchent, et se souhaitent dans les crises politiques et religieuses !

Mais Coligny échoua. L'Hôpital resta relégué à Vignay dans les mélancolies d'un sage, dans les angoisses d'un citoyen. L'amiral, au contraire, caressé, fêté, allait s'engager dans le cercle de fer où se fondaient des balles, où s'aiguisaient des poignards et où la cour ambiguë des Valois l'attendait entre les meurtres et les débauches.

Ludwig de Nassau et Téligny, à leur retour des conférences de Fontenay et de Lumigny, n'avaient pas manqué de raconter à l'amiral l'estime, les bontés, l'enthousiasme du roi pour lui. La lettre de Charles IX confiée à Téligny, une autre lettre apportée par le maréchal de Cossé, les nouvelles assurances de ce maréchal, toutes ces circonstances réunies vainquirent les appréhensions de Coligny. Un billet pressant du maréchal de Montmorency, son ami, son cousin germain, dont il connaissait la circonspection, acheva de convaincre l'amiral. Il résolut de quitter La Rochelle pour Blois, où résidait la cour.

Il se mit en route avec le maréchal de Cossé. Cinquante gentilshommes l'accompagnaient. Le roi lui avait prescrit lui-même ces précautions comme une sûreté et comme un honneur, de sorte que l'amiral arriva moins en seigneur qu'en souverain.

Le roi était-il sincère ? Je n'hésite pas à le supposer tel. Non, Charles n'entoura pas Coligny de

tant de magnificences pour l'immoler, à la façon des victimes expiatoires que les antiques sacerdoces paraient de fleurs et de bandelettes avant de les égorger à l'autel.

Charles IX, c'est une certitude pour moi, se rattachait alors aux Montmorency et au tiers parti. Le mariage du prince de Béarn, les alliances protestantes avec l'Angleterre et avec l'Allemagne, la conquête de la Flandre enfin, étaient les passions du roi. Il aspirait à gouverner seul, à secouer la fausse gloire de son frère d'Anjou, à repousser la suprématie de sa mère. Il lui fallait pour cela un grand ministre, un grand homme d'État, un grand capitaine. Il n'y avait que M. l'amiral qui eût toutes ces auréoles. Voilà pourquoi Charles l'avait choisi.

Aussi, lorsque, le 12 septembre 1571, Coligny descendit au palais de Blois, avec quels transports fut-il accueilli par Charles ! A ceux qui voulaient le retenir à La Rochelle l'amiral avait dit : « Je me fie en mon roi, en sa parole : autrement, ce ne serait pas vivre que de vivre en de telles alarmes. Et d'ailleurs mieux vaut mourir d'un brave coup que de vivre cent ans en peur. » Coligny dut se féliciter de cette résolution magnanime en cette première entrevue. Introduit sans retard, comme il se jetait aux genoux du roi, en signe de dévouement, le roi le releva, l'embrassa trois fois, appuyant ses joues fraîches contre ces joues vénérables, parlant à l'amiral d'un accent ému, le nommant son père, s'écriant que ce jour de réconciliation était le plus beau de son règne, puisqu'il lui rendait le plus grand de ses capitaines,

le sauveur de l'État. « Mon père, ajouta-t-il avec grâce, nous vous tenons maintenant, nous ne vous lâcherons plus. » L'amiral convint depuis que ces mots l'étonnèrent un instant, mais il n'en voulut croire que le sens le plus bienveillant.

Tout charmé encore du respect et des caresses du roi, Coligny alla saluer la reine mère. Elle le reçut avec un demi-plaisir et une demi-franchise. Elle était piquée du dédain que Philippe II n'avait pas ménagé à la maison de France, en rompant le mariage de Sébastien, roi de Portugal, et de la princesse Marguerite. C'était se venger de Philippe, en quelque sorte, que de fêter l'amiral, l'ennemi de l'Espagne, le représentant des alliances anglaise et allemande. Catherine, à moitié sincère, à moitié fourbe, sentit à la fois et simula l'effusion. Le duc d'Anjou, chez qui l'amiral se présenta, usa, lui, d'une entière hypocrisie dans ses compliments au grand homme qui venait lui enlever l'épée du commandement. Quoi qu'il en fût, un rayon de faveur illumina Coligny dès son apparition, et la cour, toujours prête aux apostasies, l'environna d'hommages.

Le roi donnait l'exemple.

Il réintégra Coligny dans toutes ses dignités. Il lui envoya cent mille livres pour l'indemniser de ses pertes durant la guerre. Il lui restitua les meubles précieux pillés à Châtillon. Il lui accorda les revenus d'un an de tous les bénéfices du cardinal Odet si tragiquement empoisonné en Angleterre.

Tout ce qui appartenait de près ou de loin à Coligny fut comblé. De splendides présents à Téligny et

à Briquemaut attestèrent l'amitié de Charles pour l'amiral. Cavagne eut une charge de maître des requêtes. Beaucoup de gentilshommes protestants ruinés obtinrent des gratifications royales. Pour Coligny, nommer quelqu'un, c'était le pourvoir.

Il exerça cette influence en grand.

Il fit écrire par Charles IX au duc de Savoie, lequel avait frappé d'exil et de confiscation tous ceux de ses sujets de Bresse qui avaient suivi les drapeaux de Coligny. Le roi, sur la prière de l'amiral, prit en gré la cause de ces braves huguenots et il la plaida si bien auprès de leur duc irrité, qu'il la gagna. Charles fléchit ce prince et les bannis hérétiques et héroïques rentrèrent sous leur ciel et sous leur toit, dans leur patrie et dans leur champ.

Ce n'est pas tout. Il subsistait un monument de honte, pour les calvinistes, dont Coligny sollicita la démolition. Ce monument était une croix, appelée croix de Gastines, et située rue Saint-Denis. Elle rappelait un événement sinistre.

Elle occupait l'emplacement d'une maison où demeurait, il y avait trois ans à peine, un riche marchand très-estimé dans sa profession. Ce marchand, Philippe Gastines, s'était converti aux opinions nouvelles. Il avait reçu chez lui ses frères protestants et il y avait fait la cène selon le rite de Calvin. C'en était trop. Gastines fut accusé, jugé et condamné au dernier supplice avec son fils et son beau-frère. L'arrêt s'exécuta et ces malheureux furent pendus le 30 juin 1569. La maison fut rasée. Le bourreau sema du sel sur ce terrain ravagé et une pyramide sur-

montée d'une croix y fut bâtie, afin de perpétuer ce souvenir barbare.

Or, la croix de Gastines était pour les catholiques le symbole d'un triomphe et pour les protestants le symbole d'une flétrissure.

S'autorisant de la paix de Saint-Germain, des hautes convenances politiques et morales que violait cet orgueilleux emblème d'un crime, Coligny réclama vivement contre la croix de Gastines et obtint qu'elle disparût.

La mesure était délicate à exécuter. Charles IX désirait satisfaire les protestants, mais il ne voulait pas provoquer les catholiques. On enleva de nuit la croix de Gastines. Le lendemain, quand la plèbe n'aperçut plus le signe de sa victoire odieuse, elle cria : Trahison, et se rassembla pour le rétablir. Il y eut une émeute furieuse. Le maréchal de Montmorency fut obligé d'ordonner une rude charge et l'on balaya, l'épée au poing, ces hommes avinés et rugissants, dont plusieurs restèrent sur le pavé. Force demeura au parti modéré, à Coligny, à la conscience publique et au roi.

Cependant le duc de Guise, qui s'était retiré à l'approche de Coligny, ranima la querelle de sa maison contre l'amiral, se montra en tumulte à Paris avec ses bandes et compromit la concorde naissante qui souriait tant à Charles IX. Ce prince menaça de son indignation le duc de Guise et le duc ajourna encore une fois sa vengeance. Ses soldats se dispersèrent avec ordre. Les uns partirent pour la Champagne, les autres pour la Lorraine. Le plus

grand nombre ne quitta point la capitale du royaume. Ils y établirent leurs quartiers, soit à l'hôtel de leur duc, soit aux cloîtres, soit aux sacristies, soit aux presbytères. Partout où logeait une robe noire, il y avait un abri et un toit pour les hommes de M. de Guise. Coligny, qui allait et venait, et qui était au château de Châtillon, se contenta d'en augmenter la garnison, après avoir prévenu le roi.

Cet enfant épileptique et ce grand homme étaient nécessaires l'un à l'autre.

Charles désirait s'affranchir de sa mère et de son frère. L'amiral seul était de taille à l'y aider. L'amiral souhaitait de maintenir l'édit de pacification et de frapper l'Espagne en Flandre. Le roi seul était capable de le soutenir dans une telle entreprise.

Coligny avait horreur des guerres civiles. Il en voyait le terme dans son retour auprès de Charles IX. Il rêvait une guerre étrangère, la plus patriotique des guerres, puisqu'elle réunirait sous son commandement les catholiques et les huguenots dans une émulation fraternelle. Ce plan lui était commun avec le roi. Ils en étaient épris tous deux. Charles avait une nature mobile et passionnée d'artiste aussi frémissante pour le bien que pour le mal.

Cette fois, il fut saisi de la grandeur du dessein. L'amiral l'intéressait de plus en plus à la perspective de cette guerre de Flandre, dans laquelle il y avait à honorer la France autant qu'à l'accroître, en réconciliant les factions, en écrasant Philippe II, le bourreau des protestants, et le duc d'Albe, le valet du bourreau de l'Escurial.

Coligny sentait les périls et la beauté de son rôle. Il était à la veille peut-être de recueillir la récompense de toutes ses luttes, de toutes ses vertus. Il allait combattre l'éternel ennemi, et il l'allait combattre, pour le roi, pour la nation, avec tous les enfants d'une patrie qui lui était si chère. Son vieux sang, réchauffé par de telles espérances, brûlait de se répandre dans cette juste cause.

A travers les élans de son austère enthousiasme, l'amiral avait trouvé des accents vrais, éloquents, persuasifs. Il n'avait pas seulement convaincu à fond le roi, d'ailleurs préparé à merveille, il l'avait électrisé. Les Pays-Bas, enlevés à Philippe II, devaient être partagés entre Charles IX et le prince d'Orange. Au prince la Hollande, la Zélande et la Frise; au roi, toute la contrée qui s'étend de la Picardie à la ville d'Anvers. Tel était ce grand projet. Cette guerre contre l'Espagne était la pensée fixe de Charles IX, comme celle de l'amiral; pour l'amiral, c'était le plus sacré des devoirs; pour le roi, c'était une frénésie d'indépendance, une partie de chasse héroïque.

Beaucoup des amis de Coligny néanmoins ne partageaient pas sa sécurité apparente. Une foule de gentilshommes lui écrivaient des provinces, afin d'éveiller sa prudence. Les courriers se succédaient, les lettres pleuvaient à son hôtel. Quelques-uns lui parlaient à l'oreille. Il était sourd à tout et à tous. Francourt lui prédisant une mort violente, Coligny répondit : « Qu'importe ? Je ne saurais sortir d'ici sans revenir aux guerres civiles, et j'aime mieux être traîné sur une claie que de retourner jamais là. » Puis, aux

redoublements de la bienveillance royale, la grande idée de l'amiral se confondant avec ses vœux et allumant cette confiance indispensable aux succès, il se rassurait. Il disait et redisait sous toutes les formes : « Dieu soit loué ! mes compagnons, tout va bien. Avant qu'il soit longtemps, nous aurons chassé l'Espagnol des Pays-Bas et en aurons fait notre roi maître, ou nous y mourrons tous, — moi-même le premier. Et je n'y plaindrai ma vie, si je la perds pour ce bon sujet. »

Il disait encore au roi : « Sire, je ferai riches vos braves soldats. Les bandits du duc d'Albe ont tant volé les Flandres qu'ils ont des poignées et des gardes d'or à leurs dagues, des manches d'or à leurs poignards, des fourreaux garnis d'or, des lances et des piques ciselées d'or, des fourniments et autres outils de guerre tout entiers d'un or pur conquis par leurs mains impures. Nous ferons rendre gorge à ces pillards. »

Coligny était arrivé au point culminant de sa fortune. Serait-elle fatale ou sublime, cette fortune ? Il l'ignorait. Mais l'oracle le poursuivait à voix basse et profonde. Dans ses promenades, sur la grève de La Rochelle, et depuis, soit sur le chevet de ses incertitudes et de ses soucis, le jour, la nuit, il avait écouté cette voix mystérieuse. Il n'interrogeait pas les astrologues, ni les pythonisses ; ces curiosités ou ces superstitions lui eussent semblé impies, mais il se consultait dans son génie et dans son cœur.

Il n'avait pas le choix de sa conduite. Il n'y avait qu'un instrument, qu'un levier, dont il eût à se servir

pour réaliser les grandes choses auxquelles il s'était dévoué. Cet instrument fragile, ce levier de paille, c'était le roi. Il ne pouvait consolider la pacification intérieure que par l'édit de Saint-Germain, et l'édit de Saint-Germain, il ne pouvait le préserver que par le roi; il ne pouvait remplacer la guerre civile que par la guerre étrangère, et il ne pouvait la déclarer, l'accomplir que par le roi. Toujours le roi! Il fallait qu'il s'emparât du roi, qu'il domptât sa fougue, qu'il tournât ses instincts vers la gloire, qu'il rendît suspects le duc d'Anjou, ce qui était facile, et Catherine, ce qui était difficile; il fallait qu'il fixât, par une fascination continue, la changeante humeur royale, qu'il en dirigeât la foudre tantôt contre Rome par la tolérance envers les calvinistes, tantôt contre l'Espagne par la conquête des Pays-Bas et par l'extension de la France, tantôt contre la mère, tantôt contre le frère de Charles par l'exercice personnel du pouvoir.

L'aventure était grande; elle tenta Coligny. En héros religieux, il affronta le danger sans calcul égoïste. Il résolut de réussir pour Dieu ou de mourir à l'œuvre. Il pénétra magnanimement dans l'antre d'un Néron adolescent; décidé, s'il ne l'assouplissait pas, à lui laisser sa vie et sa mémoire comme une double proie.

Coligny avait, du reste, des phases de certitude où il ne doutait ni de l'issue de sa politique ni de la franchise du roi. C'était dans ces périodes de hardiesse qu'il engageait la reine de Navarre à partir de La Rochelle. L'homme en qui Jeanne d'Albret croyait le

plus était l'amiral. Néanmoins elle résistait à ses instances. Elle fit des préparatifs qui durèrent trois mois. Ce n'est qu'au commencement de mars (1572) qu'elle se mit en route pour Blois.

Pie V envoyait en même temps son neveu le cardinal Alessandrino, afin de protester contre le mariage de Marguerite avec un prince hérétique. Ce légat, enfiévré par le terrible souverain pontife, jette l'argent, accélère la poste, atteint Jeanne d'Albret, perce à travers les équipages, et, sans s'arrêter, sans saluer, sans nulle courtoisie, sans respect ni de la reine ni de la femme, il la dépasse et franchit la porte de Blois avant elle. Il hâte son audience auprès du roi, le supplie de ne se point coaliser avec l'Angleterre et l'Allemagne, deux nations si hostiles à l'Église, et surtout il le presse de choisir pour époux à Marguerite, au lieu du Béarnais, Sébastien de Portugal. Le légat répond de Philippe II. Charles IX, au milieu de beaucoup de déférence pour le pape, fut très-net, et déclara que le mariage de sa sœur avec son cousin de Navarre étant le gage de la pacification générale, pour rien au monde, il ne le romprait. Il ajouta que la religion catholique ne souffrirait aucun dommage de cette union, et que l'avenir prouverait au saint père ses sentiments. Plusieurs écrivains ont vu dans ces paroles une allusion au grand massacre du 24 août. Rien n'est moins concluant. Charles, à cette époque, n'était pas dans le courant des meurtres. Sa réponse au légat était plutôt une vague insinuation en faveur de l'Église et une adresse oratoire pour terminer un entretien diplomatique.

La maladie de Pie V rappela le cardinal Alessandrino à Rome et sauva Charles IX de ses importunités. Le pape mourut bientôt après, et le cardinal Buoncompagni le remplaça sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire XIII.

Jeanne d'Albret cependant, dédaigneuse de la témérité du légat et préoccupée des noces de son fils, le prince de Béarn, fut merveilleusement fêtée par le roi de France. Il lui avait fait disposer au château de Blois un appartement commode et d'une exposition agréable. Il l'y entourait de soins, louait M. l'amiral, célébrait l'édit de paix, vantait Marguerite qu'il jugeait devoir être « docile à Calvin, » et se félicitait d'un lien de plus avec sa bonne tante.

Jeanne eût été gagnée, s'il n'y avait eu là le duc d'Anjou et Catherine. La reine de Navarre se heurtait d'ailleurs à d'autres obstacles encore.

Le premier de tous était la princesse Marguerite. C'était un sphinx charmant qui ne disait pas son secret. La reine de Navarre, de son côté, était opiniâtre à la persuasion, et Marguerite semblait une énigme dont elle cherchait le mot. Jeanne en faisait l'éloge, mais avec des restrictions singulières.

Parmi tous ses talents, la princesse Marguerite en possédait un qu'elle cultiva toute sa vie et que son inépuisable coquetterie ne cessa de féconder. Elle était l'inventrice des modes. Ses coiffures étaient, à certains jours, l'attente des femmes qui étaient toutes ses rivales et des jeunes courtisans qui étaient tous ses adorateurs. Tantôt elle ornait sa tête avec un art profond, tantôt avec une négligence heureuse. Il lui

arrivait de causer des surprises soudaines par un fichu jeté comme au hasard sur ses épaules ou sur ses cheveux. Douée de toutes les imaginations, et particulièrement de cette sorte d'imagination que donne l'ardeur du plaisir, ses créations de toilette n'étaient que des excitations à la volupté. Indifférente à tout ce qui n'était pas l'amour, elle était l'Astarté naissante de cette cour dissolue.

Ses goûts, au moins fort mondains, ses habitudes de galanterie déplaisaient à Jeanne d'Albret. Ce qui lui déplaisait beaucoup aussi, c'est que la princesse, malgré les ouvertures de Charles IX, était inébranlablement catholique. Après les amants, ce que Marguerite estimait le plus, c'étaient les confesseurs.

Elle était douce et amère. Elle avait les emportements les plus audacieux, les plus molles langueurs, les perfidies les plus ingénieuses, les propos les plus réservés. Il ne lui manquait rien de la passion que la tendresse : elle en avait le tempérament, la science et l'hypocrisie.

Elle était dès lors sans égale. Elle avait des arrangements de boudoirs fabuleux, des caprices de tentures, des agencements de tableaux et de meubles vraiment admirables.

Elle achetait à grand prix les flacons et les fioles. Elle répandait les senteurs d'Italie et les essences d'Espagne. Elle prodiguait les tapis et les coussins d'Orient. Elle distribuait çà et là les glaces de Venise. Elle ménageait les jours les plus favorables au-dessus de ses lits, sculptés de cupidons, de cariatides, brodés d'or, couverts de toile d'argent et dont les draps de

batiste étaient ornés de dentelles entrelacées avec des perles et des pierreries.

En présence de tant de raffinements, le prince de Navarre était presque un jeune sauvage. Au fond, il était très-fin. Il n'était pas moins aimable ni moins clairvoyant que Marguerite. Il avait l'esprit aussi agile et délié qu'elle l'avait pénétrant et attique.

Tous deux s'étaient compris vite. Ils ne s'aimèrent jamais. Il n'y avait entre eux que des convenances de parenté, de cour et d'ambition. Ils pressentirent sans doute qu'ils ne se suffiraient pas l'un à l'autre.

Ils n'avaient qu'une ressemblance. Ils étaient doués à un degré pareil d'une complexion de feu irrésistible. Du reste, en tout ce qui n'était pas l'amour du plaisir, rien de plus divers que le Béarnais et Marguerite. Elle avait des illuminations littéraires; lui, avait des audaces, des véhémences et des adresses tantôt d'homme d'épée, tantôt d'homme du Midi, tantôt d'homme d'affaires. Tandis qu'elle méditait Platon, Montaigne, Ronsard, Joachim du Bellay, il s'amusait au Plutarque de M. Amyot, à Rabelais, aux cent *Nouvelles* un peu risquées de sa grand'mère, la reine de Navarre, et aux comptes de sa maison. La ruse de Marguerite, c'était de mêler à ses études élevées des philosophes et des poëtes le culte assidu de Boccace, dont les impudicités italiennes passaient dans ses mœurs. Cette étrange princesse, qui se nourrissait des inspirations les plus sereines et des dissolutions les plus secrètes, avait plus d'une aversion contre le Béarnais. Tout en consentant aux noces, elle détestait en lui le mari, et elle le détestait bien.

Il avait la réputation d'être peu généreux, d'être avare même. Son libertinage était sans frein. Il négligeait sa personne. Il courait dix heures de suite le sanglier et revenait trempé de sueur sans vouloir changer de linge. Elle qui avait l'odorat très-subtil et qui se noyait de parfums était incompatible avec le prince.

Les catholiques peignirent plus tard le vice capital de Henri et son désagrément de chasseur par des caricatures qui réjouissaient toujours le duc d'Anjou. J'ai vu en Bourgogne un échantillon de ces caricatures grotesques.

Le Béarnais est représenté sur papier bleu. Il a l'épée au côté, la toque en tête, la fraise godronnée, les habits de cour, mais avec une face et des pieds de bouc.

Malgré tout, ce Béarnais attirait. C'était un héros dont Marguerite appréciait d'avance le courage, les ressources, la verve gasconne et elle était prête à l'épouser, pourvu qu'il la laissât libre, quoique sa femme.

A ce prix, Marguerite était fière d'être l'intermédiaire de la paix entre les catholiques et les protestants.

Jeanne d'Albret, qui de ses regards de sainte devinait une partie de la vérité sur son fils et sur la princesse Marguerite, craignait qu'ils ne se corrompissent l'un par l'autre.

Ses scrupules religieux redoublaient ses anxiétés. Il lui aurait agréé que le mariage se fît à Blois, et pourtant elle avait cédé au roi, qui désirait Paris comme un théâtre plus digne d'une si grande solen-

nité. Mais elle fut inflexible sur l'orthodoxie. Elle repoussa les rites romains et le roi fut obligé d'être complaisant. Il écrivit au pape afin d'obtenir des dispenses pour les fiancés qui étaient cousins; il implorait aussi une nouvelle cérémonie nuptiale qui, sans blesser les catholiques, n'effarouchât point les calvinistes.

Il continuait en même temps ses courtoisies affectueuses à la reine de Navarre. Il entremêlait leurs conversations de mots presque hérétiques. Il lui disait : « Ma tante, je vous honore plus que le pape et j'aime plus ma sœur que je ne le redoute. Je ne suis pas huguenot, mais je suis encore moins sot. Soyez tranquille, si monsieur le pape fait trop la beste, je prendray moy-même Marguerite par la main et je la mèneray épouser en plein presche. »

Il disait encore : « Sçavez-vous, ma tante, ce que nous faisons en mariant votre fils Henri et ma sœur? Nous marions les calvinistes et les catholiques, nous consolidons l'édit de pacification. »

Jeanne d'Albret était touchée de cette intention du roi; elle était touchée de ses politesses, et Charles subissait à son tour une estime involontaire pour cette princesse de tant de cœur, d'intelligence et d'héroïsme.

Catherine, qu'offusquait même une ombre d'influence sur le roi, et qui abhorrait la reine de Navarre de toute la haine du crime contre la vertu, s'appliqua, pour se jouer, à isoler cette princesse. Elle écarta le roi, Marguerite, et jusqu'au duc d'Anjou, se réservant à elle seule Jeanne d'Albret, afin de la lutiner tout à son aise.

C'était déjà un supplice pour Jeanne d'Albret qu'un tête-à-tête sans cesse renouvelé avec Catherine de Médicis. Cette femme biblique, franche et pure, souffrait cruellement dans l'intimité forcée de cette Florentine menteuse et hardie, toute tiède des souffles de Machiavel et de l'Arétin.

On a eu l'ingénuité de soutenir que Catherine était chaste, malgré les cinq ou six amants que lui reconnaissent les contemporains. L'évidence, c'est qu'elle empoisonna une atmosphère déjà empoisonnée, c'est qu'elle aiguisa à merveille l'effroyable dépravation des mœurs par la dépravation plus diabolique de l'esprit. Elle chaste ! D'autres, en effet, ont pu avoir des sens plus ardents, mais qu'importe cela ? Qui comparer à Catherine pour le pervers plaisir qu'elle prenait au débordement général ? Ce plaisir se multipliait en elle par la prévision infinie des liaisons et des adultères qu'elle nouait de ses propres mains dans ses résidences. Que faisait-elle de ses filles d'honneur, dont elle aurait dû surveiller la conduite ? Elle les prostituait aux chefs catholiques ou huguenots qu'elle voulait gagner. Pourvu qu'il n'y eût pas de scandale par les grossesses, elle était contente. Que faisait-elle de ses enfants mêmes ? Elle les dressait aux débauches et les y plongeait pour les mieux gouverner. Quand ils se souilleront et s'épuiseront dans le torrent des vices, pensait-elle certainement, ils ne régneront pas.

Le dérèglement individuel était trop peu à Catherine. Il fallait à cette algébriste infernale, à cette reine des intrigues, des guerres civiles et des lupanars de palais, le spectacle et la confidence des orgies

qu'elle entre-croisait avec les fils de sa politique tortueuse. Les mathématiques étaient sa poésie, et elle les appliquait aux passions, dans l'intérêt de ses manéges et de ses trames. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, l'Italienne, la Médicis, nourrie des raffinements infâmes de ses traditions de famille, grandit toujours en impudicité comme en perfidie. Qu'on la scrute dans ses mystères, et l'on se convaincra qu'elle ne déchaînait pas seulement le fleuve des voluptés pour arriver à ses buts divers, mais encore pour s'y baigner l'imagination et les regards. C'est par là qu'elle se distingue. Elle préparait, elle semait, elle accumulait les amours coupables, et ce n'était pas uniquement pour en profiter, c'était encore pour en jouir. Beaucoup eurent plus qu'elle le tempérament de la débauche; nulle n'en posséda jamais à ce degré les instincts et le calcul.

Voilà pourtant celle qui s'imposait comme interlocutrice à Jeanne d'Albret. Elle sortait des entretiens de la reine de Navarre et disait à tous le contraire de ce qu'elle avait entendu. Elle travestissait les discours, les sentiments de Jeanne, et lorsque celle-ci venait s'en plaindre, Catherine badinait et tournait le tout en ironie. Jeanne était indignée. Elle se consumait. Elle avait mal à l'âme et aux nerfs. « J'ai chanté en couches, disait-elle, et maintenant j'ai envie de pleurer. » Elle ajoutait : « Ma constance passe celle de Grisélidis. »

Elle écrivait à son fils : « Je négocie tout au rebours de ce que j'avais espéré et de ce que l'on m'avait promis ; car je n'ai nulle liberté de parler au roy,

ni même à Madame (Marguerite), seulement à la reine mère, qui me traite à la fourche. Quant à Monsieur (le duc d'Anjou), il en agit fort privément avecque moi, mais c'est moitié en plaisantant, comme vous le devinez, moitié en dissimulant. Sentant donc, mon fils, que rien n'avance, que l'on veut me fayre précipiter les choses et non les conduire par ordre, j'en ay parlé trois fois à la reine, qui ne fait que se mocquer de moy, et dire à chacun le contraire de ce que je luy ay dit; de sorte que mes amys m'en blâment et je ne scay comment démentir la reine. Car quand je luy dis : « Madame, on dit que je vous ay tenu tel propos, » encore que ce soyt elle-même qui l'ayst tenu, elle me le renie comme un beau meurtre et me rit au nez.

« Je m'assure, mon fils, que si vous connaissiez la peine en quoy je suys, vous auriez pitié de moy. On me garde toutes les rigueurs du monde et l'on me donne des paroles vaines, au lieu de se comporter avecque moy selon la gravité que le fait mérite; de sorte que je crève, parce que je me suis si bien résolue à ne me courroucer point, que c'est un miracle de voir ma patience. Et si j'en ay eu, je n'ignore pas que j'en auray encore plus affaire que jamais et m'y résoudray aussi davantage. Je crains bien d'en tomber malade, car je ne me trouve guère bien. »

Jeanne d'Albret parle ensuite de Marguerite de Valois et de la cour.

« Madame est belle, bien avysée et de bonne grâce, mais nourrie en la plus maudite compagnie qui fut jamais. Ce porteur vous dira comme le roy

s'émancipe. Je ne voudrois que vous fussiez icy pour y demeurer. Voilà pourquoi je désire vous marier, et que vous et votre femme vous vous retiriez de cette dépravation; car encore que je la croyais bien grande, je la trouve davantage. Ce ne sont pas les hommes icy qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes. Si vous y estiez, vous n'en échapperiez point sans une grande grâce de Dieu. Je demeure en ma première opinion : qu'il vous faut retourner en Béarn. »

Au milieu de tant de tribulations qui assaillaient la reine de Navarre, les articles du contrat de mariage entre le prince de Béarn et Marguerite de Valois se rédigeaient peu à peu. Ce contrat fut signé le 11 avril 1572. Jeanne, malgré son instinct qui la retenait, s'empressa d'apposer son nom au bas de ce grand acte. Car elle éprouvait une nouvelle amertume. Ses amis l'accusaient de lenteur, de tiédeur. Ils lui reprochaient de n'être pas assez vive pour des noces qui resserraient les liens de la maison royale, et qui consacraient la paix entre les catholiques et les protestants. « Il n'y a, disait la reine, que Ludwig de Nassau qui se range à moi. » Il y avait aussi Rosni, le père de Sully. Ce gentilhomme, très-dévoué à Jeanne, fut toujours très-contraire à ces noces, qui lui semblaient sinistres. « Si elles se font à Paris, disait-il, les livrées en seront vermeilles. » La reine de Navarre consentit au contrat de mariage, quels que fussent ses pressentiments. Elle n'avait que cette manière de se justifier auprès de la majorité de ses amis. Celui qui l'entraîna, ce fut le plus grand de tous, ce fut Coligny.

Le 15 mai, sur l'invitation du roi, Jeanne d'Albret s'achemina vers Paris, afin de hâter tous les préparatifs des noces. La reine, accompagnée de Ludwig de Nassau, du comte de La Rochefoucauld et d'une foule d'autres seigneurs, alla descendre à l'hôtel de Jean Guillart, évêque de Chartres, qui avait embrassé le calvinisme. Cet hôtel modeste, que Jeanne préférait à un palais et où la piété surpassait l'étiquette, était situé rue de Grenelle-Saint-Honoré. C'est là que s'établit la reine de Navarre.

Elle ne se donna aucun repos. Sa prodigieuse agitation intérieure ne se calmait que par le mouvement. Jeanne courait, dès le matin jusqu'au soir, chez les marchands, chez les artistes. Elle commandait des tentures, achetait des meubles, choisissait des tableaux. Elle se fatigua au delà de ses forces. Le 4 juin, un mercredi, la reine ressentit d'abord quelque malaise; elle eut ensuite une fièvre violente. Elle essaya de rester debout, mais elle fut obligée de se coucher.

Le lendemain qui était le jeudi, elle comprit que c'en était fait d'elle. « Je ne me relèverai plus, dit-elle à madame de Thignonville qui se tenait près de son lit. Voici le moment d'entrer dans une vie meilleure. » Elle manda auprès d'elle les théologiens du calvinisme, écoutant les lectures pieuses, les mâles consolations de ces bouches convaincues avec une résignation attendrie. « Je ne crains pas la mort, disait-elle, je me fie de tout à Celui qui me l'envoie et qui ne se trompe pas sur ce qui m'est bon. Je regrette seulement de laisser mes enfants si

jeunes parmi les embûches. O mon Dieu! soyez leur père et leur mère, comme vous m'avez été à moi-même, depuis le berceau, à travers tant de vicissitudes douloureuses! »

La reine, entourée d'amis, de serviteurs et de compagnes, les reprenait de pleurer. « Pourquoi vous affliger ainsi? disait-elle affectueusement; songez à tous les maux que je quitte, et pour quels biens! Après la tempête, je touche au port du salut. Séchez donc vos larmes, mes amis, et louez la Providence qui s'est souvenue de moi. » Puis, elle les remerciait successivement, soit de leur attachement, soit des services qu'elle en avait reçus, ajoutant qu'elle aussi n'avait oublié personne.

Elle fut visitée par le roi, par la reine Catherine, par le duc d'Anjou et par Marguerite qui étaient revenus de Blois. Jeanne les accueillit avec espérance. Elle leur recommanda ses enfants, suppliant instamment le roi de ne jamais les contraindre dans leur culte. Elle convia d'un accent ému Marguerite de Valois à aimer la petite Catherine comme une sœur.

Madame de Thignonville ne s'éloignait pas de la reine de Navarre. Jeanne, dans la nuit du samedi, parla plus de deux heures, à voix basse, à cette fidèle amie. « C'est à vous, reprit-elle plus haut, afin de manifester pour tous sa volonté, c'est à vous, la gouvernante de ma fille, que je la remets. Vous me remplacerez désormais auprès d'elle. Dites-lui que, mourante, je lui ordonne de rester dévouée à notre Dieu. Dites-lui qu'en vous obéissant à vous et aux

vertueuses femmes dont je l'ai entourée, c'est encore à moi qu'elle obéira. »

L'amiral de Coligny était accouru de Châtillon, à la nouvelle de la maladie de Jeanne d'Albret. Rien n'était émouvant comme de voir cet homme d'airain au chevet de la reine. Leur amitié avait une douceur égale à sa sincérité. Ils s'étaient tant éprouvés l'un l'autre! Ils avaient hasardé leur fortune et leur sang pour leur cause. Leur foi était la même. D'une portée morale supérieure à celle de leur siècle, si grand pourtant au milieu de ses luttes, ils avaient atteint le point le plus élevé où la nature humaine puisse gravir. Ils se connaissaient et ils s'aimaient comme ce qu'ils estimaient le plus au monde. Ils s'entretenaient, sans lassitude pour la reine, avec un recueillement religieux, passant tour à tour des choses de la terre aux choses éternelles, conversant de politique et de théologie. Jeanne plaça ses enfants, Henri et Catherine, sous la discipline vénérée de Coligny. On remarqua toujours que la reine était plus tranquille, lorsqu'elle avait longtemps écouté l'amiral. Ces deux âmes fortes avaient entre elles des tendresses secrètes de plus en plus exquises, au bord de la cité de Dieu. Le fiel avait nourri leur vie et ils l'avaient changé en miel à ces heures suprêmes. Car ce n'étaient pas des pensées de mort, ce furent des pensées d'immortalité qui, comme des abeilles de Sion, s'échappèrent de ces grands cœurs vers le ciel.

Le dimanche matin la reine déclara à plusieurs reprises qu'elle désirait être inhumée à Lescars, auprès de Henri II d'Albret et de Marguerite de Valois.

Elle se sentait plus mal. Elle fit appeler deux notaires. Elle leur dicta, en présence des ministres calvinistes et de toute sa maison, un testament admirable. Jamais son accent n'avait été plus pénétrant, ni son intelligence plus claire.

Elle conjura son fils de vivre et de mourir dans la religion qu'elle lui avait enseignée. Elle lui prescrivit de fuir les flatteries, les voluptés, de rechercher au contraire les sages conseils et d'y conformer sa conduite. Elle implora ce cher absent pour Catherine, lui enjoignant de combler de bontés cette jeune sœur, cette sœur unique, l'exhortant à lui servir de père, après Dieu, lui défendant d'introduire auprès d'elle d'autres femmes que madame de Thignonville, mesdames de Fontrailles, de Vaux, et mademoiselle du Perray dont les vertus lui étaient autant de gages. Jeanne suppliait son fils bien-aimé de faire élever Catherine de Béarn dans la simplicité calviniste, et de la marier saintement, à l'âge propice, avec un prince du même culte.

La reine institua Henri son héritier universel. Elle réserva la légitime de sa fille et lui légua tous ses bijoux, excepté son grand collier et son grand rubis balais qui appartenaient à la couronne de Navarre.

Elle n'omit auprès de son fils aucun des siens, ni ses serviteurs, ni ses neveux, les princes de Condé et de Conti, ni ses gentilshommes, MM. de Beauvoir, de Betut et de Francourt, désignant à Henri ceux qu'il aurait particulièrement à protéger, à aimer ou à consulter. Enfin, elle nomma pour ses exécu-

teurs testamentaires son beau-frère, le cardinal de Bourbon et l'amiral de Coligny, le grand homme de sa prédilection.

Cet acte mémorable de ses volontés et de ses prévoyances consommé, la reine s'affaissa de fatigue et s'endormit un peu. Mais ce ne fut pas un sommeil réparateur. Jeanne s'affaiblit, diminua de plus en plus. Les accès se succédèrent intenses, effrayants. Les intervalles de calme disparurent. Les souffrances de la reine étaient continues; ses prières furent croissantes. Cette noble Jeanne d'Albret demeura toute la nuit du dimanche au lundi gisante et les mains jointes, humble sous son dais, fervente dans l'agonie. A huit heures trois quarts du matin, ses lèvres, agitées jusque-là par une oraison silencieuse, devinrent immobiles. Les femmes de la reine poussèrent un grand cri que les sanglots prolongèrent. L'âme de Jeanne d'Albret venait de s'envoler dans une dernière adoration.

Le reine expira, le 9 juin 1572, après cinq jours de maladie. Elle avait vécu quarante-quatre ans; elle en avait régné dix-sept.

Sa carrière ne fut qu'un long dévouement. Elle se montra la mère de ses peuples comme de ses enfants, par la tendresse; leur institutrice par la science, leur nourrice par les soins inépuisables.

Son énergie grandissait avec les conjonctures. Quand elle revêtit son fils de la première armure qu'il eût jamais portée, afin qu'il combattît sous Condé et Coligny contre le duc d'Anjou, on remarqua le stoïcisme de la reine en se séparant de Henri. « Le contente-

ment de servir une si belle cause, écrivait-elle, surmontait en moi le sexe, en lui l'âge. »

Où sa fermeté éclatait sans effort, c'était dans l'arène des luttes théologiques. Elle y était inflexible.

Le cardinal d'Armagnac l'engageait-il avec une feinte sensibilité et au nom d'une affection menteuse à rentrer dans l'Église, elle se hâtait de répondre une lettre plus soudaine, plus intarissable et plus franche que celle du prélat. Elle opposait comme un bouclier de bronze aux traits débiles du cardinal sa puissante intelligence, et, s'animant à son tour, elle lui adressait ces fières paroles : « Je connais assez, premièrement, que je sers Dieu qui saura bien défendre sa cause; secondement, je me confie à mes propres facultés, lesquelles triomphent de vos difficultés, fondées, une moitié sur les fausses données que vous avancez de la composition de mes pays et de l'esprit de mes sujets, l'autre moitié sur de vaines raisons trop faibles pour graver en mon solide cerveau autre chose que ce qui y est imprimé par la faveur de Dieu. »

Au moment où succomba Jeanne d'Albret, on se rappelait les grandes actions qu'elle avait faites, les grands mots qu'elle avait dits. Elle était entourée de tous les prestiges du rang, de la vertu, de l'héroïsme, du génie politique et religieux.

Paris et les provinces ne crurent pas que la mort de cette princesse eût été naturelle. La reine de Navarre a été empoisonnée! Tel était le sentiment public. Les catholiques le taisaient ou l'avouaient tout bas. Les protestants l'exprimaient tout haut, les uns

avec effroi, les autres avec colère, tous avec consternation.

Les calvinistes se racontaient des circonstances qui ne permettaient pas de douter. La reine de Navarre avait acheté au pont Saint-Michel des collets godronnés et des gants chez le Florentin René, un marchand favori de la reine mère. Ce René, que de Thou et les historiens du temps flétrissent de la dénomination *d'homme scélérat*, était capable de tout et dans la bienveillance particulière de Catherine de Médicis. Les parfums qu'il composait, quoique suspects, étaient fort agréables. La mode avait fait de René le fournisseur de toute la cour. La reine de Navarre n'eut pas plutôt touché et respiré les collets et les gants que lui avait vendus l'Italien, qu'elle fut saisie d'une fièvre violente. Le poison était donc flagrant.

Voilà ce que répandaient les protestants et ce que n'étaient pas éloignés d'admettre les catholiques. Le roi, sa mère et leurs conseillers furent épouvantés. Afin de confondre les soupçons, le corps fut ouvert. Tous les organes étaient sains, excepté le poumon droit qui avait quelque trace de lésion ancienne. Cette autopsie suffisait, selon les médecins, pour expliquer la mort et pour convaincre de calomnie toutes les accusations d'empoisonnement.

Malgré ces dénégations, l'opinion ne fut pas désarmée. Elle remarqua spécieusement que la tête, par où le mal s'était déclaré, n'avait point été soumise à l'examen, et elle persista dans son anathème.

Quand on songe au massacre qui suivit, au projet formé par Catherine de Médicis d'abattre ses principaux ennemis, quand on scrute la perversité profonde de la reine mère, de son fils et de ses amis, on est bien près, en effet, d'admettre l'empoisonnement de Jeanne d'Albret, à la lueur de tant de vraisemblances. Avec une femme de la trempe de Catherine et dans une cour comme celle de Charles IX, l'utilité du crime, si énorme qu'il soit, ne le rend pas seulement possible, elle le rend probable. Mais ici cependant, il faut bien le dire avec les médecins et contre les rumeurs, les preuves sérieuses, loin de condamner les Valois, semblent plutôt les absoudre.

Jeanne d'Albret n'a pas encore été relevée jusqu'à sa hauteur. Peu d'écrivains ont senti sa grandeur, et beaucoup l'ont jugée avec des préventions de sacristie ou avec des railleries de boudoir.

Il est temps de venger cette loyale mémoire et de restituer cette glorieuse figure.

La reine de Navarre fut une femme de l'Ancien Testament, la femme forte des Écritures. Par un étonnant hasard, elle eut une mère d'une imagination peu scrupuleuse, un père très-léger, un mari licencieux et un fils libertin. Supérieure à tous les siens par la vertu, elle était l'égale de sa mère par l'intelligence et de son fils par l'héroïsme.

Elle ne désespéra jamais des affaires de son parti, jamais non plus de l'avenir de Henri de Béarn. Princesse opiniâtrément courageuse, invincible aux fatigues comme aux périls, modérée dans la prospérité, résolue, impassible dans les défaites. D'une humeur

grave, sa physionomie n'exprimait parfois un peu de gaieté qu'au milieu des fuites et des revers. Elle eut ce trait particulier de ressemblance (et ce ne fut pas le seul) avec l'amiral de Coligny, sorti non moins qu'elle de la Bible, un Machabée comme elle était une Judith.

Le caractère se formule comme l'éloquence, comme la poésie, par l'idée ou par le sentiment qui l'anime. Plus cette idée est noble, plus ce sentiment est pieux, plus le caractère est grand. Le caractère politique est beau parce qu'il respire le sacrifice à la patrie et qu'il l'accomplit; mais le caractère religieux est sublime parce que le martyre qu'il s'impose se rattache directement à Dieu. Ce caractère surhumain participe de l'Infini auquel il s'immole. Il est le dernier terme et la plus haute cime de la perfection morale ici-bas.

C'est à cette mesure qu'il faut apprécier Jeanne d'Albret. Elle n'a parlé, elle n'a agi que pour confesser son culte, que pour conquérir à ses frères les droits les plus intimes de l'âme, le bonheur de prier en commun et de bâtir des temples au Dieu de leurs cœurs. Elle est née, elle a vécu, elle est morte pour ce labeur sacré. Autant que Coligny, et malgré les timidités de son sexe, de son rang, elle combattit l'éternel combat pour la liberté de conscience. La liberté de conscience, Jeanne d'Albret n'a pas besoin d'une autre inscription sur sa tombe et sur sa vie. C'est par là qu'elle est grande, c'est par là qu'elle a connu, dès ce monde, le souverain bien, par là qu'elle a mérité de le posséder sans retard dans le ciel, après

l'avoir poursuivi sur la terre à travers toutes les angoisses de la femme, de la reine et de la mère.

Son corps fut embaumé et placé dans un cercueil de plomb recouvert de velours noir. Ses funérailles n'eurent, selon son désir, ni magnificence, ni armoiries, ni retentissement. Elles furent plutôt d'une chrétienne que d'une princesse. Coligny tint la main à ce que tout se passât modestement, humblement, ainsi que l'avait souhaité Jeanne d'Albret. Elle fut conduite à Vendôme et déposée dans la sépulture des Bourbons. Son fils, se conformant au testament de la reine, la fit depuis transporter à la cathédrale de Lescars, où elle repose à l'ombre religieuse du Westminster béarnais.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME

Henri de Bourbon malade de douleur à la nouvelle de la mort de sa mère. — Coligny à son hôtel de Béthisy. — Il engage Henri de Bourbon et Condé à venir à Paris. — Entrée des princes et de leur escorte. — Malveillance mutuelle des huguenots et des catholiques. — Mariage de Condé. — Conseils à Coligny. — Noces de Marguerite de Valois et du roi de Navarre. — Paroles de Coligny à Tavannes sur la guerre de Flandre. — Entrevue de Catherine de Médicis et de la duchesse de Nemours. — Maurevel. — Blessures de Coligny. — Indignation des huguenots. — Colère du roi. — Fourberie de Catherine. — Le roi de Navarre et le prince de Condé, qui voulaient partir, restent.

Henri de Navarre était à Chaunay, en Poitou, au mois de juin 1572. Ce fut là qu'il apprit par un courrier en grand deuil qu'il n'avait plus de mère. La sinistre nouvelle lui causa une commotion terrible. Naturel et d'un bon cœur, il ne chercha point à dissimuler son affliction. Il jeta beaucoup de cris et de pleurs, puis il tomba dans un profond accablement d'où il ne se réveilla que par une fièvre brûlante. Il en eut vingt accès.

Pendant la convalescence du prince, Coligny consentit à s'établir à Paris, sur les invitations réitérées de Charles IX. Il était installé, à la fin de juillet, dans son hôtel de la rue de Béthisy. Un cortége nombreux de gentilshommes calvinistes logeait avec lui et autour de lui.

Il écrivit alors à Henri de Navarre de venir et d'a-

mener le prince de Condé. Ils arrivèrent en effet dans la première semaine du mois d'août. Ils firent leur entrée à Paris aussi bien accompagnés que l'amiral. Les fiers seigneurs protestants de la Gascogne, du Béarn et du Poitou, enivrés de leur bravoure personnelle et de la toute-puissance de Coligny, leur chef, regardaient avec dédain le peuple vassal des Guise, et le peuple, de son côté, murmurait contre ces huguenots insolents qui avaient l'air d'une armée victorieuse et provocatrice. La haine mutuelle s'exhalait en coups d'œil, en gestes, en sourdes malédictions.

Coligny se multiplia plus que jamais pour apaiser, pour retenir, pour concilier. Le 10 août le réunit au roi, à la reine mère, aux princes du sang, près de Melun, au château de Blandy, où Condé épousa Marie de Clèves, sœur des duchesses de Guise et de Nevers. Ces noces faites, la cour revint à Paris pour d'autres noces plus illustres encore, celles de Henri de Navarre et de la sœur du roi.

Depuis la mort de Jeanne d'Albret, Coligny avait redoublé d'ardeur pour l'expédition de Flandre et pour le mariage de Henri. Aidé du maréchal de Montmorency, il inclina de plus en plus le roi à la guerre néerlandaise. Le maréchal de Tavannes et le duc d'Anjou étaient pour l'Espagne. Catherine de Médicis balançait. Elle était indécise entre les alliances anciennes et les alliances nouvelles.

L'influence de Coligny lui était bien une inquiétude, mais elle hésitait cependant.

Un événement militaire la ploya comme toujours dans le sens de la fortune. Ludwig de Nassau et

La Noue s'étaient emparés de Mons et de Valenciennes. Le duc d'Albe, soupçonnant Catherine de duplicité et de complicité, dit à l'ambassadeur de France : « La reine mère m'a envoyé des roses de Florence, je lui enverrai, moi, des chardons d'Espagne. » Il se hâta, tout en menaçant, de recouvrer Valenciennes et d'assiéger Mons. Genlis fut dépêché par Coligny pour débloquer cette place. Mais, sur un avertissement parti de la cour de France, le duc d'Albe tendit une embûche à Genlis dont il connaissait la marche, le prit et le fit probablement étrangler en prison. Ce qu'il y a de certain, c'est que le partisan français succomba dans son cachot et qu'il succomba tragiquement. Il n'y a qu'à consulter la correspondance de Philippe II publiée par M. Gachard. Il en résulte authentiquement (t. I, p. 431) que Genlis fut exécuté secrètement après qu'on eut répandu qu'il était malade. C'était l'habitude de Philippe. Après le meurtre, ce qu'il aimait le mieux, c'était le silence.

La reine mère, au succès du duc d'Albe, pencha aussitôt vers l'Espagne.

Coligny tint ferme, il ne voulait pas lâcher le roi. S'il le maintenait sous son influence, c'était la guerre étrangère ; s'il le laissait échapper, c'était la guerre civile. Il lutta donc de toutes ses forces contre la reine mère et contre le duc d'Anjou. Il cherchait à éloigner le frère du roi. Ce fut une occasion pour lui que la vacance du trône de Pologne. Il exhorta Charles à placer sur ce trône le duc d'Anjou. Il s'efforçait aussi de restreindre l'autorité de Catherine par celle qu'il gagnait lui-même.

Tenue au courant de tout par ses espions, Catherine saisit le jour d'une chasse, écarte le roi des courtisans, lui reproche sa froideur. Elle ébranle cette organisation fougueuse, elle touche ce cœur fébrile et le reconquiert. Mais, rentré au Louvre, le roi retourne à Coligny, à la guerre de Flandre, à la gloire qu'il en attend et à son envie toujours frémissante contre le duc d'Anjou.

« Dans cette tempête, écrit Walsingham au comte de Leicester, Coligny n'abandonne pas le gouvernail. » Il est en effet plus intrépidement admirable, à ce moment-là, qu'à aucun autre de sa grande vie.

L'Angleterre avait souhaité la restitution de Calais pour prix de son concours dans la guerre de Flandre; Coligny refuse Calais à Walsingham, en lui offrant la coopération de la France pour soumettre à Élisabeth Flessingue, une ville des Pays-Bas. Il ramène tout à son plan contre Philippe II. Il est habile sans manquer au patriotisme. Il pratique en même temps et améliore les négociations avec l'Allemagne. Il sape à coups pressés le duc d'Anjou et Catherine de Médicis. Catherine craignit d'être exilée à Florence et le duc d'Anjou d'être égorgé. La colère de Charles IX, après ses entretiens avec Coligny, était parfois menaçante et terrible.

Contents, malgré leurs défiances, de la faveur de Coligny, des actes et des paroles du roi, de l'application de l'édit de Saint-Germain, les huguenots, sur les insinuations de l'amiral, rendirent, avant le terme convenu, leurs villes de sûreté, même La Ro-

chelle qui réserva seulement son privilége d'être exempte de toute garnison royale.

Les catholiques, et les Guise avant tous les autres, tentaient d'arracher le roi à Coligny. L'amiral le serrait d'autant plus. Il exploitait dans Charles IX le sentiment d'une renommée personnelle. « Sire, lui disait-il, la couronne est à vous et non pas à votre mère, l'épée est à vous et non pas à votre frère. Ne vous dépouillez plus. » Et Charles lui répondait vivement : « Mon père, vous n'avez pas tort de m'enseigner ainsi. Car ma mère est la plus grande brouillonne du monde, et mon frère est autre que moi. Je suis, moi, Français, et roi des Français; et lui ne parle guère que de la tête, des yeux et des épaules : c'est un Italien. »

Telle était, au mois d'août 1572, la situation intérieure et extérieure de la royauté, des partis et de la France.

Coligny paraissait plus confiant qu'il n'était. Mais il avait résolu de ne pas diminuer sa force en accueillant des appréhensions qu'il s'était promis de fouler sous ses pieds. Les grands hommes d'action sont des joueurs qui repoussent des conseils souvent judicieux mais timides, des conseils qui les empêcheraient de jeter hardiment les dés du destin.

Ces conseils ne manquèrent pas à Coligny. Ils lui pleuvaient de partout, des seigneurs, des capitaines et même des paysans et des paysannes.

Lorsqu'il descendait les degrés de Châtillon, et qu'il allait monter à cheval pour le Louvre, une des laitières de ses métairies se précipita tout en pleurs

au-devant de lui, s'écriant : « Monseigneur, ne passez pas le gué du château, car si vous le passez, vous ne le repasserez pas, et si vous vous rendez à la cour, vous ne reviendrez plus ici. Ayez pitié de vous, de nous, de madame l'amirale, de vos enfants et de tous les gens de bien qui périront à vos côtés. »

Coligny écouta cette femme, la calma peu à peu, puis, enjambant son cheval, il partit avec son escorte, tout pensif, tout ému, sinon de cette prophétie, au moins de cette affection.

A Paris, les avis continuèrent. L'amiral en lisait dix et vingt par jour.

On lui rappelait la maxime du concile de Constance, à savoir : « qu'il est loisible de ne point garder la foi aux hérétiques. »

On lui peignait Charles IX à grands traits. N'oubliez pas, lui disait-on, quel fils, de quelle mère il est, et comment ses professeurs de vice et de crime l'ont dressé aux blasphèmes, aux démentis de lui-même, aux parjures, aux impiétés, aux dissimulations de son âme, de sa religion, de son visage, lui ont appris à aimer le sang des animaux et à mépriser le sang de ses sujets.

On répétait à l'amiral que si le livre des protestants était la Bible, le livre de Charles était Machiavel, et son instituteur de morale, Gondi, pire que le publiciste florentin. Un gentilhomme, Langoiran, gourmanda ainsi en face Coligny : « Monsieur, il vaudrait mieux vous sauver avec les fous, comme vous nous nommez, que de vous perdre pour vous être cru trop sage. »

On pressait de toutes parts l'amiral d'user du seul remède efficace, qui était de fuir la cour, cette Babel de toutes les trahisons, de toutes les iniquités.

L'amiral répondait à chacun et à tous que le roi n'était occupé qu'à réaliser la paix par le respect de l'édit de Saint-Germain, qu'il tendait de toutes ses forces à l'union de la famille royale par le mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois, en même temps qu'à l'union de tous les Français par la guerre de Flandre où les huguenots et les catholiques dormiraient enfin sous la même tente, combattraient sous le même drapeau.

Malgré l'éloquence de Coligny, l'alarme, d'individuelle qu'elle était, devint publique. La ville de La Rochelle eut recours à l'amiral. « Nous sommes entourés de troupes, écrivaient les braves habitants de cette capitale du calvinisme. Les bandes de M. de Strozzi et du baron de La Garde se vantent qu'elles ont la promesse du sac de notre cité, et que, sans cette promesse, elles ne se seraient pas mises aux champs. »

Ce n'est pas pour La Rochelle que sont ces bandes, disait Coligny à Briquemaut, c'est pour la Flandre, et il expédiait par un courrier exprès, au maire et aux échevins de la grande place calviniste les meilleures assurances :

« Messieurs,

« J'ay receu vostre lettre par ce porteur, par laquelle vous me faictes entendre les défiances où vous

mettent les divers bruits qui se sèment qu'on veut faire une entreprise sur vostre ville. Sur quoy je vous diray que vous n'avez, Dieu mercy, nul sujet de craindre. Car il n'y a point d'apparence, comme je croy, que dès ceste heure vous vous en serez apperceus. Ces troupes seront parties ou partiront bientost. Vous pouvez compter que si j'eusse cogneu qu'il y eût quelque occasion de desfiance, je n'eusse pas failly de vous en advertir, ayant en telle affection vostre ville et tout ce qui concerne vostre seureté et repos, que j'en auray toujours soing, et m'employeray de tout mon pouvoir pour vostre conservation et le bien de chascun de vous. Je voy, grâces à Dieu, le roy si bien disposé à l'entretenement de la paix entre ses sujets, que nous avons toutes raisons de le louer, et n'ayant pour ceste heure autre chose à vous dire, je n'allongeray ceste lettre que pour me recommander de bon cœur à vos bonnes grâces; pryant Dieu, messieurs, vous vouloir toujours tenir en sa saincte garde et protection. »

« De Paris, le 7 août 1572. »

Ce message de Coligny donna plus de sécurité aux Rochelois. Ils accueillirent respectueusement les témoignages d'amitié de l'amiral et ses bons pressentiments, sans toutefois renoncer à la prudence qui fut l'un de leurs génies dans les grandes luttes qu'ils soutinrent. Je dis l'un de leurs génies, car ils en eurent un autre aussi et à un égal degré : l'audace. C'est leur double et immortel honneur devant la postérité.

Cependant Coligny et le roi accéléraient à l'envi le mariage de Henri de Navarre. Catherine, on verra pourquoi, n'avait pas une moindre impatience.

Il n'y avait plus qu'une difficulté, mais elle était inextricable. Il fallait une bulle de dispense qui accordât, malgré la parenté, à Henri et à Marguerite, l'autorisation de se marier, et qui, de plus, contînt un formulaire inusité pour la cérémonie des noces, un formulaire dont les catholiques ne seraient pas offensés et dont les calvinistes seraient contents. C'est ce formulaire que Pie V avait refusé jusqu'à son dernier soupir. Après l'exaltation de Grégoire XIII, le cardinal de Lorraine avait bien obtenu un bref du nouveau pape ; mais le cardinal de Bourbon le jugeait insuffisant et en désirait un autre plus explicite.

Les scrupules du cardinal de Bourbon étaient embarrassants. Le pape consentirait-il à les lever ? Cela était douteux. Catherine se chargea de dénouer la situation.

Elle simula une lettre de l'ambassadeur du roi à Rome. Il racontait à Charles IX comment le cardinal de Lorraine avait enfin obtenu le bref désiré avec un formulaire entièrement agréable aux deux religions. Il affirmait que ce bref serait bientôt expédié par un courrier extraordinaire, que le roi pouvait attendre le courrier, à moins qu'il n'aimât mieux passer outre à un mariage désormais approuvé et réglé par le saint-père. Il traçait ensuite le formulaire le mieux combiné pour plaire aux théologiens de l'Église et de la réforme.

Catherine se frottait les mains. Elle ne pouvait

réprimer sa joie. C'était une de ses plus jolies fraudes. Elle se moquait de tout et de tous, du papisme et du calvinisme, de Rome et de Genève, de la France et de l'Europe. Il lui paraissait piquant d'ailleurs d'arriver par un faux à l'assassinat.

Elle n'eut pas de peine à convaincre le cardinal de Bourbon. Sur la seule lettre de l'ambassadeur à Rome, il consentit à bénir l'union de son neveu et de la sœur du roi.

Le mariage fut fixé au 18 août.

Le 17, les fiançailles furent célébrées au Louvre en grande pompe. Il y eut un magnifique souper, après lequel le roi, la reine sa mère, la reine sa femme, la duchesse de Lorraine, sa sœur, avec une suite brillante accompagnèrent la princesse Marguerite jusqu'au palais de l'Évêché, où elle coucha.

Le lendemain, qui était le grand jour, le jour des noces, le roi de Navarre se présenta chez sa fiancée, où il introduisit, avec toutes les étiquettes du seizième siècle, les ducs d'Anjou et d'Alençon, le prince de Condé, le duc de Montpensier, les ducs de Guise, d'Aumale et de Nevers, l'amiral de Coligny, le comte de La Rochefoucauld, les maréchaux de Montmorency, de Damville, de Cossé, de Tavannes, et les plus grands seigneurs soit de France, soit de Béarn.

Le roi et les reines ne tardèrent pas à venir. Charles IX donna le bras à Marguerite, et la mena par la galerie latérale qui avait été construite en bois, le long de la cathédrale, du palais épiscopal aux portes du parvis, où l'on avait dressé un échafaud recouvert de velours à franges d'or. Ce fut sur cet

échafaud que le mariage fut solennisé sélon le rituel inventé par Catherine de Médicis.

Tous les visages étaient sinistres ou préoccupés. La physionomie de la fiancée était fort triste. Quand le cardinal de Bourbon lui demanda si elle acceptait pour époux le roi de Navarre, elle ne répondit rien. Charles IX, qui était près de sa sœur, lui inclina doucement la tête avec sa main, et ce signe, en quelque sorte impersonnel, fut interprété comme un consentement vrai, comme le oui spontané du sacrement. Ce qui est certain, c'est que la princesse était encore plus éloignée de dire : non. Son goût n'était pas à ces noces, mais son ambition y était et le titre de reine lui souriait.

Dès que le cardinal de Bourbon eut proclamé ce grand mariage, le roi de France, le roi de Navarre, les reines, les dames et les seigneurs accompagnèrent Marguerite au chœur de la cathédrale pour la messe. Le roi de Navarre ne s'agenouilla point. Il rejoignit les chefs protestants et se promena en leur compagnie dans l'Évêché. Vers la fin de la messe, Damville étant venu l'avertir, Henri de Navarre rentra dans l'église avec ses amis. Il alla droit au chœur, embrassa la mariée et l'entretint d'un air enjoué.

M. de Thou, très-jeune alors, avait sauté par-dessus la barrière qui séparait la cour de la foule. Il était attiré là par un instinct obscur, mais puissant. Et ce n'étaient pas les rois, ni les reines, ni les dames, ni les seigneurs qui le fascinaient, c'était Coligny seul. Il ne regarda que lui. Il le dévorait des

yeux avec cette flamme du cœur qui pénètre et qui brûle les historiens pour les héros.

L'amiral causait de la guerre de Flandre. Son attitude était martiale, son accent animé. Tout d'un coup il montra d'un geste à Damville, son interlocuteur, les drapeaux de Bassac et de Moncontour suspendus aux murs du vaste édifice, puis il dit : « Dans peu, on les arrachera d'ici et on les remplacera par d'autres qui seront plus agréables à voir, » faisant allusion aux étendards espagnols qu'il se flattait de conquérir bientôt sur Philippe II.

M. de Thou recueillit ces paroles, laissa s'écouler la cour, le clergé, le peuple et se retira lui-même, emportant dans son âme l'image auguste de Coligny, le plus grand caractère, et le plus religieux de ce grand et religieux seizième siècle.

Cependant le roi avait ramené la cour à l'évêché où l'on dîna. Le soir, assez tard, on soupa au palais de Justice. Il y eut ensuite comédies et danses fort avant dans la nuit. Coligny se montra quelques instants par convenance; il disparut bientôt prétextant sa santé. Au fond, ces folies du bal offusquaient son âme entièrement appliquée à la pacification du royaume, à la guerre contre l'Espagnol et à l'espérance d'un repos à Châtillon, dans sa famille, avant le départ pour la Flandre qu'il jugeait prochain.

Rentré chez lui d'assez bonne heure, il écrivit à sa femme cette lettre qui devait être, hélas! la dernière.

« Ma mie,

« Je vous fayes ce mot pour vous advertir que ce

jour d'huy les nopces de Madame, sœur du roy, et du roy de Navarre ont esté faictes. Il se passera trois ou quatre jours à fayre festins, masques et combats. Après cela le roy m'a asseuré et promis quelques jours pour donner ordre à plusieurs plaintes qui se font en divers endroicts de ce royaulme de l'infraction de l'édict, à quoy il est bien raisonnable que je m'employe autant qu'il sera en moy possible. Et encore que j'aye infiniment envye de vous voir, si auroys grand regret, et croy qu'aussy auriez, vous, si je faillois à m'employer en telle affaire selon mon pouvoir. Mais cela ne tardera pas tant le partement de ceste ville, que je ne pense que la cour en deslogera au commencement de la semaine prochaine. Si je ne regardois que mon contentement, j'aurois bien plus de plaisir de vous aller veoir que je n'ay d'estre en ceste cour, pour beaucoup de raisons que je vous diray. Mais il faut avoir plus d'esgard au public qu'au particulier. J'ay plusieurs aultres choses que j'ay à vous dire, quand je vous pourrai veoir, de quoy j'ay si bonne envye qu'il ne fault pas que vous pensiez que je perde jour ni heure. Ce qui me reste à vous dire, c'est qu'il estoit aujourd'huy quatre heures après midi quand la messe de la mariée s'est dicte. Ce pendant le roy de Navarre s'est promené en une cour avec tous ceux qui l'accompagnoient. Il s'est passé plusieurs petites particularités que je remettrai à vous conter, mais que je vous voye. Et cependant je prye nostre Seigneur vous aveoir en sa saincte garde et protection.

« De Paris, ce 18 d'aoust 1572. »

« Mandez-moy comment se porte le petit ou petite.

« Il y a trois jours que j'ay eu la colique. Mais grâce à Dieu, elle ne m'a pas duré plus de huit ou dix heures, et maintenant je ne m'en ressens nullement, et vous asseure que je ne feray pas grand presse à tous ces festins et combats qui se feront ces jours.

« Vostre bien bon mary et amy.

« CHASTILLON. »

Ainsi rien ne distrayait Coligny de ses deux grandes pensées : la pacification des partis et la guerre de Flandre.

Il employait tantôt la douceur, tantôt la sévérité ; il allait même quelquefois jusqu'à l'intimidation.

Dernièrement il avait fait une insulte en face au maréchal de Tavannes qui cherchait sans cesse à dissuader le roi de la guerre contre Philippe II. Coligny eut un mouvement de patriotique colère. Le maréchal se promenait sur le quai du Louvre avec le marquis de Villars. Ils avaient une suite nombreuse. L'amiral, entouré aussi d'un cortége de seigneurs, va droit à Tavannes, entre en conversation, tout en prenant le pas de la promenade qu'il dirige hors de la ville. Les portes franchies, Coligny change brusquement de propos et dit : « Monsieur le maréchal, la guerre de Flandre n'a pour adversaires que les mauvais Français. Pour en détourner le roi, il faut être vendu à l'Espagne et avoir l'écharpe rouge dans le cœur. »

Tavannes feignit d'être plus sourd qu'il n'était. Il

répondit, non en soldat, mais en diplomate qui n'aurait saisi aucune allusion blessante, et, sans irriter l'amiral, il se tira d'affaire par des paroles évasives.

Lorsque Coligny, sûr d'avoir enfoncé à bout portant un avertissement salutaire, se fut séparé du maréchal, un gentilhomme de la suite de Tavannes lui demanda s'il n'avait pas entendu la provocation de M. l'amiral. « Je l'ai très-bien entendue, mon ami, et, plus jeune, je m'y serais perdu, mais il en coûtera la vie à mon agresseur. »

Caresses, menaces, Coligny ne négligeait rien pour arriver à la guerre de Flandre. La pacification des partis ne le passionnait pas moins.

Le mariage du roi de Navarre s'était fait le lundi 18 août.

Au lieu de partir le lendemain pour Châtillon, la maison de son repos, Coligny reste à Paris sur un volcan. Il guettait une conjoncture favorable pour parler au roi de l'édit de Saint-Germain qui avait été violé à Troyes en Champagne, où les protestants étaient en minorité. Ces pauvres persécutés avaient été moqués, bafoués, battus, et n'avaient pu repousser la force par la force. Un enfant des leurs avait même été tué dans les bras de sa nourrice.

L'amiral, qui cherchait le roi afin de se plaindre, ne le rencontra point le mardi, qui était le 19 août. Charles, fatigué des amusements de la veille, ne se leva pas avant trois heures de l'après-midi et se déclara de nouveau en gala.

Ce ne fut que le mercredi, 20 août, que l'amiral s'approcha du roi un peu à l'écart. Le roi l'accueillit

affectueusement et lui dit : « J'ai fait jurer au duc de Guise la neutralité avec vous, mon père. Je désire de vous le même engagement et j'y aurai plus de confiance qu'en celui du duc. »

Coligny obéit au roi, et il allait entamer le récit des scènes de Troyes dont il souhaitait la répression, lorsque Charles lui dit encore : « Mon père, je vous prie de me donner quatre ou cinq jours pour m'esbattre. Cela fait, je vous rendray contents, foi de roy, vous et tous ceulx de vostre religion. » Le roi était sincère, mais il n'y avait pas que lui au Louvre, et, tout en le remerciant de ses bonnes intentions, l'amiral se retira soucieux.

Les protestants étaient au bord d'un abîme. Sur vingt millions de Français, il ne se pouvait pas compter plus de quinze cent mille huguenots. A Paris, dans cet océan d'hommes-liges soit de Rome, soit de l'Espagne, il n'y avait que quelques milliers de calvinistes. C'était, il est vrai, une élite de noblesse, de bourgeoisie et de peuple, mais quelle faible poignée de héros et de martyrs !

Donc, Coligny n'avait pas une minute de vigilance à négliger ; car, au moment même où le roi lui prodiguait tant de bienveillance, la reine mère et le duc d'Anjou concertaient contre lui, avec la duchesse de Nemours, un guet-apens horrible.

Naguère le roi, quittant Coligny, avait touché de la main la garde de son épée à l'aspect du duc d'Anjou. Ce duc efféminé croyait sa vie en péril et Catherine de Médicis croyait son pouvoir chancelant tant que Coligny serait de ce monde. Ils n'eurent plus

qu'une politique, ce fut de se défaire de l'amiral soit par la dague, soit par la carabine.

La mère et le fils nourrissaient un idéal.

Il y avait trois factions : les protestants sous Coligny, les modérés sous le maréchal de Montmorency, les catholiques sous les Guise. Catherine et le duc d'Anjou se flattaient que Coligny mort, les Montmorency se joignant aux protestants pour le venger, les Guise, plus puissants, extermineraient les Montmorency, puis que les Guise à leur tour seraient exterminés jusqu'au dernier par les troupes royales dévouées aux Valois, et lancées à propos et à la chaude sur les Lorrains victorieux et sans défense.

Voilà les belles perspectives qui enchantaient l'imagination de Catherine de Médicis et du duc d'Anjou. Ils seraient alors les maîtres du roi et du royaume. Ils gouverneraient sur les ruines de tous les chefs séditieux des grands partis de la France. Le maréchal de Retz, Birague, le duc de Nevers et probablement Tavannes lui-même les entretenaient dans ces pensées formidables.

Mais, à l'époque précise où nous sommes, le 20 août, il n'y avait qu'un meurtre déterminé, le plus important de tous, celui de Coligny.

Espérant peut-être que le hasard bien dirigé tirerait les conséquences tant souhaitées, la reine mère s'adressa naturellement à la duchesse de Nemours.

Cette sœur de l'Éléonore du Tasse, cette charmante sœur, qui avait été Anne d'Este et la duchesse de Guise avant d'être la duchesse de Nemours ; cette fille séduisante de Renée de Ferrare, cette admira-

trice de l'Arioste et de Calvin, cette amie d'Olympia Morata et du chancelier de L'Hôpital; cette généreuse princesse qui avait tant gémi sur les exécutions d'Amboise, eh bien, elle s'était gâtée, endurcie au contact de la maison de Guise.

Elle se tenait pour obligée de punir Coligny qu'elle regardait comme le meurtrier de son premier mari, le duc de Guise, le héros du catholicisme.

Plus capable de vengeance que de fidélité, elle répondit donc favorablement aux propositions de la reine mère. Pour la satisfaire et pour se satisfaire, elle conféra, dans un esprit de haine implacable, avec le duc de Nemours, Henri de Guise et le duc d'Aumale, son second époux, son fils et son beau-frère.

C'est là le commencement de la Saint-Barthélemy. Il pèse tout entier, ce commencement effroyable, quoique limité, sur Catherine de Médicis, sur le duc d'Anjou, sur la duchesse de Nemours et sur sa famille ambitieuse. Le roi y est étranger. Le duc d'Anjou l'avoua plus tard à son médecin Miron, et son témoignage est irréfragable. Un autre témoignage non moins positif est celui de l'ambassadeur espagnol, don Diègue de Zuniga, dans sa dépêche du 6 septembre 1572. « La mort de l'amiral fut préméditée, dit-il; celle des autres fut subite. » Je supplie de noter ces deux autorités. Elles sont concluantes. Elles disculpent le roi et restreignent l'événement dans ses justes bornes; elles éclairent toute la Saint-Barthélemy du haut de ses origines.

L'âme de Coligny mérite d'être sondée à cet instant mémorable.

Ce grand homme ne vit pas de lait et d'obéissance, comme les héros faciles de la tradition et de la lettre. Lui et ses compagnons se sont faits les héros de la liberté et de l'esprit. Ils ont mangé le pain des forts, et, recueillis en Dieu, ils ont osé se charger individuellement de leur responsabilité éternelle après un courageux examen.

Voilà leur situation. Elle est plus lourde à Coligny qu'à personne, à cause de tout ce qu'il entraîne par son exemple. Il s'appelle légion. Ses scrupules, ses délicatesses morales en sont centuplées.

Nul n'avait et nul n'eut jamais autant que l'amiral la mélancolie sublime et poignante de la guerre civile. Il en portait dans sa poitrine les horreurs, les rapines, les incendies, les trépas. Il avait souffert pour les habitants des villes et pour ceux des campagnes, pour les édifices renversés de fond en comble, pour les moissons coupées ou brûlées, pour le meurtre des hommes, pour le viol des femmes, pour le rapt des enfants, pour le mépris aux vieillards, pour l'infraction à toutes les lois divines et humaines, pour les attentats contre les temples et contre les églises, pour les blasphèmes contre le Dieu vivant, le créateur du ciel, que l'on insultait, et de la terre, que l'on ensanglantait. De plus et surtout, Coligny avait ressenti les fatigues, les privations, la faim, la soif, les blessures et jusqu'à la mort des soldats. *Quis infirmatur et ego non infirmor?* (Qui pâtit, disait-il, sans que je pâtisse avec lui?) Et encore : *Quotidie morior* (je meurs tous les jours). Voilà ce qu'il disait à Téligny, et voilà ce qu'il écrivait à Briquemaut, citant

ainsi saint Paul, qui, avec Plutarque, était son intérieur et habituel entretien.

Oui, Coligny avait la satiété de la guerre civile. Il aspirait d'un élan désespéré à la paix des partis et au seul gage possible de cette paix, à la guerre de Flandre. Il monte hardiment sur la brèche minée de la faveur. C'est la brèche de la nécessité. Il lui suffit qu'il y ait une chance de salut. Il paraît croire pour faire la foi autour de lui. Il invoque la concorde, la réconciliation, quand il redoute plus que les autres un massacre, une boucherie. Il tourmente héroïquement un mystère. Il donne l'assaut à un sphinx d'airain qui retient un secret sous des paupières impénétrables et sur des lèvres douteuses. Épouvantable énigme, qui tombera si tragiquement des tocsins du 24 août!

Nous ne sommes qu'au 20. Tandis que le roi était de plus en plus accessible à Coligny, le complot contre ce grand homme s'ourdissait dans l'ombre. Le tueur était trouvé. C'était un pensionné de Catherine de Médicis et une créature de Henri de Guise. C'était Maurevel, cet infâme qui avait déjà essayé d'assassiner l'amiral, et qui, ne le pouvant, s'en était dédommagé en assassinant le brave de Mouy, son bienfaiteur.

Tel est le spadassin de bas étage qui s'était chargé de faire le coup. Il avait eu une entrevue avec le duc d'Anjou dans un château hors de Paris. Cette entrevue avait été précédée d'une autre avec le duc de Guise, et fut suivie d'une autre encore, le 21 août, avec le maréchal de Retz.

Retz et Maurevel! De ces deux scélérats, le plus scélérat n'était pas le bandit, c'était le maréchal.

Qui a seulement aperçu le portrait de Retz connaît son âme. Sa figure est ovale et régulière sous un bonnet étincelant de pierreries, à l'italienne. Ses yeux sont perfides, ses cheveux longs se recourbent et se tordent comme des reptiles ou comme des sophismes. Ses lèvres sont minces et noyées de plis. Sa bouche impudente nie et renie Dieu.

Cette tête a une sorte de beauté implacable. Le mal pour le mal est toute sa physionomie. C'est un visage impie, plein des ruses, des piéges et des bassesses de l'enfer.

Le maréchal de Retz fut le messager que Catherine de Médicis envoya à Maurevel le 21. Le 22, Maurevel était à son poste.

Il s'embusqua dans une maison du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Cette maison appartenait à un maître d'hôtel du duc d'Aumale. Elle était habitée par le chanoine Pierre de Villemur, qui avait été précepteur du duc de Guise. Le prêtre fut prévenu et s'éclipsa. Quand Maurevel se présenta, il fut installé, avec un laquais, par une servante. Il choisit une salle du rez-de-chaussée dont la fenêtre était grillée. Il y suspendit un manteau troué et s'assura qu'un bon cheval sellé et bridé l'attendait à la porte de derrière, presque contiguë au cloître. Il se plaça ensuite, armé d'une arquebuse, à la fenêtre grillée qui donnait, ainsi que la porte principale et la façade, sur la rue des Fossés-Saint-Germain. C'est par cette rue que Coligny allait chaque jour de son hôtel au Louvre et du Louvre à son hôtel.

Le matin du 22 août, c'était un vendredi, l'amiral

avait été mandé de bonne heure chez le duc d'Anjou, afin de se prononcer sur un différend d'honneur entre messieurs de Guerchy et de Damas. Les maréchaux de Tavannes et de Cossé étaient juges de cette affaire avec Coligny. Le maréchal Damville, quoique convié à cette audience d'épée, n'y parut point, dépêché ailleurs par le roi pour une magistrature semblable entre d'autres champions.

Le querelle de messieurs de Guerchy et de Damas accommodée, Coligny prit congé du duc d'Anjou et il se dirigeait vers son hôtel, lorsqu'aux avenues du Louvre il distingua le roi qui se rendait au jeu de paume. Bien que le duc de Guise fût avec Charles IX, Coligny ne balança pas à faire sa cour au roi. Le duc, sur l'injonction de Sa Majesté, donna la main à l'amiral qui ne recherchait pas, mais qui n'évitait pas non plus son ennemi. Le roi emmena Coligny pour être spectateur de sa partie avec le duc de Guise contre Téligny et un autre seigneur fort habile à la paume.

Coligny demeura quelques instants par condescendance, puis il s'esquiva. Douze ou quinze gentilshommes accompagnaient l'amiral. Il les précédait un peu avec messieurs des Pruneaux et de Guerchy. A quelques toises du Louvre, un inconnu, probablement un serviteur des Guise, lui remit un placet. L'amiral le déplia et ralentit le pas pour le mieux lire. C'était tout ce qui pouvait arriver de plus favorable à Maurevel. Il profita de cette marche tardive de l'amiral pour le bien ajuster. A une faible distance, son arquebuse appuyée sur la fenêtre du chanoine, Maurevel visa et fit feu. Les deux balles de l'arme

sacrilége atteignirent, l'une le bras gauche de l'amiral, l'autre l'index de sa main droite.

Coligny ne s'affaissa point sur lui-même. Il resta debout, calme comme sur un champ de bataille. Tandis que des cris d'indignation s'échappaient de toutes les poitrines autour de lui, il se contenta de désigner la maison et la fenêtre d'où l'assassin l'avait tiré. Des Pruneaux, accoutumé à tous les accidents de guerre, comprima la blessure du bras gauche avec son mouchoir. De Guerchy, aussi prompt que son ami, enveloppa la main droite. L'amiral, le moins ému de tous, ordonna sans trouble à Yolet, l'un de ses écuyers, d'avertir le roi ; puis se refusant à être transporté, toujours assisté de messieurs des Pruneaux et de Guerchy, il regagna d'une âme stoïque et d'un pied ferme son hôtel. Plusieurs s'étant imprudemment confié le soupçon de l'empoisonnement des plaies par les balles, l'amiral, devinant ces chuchotements et triomphant de toutes craintes, dit avec une résignation héroïque : « Messieurs, il n'en sera que ce que Dieu voudra. »

Cependant les gentilshommes qui étaient avec Coligny s'étaient partagés spontanément. Les uns ne cessèrent pas de conduire l'amiral et demeurèrent près de lui, dans son appartement. Les autres se précipitèrent sur la maison du chanoine.

Les capitaines Piles et Moneins rebroussèrent au Louvre et entrèrent presque en même temps qu'Yolet dans le jeu de paume. A la nouvelle néfaste, le roi brisa sa raquette, et, la jetant loin de lui, il s'écria : « N'aurai-je donc jamais de repos? » Piles, le brave

des braves parmi les calvinistes, et qui avait pour l'amiral une tendresse profonde, demanda rudement justice, ajoutant fièrement en regardant tour à tour Charles IX et M. de Guise, que si on ne la leur faisait pas, ils se la feraient eux-mêmes. Le roi ne fut point offensé de cette franchise audacieuse. Elle correspondait à son propre sentiment. Il n'était point dans le crime. Il aimait l'amiral. Cet événement le replongeait des plaisirs dans les affaires. Il en était contrarié, exaspéré. Ce fut donc sincèrement qu'il promit justice. Il la promit à Piles avec une grande énergie d'accent. Après les premières explosions, Charles se retira, morne et abattu, dans son cabinet du Louvre. M. de Guise, sans joie et sans douleur apparentes, le visage impénétrable, prit silencieusement le chemin du Marais.

Les princes et un grand nombre de seigneurs huguenots se hâtèrent vers la rue de Béthisy. Ceux qui par discrétion ne montèrent pas chez l'amiral se groupèrent aux environs de son hôtel, recueillant les bruits divers qui agitaient cette foule passionnée comme les coups de vents successifs d'une tempête.

Les plus ardents de l'escorte de l'amiral s'étaient acharnés à la maison du chanoine. Ils avaient enfoncé portes et fenêtres, fouillé tous les coins et tous les recoins. L'arquebuse fatale était encore dans la salle basse, mais l'assassin s'était enfui. Un excellent cheval était tout prêt à la porte de derrière qui s'ouvrait sur le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Maurevel franchit la porte, sauta sur le cheval et s'engagea dans un labyrinthe de rues où il s'orientait à

merveille, n'allant qu'au trot sur le pavé pour ne pas éveiller l'attention, et néanmoins lorsqu'il reconnaissait soit des moines, soit des prêtres, soit des partisans de M. de Guise, leur glissant : « Il n'y a plus d'amiral. » Il arriva ainsi au petit Saint-Antoine, où il enfourcha un autre cheval, un cheval d'Espagne, meilleur encore que celui dont il venait d'éprouver la vigueur. Il galopait à travers la campagne, dans la direction de Villeneuve-Saint-Georges, quand les gentilshommes huguenots le cherchaient d'étage en étage, chez le chanoine Villemur. Il était trop tard. Du reste, ils se convainquirent de la culpabilité des Lorrains par les aveux du laquais et de la servante qu'ils arrêtèrent.

Coligny ne se trompa point sur l'un de ses meurtriers. Il nomma d'abord M. de Guise. Il ne l'accusa pas en subalterne, mais en homme d'État. Il ne s'emporta point. Seulement, lorsque le roi de Navarre, le prince de Condé, le comte de La Rochefoucauld et les autres chefs protestants se furent approchés du lit de l'amiral, il leur dit : « Voilà le fruit de ma réconciliation avec M. de Guise. « Il n'ajouta rien. Il refusa même assassinat pour assassinat, repoussant les propositions farouches que des officiers huguenots lui firent dans leur désespoir. Coligny conserva toute la douceur de son âme au milieu des plus atroces souffrances et toute l'intrépidité de son caractère devant la conjecture très-vraisemblable d'une mort certaine, si les balles étaient empoisonnées.

L'amiral avait autour de lui l'élite du parti protestant. Il était servi par le capitaine Moneins, par Téligny, par le jeune Cornaton, sorte de page, de secré-

taire, d'aide de camp dévoué à Coligny dont il avait le privilége, par une franche gaieté, de dérider le front soucieux. M. Merlin, le chapelain de l'amiral, était au chevet du malade qu'Ambroise Paré examinait du regard scrutateur de la science.

Ce grand inventeur de la médecine et de la chirurgie modernes chérissait et vénérait Coligny de longue date. Il était accouru sans même avoir été appelé. Dans sa précipitation, il s'était saisi d'instruments émoussés. Son action fut prompte, car la chaleur était extrême et la gangrène allait envahir la plaie de la main droite. Paré en coupa l'index avec de mauvais ciseaux. Il s'y reprit à trois fois différentes. Il pansa aussi le bras gauche et y pratiqua deux incisions très-profondes.

Coligny étouffa toute plainte. C'est lui qui encourageait ses amis. Pendant l'opération, Moneins, Téligny et Cornaton l'assistèrent. Touché de leurs larmes et de celles des capitaines huguenots, il leur dit : « Ne pleurez pas, mes compagnons. Songez donc que j'ai reçu ces blessures pour notre Dieu. »

Au plus fort de ses angoisses, il se pencha vers Cornaton agenouillé et lui enjoignit tout bas de remettre à M. Merlin cent écus d'or pour les pauvres de Paris. Il remerciait Ambroise Paré et puis il s'adressait à Merlin, lui disant : « Monsieur, c'est une grâce du Sauveur. Je suis en sa puisssance. Qu'il fasse de moi selon sa volonté. Je ne redoute rien de lui. S'il m'arrache à ce monde, ce sera pour m'introduire dans son royaume éternel; s'il me condamne à lutter sur cette terre, ce sera pour me consacrer de

nouveau à l'avancement de sa gloire et au triomphe de la vraie foi. Dans l'un et l'autre cas, je suis trop heureux. »

Et comme des sanglots succédaient aux larmes, Coligny, le plus tranquille de tous en cette désolation, ajouta : « Béni soit Dieu de m'avoir fait cet honneur de ne pas me trouver indigne du saint combat. Implorons à mon usage, dit-il à Merlin, le don le plus précieux, le don de la persévérance. »

Merlin, suffoqué par tant de magnanimité et par les sursauts de son affection, se taisait. Les paroles ne pouvaient sortir de sa poitrine oppressée. « Eh quoi! dit Coligny, ne voulez-vous pas me consoler? » Alors Merlin exhorta pathétiquement l'amiral, le loua de sa patience, de sa résignation, entremêlant son discours de passages entiers des Écritures. Tout le monde s'unit aux élans de Merlin, et Coligny plus que tout le monde. Malgré ses tortures, au lieu de crier, il priait. Il disait : « Mon Dieu, ne m'abandonnez pas. Montrez-moi votre miséricorde accoutumée. »

Rasséréné, comme il l'était toujours, par la piété intérieure, l'amiral accueillit presque avec enjouement le maréchal Damville et le maréchal de Cossé.

Il dit au maréchal de Cossé : « Vous souvenez-vous de notre dernière conversation? Je vous prêchais la prudence, j'aurais dû me la prêcher à moi-même. » Le maréchal de Cossé ne répondant pas, Damville dit à l'amiral : « Monsieur, je n'essayerai pas de vous enseigner la constance; c'est vous qui l'enseignez aux autres. Je désirerais uniquement être à votre dispo-

sition et m'employer pour vous en chose quelconque. D'où pensez-vous que vous soit venu ceci ? — Je ne tiens pour suspect, reprit l'amiral, que M. de Guise; et encore ne voudrais-je pas l'affirmer. C'est Dieu qui décidera de tout, de ma vie ou de ma mort, qui me mènerait à une vie meilleure. »

L'amiral fit une pause et dit à Damville : « Puisque vous vous offrez à moi, je vous serai fort obligé d'être auprès du roi mon interprète. Je souhaiterais qu'il m'entendît un peu avant que je meure. J'ai à lui dire des choses qui importent grandement, soit à lui, soit à la France, et ces choses, personne, si ce n'est moi, n'osera les lui dire jamais. »

Le maréchal Damville répliqua aussitôt : « Monsieur, vous serez bien obéi ; » et quittant la chambre de l'amiral, il s'achemina vers le Louvre avec Téligny.

Le roi y était plein d'hésitation et de fureur. Il ne parlait pas, il jurait. La reine mère vint avec le duc d'Anjou et quelques-uns de leurs familiers s'établir dans le cabinet de Charles IX. Se conformant à la passion de son fils, elle s'écria qu'il fallait venger Coligny.

En ce moment, le roi de Navarre et le prince de Condé se présentèrent dans tout le désordre de leur affliction. Ils déclarèrent à Charles qu'ils allaient s'éloigner de Paris, puisque ni eux ni leurs amis n'y étaient en sûreté. « Vous ne partirez pas, mes cousins, dit le roi. Vous resterez pour être les témoins de l'effroyable justice que je rendrai à tous. Pas un de ceux qui ont trempé dans ce crime n'échappera, et par la mort-Dieu, je verserai du sang en expiation

du sang de l'amiral! » La reine mère continua les imprécations du roi. Elle était fort émue. Elle regrettait amèrement que Maurevel eût manqué leur ennemi. L'amiral tué les eût délivrés; l'amiral blessé leur créait mille embarras et mille périls inévitables. Pour écarter les soupçons, Catherine feignit de partager la colère du roi. Elle la dépassa même. Et tous les fourbes qui étaient là, montant au diapason de Charles et de Catherine, eurent des contenances si hostiles, des gestes si féroces, des propos si implacables contre les assassins de l'amiral, que le roi de Navarre et le prince de Condé, oubliant leur résolution, ne parlèrent plus de s'en retourner en Gascogne.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME

Charles IX sincère. — Il visite l'amiral, rue de Béthisy. — La reine mère, le duc d'Anjou, le duc d'Alençon, le duc de Montpensier et un grand nombre de seigneurs accompagnent Charles IX. — Récit de cette visite mémorable d'après le duc d'Anjou et Cornaton. — Le témoignage du duc d'Anjou conservé par Miron, son médecin. — Inquiétudes de la reine mère après la visite. — Délibération des chefs protestants au rez-de-chaussée de l'hôtel, chez Coligny. — Premier entretien du duc d'Anjou avec la reine mère, le 23 au matin. — Attitude des Guise. — Procédure contre les assassins de l'amiral. — Effroi de la reine mère et du duc d'Anjou. — Ils s'obstinent à la mort de l'amiral. — Ils vont aux Tuileries et ils complotent, avec le duc de Nevers, le maréchal de Tavannes, le comte de Retz et le chancelier de Birague, une tentation à la conscience de Charles IX. — Le roi résiste, puis succombe. — Les six, aidés du duc de Guise, organisent alors, toute la soirée du 23, la Saint-Barthélemy. — Les Montmorency et les princes exceptés du massacre. — Rôle particulier de Retz. — La peur.

Le roi était de bonne foi.

Il avait défendu à la garde bourgeoise de s'armer, précaution sage contre cette milice catholique animée par les prêtres et par les Guise.

Il avait imposé l'enquête que le duc d'Anjou et le comte de Retz n'auraient pas été fâchés d'escamoter.

Charles avait aussi permis de grouper autour de l'hôtel de l'amiral les gentilshommes huguenots. Il y en eut qui ne désertèrent pas le faubourg Saint-Germain : Montgommery, le vidame de Chartres, les Caumont et d'autres encore. C'étaient les diplo-

mâtes du parti. Tous ceux qui n'étaient que des chevaliers se logèrent, ce jour-là et le lendemain, aux environs de la rue de Béthisy et se réunirent pour se fortifier.

Beaucoup d'historiens soutiennent que Charles les centralisait, dès lors, dans le moindre espace possible, pour les mieux égorger. Le roi, disent-ils, cernait cette proie humaine pour qu'elle ne s'évadât point. Des historiens plus exacts démontrent, au contraire, que Charles, ignorant la conspiration de sa mère, de son frère et des Guise, croyait placer les gentilshommes huguenots sous la protection de la garde du Louvre. Je suis de cette seconde conviction que les faits dérouleront assez dans leur gradation lumineuse.

Le maréchal Damville et Téligny cependant exprimèrent au roi le vœu que l'amiral manifestait de voir Sa Majesté. Il était probable que Coligny ne survivrait pas. Il avait besoin de s'épancher avec Charles IX et de lui révéler ces pensées suprêmes, souvent si augustes et d'une prévision si vaste, lorsque les mourants sont des grands hommes.

Charles ne résista point ; il ne fit aucune objection. Il céda spontanément à son affection pour l'amiral. Sur les deux heures de l'après-midi, du Louvre où il était, il alla visiter Coligny à son hôtel. La reine mère, les ducs d'Anjou et d'Alençon, le duc de Montpensier, le cardinal de Bourbon, le duc de Nevers, les maréchaux de Cossé et de Tavannes, messieurs de Villars, de Méru, de Thoré, de Nançay et de Retz faisaient cortége au roi et pénétrèrent en même temps que lui dans l'appartement de Coligny.

C'est ici que nous luit un flambeau incomparable. Le duc d'Anjou nous retrace lui-même d'inappréciables détails. Un an après la catastrophe de la Saint-Barthélemy, le duc était à Cracovie. Tourmenté de remords, une nuit, il se lève sur son séant et s'efforce en vain de repousser les fantômes sanglants de ses victimes. Ces fantômes se dressent et s'acharnent à sa concience. Il en est obsédé, torturé. Ses cheveux se hérissent d'effroi sur sa tête. Il appelle son premier médecin. Miron tâte le pouls au prince. Il fait allumer des bougies. Il apaise peu à peu ce malade ou plutôt ce meurtrier. Le duc d'Anjou, pour se calmer davantage et pour se soulager de son forfait, le raconte dans toute la naïveté de son épouvante.

« Le coup de Maurevel failly et de si près, dit le duc (c'était le 22 août) la royne ma mère et moy, délibérasmes d'accompagner le roy mon frère chez l'admiral. Et estant là, nous le vismes dans son lict fort blessé. Et comme le roy et nous luy eusmes donné bonne espérance de guérison et exhorté de prendre bon courage, l'ayant aussi asseuré que nous luy ferions fayre bonne justice de celuy ou ceulx qui l'avoient ainsi blessé, et de tous les autheurs et participans, et qu'il nous eust respondu quelque chose, il demanda au roy de parler à luy en secret. Ce qu'il luy accorda très-volontiers, faisant signe à la royne ma mère et à moy de nous retirer; ce que nous fismes incontinent au milieu de la chambre, où nous demeurasmes debout pendant ce colloque privé qui nous donna un grand soupçon, mais encores plus

que, sans y penser, nous fusmes tout entourez de plus de deux cents gentilshommes et capitaines du party de l'admiral, qui estoient dans la chambre et dans une autre auprès, et encores dans une salle basse : lesquels, avec des faces tristes de gens mal contents, parlementoient aux oreilles les uns des autres, passans et repassans souvent et devant et derrière nous, et non avec tant d'honneur et respect qu'ils devoient, comme il nous sembla pour lors, et quasi ils avoient quelque doute que nous avions part à la blessure de l'admiral. Quoy que c'en fust, nous le jugeasmes de cette façon, considérant toutes leurs actions exactement. Nous fusmes donc surpris d'estonnement et de crainte de nous veoir là enfermez comme depuis me l'a advoué plusieurs fois la royne ma mère, et qu'elle n'estoit oncques entrée en lieu où il y eust tant d'occasion de peur, et d'où elle fust sortie avec plus d'ayse et de plaisir. Cela nous fist rompre promptement ce discours que l'admiral faisoit au roy, sous une honneste couverture que la royne ma mère inventa, laquelle, s'approchant du roy, luy dit tout haut qu'il n'y avoit point d'apparence de fayre parler si longtemps M. l'admiral, et qu'elle voyoit bien que ses médecins et chirurgiens le trouvoient mauvais, comme véritablement cela estoit bien dangereux et suffisant de luy donner la fiebvre, dont sur toute chose il se falloit garder, pryant le roy de remettre le reste à une aultre foys, quand M. l'admiral se porteroit mieux. Cela fascha fort le roy, qui vouloit bien ouyr le reste de ce qu'avoit à luy confier l'admiral. »

Bien des choses avaient été échangées entre eux. Cornaton, ce jeune homme cher à Coligny, n'entendit pas tout, mais il entendit beaucoup.

Le roi s'était rattaché davantage à l'amiral. « Mon père, la blessure est pour vous, et pour moi la douleur. Je renie mon salut, si je n'exerce pas sur vos meurtriers une vengeance telle, que la mémoire ne s'en effacera point. »

Coligny témoigna toute sa gratitude au roi et lui dit : « Sire, Dieu, devant le trône duquel je serai bientôt, me sera juge et témoin que toujours je vous ai été fidèle de cœur.

« J'ai eu de grandes dignités de votre père Henri II et vous me les avez confirmées toutes. C'est à vous que je suis le plus obligé, après Notre-Seigneur. Écoutez donc en bonne part ce que j'ai à vous soumettre. Tenez ferme, sire, à la guerre de Flandre et n'y renoncez pas. Ayez l'œil dans vos propres conseils aux espions du duc d'Albe qui l'instruisent de vos moindres desseins. Réprimez aussi les violements de votre édit de paix. Car ces trois conduites sont essentielles à votre prospérité et à celle de vos États. Autrement, il n'y aurait que ruine pour vous et pour vos sujets. »

Charles IX ayant fait un signe d'assentiment et Catherine se rapprochant. « Je maintiendrai mon édit de paix, dit le roi. Interrogez ma mère. J'ai nommé des commissaires pour être les garants et les appuis de cet édit. » Catherine repartit : « Cela est certain, monsieur l'amiral. — Ah! madame, reprit Coligny, avec un dédain tranquille, je n'ignore pas la liste de

ces commissaires. Il y en a parmi eux qui m'ont condamné à la potence et qui ont proposé cent mille écus à celui qui vous apporterait ma tête. — Eh bien, dit le roi, nous nommerons d'autres commissaires de l'édit de paix. Mais ceux qui doivent informer sur votre outrage, de Thou, Prévot et Viole, tous de mon parlement, les aurez-vous pour agréables, monsieur l'amiral? — Oui, sire, puisque vous les avez élus. Je vous conjure seulement d'y joindre Cavagne, un de vos maîtres des requêtes et M. de Masparault. Il désigna encore un protestant dont Cornaton, de qui, après le duc d'Anjou, viennent les plus secrets renseignements, ne se souvint plus.

Il paraît avéré qu'entre toutes les recommandations que l'amiral versa dans l'oreille du roi, il lui adressa celle-ci : « N'oubliez pas, sire, ce que je vous ai tant répété autrefois sur ceux qui complotent près de vous contre vous. Si vous estimez pour quelque chose votre couronne et même votre vie, soyez vigilant. »

Afin de ménager l'amiral, le roi causa aussi avec Cornaton. Il lui demanda comment Coligny avait supporté le fer d'Ambroise Paré. « Sans un murmure, dit le jeune gentilhomme. — Ah! reprit le roi, je ne sache personne d'un courage égal à celui de M. de Coligny.

« Pourquoi, dit encore le roi, Paré a-t-il fait deux incisions au bras gauche? — Pour en extraire une balle de cuivre, répondit Cornaton. » Charles voulut voir cette balle, et remarqua, lorsque Cornaton la lui tendit, que la manche du jeune homme était rouge

de sang. « Quel est ce sang, dit-il? — C'est le sang de M. l'amiral, dit Cornaton. Le sang a coulé sur moi qui assistais M. de Coligny pendant l'opération. » Le roi examina le sang, puis la balle, qu'il rendit à Cornaton. La reine mère dit à demi-voix : « Je suis bien aise qu'elle ne soit plus dans le bras, surtout si elle a été empoisonnée. » Cornaton répondit que le poison même, s'il y avait poison, serait impuissant contre un breuvage composé par M. Paré et bu d'un trait par M. l'amiral.

Le roi se sépara très-affectueusement de Coligny, et, avant de partir, il invita personnellement Téligny et Cornaton à ne pas se relâcher un instant de leurs sollicitudes.

Le duc d'Anjou et Catherine de Médicis furent ravis de soustraire le roi à ce spectacle émouvant de Coligny, plus grand par la résignation religieuse, dans cette sorte d'agonie magnanime, qu'il ne l'était dans la bataille par les ressources de son génie guerrier ou dans le conseil par les illuminations de son intelligence politique.

« Nous le tirasmes enfin (le roi), continue le duc d'Anjou, hors du logis de M. de Châtillon. Et incontinent la royne ma mère, qui désiroit surtout sçavoir le discours que l'admiral luy avoit communiqué, duquel il n'avoit voulu que nous fussions participans, prya le roy de nous le dire; ce qu'il refusa plusieurs fois. Mais se sentant importuné et par trop pressé de nous, et plus par manière d'acquit qu'autrement, nous dict brusquement et avec déplaisir, jurant par la mort-Dieu, « ce que me disoit l'admi-

« ral estoit vray : que les roys ne se recognoissoient « en France qu'autant qu'ils avoient de puissance de « bien ou mal faire à leurs subjects ou serviteurs, et « que ceste puissance et maniement d'affaires de « tout l'Estat s'etoit finement escoulée entre vos « mains ; mais que ceste superintendance et autho- « rité me pouvoit estre quelque jour grandement « préjudiciable et à tout mon royaulme, et que je la « devois tenir pour suspecte et y prendre garde ; « dont il m'avoit bien voulu advertir, comme l'un de « mes meilleurs et plus fidèles subjects et serviteurs, « avant que mourir. Eh bien! mon Dieu, puisque « vous l'avez voulu sçavoir, c'est ce que me disoit « l'admiral. » Cela dit de passion et de fureur nous toucha si grandement au cœur, que nous dissimulasmes le mieux que nous pusmes, nous excusant toutefois l'un et l'autre, amenant beaucoup de justifications à ce propos, y adjoutant tout ce que nous pouvions de nos raisons pour le dissuader de ceste opinion, depuis le logis de l'admiral jusques au Louvre, où, ayant laissé le roy dans sa chambre, nous nous retirasmes en celle de la royne ma mère offensée au possible de ce langage de l'admiral au roy et encores plus de la créance qu'il en avoit, craignant que cela n'apportast quelqu'altération et changement en nos affaires et au maniement de l'Estat. Et pour n'en rien desguiser, nous demeurasmes si dépourveus et de conseil et d'entendement, que, ne pouvans rien résoudre à propos pour ceste heure là, nous nous retirasmes, remettans la partie au lendemain. »

Après le départ du roi, de la reine mère et du duc d'Anjou, les protestants se divisèrent sur cette ténébreuse question : Qu'y a-t-il à faire?

Le roi de Navarre, le prince de Condé et les chefs calvinistes étaient chez l'amiral. Discuter en présence de ce grand homme eût été insensé. Il avait déja reçu toute la cour et parlé près d'une heure. Il fallait lui éviter la fatigue d'une séance très-anxieuse. On choisit donc pour cette séance l'appartement de Cornaton, qui était au-dessous de celui de Coligny.

Le vidame de Chartres, Jean de Ferrières, fut, selon sa coutume, l'orateur de la méfiance. Il avait raison. Il fut très-éloquent. Sa conviction était de l'évidence.

« La tragédie est commencée, dit-il; étouffons-la au premier acte. Quittons Paris; car si nous ne le quittons pas, nous y serons tous exterminés. Les catholiques l'ont prophétisé : le mariage du roi de Navarre épanchera plus de sang que de vin. Hier, deux présidents au parlement n'insinuaient-ils pas à l'un d'entre nous de se clorre ce mois-ci avec toute sa famille dans son château ? L'évêque de Valence n'a-t-il pas donné le même avis au comte de La Rochefoucauld qui est ici parmi nous? Qu'il me démente, si je me trompe ! »

Le vidame conclut à franchir sans retard les barrières d'une ville où ils étaient abhorrés de la cour, du clergé et du peuple, d'une ville où il n'y avait pour eux que des fosses.

Plusieurs applaudirent Jean de Ferrières; mais un gentilhomme dit : « Comment transporter jusqu'à

Châtillon notre blessé ? » Téligny d'ailleurs se fit garant des intentions du roi et de son amitié pour l'amiral. Briquemaut appuya Téligny et ils entraînèrent l'assemblée.

Les protestants de la majorité se bornèrent à consulter le roi sur l'opportunité qu'il y aurait soit à déplacer l'amiral, soit à loger dans son voisinage pour le défendre, le cas échéant, contre messieurs de Guise.

Le roi accédant à ce dernier souhait, des maisons furent assignées aux calvinistes dans la rue de Béthisy. Charles offrit même le Louvre pour l'amiral. La reine de Navarre était prête à l'installer dans son propre appartement et à partager, jusqu'au rétablissement de Coligny, l'appartement de la reine de France.

Une si bienveillante réponse, loyale encore de la part du roi, confirma un grand nombre de protestants dans leur fausse sécurité.

Ils étaient tour à tour confiants et irrités. Les plus clairvoyants écumaient de colère, autant contre l'aveuglement de leurs amis, que contre la rage de leurs ennemis. Tous se sentaient dans une crise. Les violents commirent des imprudences. Ils injurièrent çà et là; ils parcoururent les abords de l'hôtel de Guise, brandissant leurs épées et poussant des cris farouches.

Ces démonstrations furent exagérées par les prêtres dans l'intérêt des princes lorrains. La bourgeoisie et la plèbe étaient en armes, malgré les ordres du roi. Les capitaines de quartiers, des meneurs con-

nus de M. de Guise et des confréries travaillaient sourdement la multitude, et répétaient sur tous les tons que les huguenots allaient daguer leur jeune duc comme ils avaient arquebusé le père; qu'il fallait le sauver, jouer des couteaux et prévenir les hérétiques.

Le mouvement de la rue se combinait avec celui du Louvre et dans de bien autres proportions.

C'est ainsi que s'acheva le vendredi 22 août, jour de la blessure de l'amiral. La nuit du 22 au 23, du vendredi au samedi, fut agitée au Louvre, à l'hôtel de Guise, à l'hôtel de Coligny, et mystérieusement remuante autour des églises, des cloîtres et dans les carrefours.

Le 22 au soir, le duc d'Anjou et Catherine s'étaient quittés fort inquiets de la conversation du roi et de l'amiral. Ils en avaient été atterrés.

Le 23, de bon matin, le duc se glissa chez la reine sa mère, « qui estoit déjà levée. J'eus bien martel en teste, dit-il, et elle aussi de son costé; et ne fut pour lors pris autre délibération que de faire, par quelque moyen que ce fust, despecher l'admiral. Et ne pouvant plus user de ruses et finesses, il fallait que ce fust par voie découverte; il falloit amener le roy à cette résolution; et fusmes d'accord que l'après-dînée nous l'irions trouver dans son cabinet, où nous ferions venir le sieur de Nevers, les mareschaux de Tavannes et de Retz, et le chancelier de Birague, pour avoir seulement leur advis des expédients que nous tiendrions à l'occasion, laquelle nous avions desjà arrestée ma mère et moy. »

Voilà, de l'aveu même de l'un des plus grands cou-

pables, la Saint-Barthélemy dans sa seconde éclosion; car elle était déjà en germe dans la tentative de Maurevel. Le 23 août, le duc d'Anjou et sa mère la décident immuablement dans leur premier entretien. Il y aura d'autres entretiens encore, et des entretiens de plus en plus décisifs.

L'horrible attentat de la veille contre Coligny s'était dévoilé.

Les Guise, accusés et maudits par les huguenots, étaient acclamés par les catholiques.

Paris s'était éveillé comme un lion et secouait sa crinière. Les quais, les remparts, les ruelles, les impasses, les bouges, les écuries des seigneurs, les sacristies des églises conversaient de meurtre comme le Louvre.

Les Guise, bénis partout, se posaient partout en persécutés. Ils se plaignaient hautement des mauvais desseins du parti huguenot, et ironiquement de la perversité des commissaires instructeurs du procès de l'amiral. Ils se rendirent chez le roi, se vantèrent de leur droiture, ne cachant pas cependant leur peine d'avoir perdu les bonnes grâces de Sa Majesté. Ils n'avaient plus, dirent-ils, qu'à se retirer en Champagne; ils laissaient au temps, ce juge incorruptible, le soin de les justifier.

Le roi leur répondit qu'ils étaient libres, qu'il saurait bien les châtier où ils seraient, s'il y avait lieu.

Les Guise, vers midi, remontèrent à cheval comme pour s'éloigner sérieusement. Mais ils se contentèrent d'aller jusqu'à la porte Saint-Antoine et ils revinrent. Cette promenade fut une double comédie,

pour donner le change aux huguenots et pour provoquer dans la population catholique un enthousiasme croissant.

Cet enthousiasme était si vif que le duc d'Anjou en fut mordu de jalousie. Lui qui s'était dérobé derrière Henri de Guise, par circonspection, se montra au grand jour, par envie. Il essaya de séduire le peuple et de l'enlever à son rival. Il traversa en coche toute la ville avec son frère illégitime M. d'Angoulême, disant de rue en rue : « Le maréchal de Montmorency amène contre Paris une troupe de ses sicaires. Il est l'allié des huguenots et presque huguenot lui-même. Moi, votre ami, je vous annonce ce danger, ne désarmez pas. » C'était une panique de plus, et, toute panique, en révolution, devient une fièvre chaude.

Tandis que la ville entrait en combustion, l'enquête avait marché. Cavagne et les deux autres commissaires protestants la précipitaient en aiguillonnant de Thou, Prévot, et Viole, les commissaires catholiques,

Ils avaient confronté la servante et le laquais saisis chez le chanoine par les gentilshommes de Coligny.

La servante était à Villemur, l'ancien précepteur du duc de Guise. La maison appartenait au maître d'hôtel du duc d'Aumale. Maurevel, que son laquais ne connaissait que sous le nom de Bolland, Maurevel, le tueur de héros, le tueur de Mouy, le tueur de Coligny, était à la solde des Lorrains. C'était Chailly, le surintendant du duc de Guise, qui avait introduit le bandit auprès de la servante, lui recommandant de le traiter comme l'un des meilleurs amis de Villemur.

La servante avait bien accueilli le laquais et placé Bolland dans la chambre du chanoine. Les chevaux de race si propices à Maurevel, le cheval du cloître Saint-Germain et celui de la porte Saint-Antoine étaient des écuries du duc de Guise. Le crime enfin était marqué partout à l'écusson de Lorraine. Les Guise n'avaient pas reculé devant la publicité future de leur forfait. Sûrs d'être dans Paris plus de cent contre un, sûrs de la complicité de la reine mère et du duc d'Anjou qu'ils pourraient toujours nommer à leur gré, ils s'étaient découverts eux-mêmes pleinement, heureux et avides d'une compromission qui serait une popularité.

Cette journée du 23 fut laborieuse pour Catherine et pour le duc d'Anjou.

L'amiral était mieux. Sa grande âme avait triomphé des blessures, des inquiétudes; elle avait presque rendu, par son équilibre, la santé au corps. Charles IX lui témoignait, de message en message, les mêmes égards, avec plus de pitié et d'admiration. Les Guise étaient convaincus de l'attentat de la veille. Le lendemain, ils devaient être accusés par plus de mille seigneurs ou gentilshommes protestants, encore en deuil de Jeanne d'Albret, leur Débora, comme ils l'appelaient, et tous vêtus de noir. Que feraient les Guise? Entourés de leurs compagnons et de leurs clients, du clergé et du peuple, ils diraient sans doute: « Oui, nous avons commis meurtre pour meurtre; c'était notre devoir. Nous avons été si équitables, que la reine mère et Monsieur étaient avec nous. »

Le danger et la honte étaient pressants pour Cathe-

rine et pour le duc d'Anjou. Ils s'en préservèrent en osant davantage dans le crime.

Leur entretien, le matin, dans la chambre de la reine mère, avait été homicide. Ils avaient condamné Coligny, et ils y avaient ajouté cinq au moins des chefs du calvinisme. Car plus tard Catherine, étrange justification ! réduisait à ce nombre de morts sa part de sang dans la Saint-Barthélemy.

Après leur dîner, la reine mère et le duc d'Anjou allèrent aux Tuileries, où les attendaient le duc de Nevers, le maréchal de Tavannes, le maréchal de Retz et le chancelier de Birague. Le roi n'y était pas, quoi qu'on en ait dit sans preuve. Là fut arrêté de nouveau le massacre de Coligny et de ses lieutenants. C'est là qu'on imagina les artifices avec lesquels on déçut le roi. C'est là qu'une mère, un frère, des amis, six en tout, conspirèrent, dans une délibération vraiment infernale, contre la conscience d'un fils, d'un frère, d'un ami. Et ce qui aggrave la perversité du conciliabule, c'est que celui dont ils préparaient la complicité était un jeune homme, un adolescent couronné. Que l'exécration soit sur lui qui va succomber, mais qu'elle soit avant tout sur eux, sur les tentateurs abominables ! qu'elle pèse d'un poids divin et humain sur ce démon femme, sur cette mère pire qu'une marâtre, qui plongea, de trame en trame, au fond de la réprobation éternelle, l'enfant de ses entrailles dénaturées !

Ce plan d'égorger Coligny et les principaux de la réforme, conçu le matin, au Louvre, entre Catherine et le duc d'Anjou, confirmé l'après-dînée, aux Tuile-

ries, entre Catherine, le duc d'Anjou, Tavannes, Retz et Birague, ce plan monstrueux fut porté au malheureux Charles IX par les conjurés, dont les plus odieux étaient la mère et le frère même du roi. Le moment de cette conférence est incertain, vraisemblablement de cinq à sept heures.

« Sitost, dit le duc d'Anjou, que nous fusmes entrez au cabinet où le roy mon frère estoit, la royne ma mère commença à luy remonstrer que le party des huguenots s'armoit contre luy à cause de la blessure de l'admiral, qu'il alloit fayre en Allemagne une levée de dix mille reîtres, et aux cantons des Suisses une autre levée de dix mille hommes de pied; et que les capitaines françois, partisans des huguenots, estoient desjà la plupart semblablement partis pour faire levée dans le royaulme, et les rendez-vous du temps et du lieu desjà aussi donnez. Que si une si puissante armée une fois jointe aux forces françoises (chose qui n'estoit que trop faisable), ses forces (au roy) n'estoient pas bastantes à moitié près d'y pouvoir résister, veu les pratiques et intelligences qu'ils avoient, dedans et dehors le royaulme, avec beaucoup de villes, communautez et peuples (dont elle avoit de bons et certains advis), qui devoient faire révolte avec eux sous prétexte du bien public, et que luy, estant foible d'argent et d'hommes, elle ne voyoit lieu de seureté pour luy en France. Et si il y avoit bien davantage une nouvelle conséquence dont elle le vouloit advertir : c'est que tous les catholiques, ennuyez d'une si longue guerre, et vexez de tant de sortes de calamitez, estoient résolus d'y mettre une fin. Et il

estoit question entre eux d'élire un capitaine général pour prendre leur protection et fayre ligue offensive et deffensive contre les huguenots; et ainsy demeureroit seul enveloppé en grands dangers, sans puissance ni authoritez. Qu'on verroit toute la France armée de deux grands partis, sur lesquels il n'auroit aucun commandement. Mais qu'à un si grand danger et péril imminent de luy et de tout son Estat, et à tant de désastres qui se préparoient, où nous touchions desjà du doigt, et au meurtre de tant de millions d'hommes, un seul coup d'espée pouvoit remédier et détourner tous les malheurs, et qu'il falloit seulement tuer l'admiral, chef et autheur de toutes les guerres civiles; que les desseins et entreprises des huguenots mourroient avec luy, et les catholiques, satisfaits et contents du sacrifice de deux ou trois hommes, demeureroient toujours en son obéissance. Cela fut ainsy dict, et beaucoup d'autres inconvénients qui luy furent représentez, lesquels il ne pouvoit esviter s'il n'usoit de ce conseil, y amenant encores les persuasions plus à propos, et d'autres raisons que la royne ma mère y adjousta et moy aussi; et les autres n'oubliant rien qui y pust servir. Tellement que le roy entra en extresme cholère et comme en fureur, mais ne vouloit au commencement aucunement consentir qu'on frapast à l'admiral; enfin, picqué et grandement troublé de la crainte du danger que nous luy avions si bien peint et figuré, esmeu de la considération de tant de practiques dirigées contre luy et son Estat, comme il creut, par l'impression que nous luy en avions donnée, voulut

bien néantmoins, sur une affaire d'une telle importance, sçavoir si par un autre moyen l'on y pourroit remédier, et en avoir sur ce nostre conseil et advis, et que chacun en dict présentement son opinion. Or, ceux qui opinèrent les premiers furent tous d'advis qu'il en falloit ainsi user que nous l'avions proposé. »

Quelle gradation dans la fourberie! Catherine invente mensonge sur mensonge, parlant de levées de troupes, d'une quatrième guerre civile, demandant l'égorgement d'un seul, déjà égorgé une fois, puis l'égorgement de quelques-uns, prévoyant certainement, au milieu de l'effervescence de Paris, un massacre incalculable. Tout cela est marqué avec effronterie dans le récit du duc d'Anjou. Ce qui n'est pas moins constaté, c'est la répugnance de Charles à livrer l'amiral. Il résiste, on insiste. On exalte peu à peu ce tempérament violent. On le poussera jusqu'à la folie.

Retz, l'instigateur le plus influent et le plus décisif de la Saint-Barthélemy, ayant déduit, par couardise, quelques arguments contre un second assassinat de l'amiral, il ébranla tous ses complices. « Mais après avoir ramassé nos esprits, reprend le duc d'Anjou, revenans à nous-mesmes et combattans très-fort et ferme son opinion, nous l'emportasmes et recognusmes à l'instant une certaine mutation et une merveilleuse et estrange métamorphose au roy qui se rengea de nostre costé et embrassa nostre opinion, passant bien plus outre et criminellement; s'il avait été auparavant difficile à persuader, ce fust alors à nous à le retenir; car en se levant et nous impo-

sant silence, nous dict de cholère, et jurant par la mort-Dieu, puisque nous trouvions bon qu'on tuast l'admiral, qu'il le vouloit, mais aussy tous les huguenots de France, afin qu'il n'en demeurast pas un qui luy pust reprocher après, et que nous y donnassions ordre promptement. Et sortant furieusement nous laissa dans son cabinet, où nous advisasmes le reste du jour, le soir et une bonne partie de la nuict, ce qui sembla à propos pour l'exécution d'une telle entreprise. Nous nous assurasmes du prévost des marchands, des capitaines de quartier, et autres personnes que nous pensions les plus factieux, faisans un département des quartiers de la ville, desseignans les uns pour exécuter particulièrement sur aucuns, comme fust M. de Guyse pour tuer l'admiral. »

Le duc de Guise accepta de vive voix sa commission, car il était de ce dernier conseil de sang qui organisa, avec une préméditation terrible, la nuit formidable, les jours et les nuits rouges qui suivirent et dont le cycle tragique s'appelle la Saint-Barthélemy.

Les destinées des Montmorency, du roi de Navarre, du prince de Condé et du marquis de Conti, son frère, furent discutées dans ce conseil du Louvre.

Disciple, non moins que neveu du cardinal de Lorraine, le duc de Guise demanda la mort des Montmorency et de tous les princes de Bourbon. Tavannes parla pour les Montmorency. La considération qui désarma le conciliabule sinistre, fut que l'aîné de cette maison, le maréchal de Montmorency, qui s'était retiré à Chantilly comme dans une forteresse, n'en

sortirait que pour s'unir aux huguenots et pour venger ses frères. On épargna donc le maréchal Damville, messieurs de Thoré et de Méru. Tavannes parla encore pour les princes. Il fut aidé par Catherine qui réclama le roi de Navarre, comme son gendre, et par le duc de Nevers qui réclama, comme son beau-frère, le prince de Condé. Le marquis de Conti ne pouvait dès lors être excepté de cette clémence de bourreaux.

Charles IX était maintenant avec ces bourreaux et le plus forcené.

Il y eut, à cette date du monde, des cercles du mal qui furent approfondis.

Une mère et un fils, Catherine de Médicis et le duc d'Anjou, pour se délivrer du plus grand homme de leur siècle, de Coligny, qui leur fait ombrage, se sont adressés à une autre mère et à son fils, la duchesse de Nemours et le duc de Guise. Tous les quatre ont mis en embuscade un vil meurtrier. Le vendredi, 22 août 1572, ce meurtrier a blessé l'amiral ; il ne l'a pas tué.

Le samedi 23, Catherine et le duc d'Anjou, dans un intérêt privé, prononcent entre eux une seconde sentence contre le même grand homme et contre ses capitaines les plus éminents, et cette sentence, c'est la mort.

L'autre mère et son fils, la duchesse de Nemours et le duc de Guise, consentiront à cette récidive barbare et progressive. Bien plus, cette fois, il n'y aura pas un meurtrier vulgaire, il y aura un meurtrier prince et ce sera le duc de Guise lui-même.

Aux Tuileries, Catherine de Médicis et le duc

d'Anjou s'adjoignent leurs plus intimes confidents : le duc de Nevers, le chancelier de Birague, le maréchal de Retz, le maréchal de Tavannes. Ces six personnes se concertent pour faire du roi, d'un fils, d'un frère, et d'un maître, un assassin.

Ils descendent les cercles de Machiavel ; ils les descendent toujours plus bas.

Ils vont droit au Louvre. Ils entourent l'adolescent. La mère le harangue avec une autorité ancienne, avec une adresse insidieuse. Elle s'avance de ruse en ruse dans les plis et dans les replis de cette âme emportée. Le frère approuve, les amis consolident des raisonnements fondés sur des calomnies.

Et le roi, échauffé à cette atroce éloquence, succombe au vertige. Il s'écrie, il jure et tempête. Il ne veut plus un crime, quelques crimes, il veut tous les crimes en masse, une boucherie. Il ne veut pas qu'un seul huguenot puisse le troubler par une seule plainte ; il veut éteindre toutes les plaintes dans le sang. Imbécile meurtrier, qui ne sait pas, qui saura trop tard que les reproches des vivants ne sont rien au prix des reproches des morts. Les reproches des morts pénètrent silencieusement dans la conscience ; ils l'enlacent, ils la déchirent, ils la torturent jour et nuit. Ils ont des étreintes, des tranchants, des aiguillons. Et l'on ne rit plus, et l'on ne se distrait plus, et l'on ne se repose plus ; il n'y a plus jamais ni joie, ni oubli, ni sommeil.

Voilà les cercles successifs, et il y en aura d'autres creusés par les auteurs de la Saint-Barthélemy. L'histoire les éclairera tous de sa torche sépulcrale.

Elle a ses drames, l'histoire, mieux que la poésie; et, non moins que la théologie, elle a ses condamnations.

Le roi, conquis par sa mère, flotta néanmoins par instants. D'une impétuosité, il tombait dans une langueur.

Ces oscillations de Charles IX expliquent une contradiction apparente entre le récit du duc d'Anjou et les Mémoires de sa sœur Marguerite.

Selon le duc d'Anjou, après la délibération préparatoire des Tuileries, à la délibération du Louvre, dans le cabinet du roi, le comte de Retz recula et s'opposa au second meurtre de Coligny. Selon Marguerite de Valois, ce fut le même comte de Retz qui entraîna le roi, vers dix heures du soir, dans la fatale et définitive résolution.

Rien de plus simple à concilier. La peur avait ébranlé Retz. Il avait faibli dans la délibération intermédiaire entre celle des Tuileries, qui précéda, et celle de dix heures du soir au Louvre, qui termina tout. De sept à dix heures du soir, le roi était redevenu chancelant. De dix à onze heures, Catherine lança Retz, et Retz, pour se réhabiliter, fit au roi une autre peur, une peur dans un sens contraire. Lui-même, par un flux et un reflux de peur, il avait incliné à tout épargner, craignant les réactions; et puis il incita cruellement et lâchement à tout tuer pour anéantir d'un coup les vengeances futures.

Charles IX, on le sent bien, même dans les révélations du duc d'Anjou, eut une agonie d'honneur. Il lui était douloureux d'abandonner Coligny aux poignards. Il l'avait nommé son père. Il avait subi la

double influence de l'affection et du génie de ce grand homme. L'amiral lui avait dit d'un accent persuasif : « L'observation de l'édit de paix est votre salut ; la guerre de Flandre est votre gloire. » Charles avait adopté sincèrement cette généreuse politique.

Pour le jeter dans une politique rétrograde et sanguinaire, il avait fallu que sa mère, par une subite intimidation de sophismes, bouleversât cette organisation nerveuse jusqu'à la rendre insensée.

Vers sept heures, je le répète, Charles avait adhéré à la conjuration, mais vers dix heures, il hésitait.

C'est alors que Retz intervint. Il lui peignit la fureur des huguenots. Il lui apprit la complicité de la reine mère et du duc d'Anjou dans l'attentat des Guise contre l'amiral. « Quand les huguenots connaîtront cette complicité, qu'ils soupçonnent déjà, que ne feront-ils pas ? Ils convoqueront le ban et l'arrière-ban de l'hérésie. Ils ne respecteront plus rien, ni le trône, ni la famille royale, ni le roi.

« Que le roi frappe donc le premier, il est en défense légitime ; s'il ne frappe pas aujourd'hui, demain il ne sera plus temps. »

Charles balançant encore, le maréchal de Retz éleva-t-il un doute, non sur le courage, mais sur la détermination du roi ? Révolté de ce doute, Charles dépouilla-t-il toute indécision ? Ce qui est incontestable, c'est que fasciné, ensorcelé par Retz, un orateur d'athéisme, de crime et de peur, Charles fut plus acharné qu'un autre au massacre.

—

Ce fut chez lui une démence qui eut ses atonies et ses accès. L'épouvante y mêlait ses sursauts.

Tous ces réprouvés avaient peur. La peur règne en eux dans tous ses effarements, la peur hideuse, mère des trahisons et des forfaits. Que l'on sonde bien toutes les révolutions, on y trouvera la peur. C'est la lave de ces volcans. Toute révolution est un long poëme de la peur, de la peur sous toutes les formes. Peur des femmes, des enfants, des vieillards, peur des lâches qui deviennent des scélérats, peur des braves qui deviennent des héros passifs, qui ne se soucient plus de vaincre, mais auxquels il suffit de se résigner, qui n'aspirent plus à bien vivre, mais seulement à bien mourir.

La peur, à un certain moment, est sentie et renvoyée. Il y a la peur que l'on reçoit et la peur que l'on donne. La peur est une passion privée et une passion publique. S'unit-elle au fanatisme comme chez les masses, à l'ambition comme chez les Guise, comme chez Catherine et le duc d'Anjou, à toutes les perversités comme chez Birague, Retz, Nevers et Tavannes, à l'imagination, à la frénésie, comme chez Charles IX ; la peur ne connaît plus de frein ; elle se baignera dans le sang.

Autant de partis, autant de peurs diverses. La peur des huguenots est pour leur foi, non pour leur vie ; elle réagira en témérités hautaines comme chez de Guerchy, en goût du martyre comme chez Coligny, en circonspection amère et tumultueuse comme chez Langoiran, d'Aubigné, Montgommery, le vidame de

Chartres. La peur de leurs ennemis se répandra en astuces et en carnages.

Ce qu'il y a de particulier dans cette passion de la peur, c'est que, si elle déprave les pusillanimes et les méchants, elle n'ôte pas aux hommes de bien leur grandeur morale. Mais elle a sur eux un effet déplorable : elle diminue leur activité, ce qui est la perpétuité du mal.

Indépendamment de la peur, il y eut d'autres mobiles. La pâle déesse ne reçut pas toutes les offrandes. Les sacrifices impies, les holocaustes barbares fumèrent sur plus d'un autel. Quelques-uns tuèrent pour gouverner, d'autres tuèrent pour voler, d'autres pour hériter, d'autres pour se venger, d'autres pour éviter l'enfer, d'autres pour mériter le paradis; ceux-ci par férocité naturelle, ceux-là par imitation, beaucoup par déférence, soit de caserne, soit de confessionnal; tous par cette brutalité que recèle l'homme à une certaine profondeur.

Les bons, les meilleurs, se bornèrent, pour la plupart, à être victimes.

Si la peur, au reste, ne fut pas la seule cause de la Saint-Barthélemy, elle fut la plus féconde.

La peur épique de trois règnes, cette peur chargée, comprimée dans l'âme humaine comme la poudre dans une arme à feu, cette peur éclata partout au contact de l'étincelle, à l'ordre des chefs. Et cette peur fut crime dans l'action, et ces chefs dans le commandement furent assassins, oui, assassins, et Catherine, et le duc d'Anjou, et le duc de Guise, et le maréchal de Tavannes, et le duc de Nevers, et le maréchal de

Retz, et le chancelier de Birague, et Charles IX, le roi-bourreau, qui reflète un peu tard, mais jusqu'à la folie, tant d'iniquités! Ces noms de cour à la fois et de bagne, si ballottés, qu'ils en ont contracté une sorte de trivialité d'infamie, ne nous lassons pas de les redire, afin de les plonger de plus en plus dans l'horreur. La justice de l'histoire, c'est d'infliger le souvenir.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME

Dissimulation de Charles IX. — Conjuration de la reine mère, émeute des rues. — Police des Guise et du clergé. — Coligny ne redoute que Guise. — Il compte sur la garde du Louvre et sur ses amis pour mettre son hôtel à l'abri d'un coup de main. — Cosseins chargé de veiller à la sûreté de l'amiral. — Méfiance de M. de Thoré, de Cornaton et du vidame de Chartres. — Seconde délibération des chefs protestants aussi vaine que la première. — Catherine et Charles IX entretiennent la sécurité de Coligny. — Avant minuit. — Les chefs calvinistes proposent de rester chez l'amiral. — Téligny refuse. — Guerchy et ses camarades se retirent avec peine. — Téligny lui-même se retire. — Conseil de sang au Louvre. — Opinion du maréchal de Tavannes. — Il terrifie le prévôt des marchands. — Préparatifs du duc de Guise, de minuit à quatre heures du matin. — Le Charron agit dans le même sens que le duc. — Mort de l'amiral de Coligny. — Fluctuations au Louvre. — Endurcissement subit. — Les tocsins de Saint-Germain-l'Auxerrois et du palais de Justice.

Depuis la séance au Louvre (de cinq à sept heures) où sa mère le gagna à demi, Charles, tout chancelant qu'il fût par moments, usa de dissimulations odieuses avec le parti protestant et avec Coligny.

Il continua d'envoyer auprès de l'amiral pour s'informer d'une santé si précieuse, et pour lui transmettre l'expression de toute son amitié.

Coligny, touché, envoyait à son tour au Louvre, soit pour remercier le roi, soit pour obtenir ce que les circonstances exigeaient.

Paris était travaillé en dessous. L'émeute grondait

sourdement dans les bas-fonds. Les mille agents soit des Guise, soit du clergé, couraient çà et là par les ruelles infectes. Ils envahissaient les cavernes de la plèbe et la demeure des bourgeois. Ils racontaient le danger de Henri de Guise. C'était fait de lui, si on ne massacrait, pendant qu'on les tenait, les huguenots, ces hérétiques, ces relaps, ces fils de Satan, les ennemis de Paris, les démons qui avaient tant assiégé et tant affamé la ville et les faubourgs. Le moment était venu de venger tant de maux en une nuit. Et cette nuit, il fallait que ce fût la prochaine, du samedi où on était au dimanche. Plus de retard. Saint Barthélemy deviendrait le patron de tous les hardis ouvriers du massacre. Jamais on n'aurait vu pareille fête.

Ces discours et cent autres électrisaient les hommes, les femmes, les enfants, et quels enfants! Les enfants de dix à seize ans, les pages déguenillés de la boue et du ruisseau, la milice fantasque, soudaine, impitoyable, des révolutions.

Si les protestants avaient eu une contre-police, ils auraient compris toute l'étendue de leur péril, au lieu de ne juger que sur des rapports très-vagues et souvent contradictoires. L'amiral, qui ne pouvait sortir et qui aurait peut-être tout sondé d'un coup-d'œil, ignorait la physionomie redoutable de Paris. Le malheur de ce grand homme était de ne voir le danger que sur un point, tandis qu'il était partout. Il ne faisait épier que les Guise. Il les croyait capables de tout. Il leur attribuait l'initiative et le monopole du soulèvement qu'il pressentait et dont il avait la com-

motion confuse. Mais il comptait entièrement sur le roi. C'était assez, selon lui, de cette haute et active sollicitude pour comprimer, soit la malveillance de la reine mère et du duc d'Anjou, soit les férocités des Guise. D'ailleurs, Téligny, le comte de La Rochefoucauld, le roi de Navarre, le prince de Condé n'entretenaient l'amiral que de la tendresse, que de l'admiration du roi pour lui. Ils ravivaient de conversation en conversation sa sécurité.

Toutefois Coligny, qui entendait certains mots sinistres du vidame de Chartres et qui regardait comme fort probable un coup de main du peuple sous l'impulsion des Guise, pria Cornaton d'aller au Louvre et de faire au roi trois requêtes.

Par la première, Coligny demandait quelques arquebusiers de la garde pour mettre son hôtel hors des insultes de la populace.

Il sollicitait ensuite le ministère de M. de Rambouillet, qui n'avait pas achevé de marquer à tous les chefs calvinistes des logements dans la rue de Béthisy et aux environs.

L'amiral invoquait encore l'autorisation de rassembler des armes chez lui, précaution sans doute inutile, mais que la prudence lui prescrivait.

Le roi accorda toutes ces requêtes. Hélas! combien vaines furent-elles!

La dernière devait être éludée. La seconde ne fut qu'une sorte de casernement favorable au massacre; la première, qu'un acte préliminaire d'hostilité.

Cornaton ne désirait que douze arquebusiers au plus, le roi lui en octroya cinquante. Le duc d'Anjou

dit aussitôt : « Cosseins les commandera. » Cornaton, qui ne se souciait pas de ce choix, ne s'empressant pas de l'accepter, le roi ajouta : « Oui, Cosseins est l'homme qui convient. »

L'un des Montmorency qui était présent, M. de Thoré, dit tout bas à Cornaton : « L'amiral ne saurait avoir un plus mauvais compagnon que celui-là. »

C'était l'avis de Cornaton et il le dit à Coligny. Ce héros, qui, au milieu de ses plus sombres expériences de politique et de guerre, était très-gentilhomme de cœur, répondit : « Qu'importe que Cosseins m'aime ou me haïsse, il m'est donné par le roi. Au-dessus de tous les sentiments personnels, il y a le devoir militaire. Or, Cosseins a sa consigne d'honneur et il l'exécutera. »

Cet officier ne tarda pas à être à son poste. Il distribua ses cinquante arquebusiers dans deux boutiques spacieuses qui étaient l'une à gauche, l'autre à droite de l'hôtel de l'amiral.

Beaucoup des capitaines calvinistes s'étonnaient d'un pareil gardien. De tous les chefs protestants, celui qui connut le mieux la situation et qui fut le plus traité de visionnaire, le vidame de Chartres, bondit en apercevant Cosseins. Il réunit, comme la veille, les princes et les seigneurs dans la chambre de Cornaton. Là, il fit un nouveau discours avec une animation nouvelle.

Il signala l'émotion populaire de Paris, le scandale de la mission dont Cosseins était investi, les conciliabules chez la reine mère, chez les Lorrains, dans toutes les églises, le petit nombre des protestants,

leur impuissance individuelle, tandis que Coligny était retenu au lit par ses blessures et que les princes seraient si aisément retenus au Louvre par la force. Jamais le calvinisme n'avait été si étroitement muré et autant à la disposition de ses persécuteurs. Le vidame ne voyait qu'une issue, c'était une retraite prompte, dès le soir même. « Puisque l'amiral est mieux, s'écria-t-il, transportons-le, formons un camp autour de lui, princes, seigneurs, gentilshommes, soldats, tout ce qui a une Bible et une épée. L'amiral nous guidera; car les balles ne l'ont atteint qu'aux bras, et jamais il n'eut l'entendement plus clair, le cœur plus magnanime. »

Le roi de Navarre, le prince de Condé et surtout Téligny tinrent ce projet pour impraticable. Ne serait-ce pas d'ailleurs offenser le roi dont les courtoisies envers l'amiral étaient inépuisables? Évidemment, il n'y avait rien à appréhender de la cour. Les Guise, presque en défaveur, n'étaient pas en mesure d'attaquer. Restait la plèbe catholique, dont les cinquante arquebusiers de Cosseins et au besoin les dagues protestantes auraient facilement raison.

Telle fut la conclusion de la majorité.

On accusa un gentilhomme picard, M. de Bouchavannes, qui avait des relations assez intimes avec le maréchal de Retz, d'avoir rendu compte presque immédiatement à la reine mère de tout ce qui s'était dit et décidé parmi les capitaines protestants.

Catherine cherchait par mille moyens à augmenter leur sécurité. Sur ses insinuations, le roi ne cessa pas ses messages à Coligny. La jeune mariée, la reine

Marguerite de Valois, vint s'asseoir avec enjouement au chevet de l'amiral que cette aimable visite égaya. Le roi de Navarre demeura près de lui une grande partie de la soirée. Cosseins avait bien empêché d'introduire des armes chez Coligny, tandis qu'on en portait au Louvre par brassées, mais comment ne pas bénir Charles IX ?

Il avait mandé le roi de Navarre et lui avait dit : « Les Guise essayent de remuer. Je ne suis pas tourmenté sur l'amiral, qui a cinquante arquebusiers de ma garde et toute la noblesse protestante autour de lui. Vous, qui êtes sous mon toit, vous ne risquez pas davantage. Néanmoins, pour être plus en sûreté, environnez-vous de tout ce que vous avez de plus vaillant. »

Le roi de Navarre, qui n'avait guère auprès de lui que les seigneurs attachés à sa maison, fut très-sensible à cette tendre fraternité du roi. Il appela au Louvre beaucoup de capitaines consommés : de Piles, Pardaillan, Bourses et plus de cinquante autres, l'élite de l'élite calviniste.

Charles fit souhaiter aussi une bonne nuit à l'amiral, l'invitant à être bien tranquille, puisque c'était le roi de France qui veillait sur ses cheveux blancs.

Coligny n'eut pas même un soupçon de ce côté-là. Et cependant Charles égalait dès lors sa mère en duplicité ; il la surpassait en fureur. Emporté par sa mauvaise nature dans la fourberie et dans la cruauté, après avoir été vaincu par Catherine, par le duc d'Anjou, par le duc de Nevers, par Tavannes, Birague et Retz, il ne fut plus le roi, il ne fut pas même le bour-

reau, mais le valet de tous ces bourreaux. Bientôt le sceptre, le sceptre des fleurs de lis, allait se changer dans ses mains en arquebuse.

Un peu avant minuit, l'activité se ralentissait parmi les protestants et redoublait parmi les catholiques. Les uns se couchaient ou songeaient à se coucher pour dormir; les autres émergeaient de l'ombre des couloirs, des poternes, des ruelles, pour surprendre, pour égorger.

Ce fut une heure triste entre toutes les heures de ce lamentable drame. Le cœur saigne rien que d'y penser.

Le roi de Navarre, ses cousins et ses gentilshommes, sur la foi de Charles, causaient des blessures de l'amiral et des affaires de la religion, avant d'enfoncer leurs têtes pesantes de présages dans les oreillers du Louvre.

Coligny, sur la parole royale, congédiait ses amis les plus fidèles, des lions au combat. Ces héros, malgré les promesses de Charles, troublés de laisser dans une sorte d'isolement leur chef vénéré, offrirent à Téligny de passer la nuit dans l'hôtel de l'amiral, leurs épées hors du fourreau. Ils implorèrent de défendre, au prix de leur vie, la plus grande vie du protestantisme. Téligny les remercia, disant que ce serait faire au roi cette injure de se méfier de lui, que l'amiral ne le souffrirait jamais. Il avoua que lui-même, tant sa sérénité était entière, il quitterait son père et que cette confiance serait salutaire à Coligny, qu'elle le calmerait autant que l'agiteraient peut-être des précautions militaires inutiles.

Au seuil de l'appartement, l'intrépide Guerchy fut repris d'un scrupule. Il insista plus vivement pour rester. « L'hôtel de l'amiral, dit-il, devrait être notre forteresse. C'est là qu'il serait beau de mourir ! » Téligny, au nom de la tranquillité du malade, refusa obstinément.

Guerchy et ses camarades s'éloignèrent à regret.

Téligny rentra une dernière fois auprès de l'amiral qu'il trouva de mieux en mieux. Coligny lui dit adieu, l'engageant à s'aller reposer de tant de fatigues. Ils ne se revirent plus dans ce monde.

L'amiral demeura dans son hôtel avec ses officiers accoutumés. Il avait de plus auprès de lui Ambroise Paré, le grand chirurgien, et Merlin, le saint ministre qui n'avait de Bibles qu'en hébreu, mais qui les lisait si couramment en les traduisant à mesure, que ses auditeurs les croyaient toutes françaises. L'un et l'autre étaient dans la chambre de l'amiral, près de son lit. Nicolas Muss, l'interprète allemand de Coligny, servait le malade avec toutes les délicatesses simples du cœur. Cornaton, le gentilhomme favori de l'amiral, allait et venait attentif au moindre signe du héros. Labonne, un autre gentilhomme, avait les clefs de l'hôtel. Yolet, le premier écuyer de Coligny, surveillait en haut les domestiques et au rez-de-chaussée les six Suisses du roi de Navarre qui gardaient au dedans la porte de la rue. Cosseins avec ses cinquante arquebusiers la gardait au dehors.

Au Louvre, le conseil de sang était en permanence. Dès onze heures, le duc de Guise, le duc d'Aumale, et le chevalier d'Angoulême délibéraient avec Cathe-

rine de Médicis, le duc d'Anjou, les maréchaux de Tavannes et de Retz, le duc de Nevers et le chancelier de Birague. Le roi, tantôt épuisé, tantôt épileptique, leur appartenait.

La plupart étaient impatients de commencer la boucherie aux flambeaux. Mais le maréchal de Tavannes démontra qu'il valait mieux attendre le petit jour, afin de faire une battue plus complète. « A l'aube, dit-il, pas un n'échappera. » Il ramena ses complices par ce seul mot.

Marcel, naguère prévôt des marchands et dont les fonctions avaient cessé depuis peu, avait exercé, sous l'influence des Guise, une sorte d'apostolat municipal du meurtre contre les hérétiques. Le président Le Charron, le prévôt actuel, n'avait qu'à parler dans le même sens que son prédécesseur; la besogne était ébauchée.

Il parut vers minuit devant le conseil secret. Les échevins étaient avec lui. Le roi dit au prévôt que les hérétiques avaient conspiré contre sa personne et contre son État, qu'ils avaient été découverts et qu'ils seraient bientôt punis. « Soyez prêt à obéir, ajouta-t-il, aux ordres que vous recevrez. Ils vous seront adressés à l'hôtel de ville. En attendant, appelez aux armes les bourgeois. Faites fermer les portes de la ville et retirer les barques de la rive droite de la Seine. Ces barques seront toutes attachées avec des chaînes à la rive gauche. Ainsi personne ne fuira ma justice au faubourg Saint-Germain. »

Le prévôt et les échevins comprirent ce que serait cette justice du roi et manifestèrent quelque réserve.

Le maréchal de Tavannes, qui s'en aperçut, les terrifia du geste et de la voix. « C'est à opter, dit-il, ceux qui ne pendront pas seront pendus. » Le Charron et les échevins furent observés et aiguillonnés par deux hommes des Guise : Puisgaillard et d'Entrague.

Le roi, la reine mère et le duc d'Anjou se séparèrent après minuit, afin de sommeiller dans leurs chambres. Les victimes dormaient. Eux, dormirent-ils? Je ne le crois pas. Car c'est la conscience qui fait dormir.

Le duc de Guise, escorté du duc d'Aumale, son oncle, du chevalier d'Angoulême, le frère bâtard du roi et d'une foule de seigneurs, ses partisans, ne perdit pas son temps entre minuit et quatre heures du matin.

Il harangua les troupes. Il dit ensuite aux commandants des Suisses et aux colonels français les intentions de Charles IX. Le moment était venu d'exterminer les hérétiques, ces séditieux contre Dieu et contre le roi. Il ne doutait pas de leur zèle. Le pillage était permis.

Après ces instructions, il distribua les positions qui devaient être occupées. Les Suisses et quelques compagnies françaises au Louvre ; les bataillons des gardes autour du principal centre des calvinistes : la rue des Fossés, la rue de Béthisy et tout le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le duc enjoignit à tous de repousser, soit dans le Louvre les amis du roi de Navarre, soit dans les maisons les protestants qui essayeraient de sortir.

Le prévôt des marchands, intimidé par Tavannes

et par les agents des Guise, fit les mêmes communications aux membres de la municipalité. Il avait été instruit du plan royal. Il déclara que Sa Majesté autorisait ses sujets à châtier les hérétiques, lesquels étaient tous des conspirateurs, et que son bon plaisir serait qu'il n'en réchappât aucun. Les provinces imiteraient certainement Paris et l'ordre renaîtrait dans le royaume et dans l'Église.

Le programme était double : massacre et pillage. Le duc de Guise l'avait dit. Le Charron le répéta.

Le signal devait être le tocsin de la cloche du palais de Justice, de la tour de l'horloge. Mais comment se reconnaître? On avait pourvu à tout. Chacun des conjurés et des catholiques fut invité à coudre une croix blanche à son chapeau et à se nouer une écharpe de même couleur autour du bras gauche. La croix et l'écharpe seraient de soie pour les seigneurs, de fil ou de coton pour les hommes de la bourgeoisie et du peuple. Voilà toute la différence.

Ces préparatifs durèrent près de quatre heures. Entre deux et trois heures du matin, la reine mère, le duc d'Anjou et le roi étaient déjà debout. Le duc de Guise était rentré au Louvre. Catherine et lui craignirent de nouvelles fluctuations de Charles IX. Ils arrachèrent l'ordre fatal.

Le duc de Guise, le duc d'Aumale, le chevalier d'Angoulême descendirent précipitamment du Louvre et se hâtèrent vers l'hôtel de l'amiral.

Un coup de pistolet partit ; puis, il y eut un silence de quelques minutes et d'autres bruits éclatèrent de plusieurs côtés à la fois.

Lorsque M. de Guise et son escadron arrivèrent à la demeure de l'amiral, le capitaine Cosseins s'approcha des arçons du duc qui lui parla à l'oreille. Cosseins alors frappa rudement à la porte avec la poignée de sa dague.

On se souvient que l'amiral était avec Ambroise Paré, son chirurgien, Merlin, son ministre, et Muss, son interprète.

Labonne, le gentilhomme qui avait les clefs de l'hôtel sous son traversin, était assoupi. Aux secousses du capitaine Cosseins, Yolet, l'écuyer de l'amiral, réveilla Labonne, qui se leva précipitamment. Il se munit de ses clefs, et, traversant les six Suisses du roi de Navarre, il demanda du dedans ce que c'était. Cosseins répondit : « C'est de la part du roi. » A la voix de Cosseins, d'un ami, d'un protecteur, Labonne ouvre. Cosseins se précipite sur lui et le poignarde. Les arquebusiers de la garde et les Suisses du duc d'Anjou se pressent confusément. Les Suisses du roi de Navarre, se voyant trahis par Cosseins, reculent; l'un d'eux est tué. Ils tirent sur eux une seconde porte, la porte de l'escalier. Cornaton, dont la chambre était au rez-de-chaussée, les encourage et les aide à barricader la porte, puis il monte chez l'amiral.

Ce grand homme était hors de son lit. Il avait distingué une sorte de tumulte. Il avait cru d'abord que c'était une émeute populaire. Il se revêtit d'une robe de chambre et dit gravement : « Monsieur Merlin, faites-moi la prière. »

A l'apparition de Cornaton tout indigné et déses-

péré, Ambroise Paré s'écria : « Qu'y a-t-il, monsieur? — Il y a, dit Cornaton en s'adressant à l'amiral, que le Seigneur nous appelle à lui. » L'amiral, qui depuis trente ans vivait dans le péril extrême, dit sans le moindre trouble et d'un accent viril : « Cette fois, c'est ma mort. Je ne la redoute pas, puisque je la reçois par Dieu et pour Dieu. Mes amis, je n'ai plus besoin de secours humain, sauvez-vous tous. »

Ils obéirent, escaladèrent le sommet de l'hôtel, et s'élancèrent par une fenêtre sur le toit. Merlin, qui était presque aveugle dès cette époque, trébucha dans un fenil où il enfonça au milieu du foin. Il ne bougea de là. Ambroise Paré, Cornaton et deux serviteurs de Coligny parvinrent à se frayer une issue. Plusieurs furent arquebusés. Coligny reprit sa prière. Il ne s'aperçut du dévouement obstiné de Muss qu'en le voyant refermer la porte sur tous. Le doux sourire de son maître récompensa sans doute le bon Allemand de son sacrifice.

Les meurtriers se poussaient comme à un assaut. Le premier qui entra fut Besme, un ancien page du duc de Guise. Il avait soulevé et renversé la porte avec un épieu qu'il avait trouvé dans la barricade improvisée par Cornaton. Le traître Cosseins suivait Besme. Il y avait avec eux Petrucci de Sienne, un des aventuriers du duc de Nevers, Sarlabous, un renégat, autrefois un des capitaines de Coligny, Attin, le meilleur de ces mauvais, Tosinghi, un bandit italien, et quelques autres.

Coligny était en robe de chambre, assis dans un

fauteuil. Lorsque les meurtriers firent irruption, il interrompit sa prière et se leva lentement de son siége. Il leur parut, l'un d'eux l'a dit depuis, plus grand qu'un homme. Son attitude était d'une noblesse imposante et sa physionomie d'un calme sublime. Jamais à aucune époque de ses longues épreuves, il ne fut plus vénérable et plus magnanime.

Les assassins eurent une impression de respect, ou du moins d'étonnement, sous le regard assuré de ce héros des guerres civiles.

Besme, qui s'était chargé de le tuer, eut honte de sa faiblesse, et l'épieu au poing il s'avança : « N'es-tu pas l'amiral, dit-il? — Je le suis, répondit stoïquement Coligny. Jeune homme, je suis aussi un vieillard, un blessé; si c'est ma vie que tu veux, tu ne l'abrégeras guère. »

Besme, jurant pour se donner du cœur, et agitant son épieu, en poussa la pointe dans le ventre de l'amiral qui, tout chancelant, et se sentant atteint non comme un soldat mais comme un sanglier, ne put retenir l'expression d'une rapide colère. Le gentilhomme cria en lui. « Encore, murmura-t-il, si c'était l'épée d'un cavalier, mais c'est l'épieu d'un goujat. » Puis, réprimant ce mouvement de la nature, et n'étant déjà plus de la terre, il s'abandonna saintement aux coups lourds de l'épieu de Besme et aux coups aigus de la dague de Petrucci.

Il expira entre les deux condottieri. Son suprême gémissement ne fut pas le plus douloureux. Ce gémissement s'exhala d'une poitrine profonde qui, durant de longues vicissitudes, avait contenu autant de

soupirs et de sanglots que de respirations. Elle n'eut de relâche, et, pour ainsi dire de soulagement, que dans le dernier souffle.

Le Picard Attin, l'un des meurtriers pourtant, un séide du duc d'Aumale, un partisan catholique accoutumé aux scènes de violence de ces temps tragiques, ne put jamais oublier Coligny. C'est lui qui retraça plus tard avec une naïve admiration le courage de ce martyr. « De tous les hommes que j'ai vus, disait Attin, c'est celui qui a le moins craint la mort. » Hommage bien infime, mais digne d'être transmis, puisqu'il manifeste l'amiral jusqu'à la fin.

Le duc de Guise cependant avait pénétré à cheval dans la cour de l'hôtel, sous les fenêtres de Coligny, avec son oncle d'Aumale et le chevalier d'Angoulême. Tout bouillant d'impatience : « Besme, as-tu fini? criait-il d'en bas. — C'est fait, monseigneur. — Eh bien, prouve-le donc. M. d'Angoulême et le duc d'Aumale ne croiront que lorsqu'ils verront. Jette le corps par la fenêtre. »

Besme et Petrucci, les assassins actifs, aidés par Sarlabous, lancèrent celui qui fut Coligny, et qui, par une sorte de galvanisme des muscles, se retint un instant au balcon de fer.

Le pauvre cadavre étant tombé, M. de Guise et M. d'Angoulême sautèrent de cheval et se baissèrent vers l'amiral, que l'épieu et la dague avaient inondé de sang à la face. « On ne peut discerner ses traits, dit M. de Guise, tant ils sont souillés et rougis. » Il saisit un mouchoir, les essuya et dit : « Je le cognoy, c'est luy-même. » Et labourant rudement ce visage

auguste du talon de sa botte éperonnée, il sortit de la cour à cheval, avec son escorte. Quelques-uns attribuent ce dernier outrage au chevalier d'Angoulême.

Pendant que s'accomplissait l'énorme forfait, que se passait-il au Louvre? Écoutons le duc d'Anjou :

« Or, dit-il, après avoir reposé seulement deux heures, la nuict, alors que le jour commençoit à poindre, le roy, la royne ma mère et moy, allasmes au portail du Louvre joignant le jeu de paulme, en une chambre qui regarde sur la place de la Bassecourt, pour veoir le commencement de l'exécution ; où nous ne fusmes pas longtemps, tandis que nous considérions les événements et la conséquence d'une si grande entreprise, à laquelle, pour dire vray, nous n'avions jusques alors guères pensé, sans que nous entendismes à l'instant tirer un coup de pistolet ; et ne sçaurois dire de quel endroict, ni s'il atteignist quelqu'un. Bien sçai-je que le son nous blessa tous trois si avant dans l'esprit, qu'il offença nos sens et nostre jugement, esperdus d'appréhension des grands désordres qui s'alloient lors commettre ; et pour y obvier, envoyasmes soudainement et en toute diligence un gentilhomme vers M. de Guyse pour luy dire et expressément commander de nostre part qu'il se retirast à son logis et qu'il se gardast bien de rien entreprendre sur l'admiral, ce seul commandement faisant cesser tout le reste, parce qu'il avoit esté arresté qu'en aucun lieu de la ville il ne s'entreprendroit rien qu'au préalable l'admiral n'eust été tué. Mais tost après, le gentilhomme rebroussant, nous dict que M. de Guyse luy avoit respondu que le commandement estoit venu

trop tard, que l'admiral estoit mort, et qu'on commençoit à exécuter par tout le reste de la ville. Ainsy retournasmes à nostre première délibération ; et peu après, nous laissasmes suivre le fil et le cours de l'exécution. »

Cette certitude de la mort de l'amiral, donnée par M. de Guise, de la selle de son cheval, aurait désespéré des consciences, mais il n'y avait au Louvre que des imaginations. Catherine et ses deux fils, le roi et le duc d'Anjou furent délivrés d'une grande terreur et saisis d'une nouvelle exaltation sanguinaire.

La reine mère avait ordonné, bien avant l'heure convenue, de sonner la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse; elle ordonna de sonner plus fort. C'était fixer les irrésolutions du roi, déchaîner ses instincts féroces et multiplier, étendre les égorgements. Rien ne démusela les meurtriers comme ce tocsin funèbre. Ils avaient trouvé leur musique. Ces volées d'airain pressées, haletantes, correspondaient aux convulsions des poitrines humaines et les forcenaient. Quand la cloche du palais ébranla de ses vibrations la tour de l'horloge et hurla le crime sur Paris à l'unisson de Saint-Germain-l'Auxerrois, la tuerie prit des proportions effroyables.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME

Les quartiers du massacre. — Passions déchaînées. — Égorgements d'étage en étage. — Mort de Téligny. — Favoris du duc d'Anjou. — Mort du comte de La Rochefoucauld. — Mort de Guerchy. — Mort de Moneins. — Mort du marquis de Renel. — Bussy d'Amboise. — Les deux Lavardin. — Trois cents gentilshommes périssent dans le quartier de Coligny. — Le Louvre. — Récit de la reine de Navarre. — Gervais de Francourt. — Charles Macrin. — Le baron de Beauvoir. — Pardaillan. — Piles. — Jean Goujon. — Brion et le jeune marquis de Conti. — La famille royale contemple les cadavres des fenêtres. — Le Louvre en tumulte. — Les seigneurs du faubourg Saint-Germain rament vers le roi. — Ils sont accueillis à coups d'arquebuse. — Charles tire sur les huguenots. — Néron et Domitien moins criminels que le roi de France.

Les points principaux de la boucherie furent d'abord ; depuis quatre heures du matin, la rue de Béthisy, les environs du Louvre ; le Louvre même et le reste de la ville, depuis cinq heures ; enfin, depuis sept heures, le faubourg Saint-Germain. Toutes les passions éclatèrent dans cette cité aussi grande qu'un monde, toutes les passions ensemble, le fanatisme, la superstition, les haines secrètes, l'ardeur du pillage, l'amour de l'or, la soif du sang. C'était un tumulte immense comme un Océan, un tumulte de clameurs, de cloches, d'arquebuses, de râlements et de lamentations. Chacun cherchait son ennemi, le découvrait, et le laissait roide sur le carreau ou sur le pavé.

De l'hôtel de l'amiral le duc de Guise conduisit les troupes royales le long de la rue de Béthisy, puis à droite, à gauche, dans les ruelles et les carrefours jusqu'au Louvre. C'était là qu'avait été parqué le groupe le plus nombreux de la noblesse protestante. Les deux autres groupes étaient l'un dans le Louvre, l'autre au faubourg Saint-Germain. Les calvinistes bourgeois et prolétaires étaient disséminés dans toute la ville.

On conçoit que le principal théâtre de la Saint-Barthélemy ait été le quartier du Louvre. Le duc de Guise, qui avait à sa main et à sa botte les traces du sang de Coligny, criait aux soldats et aux courtisans, soit de la garde du roi, soit de la garde du duc d'Anjou, soit de sa propre escorte, il criait d'une voix forte, en désignant de son épée nue les maisons : « Camarades, nous avons bien commencé; courage, à d'autres! le roi le commande! Le roi le commande, » répétait-il à chaque instant. Et les soldats et les courtisans enfonçaient les portes, fouillaient les maisons, daguaient, volaient des caves aux greniers. Les assassins poursuivaient d'étage en étage les malheureux protestants. Chaque maison avait son ruisseau de sang. Les uns étaient tués dans leurs lits, les autres sur les toits; les premiers étaient poignardés ou assommés, les seconds étaient arquebusés. (V. une estampe de la Saint-Barthélemy, cart. de M. Hennin.)

Téligny s'enfuit de degré en degré, puis par-dessus les tuiles, dans un galetas de M. de Châteauneuf. Les catholiques le surprirent là. Il était si beau et si fier sous sa confusion d'être sans vêtements et

sans armes, que les meurtriers n'eurent pas le cœur de frapper et s'en allèrent. L'un d'eux ayant raconté leur commisération à M. de Larchant, capitaine des gardes du duc d'Anjou : « Eh quoi! dit le familier de Monsieur, vous êtes donc des femmes? » Et il envoya des hommes qui égorgèrent le fugitif. Les officiers qui tiennent de près ou de loin au duc d'Anjou, ceux qui veulent réussir avec lui, ne s'adressent pas à de petits compagnons. Ils choisissent tout ce qu'il y a de plus éminent : Montesquiou frappe le prince de Condé à Jarnac; Cosseins inaugure la Saint-Barthélemy en livrant l'amiral et Larchant la célèbre en sacrifiant sauvagement Téligny. Tout favori de Monsieur est un sicaire élégant et impitoyable.

La victime la plus illustre, après Coligny, fut le comte de La Rochefoucauld. C'était l'un des plus grands seigneurs du royaume. Il était très-riche, très-brave, très-spirituel. Le tour original de son humeur, le bon goût de ses plaisanteries le rendaient très-agréable. Il avait été avec le roi dans la soirée qui précéda le massacre. Charles eut presque envie de le sauver. Quand le comte prit congé de lui très-tard, il lui dit : « Foucauld, c'est ainsi qu'il l'appelait, ne t'en va pas, nous balivernerons cette nuit. — Non, répondit le comte, il faut dormir et se coucher. — Tu coucheras au Louvre avec mes valets de chambre. — Cela ne se peut. Adieu, mon petit maître. » Charles n'insista plus.

Le comte, avant de partir, fit encore deux visites dans le Louvre, l'une chez la duchesse douairière de Condé, l'autre chez le roi de Navarre. Il alla ensuite

avec deux de ses gentilshommes, MM. de Chamont et de Mergey, à son nouvel appartement qu'il ne connaissait pas et qui lui sembla fort mal meublé. MM. de Chamont et de Mergey lui proposèrent de ne le pas quitter, mais il ne retint que M. de Coulaines.

Les deux gentilshommes se rendirent à quelques pas de là, dans leur appartement qui avait été marqué comme celui du comte par les maréchaux des logis de Sa Majesté, près de l'hôtel de l'amiral de Coligny. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient dans leurs draps, lorsqu'ils entendirent la cloche d'alarme et l'attaque par Cosseins de l'hôtel de l'amiral. Ils s'habillèrent à la hâte. L'amiral tué, ils virent M. de Guise à cheval qui allait de maison en maison, aux portes des seigneurs huguenots. Quelques gentilshommes de M. de Rambouillet, qui avaient présidé à cette sorte de casernement des calvinistes, donnaient tous les renseignements nécessaires au duc sur ces maisons proscrites et sur leurs habitants. Le duc de Guise, selon l'importance des personnages, s'arrêtait ou passait. Devant la maison occupée par messieurs de Chamont et de Mergey, il y eut une halte et quelqu'un de la suite de M. de Guise dit : « Qui est logé là ? — Ce sont des serviteurs, » fut-il répondu et le duc alla plus loin.

Ce fut lui-même qui mena à la porte de M. de La Rochefoucauld celui qui, au refus de M. de Nançay, se chargea d'assassiner le comte pour obtenir sa compagnie d'hommes d'armes. Le comte ouvrit sans méfiance aux meurtriers masqués. Il crut que c'était un jeu du roi dont le caprice était alors de fouetter, soit

les filles d'honneur, soit les gentilshommes de son intimité. Il s'imagina le reconnaître et le priait de le ménager dans cet amusement, lorsque le pauvre comte fut détrompé et renversé à grands coups de dague.

Guerchy, si cher à l'amiral et si dévoué, Guerchy qui avait tant souhaité de veiller avec ses amis à la sûreté du chef de la réforme, n'ayant plus que la responsabilité de lui-même, s'était endormi sous le toit qui lui avait été assigné. Il fut réveillé en sursaut par les arquebusiers de la garde. Il n'eut que le temps de s'élancer, de saisir un poignard et son manteau. Il enroula son manteau autour de son bras gauche, et, brandissant son poignard, il engagea seul contre une troupe grossissante un combat inégal, mais héroïque. A la fin il succomba comme il avait vécu, en soldat, admiré de ceux-là même qui l'écrasaient sous leur nombre.

François de Moneins, l'un des plus audacieux capitaines du protestantisme, dur à lui-même et d'une sensibilité profonde sous son austérité, avait pleuré comme un fils en apprenant le crime de Maurevel. Il avait pieusement soigné Coligny. Il avait espéré en vain couvrir avec Guerchy de son épée le sanctuaire politique de leur parti, l'hôtel de l'amiral. Fervaques, un ardent catholique, mais un ami, essaya de le sauver. Il se jeta aux pieds du roi, sollicitant chaudement la grâce de Moneins. Dans l'éloquence et dans l'imprudence de son zèle, il révéla le lieu où le proscrit était caché. C'en fut assez. Fervaques demandait la vie; il fut répondu

la mort à deux autres gentilshommes qui coururent exécuter cet arrêt.

Pendant cette affreuse nuit, Paris est un enfer. Les crimes abondent. Quand on voudrait ne pas voir et se taire, il faut surmonter son horreur, regarder et parler.

Le marquis de Renel était frère du prince de Porcien et cousin de Bussy d'Amboise.

On connait Bussy, ce héros de femmes, ce héros d'une intrépidité organique, toujours prête, jamais déconcertée.

Que va-t-il faire, ce duelliste épique, au front hardi, au nez arrogant? Son portrait nous le dit aussi haut que les mémoires. Les yeux de Bussy sont perçants comme une pointe d'épée et ils ont les éclairs d'une lame nue. La vipère de l'ironie siffle sur ses lèvres insolentes et son menton se termine acéré comme un sarcasme ou comme un stylet. Il est en procès avec le marquis de Renel. Au premier tumulte, en compagnie du fils du baron des Adrets, Bussy vole à l'appartement de son cousin-germain qui était en chemise et qui se disposait à fuir. Le spadassin de cour fond sur ce gentilhomme du même sang que lui et verse ce sang. Il gagne ainsi son procès, et les biens immenses du marquis sont à lui. Son crime l'enrichit quelques années et le déshonore à jamais.

Charles de Beaumanoir de Lavardin avait été gouverneur du roi de Navarre. Il avait paru avec son fils aux noces de son ancien élève. Témoin et prophète des menées farouches de Paris contre les protestants,

M. de Lavardin s'était réfugié chez un procureur auquel il avoua ses craintes et qui le cacha. L'adroit légiste dépista plusieurs troupes d'assassins. Mais il vint à l'improviste des émissaires du Louvre qui découvrirent M. de Lavardin et qui demandèrent brutalement au procureur ce qu'il attendait pour dépêcher cet hérétique. « J'attends, reprit le légiste, que je sois bien en colère. » Les meurtriers s'emparèrent alors de M. de Lavardin et le chassèrent à la pointe de leurs armes jusqu'à la rivière où ils le noyèrent, à demi-mort déjà des blessures qu'il avait reçues pendant le trajet. M. de Lavardin fut le premier qui subit le double supplice du fer et de l'eau.

Son fils, qui avait été abrité dans le même asile, l'avait quitté pour un rendez-vous que lui avait donné sa maîtresse, la veuve d'un conseiller au parlement. Cette veuve était bonne catholique et dame de charité de sa paroisse. Elle ne fut point soupçonnée. Elle put sauver le jeune de Lavardin qu'elle retint plus d'une semaine et auquel l'amour fut propice au milieu de cette grande orgie de la haine et du meurtre.

Plus de trois cents gentilshommes périrent dans le quartier de Coligny, aux environs de Saint-Germain-l'Auxerrois. Indépendamment de ceux que nous avons nommés, les plus illustres furent Rouvray, Valavoir, Colombières, d'Astarac, de Pontbreton, de Peyne, de Pluviau, tous capitaines d'une bravoure éclatante et qui méritaient d'être frappés de l'épée sur le champ de bataille, au lieu d'être frappés du poignard dans leur lit, nobles victimes que la trahison seule vainquit et dont les paupières, à demi

closes par le sommeil, ne s'ouvrirent plus qu'au delà des ombres de la mort.

Quelques-uns, très-peu, évitèrent les bourreaux. Ségur, Gramont, Mornay, Durfort de Duras, de Lons se dérobèrent aux plus ardentes recherches. Plusieurs se sauvaient par les tuiles des greniers, d'autres par les croisillons des tours, d'autres par les soupiraux des caves. Quand ils avaient gagné les rues, leurs pieds se mouillaient et se teignaient dans le sang de leurs amis, de leurs parents, de leurs frères d'armes.

Le sang coulait par petits torrents dans les rues. Tous les ruisseaux étaient rouges. Le sang inondait la ville et le Louvre.

Le Louvre fut le plus tragique théâtre de la Saint-Barthélemy. Là, le crime se centupla. Une famille royale y tuait sa noblesse et son peuple. Un roi, encouragé par sa mère, par son frère, oui, un roi tuait ses sujets, un père ses enfants, un hôte ses hôtes.

Laissons parler la sœur de ce roi, Marguerite de Valois :

« ......Les huguenots me tenoient suspecte, parce que j'estois catholique; et les catholiques, parce que j'avois espousé le roy de Navarre qui estoit huguenot. De sorte que personne ne me disoit rien du guet-apens, jusques au soir (23 août) que j'estois au coucher de la royne ma mère, assise sur un coffre auprès de ma sœur de Lorraine, que je voyois fort triste. La royne ma mère me dit que je m'en allasse coucher; comme je faisois la révérence, ma sœur me prend par le bras et m'arreste et pleurant, me dit : « Mon Dieu, ma « sœur, n'y allez pas! » Ce qui m'effraya extrême-

ment. La royne ma mère s'en aperceut, et appellant ma sœur, se courrouça fort à elle, et lui deffendit de me rien dire. Ma sœur luy dit qu'il n'y avoit point d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela, et que, sans doute, s'ils découvroient quelque chose, ils se vengeroient de moy. La royne ma mère repond que, s'il plaisoit à Dieu, je n'aurois point de mal; mais quoy que ce fust, il falloit que j'allasse de peur de leur fayre soupçonner quelque chose.

. . . .

« Je voyois bien qu'elles se contestoient, et n'entendois pas leurs paroles. Elle me commanda encore rudement que je m'en allasse coucher. Ma sœur, fondant en larmes, me dit : bonsoir, sans m'oser dire autre chose; et moy, je m'en allay toute transie et éperdue, sans me pouvoir imaginer ce que j'avois à craindre. Soudain que je fus en mon cabinet, je me mis à prier Dieu qu'il luy plust me prendre en sa protection, et qu'il me gardast sans scavoir de quoy, ny de quy. Sur cela, le roy mon mary, qui s'estoit mis au lit, me manda que je m'en allasse coucher. Ce que je fis, et trouvay son lit entouré de trente ou quarante huguenots que je ne cognoissois point encore; car il y avoit peu de temps que j'estois mariée. Toute la nuict, ils ne firent que parler de l'accident qui estoit advenu à M. l'admiral, se resolvans, dès qu'il seroit jour, de demander justice au roy de M. de Guyse, et que, si on ne la leur faisoit, ils se la feroient eux-mêmes. J'avois toujours dans le cœur les larmes de ma sœur, et ne pouvois dormir, pour l'appréhension en laquelle elle m'avoit mise sans sçavoir de quoy. La

nuict se passa de cette façon sans fermer l'œil. Au poinct du jour, le roy mon mary dit qu'il vouloit aller jouer à la paume, attendant que le roy Charles fust éveillé, se résolvant soudain de luy demander justice. Il sort de ma chambre et tous ses gentilshommes aussy....

« Moy, voyant qu'il estoit jour, estimant que le danger que ma sœur m'avoit dit fust passé, vaincue du sommeil, je dis à ma nourrice qu'elle fermast la porte pour pouvoir dormir à mon ayse. Une heure après, comme j'estois le plus endormie, voicy un homme frappant des pieds et des mains à la porte, et criant : « Navarre, Navarre! » Ma nourrice, pensant que ce fust le roy mon mary, court vistement à la porte. Ce fust un gentilhomme... qui avoit un coup d'épée dans le coude et un coup de hallebarde dans le bras, et estoit encore poursuivi de quatre archers qui entrèrent tous après luy en ma chambre. Luy, se voulant garantir, se jeta sur mon lict. Moy, sentant ces hommes qui me tenoient, je me jette à la ruelle et luy après moy, me tenant toujours à travers du corps. Je ne cognoissois point cet homme, et ne sçavois s'il venoit là pour m'offenser, ou si les archers en vouloient à luy ou à moy. Nous criions tous deux, et estions aussy effrayés l'un que l'autre. Enfin Dieu voulust que M. de Nançay, capitaine des gardes, y vinst, qui me trouvant en cet estat-là, encore qu'il y eust de la compassion, ne se pust tenir de rire, et se courrouça fort aux archers de cette indiscrétion, les fist sortir et me donna la vie de ce pauvre homme qui me tenoit, lequel je fis

coucher et panser dans mon cabinet jusques à tant qu'il fust du tout guéry. Et changeant de chemise, parce qu'il m'avoit toute couverte de sang, M. de Nançay me conta ce qui se passeoit, et m'asseura que le roy mon mary estoit dans la chambre du roy et qu'il n'auroit nul mal. Et me faysant jetter un manteau de nuict sur moy, il m'emmena dans la chambre de ma sœur madame de Lorraine où j'arrivay plus morte que vive, et entrant dans l'antichambre, de laquelle les portes estoient toutes ouvertes, un gentilhomme nommé Bourses, se sauvant des archers qui le poursuivoient, fust percé d'un coup de hallebarde à trois pas de moy. Je tombay de l'autre costé presque évanouie, entre les bras de M. de Nançay et pensois que ce coup nous eust percé tous deux. Et estant quelque peu remise, j'entray en la petite chambre où couchait ma sœur.

« Comme j'estois là, M. de Miossans, premier gentilhomme du roy mon mary, et Armagnac, son premier valet de chambre, m'y vindrent trouver pour me prier de leur sauver la vie. Je m'allay jeter à genoux devant le roy et la royne ma mère pour les leur demander; ce qu'enfin ils m'accordèrent. »

Voilà le Louvre.

Le sang rejaillissait partout; les gentilshommes protestants étaient tués dans les antichambres, poursuivis dans les cabinets, frappés sur les lits des princesses.

On venait appeler les capitaines de la part du roi et on les immolait dans un corridor, dans une galerie,

sur un degré, ou entre deux portes. Le château était tendu de piéges et de trappes.

Dans le Louvre, hors du Louvre, le mot d'ordre était un énorme mensonge qui servait de prétexte et d'excuse à tous les crimes. Les huguenots, disait-on, avaient conspiré la mort du roi, de la reine mère et de toute la famille royale. Aussi, ajoutait-on, n'en épargnons pas un.

Avec cette imposture on tuait, et ce qui valait mieux, on tuait en conscience. On ne pouvait jamais tuer assez.

Gervais de Francourt et Charles Macrin, l'un chancelier de Navarre et l'autre précepteur de la princesse Catherine, fille de Jeanne d'Albret, deux hommes éloignés par le rang, rapprochés par l'amitié, étaient venus de Béarn aux noces de Henri de Bourbon. Francourt était un jurisconsulte éminent, un grand orateur et il l'avait prouvé dans l'assemblée des états, aux applaudissements de Jeanne d'Albret et de son peuple. Macrin était un savant philologue et un poëte distingué. Doués de talents si divers et d'un dévouement égal à leur jeune maître, le roi de Navarre, ils eurent la même destinée et les mêmes assassins.

Un meurtre plus abominable encore fut celui du baron de Beauvoir. C'était un tacticien à la guerre, un sage au conseil, un théoricien incomparable dans les sciences militaires, et de plus un homme du monde accompli. Coligny, qui l'estimait et qui l'aimait, l'avait recommandé à Jeanne d'Albret comme le meilleur guide qu'elle pût donner à son fils. La reine l'avait nommé gouverneur du prince de Béarn.

Ce noble vieillard, malade et languissant depuis quelques mois, avait fait effort pour assister au mariage de Henri et de Marguerite. Il était logé près de l'hôtel de Coligny. Quand les bourreaux envahirent sa chambre, le baron de Beauvoir, devinant leurs intentions, leur dit : « Je suis si faible que je ne puis sortir de mon lit pour mourir debout ainsi qu'il conviendrait. Tuez-moi donc couché. Il y aura pour vous peu de peine et encore moins d'honneur. » Il lui fut répondu par le poignard.

Les précautions des lâches persécuteurs étaient en proportion de la force et de la bravoure des proscrits. On avait souvent recours à des subterfuges qui trahissaient l'anxiété des bourreaux.

Quand on voulut avoir Pardaillan, si attaché au roi de Navarre, et qui avait été convié avec Piles à se fixer au Louvre pendant quelques jours, on usa d'artifice. Pardaillan était redouté des plus braves. Son épée n'était pas mieux trempée que son cœur. Que fit-on avec lui? Un officier lui annonce que le roi le mande. Pardaillan suit l'officier jusqu'au vestibule de la cour du Louvre. Là, on se jette sur lui, on le désarme et on le pousse dans la cour où étaient les Suisses. Ils le passent par les armes.

Piles eut le même sort. On a vu à l'œuvre le brillant défenseur de Saint-Jean-d'Angely. Il fut attiré aussi dans le terrible vestibule et dans le parvis du Louvre devenu comme un abattoir de héros. Piles, sans épée, sans dague ni poignard, se trouva soudainement à la merci des massacreurs. Il les regarda d'un air intrépide, puis apercevant Charles IX à une fe-

nêtre, il lui lança à la face, dans un cri suprême la malédiction d'un soldat. « O roi déloyal! » Piles, reportant son attention autour de lui, et reconnaissant un gentilhomme catholique, il se dépouilla de son riche manteau, et le lui tendant : « Acceptez ce présent de la main de Piles traîtreusement livré. » Le gentilhomme par pudeur dit bas à Piles : « Je ne suis pas de ceux-là, » et par peur il refusa le manteau. Pilès fléchit aussitôt percé de vingt piques, soit par les arquebusiers, soit par les Suisses. Ces étrangers, ces descendants de Guillaume Tell, les conquérants de la liberté chez eux, les instruments de la tyrannie chez les autres nations, accumulent chaque siècle sur leur nom une tache de honte et de sang que toute l'eau de leurs lacs, s'ils tardent encore, ne pourra plus effacer. Quand donc les Suisses ne combattront-ils plus que pour la Suisse? Quand donc laveront-ils dans leur golfe d'Uri, le golfe sacré, les souillures de leur obéissance passive aux despotes qui les payent?

Jamais sang plus généreux que celui de Piles ne fut versé. Charles devait épargner celui-là entre tous. Piles était un héros parmi les héros, il était le commensal et le familier du roi. Quelques jours auparavant, Charles nageait avec Piles vers l'île Louviers. Piles l'empêcha de sombrer, en le soutenant d'une main au-dessus du fleuve et en gagnant de l'autre la rive. Mort pour vie : telle fut la justice de Charles, telle fut sa reconnaissance.

Il est un homme, une autre victime, qui défie l'oubli. Cet homme, c'est Jean Goujon, l'ami de Germain Pilon, de Pierre Lescot et de Bullant, Jean Goujon,

l'auteur de la fontaine des Innocents, des cariatides de la salle des cent Suisses, des saisons de l'hôtel de Carnavalet, des saisons parmi lesquelles la statue de l'hiver souffre du froid à glacer jusque dans les os les admirateurs de ce chef-d'œuvre.

Jean Goujon, ce restaurateur de la sculpture au seizième siècle, était, le 24 août, sur un échafaudage du Louvre, de ce château qu'il a tant illustré, et il taillait dans la pierre une de ces Renommées qui sonnent éternellement son nom à la postérité, lorsqu'il fut atteint d'une balle, soit des Suisses, soit des arquebusiers de la garde, soit plutôt d'un envieux, si l'on en croit la tradition. Il fut précipité, ce grand artiste, ce Phidias de la renaissance, avec les consciences les plus pures, les courages les plus fermes et les gloires les plus éclatantes de la France.

Honorons sa mémoire; car Jean Goujon est un héros du ciseau. Il mérite d'être pleuré à l'égal des héros de l'épée.

Le meurtre n'épargnait ni les vaillants, ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards.

Brion, le gouverneur du marquis de Conti, Brion, que ses vertus rendaient encore plus sacré que son âge de quatre-vingts ans, visité par des scélérats en uniforme, appelle son élève, qui couchait près de lui. Le jeune marquis s'élance entre son maître et les bourreaux, il les supplie avec ses petites mains, puis il se suspend au cou de Brion, l'entoure de ses bras, le presse contre son cœur, demandant grâce pour ce père de son intelligence, qu'il aime autant qu'il le respecte. Brion se croit sauvé. Il se couvre de cette

candeur, de cette tendresse comme d'un bouclier. Vaine espérance! Les bourreaux sont implacables. Ils poignardent l'octogénaire, au risque de blesser l'adolescent, et les inondent tous deux de sang, la tête blanche et la tête blonde. Brion en meurt, le marquis de Conti en est paralysé à jamais. Il sera pour toujours bègue, sourd, faible de corps et d'esprit, épuisé, dès la jeunesse, par l'horreur de ce crime.

« Ceux qui étaient dans le Louvre, dit un contemporain, le roi leur faisait dire de sortir de l'appartement et de descendre dans la cour où ils étaient tous massacrés. Les autres, tous ceux qui les accompagnaient, leurs valets de chambre, leurs maîtres d'hôtel et pédagogues criant à haute voix et implorant la miséricorde du roi, le sommant de ses promesses, étaient en sa présence jetés par les fenêtres, puis taillés en pièces par les Suisses. »

Le Louvre était un champ de carnage. Au milieu de ce château profané, qu'on se représente, si l'on peut, cette famille royale soûlée de supplices, sans en être assouvie, ces pâles Valois avec leur mère, allant de fenêtre en fenêtre, pour mieux se repaître de massacres, massacre dans le quartier de l'amiral, massacre dans le palais, massacre au delà, dans la cité, et bientôt massacre au faubourg Saint-Germain. Le roi, le moins coupable peut-être, est le plus fou. Cette race de princes et de princesses corrompus recherche le spectacle des cadavres dans le château et hors du château. Il y a des monceaux de ces cadavres partout, dans les cours et sur le quai. Des flatteurs de Catherine de Médicis ont traîné sous les vitraux de sa

chambre, par un raffinement à son usage, les corps de plusieurs et entre autres le corps de Soubise.

Ce grand seigneur, encore jeune, avait un procès avec Catherine de Parthenay, sa femme, qui réclamait le divorce pour cause d'impuissance de son mari. Soubise fut soustrait à l'ignominie de ce procès par la Saint-Barthélemy. Lui, à qui une femme immodeste disputait le titre et la qualité d'homme, il se défendit mieux qu'un homme, à la manière de Guerchy, en héros et en lion. Il était percé de coups de pique, de dague et de poignard, tant la peur était lâche parmi les assaillants! La peur, en ce jour néfaste, tuait à blessures redoublées; elle tuait, la peur, pour se délivrer de la peur.

La volupté se mêla au sang. Les plus grandes dames et les filles d'honneur de Catherine de Médicis, ces religieuses de Vénus, comme les appelle un chroniqueur, allèrent en groupes, accompagnées de leurs amants, dans les vestibules, dans les cours, sur les seuils des chambres, entre les croisées du quai, et partout elles considérèrent d'un regard effronté ces corps demi-nus, riant, folâtrant de paroles, à la façon des héroïnes de Boccace, de Rabelais et de Brantôme. Celui qu'elles examinèrent le plus, ce fut Soubise, curieuses de deviner l'énigme du procès. Elles en firent après de bons contes. Les Valois furent plus que jamais hors de l'humanité; et les femmes aussi, les plus illustres de France, plus que jamais furent hors de la pudeur.

Les plus malheureux des persécutés étaient sans doute le roi de Navarre et le prince de Condé. Orphe-

lins de leurs gouverneurs, de leurs guides, de leurs amis; ils furent conduits rudement dans le cabinet de Charles IX. « Je ne veux qu'une religion dans mon État, » s'écria le roi. Et menant les princes à la fenêtre, leur montrant des monceaux de cadavres, il leur dit avec des jurements effroyables : « *La mort ou la messe* : choisissez. » Jeanne d'Albret et Coligny auraient choisi la mort. Le prince de Condé inclinait à cette résolution; mais Henri de Bourbon, dont la foi était légère, et qui était plus propre à plier qu'à rompre, choisit la messe pour la vie, comme plus tard il devait la choisir pour le trône. Il contribua beaucoup par son exemple et par ses paroles à entraîner son cousin.

Le massacre continuait. Le duc de Montpensier, le duc de Nevers, le maréchal de Tavannes, une foule de seigneurs couraient par la ville à cheval et l'épée à la main. Ils criaient tous comme le duc de Guise : « Tuez, tuez, le roi le commande. » Et Tavannes ajoutait : « Saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai. »

A sept heures du matin, on égorgeait depuis trois heures. La terre, l'eau, le ciel, « fumaient de sang et d'âmes, » selon la forte expression de l'un des proscrits. Oui, on égorgeait depuis trois heures et partout, partout, excepté au faubourg Saint-Germain.

Le faubourg Saint-Germain n'était pas relié, comme aujourd'hui, au Louvre par des ponts. Il n'y avait que le pont des Meuniers fort éloigné du château. Marcel avait bien reçu l'ordre, la veille, un peu avant minuit, de tenir mille hommes à la disposition de

M. de Maugiron que le commissaire du quartier devait diriger sur les maisons des seigneurs huguenots. Mais, soit négligence, insouciance, ou commisération, l'expédition sauvage contre le faubourg n'avait pas été faite.

A six heures cependant, il y avait eu alerte. Un maquignon de la rue de Béthisy s'était évadé du cercle de fer. Il savait le meurtre commis sur l'amiral. Il était très-attaché à M. de La Force et il risqua tout pour l'avertir. Il se glissa entre les assassins jusqu'au Louvre où il espérait trouver un bateau. Mais presque tous ces bateaux avaient été amarrés à la rive gauche. Il n'y avait à la rive droite que les bateaux destinés à la traversée des assassins.

Le maquignon gagne les Tuileries où les mêmes dispositions avaient été prises. N'écoutant plus alors que son cœur pour ses coreligionnaires et pour M. de La Force, il ôte ses habits, les fixe sur sa tête et se précipitant dans la Seine, il la franchit à la nage. Parvenu sur la rive gauche, il s'habille vite et va droit chez M. de La Force. Ce seigneur, instruit du grand attentat, l'annonce à son frère M. Geoffroy de Caumont et à tous les seigneurs protestants du faubourg Saint-Germain.

Ils étaient nombreux et de la plus haute distinction. Il y avait entre autres, sans parler de MM. de Caumont et de La Force, MM. de Laffin, de Ségur, de Fontenay, le vidame de Chartres, le comte de Montgommery. Ils courent effarés à l'entrée du faubourg, du côté de la Seine. Les barques de la rive gauche y sont toutes et de plus beaucoup de barques

de la rive droite fortement nouées par des chaînes. On avait retiré de la rive droite tous les bateaux qui auraient pu servir aux victimes et l'on n'y avait conservé que ceux dont les bourreaux auraient besoin pour passer au faubourg.

Les seigneurs ne comprirent pas cela d'abord.

Ils aperçurent le Louvre en tumulte, les Suisses, les soldats de la garde en mouvement, allant, venant, vociférant sous les armes. Était-ce un incendie, une émeute, un massacre? Le roi était-il le prisonnier ou le maître? Les seigneurs huguenots détachèrent avec beaucoup de peine quelques barques et s'y jetèrent, ramant vers le Louvre, afin de demander protection au roi, ou de le défendre selon la nécessité.

Leur incertitude ne fut pas longue. Il était alors près de sept heures, le dimanche matin (24 août).

On avait exterminé déjà durant trois heures. Le roi était entre les cris qui montaient vers lui de l'intérieur et de l'extérieur du palais, des cours et du quai. Charles n'en avait pas été touché un instant, il en était exaspéré.

Sur les sept heures du matin, il était à sa fenêtre, au moment où les seigneurs huguenots du faubourg Saint-Germain ramaient vers le Louvre, dans des intentions si fidèles. Tout à coup, sur l'ordre toujours le même de ce maniaque couronné, deux cents soldats de la garde sautent dans des barques réservées, s'approchent des gentilshommes et les criblent de leur mousqueterie. Le roi regarde de sa fenêtre, puis soudain, comme enivré de poudre, comme saisi de vertige, s'empare de sa grande arquebuse, la dé-

charge, la décharge encore, et toujours avec une nouvelle fureur sur les braves qui venaient généreusement à lui. On a puérilement dit, pour infirmer ce fait, que le balcon désigné par la légende populaire n'existait pas alors; mais les *Mémoires de l'Estat de France*, l'ouvrage accusateur, ne mentionnent pas un balcon, ils parlent des fenêtres de la chambre du roi. Brantôme et d'autres contemporains confirment ce témoignage. Le maréchal de Tessé prétendait avoir connu dans sa jeunesse un garde de Charles IX. Ce garde avait plus de cent ans. M. de Tessé lui ayant demandé si le roi avait tiré sur les huguenots. « C'est moi, monsieur, répondit le gentilhomme, qui chargeais son arquebuse. » Charles IX tempêtait, jurait et criait : « Tuez, tuez, mort-Dieu, ils s'enfuyent, tuez. » Et il tirait lui-même, donnant l'exemple à ses gardes.

Les seigneurs et les gentilshommes huguenots rebroussèrent chemin, regagnant la rive, puis se sauvant les uns à pied, les autres à cheval, répandant l'alarme partout dans le faubourg Saint-Germain. Tous les protestants, qui y demeuraient, descendaient précipitamment leurs escaliers, les uns bottés, les autres sans bottes ni éperons, à moitié vêtus, abandonnant tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Suisses, les soldats et les bourgeois catholiques remplissaient peu à peu le faubourg, depuis la tour de Nesles, pillaient les maisons, frappaient de leurs dagues les femmes attardées et poursuivaient d'une grêle de balles les diligents qui gagnaient la campagne par le pré aux Clercs.

Néron, dit Tacite, détournait les yeux. Il ordonnait les attentats sans les contempler, *Jussit scelera, non spectavit;* Domitien les ordonnait et les contemplait. Plus atroce que Néron et que Domitien, Charles joignit l'action au spectacle et aux ordres du crime. Son bras, ses yeux et son âme furent également coupables. Le chasseur ne fut pas obligé de gagner la forêt. Il trouva son gibier dans son palais et autour de son palais dont les pierres ruisselaient de sang; la rivière aussi était rouge de sang, et, au delà de la rivière, les pavés étaient teints de sang. Charles tirait son arquebuse, excitait ses meutes de Suisses et de gardes, et son gibier, c'étaient des vierges, des femmes enceintes, des vieillards, des enfants, des sujets, des Français, confiés à son sceptre!

LIVRE TRENTE-HUITIÈME

Les seigneurs logés au faubourg Saint-Germain battent en retraite par le pré aux Clercs. — Le duc de Guise retardé à la porte Bussy. — Il poursuit vainement les seigneurs jusqu'à Montfort-l'Amaury. — Il revient à Paris, où l'anarchie du massacre continue. — M. de La Force et ses enfants. — Le capitaine Martin. — Le comte de Coconas. — M. et madame de Larchant. — René Bianchi. — Crucé. — Stratagème de Sully écolier. — Ambroise Paré et la nourrice du roi épargnés. — Duras, Gramont, Gamaches. — — Bouchavanes. — Cavagne et Briquemaut. — Le président La Place. — M. de Loménie. — Percot. — Mademoiselle d'Iverny. — Mort de Ramus. — Mobilité du roi, de sa mère et de ses conseillers. — Arrêt du parlement contre Coligny.

La troupe déterminée et ulcérée des seigneurs et des gentilshommes huguenots du faubourg Saint-Germain avait pour état-major le comte de Montgommery, le vidame de Chartres, MM. de Fontenay, de Caumont et de Ségur. Elle s'assembla tumultuairement dans le pré aux Clercs, d'où elle fit sa retraite au galop accéléré. Cette retraite ne s'effectua que par miracle. Sans une méprise, les fugitifs auraient été mis en pièces. Le duc de Guise, le chevalier d'Angoulême, le duc d'Aumale, avec une excellente cavalerie, étaient, dès sept heures, à la porte Bussy qui joignait la ville au faubourg Saint-Germain. Le gardien de la porte, pressé trop vivement par le duc de Guise, se trompa de clef. Il lui fallut, après avoir vainement tourmenté la serrure, retourner chez lui.

Il rapporta cette fois la vraie clef et ouvrit la porte, mais un quart d'heure s'était consumé en ces retards, et ce quart d'heure donna de l'avance à l'escadron des proscrits. M. de Guise les poursuivit à fond de train jusqu'à Montfort-l'Amaury. Désespérant de les atteindre, le duc revint à Paris où le carnage sévissait de plus en plus.

Le faubourg Saint-Germain était à son tour la proie des assassins.

M. de Caumont, avant de se réunir à ses amis, dans le pré aux Clercs, avait passé au logis de son frère, M. de La Force, pour l'aiguillonner. Déjà M. de La Force était à cheval avec son fils cadet; mais l'aîné, qui avait été malade et qui était encore convalescent, déclara qu'il était trop faible pour partir. M. de La Force ne voulut point l'abandonner. Il dit adieu à son frère, descendit de cheval, rentra dans sa maison et se réfugia dans sa chambre avec ses deux enfants.

« Soudain, dit le principal héros, et plus tard l'historien de cette aventure, la porte fut saisie par plusieurs soldats qui criaient puissamment : Ouvre, ouvre! avec beaucoup de blasphèmes. M. de La Force ordonna à une servante de la maison d'ouvrir, et se résolut d'attendre patiemment ce qu'il plairait à Dieu lui envoyer. La basse-cour se remplit aussitôt de soldats conduits par un capitaine nommé Martin, lesquels montent à la chambre et se mettent à crier : Tue, tue.

« La présence du sieur de La Force, qui était en prière avec ses deux enfants, ralentit un peu leur première fougue; mais le dit capitaine ayant fait en-

lever leurs épées les fit arranger en un coin de la chambre, disant au père : « Prie Dieu, si tu veux, « car il faut mourir! »

« Le sieur de La Force lui répondit par ces paroles pleines de douceur et de constance : « Messieurs, « faites de moi ce que vous voudrez, aussi bien n'ai-« je plus guère de temps à vivre, mais ayez égard à « ces jeunes enfants qui n'ont offensé personne, et « à la mort desquels vous n'aurez pas grand acquêt. « J'ai moyen de vous donner une honnête rançon qui « vous sera plus profitable. »

« Ainsi, leur amollissant le cœur, tandis que leur capitaine entrait en accommodement, ses soldats se mirent à piller la maison, et ne trouvant point les clefs des coffres, parce que le valet du sieur de La Force s'était évadé avec la plus grande partie de ses gens, ils traînèrent les bahuts et les armoires au milieu de la chambre et commencèrent à les enfoncer avec les chenets de la cheminée. Tout ce qu'il y avait, soit d'argent monnayé ou de vaisselle, meubles et habillements, fut pillé. Après quoi, ils reprirent leurs premiers discours, criant avec blasphèmes : « qu'il fallait mourir, et qu'ils avaient com-« mandement de tuer tout, sans rien épargner. » Mais Dieu, qui en avait ordonné autrement, fléchit tellement leurs cœurs par les bons discours que leur tenait incessamment le sieur de La Force, et ensuite par l'espérance de la rançon promise, qui était de deux mille écus, que le capitaine Martin leur dit enfin : « Suivez-moi tous. »

« Et étant descendus dans la cour, avant que de

sortir, il leur fait rompre leurs mouchoirs pour les mettre en croix sur leurs chapeaux et bonnets, et retrousser la manche du bras droit jusqu'au haut de l'épaule, ce qui était le signal donné à tous les massacreurs. Il n'y avait alors que le père et les deux enfants, leur page nommé La Vigerie, et leur valet de chambre nommé Gast; ce qui faisait cinq en tout. On les mena dans cet équipage le long de la rivière qu'ils traversèrent devant le Louvre. C'est alors qu'ils crurent bien qu'on allait les dépêcher; ils aperçurent quantité de ceux de la religion que l'on tuait et jetait dans la Seine, qui, en beaucoup d'endroits, était déjà rouge de sang. Néanmoins ils furent encore sauvés pour quelque temps; car le capitaine Martin continua de les mener à son logis, et passant devant le Louvre, ils virent quantité de corps morts, entre autres celui du sieur de Piles. Étant arrivé dans sa maison, rue des Petits-Champs, le capitaine dit au sieur de La Force : « Quand me ferez-vous tou-« cher la rançon que vous m'avez promise? — Dans « deux jours, répondit le sieur de La Force. — Eh « bien, lui dit-il, cependant ne me donnez-vous « point votre foi et votre parole de ne bouger d'ici, « ni vous, ni vos enfants? — Oui, repartit La Force, « je vous engage ma foi et ma parole que ni moi ni « mes enfants ne bougerons d'ici. »

« Ensuite le capitaine Martin les laissa à la garde de deux Suisses et sortit avec ses gens pour aller continuer le pillage et les cruautés.

« Le mardi, jour où l'on devait délivrer la rançon promise au capitaine, ajoute l'auteur des précieux

mémoires, arriva le comte de Coconas avec quarante ou cinquante soldats suisses et français ; tous montèrent au logis, et le comte commença à dire au sieur de La Force : « Je suis venu vous chercher par ordre « de Monsieur, frère du roi, qui a été averti que vous « êtes détenu prisonnier et veut parler à vous. »

« Son abord et sa contenance firent assez connaître son dessein ; voyant comme ils voulaient se mettre dans un état plus décent et prendre leur cape, il ajouta « qu'il n'était besoin de tant de céré-« monie, mais qu'ils se hâtassent seulement de le « suivre. »

« Et les dépouillèrent de leurs manteaux, chapeaux et bonnets, de sorte qu'ils jugèrent bien que c'était pour les faire mourir.

« Le sieur de La Force leur représenta qu'on ne les conduisait pas au Louvre, mais bien à la boucherie. Il se plaignit fort qu'on manquât ainsi à la parole qu'on lui avait donnée, assurant que l'argent qu'il avait promis pour sa rançon était prêt.

« Il est à considérer que le plus jeune des deux enfants, nommé Jacques Nompar, parlait incessamment, leur reprochant leur perfidie et consolait toujours son père ; il faut ajouter ici une particularité notable que je lui ai souvent ouï dire, c'est que, quoiqu'il vît bien qu'ils avaient le dessein de les tuer tous, il était cependant fermement persuadé lui-même qu'il ne mourrait point, ce qui était une inspiration venue du ciel.

« Coconas, ennuyé de ces discours, les fit sortir de la maison, ayant chacun deux hommes à leurs côtés ; et voulant vérifier si son compte y était et n'en trou-

vant que quatre, il demanda où était le cinquième, car ils avaient été menés là en pareil nombre. Or Gast, prévoyant leur méchante délibération, s'était allé cacher en haut dans le galetas ; mais ils le cherchèrent si bien qu'ils le trouvèrent, et menèrent alors à la tuerie.

« Le père marchait le premier, son fils aîné ensuite, et le cadet venait le dernier. Étant arrivés au fond de la rue des Petits-Champs, près le rempart, les soldats crièrent : « Tue ! tue ! » On donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné des enfants, qui s'écrie en tombant : « Ah ! mon Dieu, je suis mort ! » Le père, se retournant vers son fils, est aussitôt percé de coups ; le plus jeune, couvert de sang, mais qui, par miracle, n'avait point été atteint, s'écria aussi, comme inspiré du ciel : « Je suis mort ! » Et en même temps il se laissa tomber entre son père et son frère, qui, bien que par terre, reçurent encore force coups, tandis que lui n'eut pas seulement la peau percée. Dieu le protégea si visiblement que, quoique les meurtriers les dépouillassent et les laissassent tout nus et sans chemise, ils ne reconnurent jamais qu'il y en avait un qui n'avait aucune blessure.

« Comme ils crurent les avoir achevés, ils se retirèrent en disant : « Les voilà bien tous trois ! »

« Si le corps du jeune de Caumont ne fut point frappé, son esprit fut en récompense cruellement agité, car on lui a ouï dire que son père avait demeuré longtemps à expirer, et qu'il l'entendit plusieurs fois sangloter. Quelle angoisse et quelle perplexité de se trouver entre un père et un frère massacrés, et dont

les sanglots étaient autant de coups de poignard qui lui perçaient le cœur! et s'il considérait l'avenir, que devait-il en attendre? quelle espérance, selon le monde, devait-il concevoir? car quoique Dieu l'eût préservé jusque-là, il voit bien que sans un miracle aussi marqué que le premier, il ne peut se garantir de la furie enragée d'un peuple mutiné.

« Il demeura ainsi tout nu jusqu'à ce que, sur les quatre heures du soir, ceux des maisons voisines sortant, soit par curiosité, soit dans le désir de profiter de ce que les bourreaux pouvaient avoir négligé, s'approchent pour visiter les corps. Un marqueur du jeu de paume de la rue Verdelet, voulant lui arracher un bas de toile qui lui était resté à la jambe, le retourne, car il avait le visage contre terre, et le voyant si jeune, s'écria : « Hélas! celui-ci n'est qu'un pauvre « enfant; n'est-ce pas grand dommage! quel mal « pouvait-il avoir fait? »

« Ce qu'oyant le jeune de Caumont, il leva doucement la tête et lui dit tout bas : « Je ne suis pas mort; « je vous prie, sauvez-moi la vie. »

« Mais soudain lui mettant la main sur la tête : « Ne bougez, dit-il, car ils sont encore là. » Ce qu'il fit. Et ledit homme, se promenant peu après, s'en revint à lui et lui dit : « Levez-vous, car ils s'en sont allés; » et lui jette un méchant manteau sur les épaules, car il était tout nu; et faisant semblant de le frapper, le fait marcher devant lui. « Qui menez-vous « donc là? demandèrent les voisins. — C'est mon « petit neveu qui est ivre, et que je frappe à bon es- « cient, » répondit le marqueur.

« Il le conduisit ainsi chez lui, passant devant plusieurs corps de garde, car il y en avait encore à tous les coins de rue, et le mena tout au haut de sa maison, dans une petite chambre où sa femme et son neveu se trouvaient; là il le fit cacher dans la paille de son lit. »

Après le départ du capitaine Martin, M. de La Force avait envoyé à l'Arsenal, auprès de madame de Brisambourg, sa belle-sœur et sœur du maréchal de Biron. Le messager n'était autre que Gast, valet de chambre de M. de La Force. Gast donc raconta tout à madame de Brisambourg qui promit pour le mardi matin, 26 août, la rançon de deux mille écus.

Gast apporta cette nouvelle et, comme il leur était facile à tous de se sauver, Gast pressa M. de La Force de ne pas manquer l'occasion. Les Suisses eux-mêmes, gagnés par le valet de chambre et vaincus par la pitié, se joignirent à Gast pour supplier M. de La Force de s'évader, mais lui n'accepta pas cette offre de ses geôliers, alléguant sa parole de ne pas bouger donnée au capitaine Martin.

Son père et son frère morts, lui retiré chez le marqueur, le jeune Caumont se concerta avec son libérateur, le soir du mardi 26 août, sur ce qu'il y aurait à faire le lendemain. « Vous me conduirez au Louvre, dit-il au marqueur, j'ai au château une sœur, madame de Larchant, qui est dame de la reine. » Cette sœur était fille de madame de La Force et de son premier mari, M. de La Châtaigneraie. Elle avait épousé M. de Larchant, capitaine des gardes du duc d'Anjou, le même qui avait fait assassiner Téligny.

Le marqueur refusa. « Je n'oserai jamais vous mener là, dit-il; il y a trop de portes, de soldats à passer. Quelqu'un vous reconnaîtrait et l'on nous tuerait tous deux. »

Alors le jeune de La Force indiqua l'Arsenal où était madame de Brisambourg, sa tante, dont le frère, M. de Biron, grand maître de l'artillerie, saurait bien le mettre à l'abri derrière ses canons.

A cela le marqueur ne fit pas d'objection.

Le lendemain donc, dès la première aube, cet homme miséricordieux conduisit l'enfant à l'Arsenal. Madame de Brisambourg le présenta à son frère le maréchal en pleurant de joie. M. de Biron, pour plus de sûreté, fit donner un habit de ses pages au jeune Caumont et l'installa dans son propre cabinet.

Mais, malgré tant de précautions, la reine mère sut que l'enfant était à l'Arsenal et, à la sollicitation de M. de Larchant, elle le fit demander à M. de Biron. Le maréchal répondit que le jeune de La Force n'était point chez lui et qu'il n'en avait nulles nouvelles. En même temps, il le fit cacher dans la chambre de ses filles, entre deux lits, sous des vertugadins, pendant la visite du gentilhomme de la reine mère. Après la visite, le jeune Caumont fut réinstallé dans le cabinet du maréchal.

Il courut encore bien des dangers jusqu'à son arrivée au manoir de Castelnau de Mirandez chez son oncle, M. de Caumont, où il fut définitivement sauvé.

Cet enfant devint le maréchal de La Force. Il épousa l'une des filles du maréchal de Biron, l'une

de ces charmantes filles dont les vertugadins l'avaient dérobé aux recherches perfides de Catherine de Médicis. Il eut de sa femme dix garçons, ne la perdit qu'après cinquante-huit ans de mariage, sans qu'elle lui eût causé durant plus d'un demi-siècle une seule heure de chagrin. Lui-même, aimé de Henri IV, estimé de Richelieu, il vécut avec honneur quatre-vingt-treize ans, l'épée à la main pendant plus de soixante et toujours la Bible sous les yeux et dans le cœur. Entouré de fils et de petits-fils, adoré des paysans comme il l'avait été des soldats, il s'éteignit, avec sa foi entière, au château de La Force, dans les splendeurs du règne de Louis XIV, le 10 mai 1662.

Moi, qui retrace le grand et premier épisode de la vie du maréchal, j'ai pu constater, trois siècles après, combien les traditions s'enracinent vigoureusement dans les familles et les animent d'une séve de courage! Je descendais, le 27 février 1848, d'un hôtel du faubourg Saint-Germain avec le vieux duc de La Force et un savant, pair de France ainsi que lui. Comme nous sortions de la porte cochère de l'hôtel, nous nous rencontrâmes avec des hommes du peuple qui se groupaient autour des marchands de vin, les bras nus, armés de hallebardes, de fleurets et de sabres. Le savant disait : « Qu'allons-nous devenir? » Je lui répondis : « Vous ne serez plus pair de France. Voilà tout. — Certainement, reprit avec une gaieté héroïque le duc de La Force. Nous laisserons notre pairie sur le pavé. Est-ce donc la peine d'y penser? Il ne faut pas craindre les révolutions politiques; ce sont des jeux; il ne faut craindre

que les révolutions sociales ou religieuses; car elles mènent aux boucheries. »

Je demande pardon au lecteur pour ce souvenir personnel et je continue.

Le maréchal écrivit à l'aurore du grand règne et au déclin de sa vie des mémoires dont la partie la plus intéressante est l'épisode de la Saint-Barthélemy.

Ce qui surprend, c'est que le maréchal n'ait pas sondé plus profondément le noir complot ourdi contre son père, contre ses frères et contre lui-même. Dans le vaste complot de la Saint-Barthélemy, ce fut un autre complot.

M. de Larchant, capitaine des gardes de Monsieur, avait épousé une sœur de mère des jeunes Caumont, mademoiselle de La Châtaigneraie. Il s'entendit avec sa femme pour faire disparaître dans cette tempête civile les trois La Force, afin de leur succéder. Le ciel déçut cet assassin de Téligny et sa femme dénaturée : il trompa leurs desseins sur la fortune des Caumont. Le plus jeune sauvé, ce ne fut pas M. de Larchant qui hérita des Caumont, ce fut l'enfant miraculeux devenu homme qui hérita de M. de Larchant. Le maréchal disculpe sa sœur et semble croire que le mari fut le seul coupable. Les contemporains sont moins indulgents. D'abord ils disent qu'elle était la maîtresse de M. de Larchant à l'époque de la Saint-Barthélemy. Elle ne fut sa femme que plus tard. Ils ajoutent que, poussée par son amant, ce fut elle qui alla redemander mais en vain son jeune frère à l'Arsenal, pour en avoir soin, c'est-à-dire pour le livrer

à M. de Larchant. Ce qui a gagné le maréchal, c'est que sa sœur, à qui M. de Larchant avait laissé son bien, donna ce bien au maréchal, désormais le chef de la maison de Caumont-La Force. Ce sont là des coups de Dieu, mais le testament de madame de Larchant en faveur de son frère n'est pas une justification irréfragable, comme paraît l'insinuer le maréchal. Elle put léguer par remords, autant que par tendresse, cette fortune que M. de Larchant avait accrue par les confiscations et teinte du sang des victimes.

Il est certain que, femme ou maîtresse alors, mademoiselle de La Châtaigneraie se fit l'instrument du capitaine des gardes de Monsieur. Il est certain que le duc d'Anjou et Catherine de Médicis, les protecteurs de M. de Larchant, lui accordèrent leur agrément à l'affreuse expédition qu'il organisa contre les Caumont. Son ami particulier, le comte de Coconas, lui offrit plus que son approbation; il lui offrit son concours, et ce concours fut homicide.

Coconas est une des plus sinistres figures de la Saint-Barthélemy. C'était un patricien piémontais. Il était un peu ambitieux, un peu joueur, un peu débauché, mais tout à fait cruel, cruel à fond. Nul homme ne fut plus féroce en aucune révolution. Il n'avait pas seulement le goût du sang qu'on versait, mais du sang qu'il versait de ses propres mains. Les douleurs des proscrits étaient ses joies. Il n'aimait pas qu'à voir mourir, il aimait à voir souffrir. L'agonie avait encore pour lui plus de saveur que la mort. Et quelle agonie! non pas uniquement l'a-

gonie du corps; mais rien ne le charmait dans les trésors de sa haine farouche comme l'agonie de l'âme. Il avoua en riant au duc d'Anjou, après la Saint-Barthélemy, qu'il avait acheté au peuple plus de trente huguenots pour s'en faire le tourmenteur. Il les menaçait et les caressait, les ballottait entre la crainte et l'espérance, puis soudainement les frappait de terreur par un geste, une parole, une lame nue. Il les contraignait à renier leur religion pour se racheter. Les malheureux cédaient quelquefois et c'était le triomphe infernal de Coconas. Il se moquait d'eux, de leur simplicité, de leur apostasie, et les tuait à petits coups, lentement, avec des subtilités de casuiste, avec des raffinements d'inquisiteur, heureux de flétrir la conscience avant d'ôter la vie. Tels étaient les supplices, les tortures, inventés par Coconas dans les replis de son noir génie italien. Mais Dieu, prenant pitié des victimes, leur envoya sans doute le repentir, sous les outrages et au milieu de l'endurcissement du bourreau.

Qu'on s'imagine, si l'on peut, la situation de Paris. C'est un chaos sanglant. Les masses égorgent les masses, tandis que des scélérats se repaissent à l'écart de crimes individuels, plus effroyables encore que les attentats publics.

Les pauvres proscrits échappés aux maisons se retrouvent face à face avec les assassins. Ils errent entre les dagues et les arquebuses. Ne sachant où fuir, ils fuient aux prisons, comme pour se mettre d'eux-mêmes sous la protection de la justice. Ils sont déçus dans ce dernier vœu. Les capitaines des quar-

tiers en arrachent huits cents aux cachots et les dirigent en troupe vers le bord de la rivière. Là, on les assomme avec des maillets, et quand ils sont à moitié morts on les achève en les noyant. Les huit cents sont frappés successivement et précipités.

Et pendant ces exécutions générales, il y en a de particulières.

René Bianchi, le parfumeur de Catherine de Médicis, qui se vanta peut-être faussement d'avoir empoisonné Jeanne d'Albret, n'eut pas besoin de se calomnier pour se rendre odieux. Ses crimes, durant la Saint-Barthélemy, ne furent pas imaginaires. Il émoussa plusieurs dagues à frapper les huguenots. Sous prétexte de sauver un riche joaillier qu'il appelait son meilleur ami, il l'attire chez lui. Le joaillier se confie, il s'est revêtu de ses plus pauvres habits qui recèlent ses diamants les plus précieux. Maître René accueille magnifiquement cet ami dont la gratitude est sans limites. Bianchi sourit à toutes les impressions de la reconnaissance du joaillier, il le fait asseoir à sa table, et il l'égorge, et il le vole, et il le charrie à la Seine.

La main de Dieu s'appesantira sur lui comme sur presque tous les assassins de ces jours effroyables. Ses deux fils seront pendus; lui mourra sur une borne dans les affres de la misère, sa femme entre les murs et dans les ignominies d'un lupanar.

Crucé, un tireur d'or, égala le comte de Coconas et René Bianchi, s'il ne les surpassa point. « Je me souviens, dit M. de Thou, d'avoir vu bien des fois, mais toujours avec horreur, ce Crucé, homme d'une

physionomie vraiment patibulaire, qui se vantait insolemment, en montrant son bras nu, que ce bras avait égorgé, le 24 août, plus de quatre cents personnes. »

Ce scélérat feignit même de prendre pour protestant un chanoine de Notre-Dame, Jean Rouillard, fort riche et très-bon catholique. Il le dépouilla d'abord de tout ce qu'il avait, puis il l'emmena prisonnier. Il le retint trois jours, l'abreuvant d'outrages, le privant de nourriture, s'acharnant sur le pauvre chanoine comme une bête fauve, après quoi il l'étouffa, et le lança par une lucarne sur le pavé.

Ce ne fut pas le seul catholique immolé. Guillaume de Bertrandi, maître des requêtes, et Salcède, gouverneur de Vic, furent assassinés, le dernier par les affidés de M. de Guise. Ce fut une vengeance. Le maréchal Damville, MM. de Thoré et de Méru n'échappèrent que par l'absence menaçante de leur aîné, le maréchal de Montmorency. Le maréchal de Cossé eût infailliblement péri sans les sollicitudes de mademoiselle de Rieux, sa cousine, maîtresse du duc d'Anjou. Le maréchal de Biron n'eût pas été épargné ailleurs qu'à l'Arsenal où il fit pointer trois coulevrines qui tinrent à distance les visiteurs. Mais, parmi ceux qui n'avaient pas les mêmes ressources que ces grands seigneurs, plusieurs furent sacrifiés comme Bertrandi et Salcède. La cupidité, pour se satisfaire, voyait au besoin des protestants même dans les catholiques. C'était être huguenot, dit un annaliste, que d'avoir, soit de l'argent, soit une charge, soit des terres longtemps convoitées.

Il n'y eut pas cependant un grand nombre de victimes catholiques. La tuerie avait assez affaire contre les protestants. Le massacre conserva son caractère, malgré quelques exceptions. Les catholiques étaient les tueurs, les protestants les tués.

Sully, qui devait être un si grand ministre, par un instinct précoce de diplomate et de politique, s'en alla de son hôtel au collége de Bourgogne, après avoir substitué sous son bras à sa Bible un livre d'Heures. On l'arrêta à plusieurs corps de garde. On examina le livre et on épargna, comme catholique, le jeune homme qui, au collége même, ne fut pas hors de tout risque. Là, deux prêtres, plus défiants que les soldats, voulaient l'immoler, disant que l'ordre était de tuer jusqu'aux enfants à la mamelle. Le principal le sauva. Mais ce qui l'avait sauvé, dans le trajet de son hôtel au collége, ce fut son stratagème, étonnant chez un si jeune écolier, qui aurait dû être effrayé par le sang des rues, par le son des cloches et par le meurtre de son gouverneur Saint-Julien et de son valet de chambre.

Duras, Gramont et Gamaches obtinrent la vie d'un caprice du roi ; sa nourrice et Ambroise Paré, son chirurgien, de son affection. Bouchavanes fut épargné ; on lui tint compte soit de son indifférence, soit de sa trahison contre le protestantisme.

Cavagne et Briquemaut, réfugiés, l'un chez un ami, l'autre chez l'ambassadeur d'Angleterre, furent enfermés dans deux cachots.

Le président La Place, le sage historien, le philosophe spiritualiste, fut abattu sur le chemin du

Louvre où il était mandé, à la sollicitation de Neully, à qui on avait promis sa charge et qui avait soudoyé Senesçay, prévôt de l'hôtel, et Pezon, l'un des massacreurs de la bande de Crucé.

M. de Loménie avait une belle terre à Versailles; le maréchal de Retz la convoitait depuis longtemps. Catherine lui octroya et la terre et le seigneur. Le maréchal de Retz envoie un de ses agents aux prisons. Cet agent, qui a ses instructions, demande à Loménie sa terre pour le maréchal. Loménie comprend, cède sa terre. L'agent accepte la terre et la paye avec sa dague.

Percot, le profond jurisconsulte, dit stoïquement à ses assassins avant d'expirer : « C'est grand dommage que tant de crimes soient commis au tocsin du palais. Que la cloche du droit sonne ainsi contre le droit, cela sera châtié de Dieu. »

Une nièce du cardinal Briçonnet, mademoiselle d'Iverny, qui prodiguait tout aux pauvres, jusqu'au pain de sa table quand elle avait vidé sa bourse, et qui, en donnant tout, croyait ne rien donner, la plus pieuse et la plus savante sainte du protestantisme, s'évadait en religieuse. Elle est soupçonnée à ses souliers de velours cramoisi, puis reconnue. On l'entoure, on rappelle ses bienfaits, et, à cause de sa charité, on lui promet la vie si elle abjure. Chose simple et belle, elle refuse d'apostasier : « Plutôt le poignard, » dit-elle; et elle est poignardée; elle est poignardée et jetée à la Seine. Ophélie du martyre, elle n'est que blessée et elle n'enfonce pas. Elle flotte sur ces eaux propices qui la soulèvent, priant à leur

surface. La foule ingrate s'impatiente, rugit, et les mains que mademoiselle d'Iverny avait comblées d'aumônes lui rendent des cailloux pour son or et l'engouffrent sous une grêle de pierres.

Ramus, surveillé les deux premiers jours, le dimanche et le lundi, fut définitivement attaqué le mardi 26.

Pierre de La Ramée ou Ramus naquit en 1515 à Cuth, entre Noyon et Soissons. D'origine belge et noble, son grand-père s'était fait charbonnier, son père avait été laboureur, et lui-même domestique d'un élève riche du collége de Navarre. C'est dans cette condition servile qu'il étudia et qu'il prit ses degrés.

Il avait un esprit libre. Il se déclara tout de suite contre la scolastique et contre Aristote. Les péripatéticiens devinrent ses ennemis mortels. Il tomba en Platon, comme il le dit lui-même, et il apprit avec bonheur la sagesse de Socrate. Il s'isola par un puissant effort individuel de la philosophie du moyen âge, et il fut en ce sens le précurseur de Descartes. Il fut à Descartes ce que le seizième siècle fut au dix-septième, ce qu'un révolutionnaire est à un fondateur.

Son caractère propre et splendide, ce fut d'être un orateur. Il allumait tout au feu de sa parole. Sa grande originalité, c'est l'éloquence, et c'est ce qui explique sa popularité précoce et universelle. Il avait la hardiesse de la pensée et l'électricité du discours. La chaire du collége de France fut sa tribune. « Là, selon la vive expression d'Estienne Pasquier, Ramus, en enseignant la jeunesse, estoit un homme d'Estat. »

Ramus était connu et admiré de la cour de Henri II, de François II et de Charles IX. D'Ossat, depuis cardinal, fut l'un de ses élèves. Le cardinal Charles de Lorraine était son Mécène; le fameux comte de Murray, le frère de Marie Stuart, fut son auditeur et son ami. L'amiral de Coligny, le cardinal de Châtillon et le chancelier de L'Hôpital étaient les protecteurs de Ramus, dont la méthode, ce qui était rare alors, ne se payait pas de mots, mais s'appliquait aux idées et se légitimait en se faisant un instrument de philosophie.

Il s'était attiré beaucoup d'ennemis par ses bizarreries, sa verve et sa science. Professeur au collége de France, il s'opposa à la réception de Charpentier, un fanatique intéressé, qui avait été chargé d'enseigner en grec les mathématiques, et qui ne savait ni les mathématiques ni le grec.

Ce Charpentier fut l'envieux de Ramus pendant vingt années.

Ramus était de haute taille, beau et d'une grâce sévère. Ce n'était pas un grand philosophe ni un grand écrivain, mais un grand professeur. Il avait l'inquiétude du seizième siècle et le don de la communiquer; il subordonnait tout à la raison. C'est le précurseur de Bacon, de Descartes, l'agitateur et l'un des plus glorieux ancêtres de la libre pensée. Il se croyait protestant, mais il débordait le protestantisme.

Jean de Montluc, évêque de Valence, qui avait deviné le massacre prochain des huguenots, eut l'intention de sauver Ramus. Il allait en Pologne disposer l'élection du duc d'Anjou, dont la candidature au

trône était combattue par les seigneurs qui avaient embrassé, dans ce pays lointain, la cause de la réforme.

L'évêque de Valence, presque calviniste, était très-propre à persuader les gentilshommes mécontents. Il avait un double but en s'efforçant d'attacher Ramus à son ambassade. D'abord il enlèverait Ramus, qu'il aimait, à un danger imminent; et puis il s'assurerait le concours d'un homme dont la parole était irrésistible. Ramus refusa obstinément. Au fond, il n'avait pas plus de confiance au duc d'Anjou que les seigneurs polonais, et il était absorbé dans ses habitudes sédentaires par le charme fascinateur des arts libéraux.

Tous les jours, même en hiver, il était à l'étude dès quatre heures du matin. Il travaillait jusqu'à onze heures, il dînait ensuite sobrement, inspectait son collége de Presles, jouait une partie de paume ou se promenait jusqu'à la rue Saint-Denis. Il rentrait vers deux heures et reprenait le cours de ses pensées laborieuses jusqu'à six. Il avait toujours la plume à la main, même lorsqu'il lisait. Il soupait à sept heures, et il entremêlait ce repas de conversations.

Il préparait avec soin ses leçons du collége de France, notant les poses, les gestes, les inflexions, les accents qui enthousiasmaient son auditoire. Voilà ce qui le retint et voilà ce qui le perdit. L'évêque de Valence ne put vaincre ni la méfiance de Ramus contre le duc d'Anjou, ni la passion pour la science et pour les applaudissements qui enivrait le célèbre professeur. Jean de Montluc partit donc sans lui.

Ce fut le malheur de Ramus d'être sourd aux avertissements de l'évêque de Valence. Un ennemi terrible le guettait comme une proie.

Cet ennemi, c'était Charpentier qui avait été recteur et qui était collègue de Ramus, malgré Ramus, au collége de France.

Charpentier était de plus capitaine de la milice et l'âme damnée des Guise. Il se rua dans la Saint-Barthélemy comme dans une vengeance. Après les aventures des deux premiers jours, il se replia sur le collége de Presles, à quelques pas de la place Maubert. Sans paraître, il désigna les labyrinthes du collége, et envoya contre Ramus, qui vivait là, des assassins payés par lui et commandés par un tailleur et un sergent. C'était le 26 août. Les misérables forcèrent les portes, les firent garder par une partie de leur bande et fouillèrent la maison. Ils allèrent de salle en salle jusqu'au cinquième étage dans le cabinet de travail de Ramus.

Le grand humaniste y était. Il avait entendu les sicaires. Il pressentit le crime qui allait s'exécuter. Il s'était ployé à deux genoux et priait, lorsque les meurtriers parurent au seuil de sa retraite. Il se lève à leur aspect, leur parle, mais il s'aperçoit que son éloquence sera vaine cette fois. Il comprend qui est derrière les scélérats et qu'il est condamné sans rémission. Il cesse de s'adresser à ces brutes et ne songe plus qu'à Dieu. « Seigneur, s'écrie-t-il, je suis un pécheur, je mérite d'être châtié. Ayez pitié de moi et pardonnez à ces malheureux qui ne savent ce qu'ils font. » Il avait à peine fini,

qu'il est frappé de deux balles et transpercé de part en part d'une épée. Il chancelle et s'affaisse ; les meurtriers le ramassent et, par la fenêtre, le précipitent, de toit en toit, dans la cour. Là, des écoliers de l'Université, partisans d'Aristote, aident aux assassins, lient Ramus par les pieds à deux cordes et le traînent pantelant et respirant encore à la Seine. Il expire en chemin, sur les pavés. On lui coupe la tête, on laboure de coups de dague et on pousse dans la rivière ce cadavre. On le repêche près du pont Saint-Michel. On assouvit dans toutes les parties de ce tronc mutilé de nouvelles cruautés et on repousse une dernière fois à travers les flots ce je ne sais quoi qui fut Ramus, une âme supérieure, un génie ardent, une intelligence héroïque.

Lambin, professeur aussi au collége de France, mourut de l'horreur de cette mort et de la terreur que lui inspirait Charpentier, son ennemi comme celui de Ramus.

Charpentier, lui, écrivait au cardinal de Lorraine :

« La France a vu au mois d'août dernier la plus douce et la plus belle des journées ! ».

C'est ainsi qu'il définit la Saint-Barthélemy.

Ce fanatique atroce ne survécut pas longtemps. Il fut emporté par une fièvre brûlante en 1574, et son fils unique périt plus tard sur l'échafaud. Ils attestèrent ainsi la justice et la fatalité des versets du psalmiste : « Les pervers seront punis ; leur race sera retranchée. — Les hommes de sang n'atteindront pas le milieu de leurs jours. *Viri sanguinum non dimidiabunt dies suos.* »

Le massacre avait eu sa fougue, ses repos et ses recrudescences. Il sévit d'une affreuse ardeur d'abord dans la rue de Béthisy et dans ce quartier condamné, puis au Louvre, puis au faubourg Saint-Germain, puis partout.

De l'assassinat de Coligny jusqu'à l'assassinat de Ramus, c'est-à-dire le 24, le 25 et le 26, cette tuerie eut des intermittences et des accès alternatifs, mais les accès plus longs que les intermittences.

Le roi tergiversa comme une girouette folle à tous les coups de vent. La reine mère, le duc d'Anjou et le conseil secret changeaient avec les mobilités de la peur qui les dominait et que leur perversité réalisait en crimes.

Pendant que le duc de Guise poursuivait encore Montgommery et les seigneurs du faubourg Saint-Germain, le dimanche 24, à onze heures et demie, le prévôt des marchands, se plaignant des meurtres, des pillages accomplis par les gardes de Sa Majesté, par les seigneurs de la cour, par les gens d'église et par le peuple, obtint du roi Charles l'autorisation de monter à cheval, et de réprimer les désordres avec les troupes de la ville.

Le roi ne se contenta pas de cette autorisation. Il fit écrire à tous les gouverneurs de provinces que les Guise, dans leur querelle particulière avec les Châtillon, avaient été entraînés à massacrer les huguenots et avaient paralysé pour un temps le pouvoir royal assez occupé de se défendre dans le château du Louvre. Le roi ajoutait qu'il avait arrêté cette guerre intérieure et il recommandait aux gouverneurs de

réprimer les troubles dans leurs provinces, comme lui à Paris. Les ambassadeurs reçurent les mêmes informations.

Le duc de Guise, à sa rentrée dans Paris, trouva les choses en cet état. Il démentit partout le roi, tantôt restreignant sa propre participation à la mort de Coligny et des partisans de Coligny, tantôt l'étendant selon les nécessités de sa prudence ou les besoins de sa popularité. Bien plus, s'il ne fit nulle merci à ses ennemis même ultramontains comme l'était Salcède, il sauva plusieurs protestants qu'il gagna ainsi à sa personne, d'Acier, par exemple, un monument vivant de sa clémence.

Cette politique ambiguë des Guise rejetait la plus grande part d'odieux sur le roi, sans nuire au duc de Guise auprès du clergé et des catholiques. La reine mère, le conseil secret et Charles IX en furent irrités.

Plusieurs circonstances, une entre autres, prêtaient à un revirement de la politique modérée du roi.

Le dimanche 24 août, dans l'après-midi, le bruit se répandit tout à coup qu'une aubépine avait fleuri au cimetière des Innocents. Ce n'était pas certes un prodige au mois d'août, mais on cria au prodige. Les confréries dirent par mille voix que le ciel parlait, qu'il avait pour agréable le massacre des protestants. Chacun arrache une branche de l'arbuste miraculeux. Le roi, les trois reines : Catherine, Isabelle et Marguerite, les princes, toute la cour, allèrent au cimetière et accrurent par cette démarche la superstition de tous.

La fureur de la multitude recommença, malgré les tentatives de répression essayées par le prévôt des marchands et par les échevins. Le massacre sévit le dimanche soir 24 et le lundi 25.

Ce jour-là, le conseil secret reprit le mot primitif de la Saint-Barthélemy : une grande conspiration des huguenots. On dépêcha en Allemagne, en Angleterre, des courriers pour annoncer cette nouvelle.

Le mardi 26 août, Charles IX assumait tout sur lui; il n'avait fait que se défendre. Coligny avait conspiré contre toute la famille royale, même contre le roi de Navarre. Il voulait se faire roi lui-même, cet ambitieux amiral. La découverte de cette trahison avait commandé à Charles l'emploi des moyens extrêmes. Voilà ce que le roi dit aux ambassadeurs étrangers, ce qu'il écrivit aux gouverneurs de provinces. Il expédia promptement à ces derniers des agents pour les pousser aux rigueurs. « Faites pendre Montgommery, mandait-il au maréchal de Matignon, en Normandie ; mais que l'on ne scache pas que je vous en ay escript. »

Quelle instabilité abominable ! et jusqu'où la royauté était descendue !

Catherine ne voulut, dit-elle, dans les premiers moments que six têtes. Et en voilà trente mille qui tomberont dans le massacre, plus de trente mille peut-être. Mais qu'importe ? Il faut étouffer une quatrième guerre civile, et l'étouffer dans le sang de tout un parti. Bêtise du crime égale à sa perversité ! On tue des hommes, on ne tue pas une idée ; la reine mère l'éprouvera bien. Les difficultés renaîtront cent fois

plus terribles et toute sa race périra dans les filets où elle l'aura enveloppée. Beaucoup de protestants sombreront dans ce vaste abîme de la Saint-Barthélemy, mais le protestantisme survivra.

Le massacre cependant continuait, le mardi 26, lorsque le roi vint au parlement. Il continuait si bien, le massacre, que Charles, ayant remarqué de l'agitation près de son cortége, demanda ce que c'était. « C'est un protestant que l'on dague, répondit-on. — Que n'est-ce le dernier? » répliqua ce maniaque effaré. Puis il entra au parlement, où il dénonça la haute trahison de Coligny. Il osa demander justice. Alors Christophe de Thou, le premier président, un modéré, un homme qui admirait Coligny dans son cœur, eut l'insigne faiblesse de louer l'équité du roi. Il prononça un discours « accommodé au temps, » dit son fils l'historien, avec le sentiment poignant, sous cette apparente banalité, de la honte paternelle.

Et non-seulement le premier président commit ce lâche discours, mais le parlement commit un plus lâche arrêt, condamnant Coligny, ce juste, comme criminel de lèse-majesté.

« Que ses biens soient confisqués et que son nom soit flétri à jamais! Que son corps soit traîné sur une claie dans la boue de Paris, de la Conciergerie à la Grève; qu'il y soit pendu, et qu'il soit de nouveau pendu à Montfaucon! Que ses armoiries soient attachées à la queue des chevaux et balaient la fange des principales villes du royaume! Que ses statues soient brisées et ses portraits lacérés par les mains du bourreau!

« Que les arbres du parc de Châtillon soient coupés par le milieu.

« Que le château soit rasé et l'emplacement du château semé de sel ; que sur cet emplacement s'élève une colonne d'infamie, et que cette colonne porte une plaque de cuivre où soit gravé l'arrêt du parlement.

« Que les enfants de ce coupable soient dégradés de noblesse et destitués du droit de posséder, d'hériter et de tester. — Enfin, qu'une procession solennelle atteste chaque année, devant Dieu et devant les hommes, la reconnaissance publique envers le roi de la Saint-Barthélemy. »

Voilà pourtant le jugement que des poltrons et des scélérats en robes rouges prononcèrent sur Coligny !

Son supplice surpassa tous les supplices, comme si le héros, qui avait été le plus avant dans la gloire, devait être aussi le plus avant dans le martyre.

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME

Tortures exercées sur le cadavre de l'amiral. — Petrucci lui coupe la tête et la porte à la reine mère. — Le tronc informe de Coligny traîné sur la claie, à travers Paris, pendant trois jours. — Pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. — Outragé par la populace et par le roi. — Fuite de madame l'amirale. — Les plus jeunes enfants de Coligny arrêtés. — Leur station forcée devant le gibet de leur père. — Le maréchal de Montmorency recueille les restes de l'amiral. — Il les dépose à Chantilly, puis à Châtillon. — Mémoires brûlés par Retz. — Grandeur morale de Coligny. — Ses portraits. — Les deux races qui l'ont immolé périront l'une par l'autre.

Nous avons laissé l'amiral couché sans vie dans sa cour, au moment où s'éloignait le duc de Guise.

Petrucci de Sienne, l'un des Italiens du duc de Nevers, fut le premier qui s'approcha de Coligny. Ce Petrucci, qui avait été le coopérateur de Besme dans l'assassinat, trancha la tête de l'amiral, l'enveloppa dans une écharpe et la porta au Louvre. Il la déposa aux pieds de la reine mère. La fit-elle embaumer et l'envoya-t-elle à Rome? Le fait est incertain.

Après le départ de Petrucci, quelques gentilshommes et bourgeois, puis beaucoup de peuple envahirent l'hôtel de l'amiral. Cet hôtel était ravagé. Il avait été pillé par les gardes de Cosseins et par les Suisses. Les papiers seuls avaient été réservés pour la reine mère, lettres de famille, lettres de la femme, de la fille aînée, du gendre de Coligny, lettres politiques

et mémoires personnels de l'amiral sur les grands événements de son temps.

La foule s'accrut peu à peu dans la cour auprès de ce pauvre tronc. « Ainsi, dit un historien de ce terrible siècle, au désert de Barbarie, les plus vils animaux se pressent autour d'un grand lion mort. » Chacun voulut donner son coup au héros décapité. Coup de poignard, coup de dague, coup de couteau. Ce corps fut bientôt épuisé de sang. Les uns les autres s'enhardissaient. On fit de ce héros un eunuque. On dépeça honteusement des lambeaux de sa chair, on se les partagea, on les arbora aux piques. On arracha tous les ongles des pieds de Coligny, tous les ongles de ses mains, on le promena dans Paris, sur une claie, à travers les ordures des rues, pendant qu'on égorgeait les huguenots, afin de le rendre partout témoin du massacre. Il erra ainsi, au gré des passions brutales et féroces de la populace, le dimanche, le lundi, le mardi. Il fut un spectacle de dérision. Il servit de jouet aux hommes, puis aux femmes, puis aux enfants. Il allait être précipité à la Seine, lorsque ses bourreaux le reprirent et le portèrent à Montfaucon.

Montfaucon était alors un lieu d'ignominie, le dernier pilori du crime, un pilori de cadavres. Cette éminence dévastée, habitée par des spectres, et où les crânes humains roulaient sur le sol comme les galets sur une grève, est située entre le faubourg du Temple et le faubourg Saint-Martin. Il y avait là un solide massif de maçonnerie, surmonté de treize piliers bâtis avec d'énormes pierres. Ces piliers tachés de

sang soutenaient des pièces de bois boulonnées de chaînes de fer où l'on pendait, soit les condamnés, soit les cadavres.

Le jour, la vue de plus de cinquante corps mutilés, les uns corrompus, les autres desséchés, navrait l'âme; la nuit, le bruit des chaînes, que le vent agitait contre ces piliers funèbres, remplissait l'imagination d'apparitions horribles, d'émotions lugubres et de terreurs infinies.

C'est sous l'ombre gigantesque et sinistre de ce gibet que fut déposé le tronc méconnaissable de Coligny. On le hissa sur l'une des pièces de bois du massif. On l'y tourna, on l'y retourna. On l'abandonna tout un jour couché en travers sur ce soliveau, comme Louis de Condé l'avait été sur une ânesse, lorsque, après Jarnac, on l'amena mort au duc d'Anjou.

Quels martyrs furent abreuvés de plus d'outrages que les chefs du protestantisme en France? Coligny surtout est incomparable dans l'abjection imméritée, comme il l'avait été dans l'admiration équitable des hommes. Sous la poutre du gibet, les insultes redoublent à ce qui fut le grand Coligny et à ce qui n'est même plus un cadavre. On lance à ce tronc des balles, soit de pistolet, soit d'arquebuse, des silex, de la boue et jusqu'à des crânes hideux. Quand on le détache, c'est pour le pendre, par les pieds, à l'une des chaînes de fer. Alors on allume du feu au-dessous de lui; on le grille, on ne le consume pas. Il demeure assez de tronc pour des tortures toujours nouvelles. Le peuple est le bourreau multiple de ce grand homme. Il va au gibet de l'amiral comme à une fête.

Le roi fut jaloux du peuple. Dans cette ivresse du crime où l'avait plongé sa mère, il voulut aller à son tour à Montfaucon. Il y alla donc avec un nombreux cortége de courtisans pour voir le cadavre, moins que le cadavre de celui qu'il avait serré à deux bras contre sa poitrine, de celui qu'il avait appelé son père, qu'il avait reçu sous sa sauvegarde et qu'il avait trahi. Le roi s'étant approché du corps défiguré et tombé en putréfaction, les courtisans portèrent vivement leurs mouchoirs à leurs narines, afin de se garantir du mauvais air. Mais Charles IX les en reprit et dit : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. » Mot atroce prononcé une première fois par Vitellius et répété sans plagiat, quinze siècles après Vitellius, par Charles IX !

On eut la barbarie d'amener à Montfaucon tout ce qu'on put enlever de la famille de l'amiral. Il avait cinq enfants de sa première femme, trois fils qu'il avait nommés lui-même : François, du nom de Châtillon ; Gaspard, le second, du nom de d'Andelot, et Charles, le troisième, du nom de La Bretesche. Il avait deux filles, dont l'aînée avait épousé Téligny. Sa seconde femme, Jacqueline d'Antremont, était enceinte.

D'Andelot, le frère de Coligny, avait été marié deux fois. Il avait eu de sa première femme, Claude de Rieux, deux fils et une fille : Guy de Coligny, comte de Laval, François de Rieux et Marguerite de Coligny. De sa seconde femme, Anne de Salm, d'Andelot avait eu François, puis Benjamin de Coligny et Anne de Coligny.

A la mort de son frère, l'amiral avait adopté les quatre fils de d'Andelot qu'il faisait élever avec les siens, afin, disait-il, que l'amitié qui avait uni les pères unît les enfants.

Cette double famille était à Châtillon sous un précepteur de beaucoup de mérite qui s'appelait La Gresle.

M. de Nançay, capitaine des gardes, fut chargé de faire prisonniers les enfants et la veuve de Coligny. Il investit le château de Châtillon. Mais, à la nouvelle du meurtre de son mari, madame l'amirale était partie avec l'aîné des Coligny, avec le comte de Laval, fils de d'Andelot, et madame de Téligny. Il ne restait au château que les plus jeunes enfants. M. de Nançay les conduisit à Paris. Un des gardes eut la cruauté de les arrêter devant Montfaucon, en leur désignant, pour l'exemple, le tronc informe, qui, disait-il, était l'amiral. Les pauvres petits fondirent en larmes, éclatèrent en sanglots. Un seul d'entre eux demeura stoïquement en contemplation devant le grand homme qui fut son père. On comprit, à la physionomie pieusement respectueuse du brave enfant, que l'amiral lui apparaissait plus majestueusement encore que dans la famille, comme si un nimbe d'or eût couronné le gibet du héros.

Ces innocents et faibles enfants de Coligny et de d'Andelot auraient été sacrifiés, malgré leur âge, sans la protection active du maréchal de Montmorency dont l'absence armée avait déjà préservé ses trois frères.

Chef de sa puissante maison, considéré et craint

de la cour, le maréchal de Montmorency avait une bonne garnison dans son château de Chantilly, dont il avait fait une forteresse formidable. Il l'avait hérissé de canons et il ne se fiait sur personne du soin de le surveiller. Il avait l'œil à tout. Il était désespéré des forfaits de Paris, surtout de la mort de son meilleur ami, l'amiral, un cousin germain qui était un frère pour lui. Le maréchal était en deuil. Sa douleur, son orgueil de race, son culte pour un tel capitaine si tragiquement immolé, ne lui permettaient ni le repos du jour, ni le sommeil de la nuit.

Il résolut de conquérir sur Montfaucon, sur la populace et sur la cour ce grand amiral de Coligny. Il organisa une expédition de ses gens commandée par l'un de ses gentilhommes. Ces domestiques du maréchal se glissèrent pendant les ténèbres jusqu'au massif de Montfaucon. Ils délièrent du gibet le pauvre cadavre et le transportèrent à Chantilly. Le maréchal, tout vêtu de noir, la tête découverte, pâle et désolé, reçut aux flambeaux, sous son toit, ces dépouilles. Il les ensevelit dans un cercueil de plomb qu'il enfouit, non dans la chapelle, mais dans un caveau écarté, à l'abri de toute nouvelle profanation.

Ce ne fut que plusieurs années après, en 1576, époque où Coligny fut réhabilité, que le maréchal de Montmorency transféra dans un autre cercueil de deux pieds de long sur un pied de large le peu qui n'était pas anéanti de l'amiral. Ce peu consistait en sept os dont l'un retenait encore une balle. Destinée

enviable que celle-là, enviable entre toutes. Une âme en Dieu, à des profondeurs délicieuses, dans les enchantements de l'infini, et cette âme planant, du haut de son bonheur éternel, sur cet espace imperceptible où sa chair fut semée par lambeaux dans la fange des rues, et où ses os sont conservés dans sa maison terrestre. Car le maréchal qui avait recueilli ces os sacrés les restitua au château de Châtillon-sur-Loing, où les ruines de granit couvrent de leur ombre intérieure les ruines humaines, les restes de Coligny. Pauvres chers restes usés dans l'héroïsme ou dans le martyre et qui honorent à jamais le vieux donjon féodal, la vallée, la rivière, l'horizon mélancolique de cette partie du Gâtinais, berceau, demeure et tombeau de l'amiral. Restes vénérables d'os et de pierres, reliquaire et tour, devant lesquels le voyageur s'agenouille dans la poussière, pleure et prie!

Coligny n'a été qu'effleuré, soit par la poésie, soit par la biographie, soit par la politique. Plus il sera sondé avant, plus il sera célébré. C'est un des plus vrais grands hommes qui aient passé sur cette terre.

Que trouva-t-on dans ses papiers?

Sa fidélité au roi, même contre le duc d'Alençon, un de ses instruments. Il conseillait de priver le prince d'un apanage, afin de ne le pas faire trop puissant sur les marches du trône.

Que trouva-t-on encore?

Son patriotisme à la France contre l'Angleterre, qu'il ne voulait pas maîtresse en Flandre.

Il était propre à tout, à la plume comme à l'épée.

Supérieur à tous comme homme complet, il est au moins l'égal de M. de La Noue comme écrivain. Qu'on lise ses lettres, les lettres de l'amiral, sa relation du siége de Saint-Quentin, son testament, la plus belle page peut-être qu'un cœur et qu'une main d'homme aient tracée. Il y dit sans effort et sans emphase ces belles paroles : « En ma foy je veux vivre et mourir quand il plaira à Dieu, et m'estimeré bien heureux s'il fault pour cela pâtir. » Il dit encore : « Je supply Dieu qu'il veuille avoir pour aggréable la bénédiction que je leur donne (à quatre de ses amis, et il les nomme : le cardinal de Châtillon, son frère, MM. de La Rochefoucauld, de La Noue et de Saragosse). Je supply Dieu qu'ils emploient, en luy servant, prospèrement leurs jours. Et quant à moy, qu'il daigne recevoir mon âme pour la faire participante de la vie éternelle, attendant la résurrection qui réunira les corps et les âmes en incorruption et immortalité. »

Coligny, selon tous les contemporains, avait composé des mémoires inappréciables sur la guerre civile. Il y racontait, à la manière antique, les grandes choses qu'il avait faites. Ce fut le maréchal de Retz qui brûla ces mémoires, pour lesquels il redoutait le respect de Charles IX. Basse jalousie bien digne de Retz, mais inexprimablement messéante de la part du dernier des hommes envers le premier !

Quand je songe à tout ce qu'était Coligny lorsque le monde le perdit, je suis si touché de la douleur de ses amis, de sa veuve, de ses enfants, de toute la France protestante et libérale, je suis si affligé de ce grand crime qui consterna l'Europe civilisée, et

dont l'Europe barbare seule se réjouit, que les trois siècles de distance qui m'en séparent disparaissent. Je revois le plus grand des hommes étendu sanglant dans sa cour; je vois son hôtel de Paris violé par des traîtres, son foyer de Châtillon déserté par les siens et ravagé par des sicaires en écharpes et en croix blanches. Il n'y a plus trois siècles, il y a trois semaines, trois minutes. L'impression est telle, que mes angoisses d'esprit, mes angoisses intimes, je les dépose un moment pour ne plus sentir que cette cala mité publique, la mort de Coligny, de ce citoyen, de cet homme d'État, de ce général qui brûlait de dépenser tous ses génies à grandir la France, à abaisser l'Espagne, à doter les peuples d'un bien pour lequel nous luttons toujours: la liberté de conscience. Bien si précieux que tous ceux qui s'y vouent, à quelque degré que ce soit, en seront sanctifiés! Bien inestimable, le bien des biens, et pour lequel aucun homme vivant ou mort n'a tant travaillé ni tant souffert que l'amiral!

Voilà sa part, son apothéose devant la postérité. Coligny n'a peut-être pas de pair parmi les héros. Aucun n'a mieux vécu, n'est mieux mort, n'a plus tenté, plus voulu, plus persévéré. Henri IV dans ses meilleurs édits, Richelieu dans sa plus vaste politique étrangère, n'ont fait que le continuer. Les apôtres des progrès futurs, philosophes ou théologiens, ne le dépasseront point. Son zèle, comme l'amour, prodiguait tout, biens et vie, sans rien retenir.

Coligny est le martyr qui combattit le mieux le

divin combat pour la liberté de conscience. Mais à quel prix? au prix des labeurs, des veilles, des calomnies, des sueurs, et de tout le sang de ses veines. Il subit l'assassinat avec le courage du lion, la douceur de l'agneau, et, par la beauté de son heure suprême, il acheva l'essor de toutes ses années.

Il fut un grand homme selon Dieu, un grand homme complet, un homme de toutes les conjonctures, de tous les devoirs, un homme de tous les ordres de facultés éminentes, la miséricorde, l'intelligence, le caractère, un homme de toutes les vertus et de tous les talents, un homme de la famille et de la patrie, de la gloire et de la piété, un homme qui, après avoir commencé en héros, finit en saint.

Ses portraits, soit ceux de la collection de M. Niel, soit ceux des cartons de M. Hennin, soit ceux du Cabinet des Estampes, sont parlants. Celui de la bibliothèque de Genève est adorable.

J'ai repensé souvent à ce portrait; souvent j'ai ressaisi dans mes souvenirs cette physionomie imposante, cette chevalerie du guerrier, cette résignation du chrétien, cette mélancolie de tous les traits, un front indomptable, des tempes bandées au dedans comme des arcs, un nez arrêté, des lèvres délicates, un menton fin et ferme, des yeux bleus résolus comme devant le danger, tristes comme devant l'injustice, beaux, lumineux et rêveurs comme devant l'immortalité. En tout un croyant sincère, magnanime, qui se dévoue pour la conscience, qui en appelle à Dieu et qui aspire au ciel.

Ce qui accroît immensément le crime conçu par

les Valois et exécuté par les Guise, c'est la grandeur morale de Coligny. Les deux races qui l'immolèrent seront châtiées l'une par l'autre, et une troisième race, une race aimée de l'amiral, la race de Jeanne d'Albret, régnera autant par l'horreur de la Saint-Barthélemy que par le droit.

LIVRE QUARANTIÈME

Après sa visite à Montfaucon, Charles IX à sa fenêtre du Louvre. — Il regarde la Seine rouler des cadavres et du sang. — Victimes nombreuses. — Les fossoyeurs des Saints-Innocents. — La campagne autour de Paris et Paris le rendez-vous des corbeaux. — Les corbeaux du Louvre. — Épisodes. — La duchesse de Nemours et madame de Hurault. — La duchesse de Ferrare et la famille du chapelain de l'amiral. — La légende de Merlin. — Fuite, prison et mort de madame de Coligny. — Les enfants de l'amiral dispersés. — Merlin les rejoint à Berne. — La Saint-Barthélemy dans les provinces, à Meaux, à Orléans, à La Charité, à Saumur, à Angers, à Lyon, à Vienne. — Tournon, Valence, Avignon, Arles, Blaye, Bordeaux, Toulouse, Rouen. — Au nord, au midi, à l'est, à l'ouest de la France. — Philippe II. — Grégoire XIII. — Chiffre des victimes de la Saint-Barthélemy. — Le respect des consciences.

Lorsque Charles IX descendit de Montfauçon, la face de Paris n'avait pas changé. Partout les bourgeois s'excitaient au meurtre des bourgeois, les voisins au meurtre des voisins, les commerçants au meurtre des commerçants, — au meurtre et au pillage. Les rivalités se supprimaient par l'assassinat. Les rues retentissaient de supplications, de hurlements, de malédictions, de coups portés, de charrettes où l'on avait entassé les rapines. Les cadavres tombés de tous les étages encombraient la circulation rare des fugitifs. Les malheureux se sauvaient à travers des monceaux de corps qui râlaient, ou qui gémissaient, ou qui se taisaient pour jamais.

Le roi traversa ce spectacle en regagnant le Louvre où il se replaça à la fenêtre de sa chambre, son observatoire pendant ces atroces journées.

Il était comme livré aux furies du remords, s'avouant et se désavouant l'auteur du massacre, disant lui-même à son parlement qu'il avait tout commandé, et faisant dire à Élisabeth par Fénelon, aux princes allemands par Schomberg, qu'il déplorait ces violences, qu'il avait sévi contre une conspiration politique et que l'édit de paix, l'édit de Saint-Germain, ne serait point révoqué. Tout en approuvant, en accélérant même les égorgements, il défend du 25 au 29, à son de trompe, le meurtre et le pillage. Il tourne avec une folle vitesse dans le cercle des balbutiements et des contradictions, deux faiblesses des grands coupables. Si la confusion est trop forte, il en sort par la colère. Sa mère n'a que le goût du crime, lui en a l'ivresse. Il va, il vient dans le Louvre, de chambre en chambre, il revient dans la sienne et sa fenêtre l'attire toujours.

C'est de là qu'il prend un étrange plaisir à regarder la Seine dont les flots rouges emportèrent, selon Brantôme, plus de quatre mille corps, les uns noyés, les autres se noyant. Double amusement bien savoureux à un Valois : un amusement d'agonie, près d'un amusement de mort !

Brantôme et d'autres contemporains ne se trompent pas dans leur évaluation des victimes que roulait la rivière. Le registre des comptes de l'hôtel de ville contient les deux articles qui suivent :

« Aux fossoyeurs des Saints-Innocents quinze li-

vres tournois à eux ordonnées par le prévôt des marchands et échevins, par leur mandement du 9 septembre 1572;

« Aux fossoyeurs des Saints-Innocents, vingt livres à eux ordonnées par le prévôt des marchands et échevins, par leur mandement du 13 septembre 1572, pour avoir enterré depuis huit jours onze cents corps morts ès-environs de Saint-Cloud, Auteuil et Challuau (Chaillot). »

Combien de cadavres furent inhumés ailleurs que dans ces trois communes! Combien ne furent pas inhumés du tout et n'eurent d'autre sépulture que le lit de la rivière ou les entrailles des oiseaux de proie!

La campagne autour de Paris et Paris lui-même furent, en ces temps néfastes, le rendez-vous de corbeaux innombrables.

Les corbeaux flairent les cadavres des rues et des champs de bataille. Le crime les convie aussi bien que la guerre et ils s'abattent pour leur pâture. Pendant et après la Saint-Barthélemy, ils accoururent par nuées, on ne sait d'où, se perchèrent jusque sur les clochetons, sur les toits du Louvre, et, tous, pendant sept nuits, à la même heure, à l'heure fatale où sonna la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, ils poussèrent des croassements auxquels se mêlaient des gémissements humains, des voix lamentables. Le roi de Navarre, le prince de Condé, le duc d'Alençon, le roi surtout, Monsieur, Catherine et toute la cour entendirent ce concert nocturne et funèbre. La conscience pour les massacreurs, les regrets pour

les opprimés, chassaient le sommeil et les yeux ne se fermaient plus sur aucun chevet du château.

Cette musique lugubre rappela au roi de Navarre des présages, un entre autres.

Les prodiges précèdent toujours les grandes catastrophes. Les pressentiments en passant par l'imagination ébranlent les esprits les plus fermes. Le roi de Navarre, quelques nuits avant les massacres, jouait aux dés avec le duc d'Alençon et le duc de Guise. Le matin, on avait cherché à le dissuader du séjour de Paris où il se tramait, disait-on, quelque chose. Ses amis lui avaient prédit des assassinats. Tout en résistant, son cerveau s'était enflammé. Soudain, à un coup de dés du duc de Guise, il voit des gouttes de sang sur la table. Il les fait essuyer par un valet du Louvre. Deux fois le serviteur les efface et deux fois elles reparaissent. Le prince alors quitte le jeu plein d'épouvante.

Jamais le roi de Navarre, même lorsqu'il fut le souverain de la France, ne parla de la Saint-Barthélemy sans une convulsion intérieure. Il pâlissait et ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

Il y avait certes de quoi. Aucun champ de bataille ne saurait être comparé à Paris, vers la fin de ce mois terrible d'août 1572. L'air était empesté. Toute perspective était souillée de sang, toute sensibilité émoussée jusqu'au blasement, ou exaltée jusqu'à la folie. Il y eut des frères qui tuèrent leurs frères pour les spolier, des filles qui trahirent leurs pères pour épouser leurs amants. Il y eut des miracles d'avarice, de perfidie, de férocité.

Un des assassins ayant dagué plusieurs huguenots, et comme aliéné par les meurtres qu'il avait commis, arracha le cœur de la poitrine de sa dernière victime et le jeta à son propre chien qui l'avait suivi de maison en maison, de carrefour en carrefour. Le chien refusa de toucher à ce cœur saignant, soit que l'animal fût repu déjà, soit qu'il eût plus d'humanité que l'homme même. Ce dégoût du chien fut un crime aux yeux de son maître qui s'écria : « Serais-tu donc aussi huguenot, toi qui crains de manger de la chair de ces hérétiques ? » et d'un coup d'arquebuse il étendit la pauvre bête roide morte à ses pieds.

Quelques belles conduites, quelques élans héroïques reposent l'âme de tant d'atrocités et de forfaits.

Des catholiques sauvèrent des protestants, des hôtes leurs hôtes, au risque de la vie. Des princesses eurent des délicatesses de dévouement comme de simples femmes. Des ennemis même préservèrent leurs ennemis acharnés avec les fières sollicitudes et les allures grandioses de ce siècle.

MM. de Regnier et de Vezins étaient l'un contre l'autre implacables. Agenouillé dans une sombre attente avec son valet de chambre, Regnier l'exhortait à mourir en bon calviniste. Lui-même était prêt. Sa porte est enfoncée et il voit entrer Vezins qui lui dit : « Venez. » Regnier se croit mort ; il se résigne au milieu du grand désastre de ses frères. Deux chevaux libres et une escorte sont au seuil. Ces deux chevaux valaient chacun cinq cents écus. Regnier et Vezins les enfourchent, prennent la porte Saint-Michel, font cent quatre vingts lieues en silence jusqu'au

château de Regnier situé en Guyenne. Là, Vezins dit : « Monsieur, je vous hais. Je veux votre vie. » Regnier répond : « Ma vie est à vous, je l'exposerai pour vous mille fois en champ clos, mais je ne me battrai pas contre mon sauveur. » Vezins réplique : « Eh bien! acceptez le cheval qui vous a rendu ici. Soyons amis ardents comme nous étions ennemis. » Ils se serrent la main et se séparent sur ces paroles. Regnier monte son escalier, et quand il paraît au milieu de sa famille, sa femme et ses enfants lui disent : « Est-ce bien vous? — Oui, répond Regnier, c'est moi qui suis échappé au massacre et à Vezins. Je croyais Vezins pire que le massacre et c'est lui qui a été mon libérateur. Il sera désormais mon frère d'armes. » Et tous tombent à genoux et récitent les psaumes de la délivrance.

Nous avons constaté l'assentiment passionné de la duchesse de Nemours, la veuve de François de Guise, au meurtre de l'amiral. Ce fut là toute sa participation à la Saint-Barthélemy. C'est beaucoup trop assurément pour une telle princesse. Les Guise et les conjonctures où elle se trouva surexcitèrent cette organisation italienne, primitivement bonne. Elle regardait Coligny comme le bourreau de François de Guise. Elle avait demandé justice contre lui, et, ne l'ayant point obtenue, cette justice, elle crut que son fils et elle-même pouvaient se la faire. Coligny mort, elle redevint miséricordieuse. Elle arracha aux assassins plusieurs victimes. La plus illustre est madame de Hurault, fille de L'Hôpital. La duchesse de Nemours, l'Anne d'Este d'O-

lympia Morata, était une princesse fort éclairée. Elle avait du penchant pour les hommes supérieurs. Elle goûtait singulièrement la conversation et le génie de L'Hôpital. Elle avait pour lui de la vénération. Sachant que la fille de l'ancien chancelier était à Paris, elle lui offrit l'hospitalité. Madame de Hurault fut malade chez la duchesse de l'inquiétude de tous les siens qui étaient à Vignay. La duchesse fut une sœur pour madame de Hurault. Elle la protégea, la soigna, la servit et manda par un de ses gentilshommes au chancelier de L'Hôpital que sa fille était en sûreté. Le grand et noble vieillard respira; il pleura de reconnaissance et il ne se passa pas un jour jusqu'à son dernier soupir qu'il ne bénît dans sa retraite Anne d'Este de lui avoir conservé sa fille unique, sa chère Madeleine.

Il y eut une princesse bien autrement généreuse que la duchesse de Nemours, ce fut sa mère, la duchesse de Ferrare. Elle, du moins, n'avait exercé aucune vengeance et pas une tache de sang n'avait rejailli sur sa charité.

Renée de France, duchesse de Ferrare, était fille de Louis XII. A l'époque de la Saint-Barthélemy, elle avait soixante-deux ans. Elle vivait à Montargis, dans l'un de ses apanages, depuis la mort de son mari. Cette princesse, d'une haute raison, d'une âme forte, favorisait les lettres, les arts et les sciences. Elle les cultivait elle-même. Elle avait fait de Montargis un autre Ferrare. Ce qui était mieux encore, son château était l'asile de tous les proscrits, de tous les malheureux.

Quelques jours avant la Saint-Barthélemy, elle y avait reçu Agrippa d'Aubigné, traqué par la justice pour un duel, et que cette circonstance de sa vie aventureuse abrita du massacre. Pendant la Saint-Barthélemy, la duchesse de Ferrare ouvrit à deux battants toutes les maisons de ses apanages aux fugitifs. Elle les recueillait par bandes dans son château de Montargis. Elle combina toutes les mesures les plus propres à retirer du gouffre de la persécution le plus grand nombre possible de calvinistes. Elle ne ménagea rien, ni sa naissance, ni ses richesses, ni ses peines, ni sa responsabilité envers la cour. Elle ne balança pas à se glisser dans Paris, pour secourir de plus près ses amis.

Entre autres familles qu'elle désirait protéger, il faut compter au premier rang la famille de Merlin, le chapelain de Coligny. C'était lui qui avait fait la dernière prière à l'amiral. Sur les instances de ce grand homme, il évita les approches des meurtriers en montant sur les toits avec Cornaton et Ambroise Paré. Tandis que ses deux compagnons marchaient d'un pas ferme, Merlin, qui mourut aveugle et qui eut toujours de mauvais yeux, chancelait. Il n'aperçut pas un fenil et y croula dans des bottes de foin. Se trouvant là bien caché, il y resta. Il y serait mort de faim peut-être, sans une poule qui, chaque matin, durant trois jours, lui pondit un œuf dans la main. Ce fait est si merveilleux qu'il touche à la légende autant qu'à l'histoire. Il est vrai, et attesté en prose et en vers par Agrippa d'Aubigné. Quand Merlin crut le danger moins imminent, il se hasarda à descendre

de son fenil et il parvint à rejoindre sa femme que des gentilshommes avaient été chercher à son logement de la rue de Grenelle pour la conduire à l'hôtel de l'An, chez la duchesse de Ferrare.

Le mercredi 27 août, Merlin était dans cet hôtel avec sa femme. On leur ramena leur fils qui avait été confié à une bonne catholique, à laquelle il fallut payer rançon. Ce fut une grande joie à Merlin de se retrouver, avec sa femme et son enfant, sous les auspices de la duchesse de Ferrare.

La princesse était aussi heureuse que le ministre. Elle avait un coche aux armoiries de son petit-fils, le duc de Guise. Le vendredi 29, elle y établit à ses côtés la famille Merlin, et mena ses hôtes en pleine sécurité vers Montargis. Le 31, ils montaient les rampes du château où ils entrèrent comme dans un port. Ils s'installèrent là, au milieu de nombreux naufragés, recueillis pendant la tempête par l'excellente duchesse qui fut toujours, mais surtout en ce tragique massacre de la Saint-Barthélemy, la providence infatigable des opprimés.

Merlin demeura chez la duchesse jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. Il partit alors pour la Suisse où le réclamaient madame de Téligny et madame de Laval.

Après le meurtre de son mari, madame l'amirale s'était rendue en Savoie où elle était immensément riche, espérant appeler dans ses vastes domaines tout ce qui appartenait au grand homme dont elle portait le nom glorieux. Il en fut autrement. Le duc de Savoie, qui convoitait les biens de cette noble veuve, la

traita comme sa sujette et lui proposa d'apostasier. Sur le refus de la courageuse femme, le duc la livra à l'inquisition, la fit déclarer magicienne, hérétique, relapse, la confina dans un cachot où les geôliers lui mesuraient parcimonieusement le strict nécessaire et lui infligeaient toutes les tortures morales. Ses pleurs finirent par creuser les dalles de sa longue prison, comme les gouttes d'eau de roche creusent avec le temps les pierres des grottes. Au bout de quinze ans elle mourut, et le duc, qui l'avait assassinée à petits coups de stylet, hérita par une confiscation scandaleuse de toutes ses terres.

La captivité de leur belle-mère avait rendu les enfants de Coligny une seconde fois orphelins.

Les aînés, François de Châtillon, fils de l'amiral, et Guy de Laval, fils de d'Andelot, se retirèrent à Genève, puis à Bâle, puis à Berne, puis chez l'électeur palatin. Madame de Téligny et madame de Laval s'établirent à Berne où revinrent plus tard M. de Châtillon, M. de Laval et le reste des deux familles. Merlin, l'ancien chapelain de l'amiral, était encore au commencement de 1576 avec ces illustres et tragiques exilés. Car voici ce que j'ai lu dans les registres de la compagnie des pasteurs de Genève : « Jeudy, 9 febvrier 1576, M. Merlin requit notre compagnie pour lui donner advis sur ce que ceux de La Rochelle lui demandoient par homme et lettres exprès, prétendant droict sur luy, comme d'autre part, les dames de Téligny et de Laval, qui sont à Berne, requièrent qu'il ne leur soyt osté, mesmement pendant ce temps de leur affliction, veu qu'il avait jà

esté dans leur maison, et que, grâces à Dieu, son labeur y avoit profité et y profiteroit encore. »

Malgré le conseil contraire des pasteurs de Genève, Merlin opta pour mesdames de Téligny et de Laval dont il demeura le ministre comme il l'avait été de l'amiral de Coligny.

Il n'y avait presque plus de huguenots à Paris, au commencement de septembre 1572. Les uns étaient morts, les autres en fuite. Le massacre, ralenti dans la capitale du royaume, non faute de bourreaux, mais faute de victimes, se propagea dans les provinces avec une effrayante rapidité.

A Meaux, le jour même de la Saint-Barthélemy, le 24 août, plus de deux cents protestants furent arrêtés, Quelques-uns s'échappèrent, plusieurs furent tués. Le lundi, le mardi, vingt-cinq femmes furent assommées dans les prisons ou dans leurs maisons, la plupart après avoir été violées. Le pillage couronna tout.

Orléans, sur une lettre de Sorbin, confesseur du roi, sonna aussi ses matines. Cette lettre fut comme un glas funéraire. Douze cents hommes, cent cinquante femmes et enfants furent massacrés et puis traînés à la Loire. La boucherie dura toute la semaine depuis le mardi 26. Il y eut des traits de cruauté horribles. Un conseiller calviniste soupait le mardi avec un de ses anciens compagnons de collége nommé Lacour. Ils rompent le pain ensemble et causent familièrement, selon leur habitude. A la fin du repas, Lacour apprend au conseiller les nouvelles de Paris, le poignarde à table et mêle le sang au vin.

Toutes les rives de la Loire suivirent l'exemple

d'Orléans. La compagnie de cavalerie du duc de Nevers prêta main-forte aux massacreurs à La Charité, où elle séjournait, et partout où elle fut requise. L'assassinat fut pour elle un devoir de service et de discipline.

A Saumur, à Angers, M. de Monsoreau tua tant qu'il put. Voici un de ses exploits : il connaissait le ministre protestant La Rivière, dont la femme, belle, vertueuse et d'origine noble, lui plaisait. Elle avait dédaigné ses avances et ses déclarations. Monsoreau saisit l'occasion de la Saint-Barthélemy, se présente chez La Rivière, l'embrasse et lui dit qu'à son grand chagrin il est chargé par le roi de le faire mourir. Il ajoute que, lui voulant du bien, il lui donnera le temps de prier. La Rivière se recommande à Dieu, puis Monsoreau l'égorge, réservant madame La Rivière à une autre vengeance.

Bourges avait su les événements de Paris le 26 août. Les catholiques modérés apaisèrent d'abord l'effervescence de la foule contre les protestants. Le 8 et le 9 septembre, les catholiques violents intimident les sages de leur parti et soulèvent la plèbe. Les calvinistes sont entassés dans les prisons et ils y sont exécutés à mort.

Le bailli de Troyes en Champagne commanda de fermer les portes de la ville, le 27 août, et d'incarcérer les protestants. Le sang coula dans les rues et dans les maisons. Le 5 septembre, le bailli reçoit l'ordre de mettre un terme aux meurtres. Il fait massacrer les prisonniers et il publie ensuite la miséricorde royale.

Les massacres de Lyon furent les plus atroces après ceux de Paris.

Du Vérat, le 29 août, rapportant des lettres de plusieurs échevins de Lyon envoyés à la cour afin de nuire aux huguenots, cita ce mot de Catherine : « Les catholiques de Lyon n'ont plus besoin de nous. Ils n'ont qu'à faire ce qu'on a fait ici. »

Le gouverneur de Lyon, Mandelot, hésitait, lorsqu'un messager arriva en poste et lui confirma le mot de la reine mère.

Sur ce second encouragement, le gouverneur remplit de protestants la prison des Cordeliers, celle des Célestins et celle de l'Archevêché. Des volontaires tueurs s'improvisent pour le carnage de toutes ces prisons. Les soldats de la garnison avaient refusé, alléguant qu'ils ne frapperaient pas hors du champ de bataille ; le bourreau et ses valets avaient refusé également, se retranchant dans leur droit de n'exécuter que par sentence de justice.

Ce furent des citoyens de Lyon qui se ruèrent sur leurs concitoyens. Les fils furent percés de balles et de dagues sous les yeux de leurs mères, les filles à la vue de leurs pères, les frères dans les bras des frères.

« Mandelot, dit un grave érudit, M. Soldan, pour avoir l'air d'ignorer ce qui se passait, s'était rendu à la Guillotière sous prétexte d'y maintenir l'ordre. A son retour il désapprouva l'émeute, mais personne ne crut à sa sincérité. Il insinua au roi qu'il désirait n'être pas oublié lors du partage des biens confisqués sur les protestants. »

Les moines furent plus impitoyables que le gouverneur. Il témoigna au moins le désir de faire inhumer les victimes. Mais les moines s'attroupèrent autour de lui, criant que les huguenots « n'étaient pas dignes de la terre ; » et cette sépulture des ancêtres, les cimetières, leur furent interdits. Le peuple, à l'incitation de ces milices en froc, traîna les victimes au fleuve. Les calculs les moins élevés fixent le nombre de ces victimes à quinze ou dix-huit cents.

L'une d'elles, la plus illustre, fut Claude Goudimel, le tragique artiste, l'apôtre compositeur qui insuffla une nouvelle âme aux psaumes de Marot et de Bèze, en les emportant sur les ailes de la musique religieuse. Abattu et précipité par les assassins, les courants du Rhône l'entraînèrent comme les vagues de la Seine avaient englouti Jean Goujon.

Le Rhône fut infecté de cadavres. Les flots furent corrompus. Vienne, Tournon, Valence, Avignon, en s'y associant toutefois, blâmèrent la furie lyonnaise qui coulait en peste le long de leur littoral. La ville d'Arles, qui n'a pour boire que les eaux du Rhône, souffrit la soif plus d'une semaine, par horreur de ces eaux rougies et putrides. Et cependant ces contrées n'étaient pas miséricordieuses. C'est d'elles que Louis de Perussis, le meilleur catholique du comtat Venaissin, écrivait, onze ans auparavant, à une époque plus calme ! « Le bon peuple prit sa revanche, mettant à mort plusieurs ministres, la plupart par les mains des enfants et simples, suivant ce que Dieu a dit, que sa puissance serait mieux manifestée par les personnes innocentes. »

Le gouverneur de Bordeaux, M. de Montferrant, essaya de résister au fanatisme. Les jésuites prêchèrent contre lui. Montpezat, directement envoyé du Louvre, détermina le massacre à Blaye d'abord, puis à Bordeaux incendié par les discours d'Edmond Auger. Le gouverneur, le procureur général célébrant, et la boucherie alla croissant trois jours de suite. La Garonne à son tour fut teinte de sang. Agen, Moissac furent décimées.

Toulouse fut dévastée. Des écoliers duellistes égorgèrent trois cents calvinistes dans les préaux des cachots. Ils osèrent une chose horrible. Ils firent grâce à une douzaine de protestants à la condition qu'ils se convertiraient et que, pour preuve de leur sincérité, ils tireraient sur leurs coreligionnaires. Ce marché infernal fut accompli.

Tous les sentiments les plus sacrés furent étouffés dans cette capitale du Droit. Au parlement, les conseillers orthodoxes firent pendre cinq conseillers hérétiques en face du palais où ils avaient siégé jusque-là, les uns à côté des autres, sur les fleurs de lis.

Rouen aussi fut ravagé malgré la belle résistance de Carrouges, son gouverneur, qui maintint la paix publique jusqu'au milieu de septembre. Le 17 et le 18, la populace, un prêtre en tête, massacra plus de six cents personnes de tout âge et de tout sexe. Par une dérision de charité effroyable, on distribua aux pauvres les vêtements des protestants tout chauds encore de leur sang.

Presque partout, en Bretagne, en Poitou, dans l'Angoumois, dans la Saintonge, et aux quatre points

cardinaux de la France éclatèrent des scènes analogues de carnage. Le cœur en est consterné et l'imagination se souillerait à décrire tous les détails de tous les crimes. Que la mémoire les ensevelisse dans ses ombres et les voue au silence. J'en ai dit assez et j'ai assez souffert à raconter ce qui est indispensable. Je n'ajouterai rien, si ce n'est qu'il n'y eut pas de province et presque pas de ville qui ne rougît ses pavés, ses puits, ses fontaines. Les fleuves et les rivières, principalement la Seine, la Loire, le Rhône, la Gironde, charrièrent dans l'Océan et dans la Méditerranée les débris de cadavres de nos discordes religieuses. La terre cria, les grandes eaux sanglotèrent jusqu'au ciel.

Rome et l'Espagne, qui n'étaient pas du complot, furent transportées d'une allégresse centuplée par la surprise.

Un panégyrique de la Saint-Barthélemy fut prononcé devant Philippe II et on le publia ensuite sous ce titre : Triomphe de l'Église militante.

Le pape tint consistoire, et se rendit, solennellement accompagné de tous les cardinaux, à l'Église Saint-Marc, pour remercier Dieu des matines de Paris. Il publia un jubilé universel. Il entendit, à l'église Saint-Louis, une messe célébrée par le cardinal de Lorraine en l'honneur du roi très-chrétien, Charles IX, et du glorieux massacre qui avait terrassé l'hérésie.

Le cardinal fut personnellement si ravi de ce massacre, qu'il fit compter mille écus d'or à un gentilhomme du duc d'Aumale qui lui en avait apporté la nouvelle.

Les rares protestants d'Italie furent atterrés. Quelques-uns, pâles de terreur, s'enfuirent; les autres dissimulèrent leur foi. Ils allèrent chanter le *Te Deum* sur le massacre de leurs frères, et, d'une voix qui leur déchirait la poitrine, ils louèrent Dieu du plus exécrable crime qui se soit jamais commis. Le soir, ils illuminèrent pour n'être pas reconnus, comme il arrive toujours dans les fêtes officielles que donne la tyrannie, fêtes odieuses où les citoyens sont forcés de se travestir pour échapper aux proscriptions, où la joie et le jour rayonnent sur leurs maisons, quand le deuil et la nuit règnent dans leurs âmes!

Grégoire XIII était un sage, si on le compare à ses prédécesseurs. Ils avaient exterminé dans tous les pays les réformés, en lançant contre eux des bulles féroces et en consacrant, au nom du Christ, l'effroyable tribunal de l'inquisition. Grégoire n'en avait pas tant fait. Il était assez savant. Il promulgua un calendrier que toutes les nations, excepté la Russie, adoptèrent successivement.

Il était, du reste, de mœurs fort douces, et sa physionomie ne dément pas cette modération.

Son front est placide, sa barbe vénérable, son regard caressant et sa bouche souriante. On dirait un de ces excellents humanistes du seizième siècle, indifférents à tout, excepté à l'antiquité, et nourris du miel des lettres, soit sacrées, soit profanes.

Au fond Grégoire XIII n'est pas autre chose. Eh bien, voilà l'homme qui prodigua des indulgences à Charles IX et à la reine mère. Voilà l'homme qui ordonna des réjouissances pour la Saint-Barthélemy, le

plus grand attentat du seizième siècle et de tous les siècles, et qui fit frapper des médailles pour en perpétuer le souvenir.

Quel est donc le fanatisme qui change en loup dévorant un agneau paisible, qui transforme en caverne la chaire de Saint-Pierre, et qui change l'évangile du Christ en un code de supplices et de meurtres? Ah! si rien n'est beau et saint comme l'enthousiasme religieux qui épure, élève, console, qui répand à flots l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité, rien n'est atroce comme le fanatisme qui verse le sang à torrents avec un signe de croix et qui fait de la cruauté un devoir. Haïssons ce fanatisme barbare et tuons-le comme la lumière tue les ténèbres, en l'éclairant. Il n'y a de vrai, de divin, que la tolérance, que la liberté des consciences, que la fraternité réciproque.

La postérité doit proclamer ces enseignements; elle doit aussi dresser, de génération en génération, son pilori moral contre les violents et les lâches qui n'ont pas respecté le sang des hommes. C'est là le crime suprême que l'histoire vengera de plus en plus, à mesure qu'elle exprimera mieux le jugement de Dieu. Ceux qui entraînent et ceux qui se laissent entraîner seront punis. La faiblesse est presque aussi coupable que la méchanceté. Malheur à ceux qui ne résisteront pas! L'histoire les signalera, et à la fin peut-être cette flétrissure du passé sera la leçon de l'avenir. Le rôle de l'histoire est grand en cela.

Ainsi l'approbation de Grégoire XIII pour ce crime énorme de la Saint-Barthélemy est une complicité indélébile. La tunique blanche du pontife paraît

pourpre après cette bénédiction impie, et sa tiare reste éclaboussée de sang.

Heureusement pour l'humanité, la commisération toucha une innombrable élite. Quelques catholiques se firent protestants par pitié comme des protestants s'étaient faits catholiques par effroi.

Si la cour frappa des médailles, si le pape annonça un jubilé en actions de grâces, et s'ils eurent l'assentiment des plèbes, beaucoup de catholiques du moins furent indignés.

Plusieurs parlèrent et sauvèrent. Il y eut des gouverneurs qui résistèrent aux ordres secrets du Louvre.

A Bayonne, le vicomte d'Orthez répondit au message du roi :

« Sire, j'ay communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidelles habitants et gens de guerre de la garnison. Je n'ay trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Majesté de voulloir employer en choses possibles, quelque hazardeuses qu'elles soyent, nos bras et nos vies. »

Cette lettre, citée pourtant par un grave contemporain, par Agrippa d'Aubigné, est peut-être apocryphe, ainsi qu'on a essayé de le prouver. Qu'importe, après tout? La fière clémence qu'elle exprime était dans le cœur du comte de Charny, successeur de Tavannes en Bourgogne; elle animait Philibert de La Guiche à Macon, le baron de Simiane de Gordes, gouverneur du Dauphiné, le comte de Tende, gouverneur de Provence, le baron de Saint-Héran, gouverneur d'Auvergne, le maréchal Damville, gouver-

neur du Languedoc, et le maréchal de Montmorency, qui, de Chantilly où il s'était fortifié, secourut efficacement les protestants du nord de l'Ile-de-France, et particulièrement ceux de Senlis.

Ces généreux gouverneurs de provinces ou de villes arrêtèrent la Saint-Barthélemy. Qu'ils soient honorés à jamais pour ce courage! Ah! il y avait eu assez de lâcheté et de masssacres.

Une ancienne relation de la Saint-Barthélemy, le *Réveille-matin des Français*, publiée en 1573, porte les morts à cent mille. Péréfixe, précepteur de Louis XIV et archevêque de Paris, adopte ce chiffre de cent mille; Sully compte soixante-dix mille victimes; de Thou, trente mille; La Popelinière, vingt mille; Papire Masson, un biographe de Charles IX, n'en admet que douze mille.

L'évaluation la plus généralement adoptée est celle de Jacques-Auguste de Thou. Elle est de toutes la plus vraisemblable.

Telle est, sans réticence et sans déclamation, la Saint-Barthélemy. Tout lecteur peut la juger et juger les auteurs de ce monstrueux guet-apens.

Rome et l'Espagne y furent matériellement étrangères, quoique leur tradition y dominât. Catherine de Médicis y déploya une insondable dépravation, Henri d'Anjou une légèreté barbare, les princes lorrains une initiative sauvage, une activité hardie, une miséricorde diplomatique, le duc de Nevers une arithmétique de courtisan dénué de scrupule, le maréchal de Retz et le chancelier de Birague une scélératesse basse d'empoisonneurs, le duc de Mont-

pensier, le duc d'Aumale et le maréchal de Tavannes une franche férocité de fanatisme. Ils se rapprochent par là des masses. Ce sont les moins coupables. Ils ne le sont pas aussi atrocement que le duc de Guise, par exemple, dont la perversité désigna au couteau Salcède, un catholique, parce qu'il n'espérait pas faire de cet ennemi un ami, et sauva Crussol d'Acier, un protestant, qu'il se flattait de transformer en un instrument utile.

Charles IX est peut-être le moins criminel de ces hommes de sang. Car il fut enveloppé par la ruse de sa mère et par la fourberie de ses conseillers. Il ne fut, d'ailleurs, une fois lancé, qu'un fou frénétique au milieu de cette bande illustre de meurtriers.

On ne sait pas combien Machiavel est profondément dans la Saint-Barthélemy. La cour n'avait pas d'autre Évangile. Machiavel avait dédié son traité du *Prince* à Laurent de Médicis, père de Catherine. Elle avait lu ce livre en Italie, elle le lut en France, elle le relut sans cesse et partout; elle le commentait à Charles IX, à tous ses enfants, mais surtout au duc d'Anjou. Retz, d'Elbenne, Corbinelli commentaient après elle le publiciste florentin dont le poison s'insinua dans ces insignes traîtres.

Machiavel fut ainsi bien réellement le grand théoricien de la Saint-Barthélemy, et elle fut immense comme lui dans le mal.

Par la Saint-Barthélemy, Catherine de Médicis et le duc d'Anjou reprirent sur le roi l'influence dont Coligny s'était emparé. Par la Saint-Barthélemy, le duc de Guise assouvit sa vengeance dans le sang de

l'amiral et fonda sa popularité dans toutes les plèbes des grandes villes. Par la Saint-Barthélemy, les masses superstitieuses satisfirent leurs instincts brutaux. Par la Saint-Barthélemy, la France fut abaissée, mutilée, la royauté presque abolie, les Pays-Bas trahis, Dieu outragé dans le ciel, et tout cœur d'homme navré sur la terre.

L'édit de Saint-Germain se trouva déchiré. Il aurait pu être, sans la Saint-Barthélemy, le point de départ d'un nouveau droit public religieux. Hélas! il ne renaîtra de ses cendres qu'un quart de siècle plus tard, dans l'édit de Nantes, la première grande charte de la liberté de conscience.

Tous les violents tressaillirent d'allégresse. Victoire sacrilége! Quand donc, ô mon Dieu, les factions cesseront-elles de vous invoquer contre vous-même? Quand donc l'élément d'absurde qui obscurcit en nous le bon sens s'évanouira-t-il? Quand donc renoncera-t-on à faire mentir la vérité éternelle?

Je suis impartial; il faut toujours l'être. Mais l'impartialité n'est une vertu qu'à la condition de n'être pas de l'indifférence. Pour moi, je ne crois pas qu'on doive se tenir en équilibre à la manière d'une balance vide. Lorsque la succession des événements et le cours des choses jettent à torrents les vices et les crimes, les perfidies, les iniquités, les scélératesses, les impiétés dans un des bassins de la balance, jetez hardiment dans l'autre bassin les justices, les prières, les héroïsmes, les martyres, comme des contre-poids, dussent-ils emporter tout. Et si l'on vous reproche alors, soit votre admiration, soit votre indignation, ne vous

distrayez pas de votre tâche. Laissez les tièdes ne s'émouvoir ni du bien, ni du mal. Vous, rendez témoignage à Dieu et aux amis de Dieu. L'impartialité réelle, c'est l'équité.

Or, quel est, à la splendeur de l'équité, le plus grand parti? Est-ce celui qui a le nombre? Non assurément : c'est celui qui a la vérité.

Voilà ce qui fait la conscience si sainte. Une seule conscience, si elle est dans la vérité, est un plus grand parti que le parti le plus innombrable, s'il est dans l'erreur. De là découle le devoir de respecter non-seulement tous les cultes, mais la foi dans une âme individuelle, avec autant de sollicitude que dans cent peuples, que dans un monde.

Quand l'esprit humain comprendra ce principe, il entrera dans la tolérance, dans l'amour mutuel et dans la paix.

LIVRE QUARANTE ET UNIÈME

Soumission du roi de Navarre et du prince de Condé au pape. — Supplice de Briquemaut et de Cavagne. — Registres de l'hôtel de ville. — Pamphlets protestants. — Siége de La Rochelle. — Siugulière situation de La Noue. — Le ministre La Place. — Portrait de M. de La Noue. — Élection du duc d'Anjou. — Traité de la cour avec La Rochelle. — Siége de Sancerre. — Le chancelier de L'Hôpital à Vignay pendant la Saint-Barthélemy. — Son intrépidité. — Ses épîtres à la duchesse de Nemours et à la duchesse de Savoie. — Son portrait. — Sa mort. — Champmoteux.

Les chefs huguenots les plus magnanimes étaient presque tous immolés. Leurs deux princes captifs avaient abjuré. Le roi de Navarre, très-délié et hors de tous les cultes, n'avait pas eu beaucoup de peine à faire son évolution vers le catholicisme. Il se réservait pour ses grandes destinées politiques, ne sachant pas que la plus glorieuse de ses œuvres serait la constitution nouvelle des religions. Cette grâce lui sera sans doute accordée par la Providence, en faveur de Jeanne d'Albret, de Coligny et de L'Hôpital, qui l'avaient méritée pour lui.

Le prince de Condé fut plus récalcitrant que le roi de Navarre. Il céda enfin néanmoins et il écrivit avec autant de soumission que son cousin au pape Grégoire XIII : « Daignez, très-saint père, nous recevoir au giron de l'Église, et nous tenir désormais pour vos dévots enfants et simples brebis de votre troupeau. »

Malgré cette apostasie de leurs princes, les huguenots ne désespérèrent pas. Beaucoup s'étaient réfugiés en Angleterre, dans le Palatinat, à Strasbourg, à Genève, et de là ils plaidèrent leur cause et la cause de leurs frères devant l'Europe. Le plus grand nombre s'était retranché dans le Midi et dans l'Ouest où ils maintinrent, au sein même de la France, leurs droits si odieusement violés. Sancerre, Montauban, Nîmes furent magnifiques d'abnégation; mais la résistance sérieuse, efficace, s'organisa surtout à La Rochelle. Cette fière municipalité, cette petite république, sous son maire Jacques Henri, grand comme un consul, fut le boulevard de la liberté de conscience.

Cinquante gentilshommes, chacun avec une petite troupe, quinze cents soldats de la Saintonge, de l'Aunis, d'Orléans, de Paris, de Bordeaux, et cinquante-cinq pasteurs, s'étaient réunis aux Rochelais. Ils avaient tous une même résolution : mourir pour Dieu.

La cour entama des négociations avec les opiniâtres rebelles, comme elle les appelait. Elle se montra fort affable. Elle ne voulait que le bien des Rochelais. Elle ne leur demandait qu'une bagatelle, un peu de confiance. Les Rochelais furent sourds. La reine mère, qui redoutait une quatrième guerre civile, suggéra au roi de proposer Biron, un semi-protestant, pour gouverneur de La Rochelle. Ce choix était très-politique.

Par là Catherine de Médicis espérait plaire à l'Angleterre, à la Suisse, aux protestants d'Allemagne, et

aux Polonais qui s'intéressaient à La Rochelle. La reine mère, sur l'assurance de ses astrologues qui lui avaient promis et prédit que tous ses fils seraient rois, n'avait pas renoncé à marier són fils d'Alençon à Elisabeth, et son fils d'Anjou était sur le point d'être élu au trône de Pologne. Pour séduire donc l'Angleterre, où il n'y avait en quelque sorte que des protestants, et la Pologne, où il y en avait beaucoup, Catherine ménageait La Rochelle. En même temps, afin de convaincre ces puissances de la réalité d'une conspiration politique de l'amiral contre le roi et contre sa famille, la reine mère faisait instruire le procès de deux prétendus complices de Coligny, Briquemaut et Cavagne.

Briquemaut était un héros en cheveux blancs, et Cavagne un autre héros en toge, un magistrat intrépide. L'un et l'autre étaient les amis anciens de l'amiral. On savait bien qu'ils n'étaient pas coupables; mais il fallait, en les condamnant, absoudre la royauté de la Saint-Barthélemy. Catherine pensait que l'Europe calviniste croirait à une conspiration, quand on exécuterait des conspirateurs.

Et c'est cependant pour ce beau dessein d'effacer l'opprobre d'une cour abominable, qu'on alla chercher à la Conciergerie MM. de Briquemaut et de Cavagne, ces deux grands citoyens de la réforme. On fit un mannequin de Coligny dont le corps, presque annihilé dans les outrages, était gardé par le maréchal de Montmorency au fond d'une crypte de son château. On regretta ce corps et l'on fut bien obligé de se contenter du mannequin. On l'habilla comme l'amiral, on

lui mit en la main un cure-dent comme dernier trait de ressemblance, et on le traîna sur une claie entre MM. de Briquemaut et de Cavagne que l'on traînait sur d'autres claies, au milieu des insultes, jusqu'à la place de Grève.

Le roi, ses frères, sa mère et une foule de courtisans étaient aux fenêtres de l'hôtel de ville. Charles IX et Catherine forcèrent le roi de Navarre et le prince de Condé d'assister à ce spectacle qui était un deuil pour les Bourbons et qui fut une fête pour les Valois.

Comme il était nuit, au moment de l'exécution, la reine mère fit allumer des torches autour de la potence pour éclairer d'une illumination le supplice. On relut aux condamnés leur sentence qu'ils avaient entendue déjà à la Conciergerie. On les provoqua de nouveau à des aveux de conjuration contre la vie du roi et de la famille royale, de complicité avec Coligny. Les aveux étaient impossibles à ces hommes irréprochables. Ils s'y refusèrent stoïquement. Jusque sur l'échelle fatale on pressa M. de Briquemaut de confesser la conjuration en le leurrant de la grâce du roi. « La grâce du roi, s'écria, d'une voix lente, le vétéran des guerres civiles, ah! j'ai moins besoin de la grâce du roi, qu'il n'a besoin, lui, de la grâce de Dieu! » et il se tut. Son compagnon fut muet aussi. On suspendit alors ces nobles et vaillants personnages à la potence. Toute la cour les contempla, à la lueur fumeuse des torches. Le roi, ni sa mère, ni le duc d'Anjou, ni leurs favoris, ne perdirent aucune des convulsions des victimes. Charles, accoutumé

aux tortures sur les animaux et sur les hommes, était là comme à une partie de plaisir. Il vit ployer avec une joie fiévreuse ces têtes innocentes et vénérables qu'il jetait en justification à l'Europe.

L'exécution terminée, la populace s'empara du mannequin de Coligny, des cadavres de Briquemaut et de Cavagne. Elle les dépouilla, les mutila, selon son habitude, et les promena par la ville, par les faubourgs avec des rugissements de rage contre les huguenots. Les rires se mêlaient aux cris de fureur et les plaisanteries grossières aux avanies grotesques.

C'était hideux; mais ce qui fut plus hideux, c'est le gala de la populace du Louvre réunie à l'hôtel de ville, commencé avant, recommencé après l'exécution, gala donné par Charles IX à sa cour, à sa mère, à son frère d'Anjou et aux mignons. Les regards et l'imagination de tous nageaient dans l'attente ou dans le souvenir du supplice, à travers le parfum des mets, l'éclat des vins et le murmure des propos d'amour, — des deux amours. Épouvantable accumulation des voluptés et du sang!

Les registres de l'hôtel de ville constatent l'infâme festin et gardent cet article terrible dans sa simplicité : « A Pierre Duhamel, linger, douze livres dix sols pour le linge et choses de son estat par luy fournis, le lundi, vingt-septième d'octobre (que Briquemaut et Cavagne furent exécutés à mort), pour couvrir les collations du roy et reine, et de messieurs ses frères et autres, faites le dit jour en l'hôtel de ville. »

Quelle éloquence vaudra jamais devant la postérité contre Charles IX, sa mère et sa cour, cette accusation de chiffres, ce réquisitoire de sous et deniers?

Tous les protestants de l'Europe qu'on se flattait de tromper levèrent les épaules d'horreur et de mépris. Le mariage du duc d'Alençon manqua définitivement. Montauban, Nîmes, Sancerre, beaucoup d'autres villes, principalement dans le Languedoc, l'Aunis, la Guyenne, les Cévennes et le Dauphiné, coururent aux armes.

Enfin La Rochelle, la ville des villes protestantes, refusa Strozzi, même Biron, pour gouverneurs, et elle se mit sérieusement en révolte.

Ce mot n'éveillait plus de scrupule depuis la Saint-Barthélemy. La religion de la royauté avait été déracinée par la royauté elle-même.

Des pamphlets protestants, où respirait un grand souffle de liberté politique, s'imprimèrent et se répandirent. Ces pamphlets descendaient plus ou moins directement du traité de la *Servitude volontaire* ou du *Contre un* de la Boétie. C'étaient le *Junius Brutus*, la *Franco-Gallia*, le *Réveille-matin des Français*.

On se posait hardiment la question suprême si longtemps ajournée : Est-il permis à des sujets injustement opprimés de prendre les armes contre le prince devenu tyran? — Oui, répondait-on. Et on déduisait les preuves.

Les catholiques, récalcitrants d'abord à cette doctrine, l'adoptèrent bientôt aussi radicalement que les huguenots, et ils l'appliquèrent avec frénésie à

Henri III, le meurtrier couronné de leur héros, Henri de Guise.

Cependant rien n'était prêt du côté de la cour sous les murs de La Rochelle. Biron, grand maître de l'artillerie, n'entama les opérations du siége qu'au mois de décembre. Les protestants avaient eu le temps de se fortifier.

Le duc d'Anjou, lieutenant général du roi, amena au camp, à sa suite, toute la plus haute noblesse. Le duc d'Alençon, qui avait pleuré la mort de Coligny, le roi de Navarre et le prince de Condé, dont tous les sentiments étaient comprimés, se trouvaient devant La Rochelle au lieu de se trouver dedans, où était leur cœur. Et avec qui ces princes allaient-ils combattre la cité sainte du calvinisme ? avec les bourreaux de la Saint-Barthélemy, avec les ducs de Guise et d'Aumale, avec les ducs de Montpensier et de Nevers, des assassins en manteaux de velours, avec Retz, un laquais de Catherine sous les insignes d'un maréchal de France ; avec Cosseins enfin, un Judas sous le casque, le Judas de Coligny.

Voilà l'état-major du duc d'Anjou. C'était une anarchie aristocratique, un foyer d'ambitions, de haines, d'intrigues et d'insubordination. Aussi l'attaque fut-elle molle, indécise. La défense, au contraire, était ardente, quelquefois furieuse.

Le brave La Noue était dans la place. Le commandement de Mons l'avait sauvé de la Saint-Barthélemy. Réduit à capituler, il était rentré en France. Charles IX, à la persuasion de sa mère, le manda au Louvre, afin de s'en servir comme d'un pacificateur.

La Noue vainquit ses répugnances et accepta l'audience royale.

Les traits de Charles IX étaient bien changés depuis la Saint-Barthélemy. Tous ceux qui le revirent, après une absence, ne reconnaissaient plus le roi. L'expression surtout était autre. Elle avait quelque chose de diabolique.

Toutes les toiles et tous les mémoires attestent ce changement. Lorsque La Noue eut pénétré au château, M. de Longueville prévint le grand capitaine; il lui dit : « Mon cher La Noue, soyez modéré pendant cette audience, car nous n'avons plus le même maître. Son visage a maintenant en sévérité ce qu'il avait en douceur. » Sévérité est d'un courtisan; c'est atrocité qu'il fallait dire.

Le roi pourtant fut très-caressant pour M. de La Noue, dont il avait besoin. Il lui proposa d'être son ambassadeur auprès des Rochelais, afin de les ramener à leur devoir. M. de La Noue accepta ce poste étrange à une condition : c'est qu'étant le négociateur du roi à La Rochelle, il pourrait être le général de La Rochelle contre le roi. Ce qui fut convenu. Il devait, du reste, quitter la ville à la première sommation de Charles IX.

M. de La Noue se présenta donc à La Rochelle, offrant ses conseils pour la paix et son expérience pour la guerre, grand diplomate pour le roi, grand capitaine contre lui, jouant ce jeu double à la clarté du soleil, et le jouant avec une loyauté parfaite.

Les Rochellais permirent à M. de La Noue de leur parler de paix, et, en attendant qu'il les persuadât,

ils le nommèrent leur général, comme La Noue l'avait prévu.

De là des complications bizarres, où cent autres que M. de La Noue auraient sombré. Lui, fut respecté par la calomnie.

Tandis qu'il prêchait la paix en homme d'État, il faisait la guerre en héros.

Il y eut de nombreuses sorties. M. de La Noue était toujours dans le péril, et surtout là où le péril était extrême. On eût dit qu'il cherchait la mort. Il eût été heureux de tomber pour sa cause et d'échapper au rôle double qu'il menait à la fois.

Du reste, il électrisait les assiégés. Les bourgeois rivalisaient avec les soldats. Les ministres apparaissaient sans armes sur les remparts et animaient les combattants. Les femmes mêmes frappaient de l'épieu, lançaient les pierres, les pots à feu, l'eau et la poix bouillantes. Elles emportaient les morts, soignaient les blessés, distribuaient les rafraîchissements et les encouragements.

Le nom de Coligny était partout un ralliement pour les calvinistes, pour les Rochelais particulièrement. Ce nom de leur grand chef avait désormais plus qu'un prestige, il avait une âme de vengeance. Ils le criaient dans les murs, hors des murs, sur la place publique, dans les temples, au milieu des champs de bataille et il résonnait, ce nom, parmi les huguenots, comme, parmi les hussites, le tambour fait de la peau héroïque de Ziska.

M. de La Noue dirigeait bien cette ardeur et il l'utilisait pour la guerre, mais elle lui nuisait pour la paix.

Il y avait deux partis dans la ville : les modérés, composés des gentilshommes et des soldats qui comprenaient les impossibilités d'une résistance trop prolongée; puis les implacables, dont les bourgeois formaient la majorité et que les ministres embrasaient de leur ressentiment contre les assassins de la Saint-Barthélemy.

M. de La Noue, adoré du parti militaire, était alors en horreur aux ministres. L'un d'eux, Laplace, à l'issue d'un conseil où le général avait parlé vivement pour un accommodement avec le roi, lui reprocha d'abord sa mansuétude insensée, la comparant à une trahison, et, s'irritant par degrés jusqu'à la fureur, il osa porter sa main de prêtre sur le visage auguste de M. de La Noue. Aussitôt les gentilshommes se précipitèrent sur le ministre et ils allaient le mettre en pièces, lorsque M. de La Noue, qui était resté calme, s'écria : « Que pas un de vous, messieurs, ne touche à un cheveu de sa tête. Reconduisez-le plutôt auprès de sa femme, afin qu'elle le soigne, car il est malade et privé de raison. »

Il y avait dans M. de La Noue, en même temps que la sagesse d'un chef et le courage d'un soldat, la patience d'un Christ. Sa situation était pleine d'anxiété; il s'en dégagea, dès qu'il la vit inextricable. Il se retira avec l'admiration secrète des huguenots et des catholiques, des assiégés et des assiégeants.

C'est que M. de La Noue était l'un des plus grands caractères du seizième siècle.

Aucune physionomie n'est plus expressive que la sienne.

Sa barbe est négligée, sa fraise mal godronnée. Son oreille se recueille et écoute, son front pense, son nez devine, ses yeux rayonnent, sa bouche énergique est onctueuse. Cette figure se replie et se dilate. Elle est un mélange des expressions les plus contraires. Elle est franche et fine, forte et délicate, suave et résolue.

La modération dans la vigueur et dans la bonté : voilà M. de La Noue.

C'était le chancelier de L'Hôpital sous la cuirasse. Même cœur, même effusion grave, même préoccupation d'éteindre les haines, de rapprocher les sectes, de donner la paix à tous.

Le grand capitaine La Noue, qui se battait si bien, ne songeait qu'à pacifier. De la selle de son cheval de guerre, comme le chancelier du haut de son fauteuil fleurdelisé, La Noue ne recommandait que la conciliation. Il ne cherchait à vaincre que pour négocier. Estimé des deux partis pour sa vertu, honoré pour sa bravoure, on le fuyait dès qu'il essayait de la persuasion.

Son désintéressement était sans bornes. Un jour qu'il avait vendu une portion de son patrimoine pour équiper les troupes du roi, il disait simplement et sincèrement : « Tant qu'il me restera un pouce de terre et une goutte de sang, je les emploierai au service du pays où Dieu m'a fait naître. »

Ainsi se comportait M. de La Noue, modeste autant qu'il était vaillant. Il avait toujours sa Bible à l'arçon de sa selle ou sous son chevet. C'était sa bibliothèque de campagne. Il cultivait sa grande âme stoïque et chrétienne par l'étude des saints livres. Seulement,

après s'être embrasé au feu des prophètes, il s'adoucissait à l'huile des apôtres. Par une grande exception à son siècle, il était l'homme du Nouveau Testament plutôt que de l'Ancien.

M. de La Noue avait cette tristesse qu'inspirent les discordes civiles. Il avait aussi par moments des saillies de gaieté militaire et des éclairs soudains d'éloquence. Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que ce noble aventurier des camps est l'un de nos plus admirables historiens. Sa plume valait son épée.

Son éloignement n'abattit point les Rochelais. Ils redoublèrent d'efforts. Les hommes, les femmes et les pasteurs luttèrent d'énergie. C'était une rivalité touchante et sublime d'héroïsme. Le bastion de *l'Évangile* fut un lieu de carnage, un arc de triomphe pour les assiégés, un tombeau pour les assiégeants.

L'armée royale illustrée de tant de princes, commandée par Monsieur, arrêtée si longtemps et si fort éclaircie par ces bourgeois, cela était inouï !

Le duc d'Anjou avait été effleuré au cou dans une reconnaissance.

Le duc de Nevers fut blessé en secourant le duc de Guise.

Le duc d'Aumale fut tué d'un boulet de coulevrine.

Enfin Cosseins était tombé mortellement atteint, Cosseins, le traître qui avait livré l'amiral ! Il avait l'âme torturée de cette indignité. Il ne pouvait se pardonner. Le remords le rongeait incessamment. Catherine exprimait cyniquement le trouble de Cosseins : « Depuis le 24 août, disait-elle, il n'a pas eu plus de cœur qu'une fille de joie. »

Les ministres triomphaient. « Voyez, s'écriaient-ils en plein temple, devant les huguenots assemblés, voyez le doigt de Dieu. Le duc d'Anjou et le duc de Nevers touchés, le duc d'Aumale et Cosseins renversés. C'est le commencement de la colère céleste sur les bourreaux de la Saint-Barthélemy. Elle s'achèvera cette colère et pas un des assassins ne sera épargné! »

Une épidémie se joignit à la mitraille pour ravager l'armée royale. Les assiégeants étaient las et humiliés. Le roi et la reine mère étaient impatients d'une solution pacifique.

Une occasion était nécessaire. Elle s'offrit d'elle-même. Le duc d'Anjou devint roi de Pologne. On ne songea plus qu'à ce lointain voyage. On brusqua les négociations avec les Rochelais. On leur accorda, ainsi qu'aux députés de Nîmes et de Montauban, le libre exercice du culte réformé pour les trois villes, et l'exemption de garnison. On étendit le droit de prêche aux seigneurs hauts justiciers qui n'avaient point abjuré, à l'exemple du roi de Navarre et du prince de Condé; mais la liberté de conscience sans culte était seule garantie au reste du royaume.

Ce traité, glorieux pour ceux qui l'avaient signé, était trop insuffisant pour les autres calvinistes. Beaucoup le dédaignèrent.

Sancerre ne se rendit point. Elle voulait les mêmes conditions que La Rochelle. Elle continua, sous son bailli Joanneau, un siége de huit mois, au milieu d'une famine épouvantable. On faisait des bouillons de parchemin. On mangea la peau séchée des chiens, des chevaux et des chats; les cuirs des bottes, des

brides et des selles, détrempés avec beaucoup d'eau et un peu de vin, étaient distribués parcimonieusement. Pour tout dire, une petite fille de trois ans était morte et enterrée depuis trois jours : son père et sa mère la déterrèrent pour la manger. Ils furent brûlés par sentence de justice.

Ce fut pendant ces deux terribles siéges de La Rochelle et de Sancerre, le 15 mars 1573, que succomba L'Hôpital, le plus grand chancelier et l'un des plus grands hommes de la France.

Il mourut de la Saint-Barthélemy comme l'amiral, mais il en mourut lentement.

Il vivait à Vignay dans cette retraite que nous avons décrite. Le 25 août 1572, la plèbe d'Étampes et des environs de Vignay accourut sur les domaines du chancelier. Elle s'empara des fermiers, les enchaîna et les emmena, après avoir un peu pillé. Elle n'osa point passer des fermes au château où l'attendait l'intrépide chancelier, sur l'escalier à deux branches de fer qui subsiste encore aujourd'hui.

Il y eut une seconde alerte. On vint dire à L'Hôpital qu'une troupe nombreuse s'avançait. Les serviteurs étaient effarés et voulaient barricader les deux portes de la grande cour. « Non, non, s'écria le chancelier, et si la petite n'est bastante pour faire entrer ces assaillants, ouvrez la grande. »

Nous avons touché respectueusement ces deux portes l'une basse et carrée, l'autre très-haute et cintrée, chacune à vieilles ferrures et à clous. Du côté de la cour, en dedans, la cloche d'alarme surmonte toujours la petite porte.

Elles furent ouvertes selon l'ordre de L'Hôpital et ceux que l'on supposait des massacreurs dépassèrent les seuils. On s'était trompé. C'étaient des cavaliers envoyés par Catherine de Médicis, moins pour défendre le chancelier que pour préserver des papiers confiés par la reine mère à L'Hôpital. Il les avait enfouis dans un caveau où nous avons pénétré, sous le grand escalier.

Le chef de cette cavalerie, introduit auprès du chancelier, ayant parlé maladroitement de grâce : « Je ne savais pas, lui répondit froidement L'Hôpital, que j'eusse mérité la mort ou le pardon. »

Inaccessible à toute crainte personnelle, quand le chancelier eut été rassuré sur sa fille Madeleine qu'avait sauvée à Paris la duchesse de Nemours, la grande âme de L'Hôpital fut brisée d'une sainte douleur publique. Tous les efforts de sa vie avaient donc abouti là! Il s'était dévoué trente années à prévenir cette immense effusion de sang et de haine. L'œuvre de chacune de ses heures était anéantie.

Il n'écrivit plus guère que deux poésies, l'une à la duchesse de Nemours, Anne d'Este, l'autre à la duchesse de Savoie, son illustre et constante amie.

A LA DUCHESSE DE NEMOURS,

ANNE D'ESTE.

« Ma fille, la seule sur trois, qui ait survécu, elle vit, elle vit par vous, Anne d'Este, car vous l'avez arrachée au massacre dont Paris était l'épouvantable théâtre.

« Depuis ce jour, je ne la regarde jamais sans être ému de reconnaissance pour vous, de ce qu'elle peut encore s'asseoir à mes côtés et seconder sa mère dans l'intérieur de ma maison.

« En l'abritant, vous avez rendu la vie à neuf enfants, à son père, à sa mère, à son mari qui tous ne respirent que par elle et pour elle. Elle nous a raconté avec quelle sollicitude vous l'avez soignée pendant qu'elle était malade et alitée, avec quel zèle vous avez écarté les meurtriers de votre palais ; car la furie des massacreurs n'épargnait point les mères de famille ; les enfants à la mamelle étaient eux-mêmes précipités dans les flots de la Seine. »

. . . .

A MARGUERITE,

DUCHESSE DE SAVOIE.

« ..... J'ai perdu ma gaieté, mon goût d'écrire. Mes concitoyens se sont armés les uns contre les autres, et cette guerre impie a semé la France de ruines et de tombes. Je vis, comme Laërte, dans une campagne solitaire.

« J'ai eu peine à échapper aux horribles tentatives d'un peuple en démence, à la fureur des jeunes paysans d'alentour. Ma fille, qui par hasard se trouvait à Paris, m'a été conservée par Anne d'Este ; car ni son âge, ni son sexe n'étaient une protection.

« Maintenant laboureurs et citadins jouissent du repos. Ne vous figurez pas cependant que je profite de cette sécurité. Fasse le ciel que je sois comme mort

pour le monde, que je ne vive plus qu'en Dieu; fasse le ciel qu'oubliant ce qui me touche, j'étudie les lois divines, foulant aux pieds la muse et la lyre profanes pour changer en joie immortelle la sombre affliction dans laquelle je suis plongé. »

« J'ai trop vécu, écrit-il encore aux filles de Jean Morel, puisque j'ai vu de mes propres yeux un roi doux métamorphosé en un tyran féroce... »

L'affliction dévora peu à peu le chancelier jusqu'à la moelle et l'indignation le tua. Il mourut et voulut mourir. Il était las de cette terre, où tout n'est que dissension et carnage; il était impatient de l'infini où règne la paix qu'il n'avait pu donner à son siècle. *Excidat illa dies* ..., répétait-il en gémissant. Ce formidable désespoir eut bientôt enlevé L'Hôpital.

Tout impuissante qu'ait été son action, le magnanime chancelier fit plus peut-être que tous les politiques de son temps : il légua à l'avenir l'idéal du véritable homme d'État selon l'héroïsme et selon la conscience. Ceux qui s'efforcent de l'imiter sont déjà grands par cela seul. Bénie soit donc la mémoire de celui qui vécut de l'amour de ses semblables, qui mourut de pitié pour eux, et que ce serait assez louer, ne dît-on de lui que ces deux choses : Il a repoussé l'inquisition du royaume de France, et il a préparé, par ses édits successifs, l'édit de Nantes, qui n'en fut en réalité que le couronnement.

L'Hôpital avait débuté dans les grands postes par être surintendant des finances. Il porta dans ce ministère l'austérité que montra plus tard Sully, mais

avec moins de rudesse. Son intégrité était douce quoique énergique.

Il parvint ensuite au sommet de la magistrature. Comme chancelier, il fut l'auteur laborieux, infatigable et savant de ces belles ordonnances, les sources lointaines de nos codes. Celles qu'il ne rédigea pas lui-même, il les inspira. Il était le maître des grands légistes. Il mène, au seizième siècle, le groupe des jurisconsultes : Cujas, de Thou, Harlai, Pithou, Gui Coquille, Loysel, comme Coligny et François de Guise, comme Jean Goujon, Rabelais et Ronsard mènent les groupes des guerriers, des artistes, des écrivains et des poëtes.

Au reste, ces deux profondes aptitudes des finances et de la législation ne furent que des spécialités pour L'Hôpital.

Son grand rôle, ou plutôt sa grande intention fut générale. Il voulut concilier l'inconciliable. Il y échoua personnellement ; mais que de force, que de conscience, que de persévérance, quel caractère il voua à cette œuvre divine ! Si bien, qu'il la rendit possible pour Henri IV.

Autant que l'histoire, le portrait du chancelier témoigne de sa vie.

L'Hôpital n'est plus jeune. Il a beaucoup lutté ; il a combattu les protestants, les catholiques. Il aspire à leur embrassement. Il n'est pas découragé. Un peu d'espérance mêlée de beaucoup d'inquiétude luit sur ses traits vénérables. Son front est vaste comme la philosophie qui comprend toutes les sectes et qui les domine ; ses yeux sont splendides comme l'intelligence ;

sa bouche, incomparablement pensive, est triste comme l'expérience, suave comme la religion. La miséricorde coule de sa barbe blanche et s'exhale autour de ses vêtements. Sa simarre dénouée flotte comme une tunique d'apôtre, et il semble que chacun des longs plis secoue une vertu sur les traces de ce représentant du droit. Quelle noble candeur, quelle austérité aimable !

La Saint-Barthélemy bouleversa ce visage et l'enveloppa d'un nuage noir. L'astre le plus propice de la France se voila, puis s'éteignit. Ce grand homme mort, les ténèbres recommencèrent dans les hautes régions du gouvernement et de la justice.

De telles âmes sont rares. Quand une d'elles apparaît, il faut l'aimer ; quand elle se retire, il faut la pleurer, la recommander à un éternel exemple.

L'Hôpital, qui honore tant la nature humaine, résumait toutes les grandeurs de son siècle. Érudit, il savait l'antiquité comme un Alde ou comme un Estienne. Profond comme un Dumoulin, il avait étudié le droit dans sa trinité obscure et majestueuse : le droit coutumier, le droit canon et le droit romain. C'est de ces trois foyers qu'il tira toutes ses ordonnances que nous avons mentionnées déjà et qui ont fondé, à tant d'égards, la législation des temps modernes.

Il se reposait du droit par la poésie, par les prophètes et par l'Évangile.

Il avait puisé dans la philosophie de Platon et dans celle d'Aristote cette sublimité et cette étendue de l'esprit qui mènent à la tolérance pour les idées. Il

avait bu au torrent d'Homère, mais il s'était enivré à cette exquise mélancolie de Virgile qui correspondait en lui à une mélancolie bien plus amère, bien plus tragique, la mélancolie des guerres civiles. Sa sensibilité intérieure avait deux formes. Tantôt elle s'allumait et alors le chancelier tonnait contre les juges prévaricateurs et les faisait trembler jusque sur les siéges de leur palais, qu'il appelait « une maison mal réglée. » Tantôt cette sensibilité s'échappait en tendresses, en mansuétudes. Il bénissait alors, il aspirait à la paix des religions, à la réconciliation des intérêts, à la concorde des âmes; et, déçu dans les vœux de toute sa vie, lui, le sénateur stoïque de la vieille France, il mourait des éclaboussures du sang de la Saint-Barthélemy.

Il a déclaré sans cesse, tantôt familièrement, tantôt solennellement, qu'il n'était chrétien ni à la manière des catholiques, ni à celle des protestants. Comment donc était-il chrétien? Il l'était par l'amour de Dieu et par l'amour des hommes; il l'était par la tolérance; par la charité, par la prière; il l'était par la pureté, par le dévouement, par le sacrifice. Il ne l'était point par les superstitions ni par le fanatisme. Il repoussait l'absurde, sondait le merveilleux, et pour rien au monde il n'aurait voulu, soit en régner, soit même en vivre.

Ah! que Dieu nous donne la sagesse dans la même mesure qu'au chancelier de L'Hôpital, et, ce qui vaut mieux, qu'il nous envoie un vaste mouvement de cœur au delà de la sagesse, dussions-nous en mourir comme ce grand homme.

Je me suis recueilli toute une journée dans la petite chambre de Vignay où L'Hôpital expira. Je sentais monter du parc les parfums par la fenêtre et courir par la bibliothèque, si souvent transformée en oratoire, les grandes pensées meilleures que les parfums.

Je me suis dérobé à ces reliques du chancelier et j'ai suivi le chemin du convoi funèbre qui emporta L'Hôpital à sa paroisse de Champmoteux. Parvenu au village, près de l'église, j'ai traversé le petit cimetière dont elle est environnée. J'ai marché par la nef jusqu'au tombeau du chancelier qui porte cette inscription :

MICHAEL DE L'HOSPITAL EXCESSIT
E REBUS HUMANIS,
ANNO DOMINI
MDLXXIII.

Ce tombeau est orné d'une statue couchée de L'Hôpital. Le grand chancelier a les moins jointes dans la prière. Il est simple et modeste à Champmoteux, sous ces voûtes de la mort. Sa dépouille repose là, parmi les blés et les fleurs, tandis qu'il est le frère des justes au ciel, et le modèle des hommes sur la terre.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME

Levée du siége de La Rochelle. — Le duc d'Anjou roi de Pologne. — L'évêque de Valence. — Son habileté. — Le nouveau roi de Pologne au Louvre. — Ambassade des palatins. — Leur séjour à Paris. — Succès de la jeune reine de Navarre, qui les harangue en latin. — Dîner aux Tuileries. — Voyage du duc d'Anjou. — L'hospitalité de Heidelberg. — Les compagnons du roi de Pologne : les ducs de Nevers, de Mayenne, de Nemours ; les comtes d'Elbeuf, de Chaune, de Rochefort et de Retz ; Quélus, Bellegarde, les Entragues et Gordes ; Pomponne de Bellièvre, Du Faur de Pibrac et Souvré ; Miron ; Crillon et Bussy d'Amboise. — Épisodes. — La reine mère, retournée de Blamont, se constitue la gardienne des droits du duc d'Anjou. — Conjuration des princes. — La Môle et Coconas décapités. — Prise de Montgommery. — Mort de Charles IX.

Le duc d'Anjou, nommé roi de Pologne, avait quitté le camp avec son magnifique état-major de princes, son honneur à peine couvert par le traité de La Rochelle, car cette citadelle du calvinisme n'avait pas été prise. Monsieur s'était rendu à Paris pour joindre l'ambassade qui lui apportait la couronne des Jagellons.

Le négociateur qui avait déterminé l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne était Jean de Montluc, frère cadet de Blaise de Montluc, le féroce capitaine.

Jean de Montluc est le Talleyrand du seizième siècle. Il avait le génie astucieux de la diplomatie. Il

était prêtre, évêque de Valence, boiteux et marié clandestinement. Il eut même un fils, Balagny, qu'il finit par reconnaître et qui, comme son oncle Blaise de Montluc, obtint le grade de maréchal de France, mais qui le mérita moins.

L'évêque de Valence était un esprit très-fin, très-souple, peu scrupuleux, et qui subordonna toujours les principes aux circonstances. Il accomplit seize ambassades. La plus célèbre est celle de Pologne, puisque l'évêque de Valence y fit un roi par la grâce de sa prodigieuse habileté.

Il s'aventura peu de jours avant la Saint-Barthélemy, à travers la Lorraine, l'Alsace, l'Allemagne et le marquisat de Brandebourg, jusqu'aux frontières de Pologne. Là, il apprit que la peste ravageait tout le royaume. Il ne recula pas. Il s'enfonça, malgré le fléau, dans cette Sarmatie féodale. Il aurait voulu aller à Varsovie de maison en maison de gentilshommes. Mais il ne le pouvait pas souvent. Il lui fallait sans cesse coucher dans les bois avec sa suite, à l'écart de l'épidémie. Il posait ses tentes sous les dômes des forêts, ou bien dans les clairières sous l'azur étoilé du firmament. On eût dit une caravane d'Orient égarée dans le Nord.

Un soir, très-tard, à près de minuit, l'évêque fit sonner du cor à la porte d'un château isolé. Le maître du château se nommait Saboski. Après beaucoup de difficultés, il consentit à recevoir l'évêque de Valence, mais à une condition, c'est que les Français et M. de Montluc lui-même parqueraient dans la basse-cour. Ce qui fut fait.

Le lendemain, le gentilhomme polonais manda l'évêque jusqu'à son seuil, d'où il lui montra de loin huit filles et trois fils. « Ceci vous explique ma conduite, dit-il; si vous étiez pestiféré, cette chère famille succomberait peut-être. » Tout en parlant, le gentilhomme s'enhardit, attira l'évêque, le fêta de son mieux, et, au départ, lui donna une carte des manoirs où il lui conseillait de s'arrêter et où il serait admis.

Ces renseignements furent très-utiles à M. de Montluc. Cet ambassadeur, une fois à portée de la Diète, eut beaucoup d'obstaces politiques à vaincre avant de faire élire roi le duc d'Anjou.

Le plus grand de tous fut le crime de la Saint-Barthélemy dans lequel on impliquait le duc. « Le véritable empêchement pour M. de Montluc, dit un de ses secrétaires, Jean Choisnin, à qui nous devons la relation du voyage, c'estoit la nouvelle de Paris. Toutes les sepmaines, l'on apportoit des paintures où l'on voyoit toute manière de mort cruelle représentée. L'on y voyoit fendre les femmes pour en arracher les enfants non encore nés. Le roy et le duc d'Anjou estoient là spectateurs et excitateurs de cette tragédie. »

Les palatins et les nonces, dont plusieurs étaient protestants, se livraient à des accès de colère et juraient, les dames pleuraient : l'évêque de Valence niait alors hardiment et disculpait la famille royale.

Il y réussit à force de ruses, de fermeté, de largesses, de mensonges redoublés ; et le duc d'Anjou fut élu. M. de Montluc était fort bien secondé par

M. de Lanssac et par l'abbé de l'Isles, en quelque sorte ses coadjuteurs diplomatiques.

Il les avait initiés l'un et l'autre à ses ambiguïtés. L'évêque de Valence avait beaucoup navigué sur le Rhône dans sa jeunesse et il aimait à naviguer sur la Vistule pendant son ambassade. Il gouvernait très-bien une petite barque polonaise amarrée pour lui à la rive. Il était nautonier autant que négociateur. Le diplomate chez lui, par un retour singulier, ressemblait au matelot qui trompe sur ses évolutions et qui tourne le dos à la grève où il est résolu de toucher. Sa manière de boiter en marchant était un autre emblème de son génie. Ses voies étaient obliques et il décrivait adroitement des lignes courbes, soit avec lenteur, soit avec rapidité, selon l'occurrence.

On attendait à Varsovie et dans les villages voisins cent mille gentilshommes pour l'élection; il n'y en eut guère que quarante mille, à cause des rigueurs et des prolongements de l'hiver.

Le conseil s'installa en pleine campagne à plus d'une lieue de la ville.

« Il y avoit là une douzaine de grands pavillons pour mettre à couvert, quand besoin estoit, la noblesse et les ambassadeurs. Il y avoit aussi une grande tente ronde soustenue par un seul mast, qui estoit capable de contenir cinq à six mille personnes. Dans cette tente se trouvoient, tous les jours, l'ordre ecclésiastique, les palatins, castellans, capitaines, et ambassadeurs qui estoient huit de chaque palatinat, pour rapporter tous les soirs à leur noblesse, chacun

en son quartier, ce qui avoit esté fait ce jour-là. Tout autre gentilhomme pollac (polonais), selon sa liberté, y pouvoit aussi venir, tellement qu'il y avoit sans cesse une belle et grande compagnie.

« Je diray en passant une chose qui semblera estrange : c'est que cent mille chevaux ont demouré ès environs de Warsovie six sepmaines, sans qu'ils soyent esté plus loing de trois lieues; et toutes fois n'y a jamais eu faute de foing, d'avoine, de pain, de chair, de poisson, ni de vin aussy. Je dirai de plus, que dans ceste foule n'a esté entendu un mutinement, ny une querelle. »

Il avait été convenu, pour cette solennelle élection, que les ambassadeurs des quatre concurrents dont les seuls sérieux étaient le duc d'Anjou et l'archiduc Ernest, feraient des harangues. Ces harangues devaient être tirées chacune à quarante exemplaires, et tout palatin devait en communiquer un à la noblesse de son quartier.

L'ambassadeur français, M. de Montluc, qui avait vécu au sein des guerres civiles et qui n'ignorait pas l'influence de la presse dans les grandes affaires, appliqua cette formidable puissance à l'élection. Il composa son discours en latin. Il le fit traduire en polonais par M. Solikoski. Choisnin, secrétaire de l'évêque de Valence, partit pour Cracovie, fit imprimer à quinze cents exemplaires l'allocution et revint à Varsovie.

Le 10 avril, M. de Montluc parla pendant trois heures, sous la grande tente ronde, au milieu du silence d'abord, puis de l'enthousiasme de six mille

Castellans. Une chose qui fut fort remarquée, et qui fut interprétée comme un favorable augure, c'est qu'une alouette quitta son sillon, se percha sur le mât de la tente et ne cessa d'accompagner de son chant l'éloquence de l'ambassadeur français. Cette éloquence disséminée dans tous les quartiers, par les exemplaires imprimés d'avance, donna à M. de Montluc un avantage prodigieux sur ses rivaux et décida l'élection.

Voilà pour l'action publique. Son action privée et d'homme à homme était plus foudroyante encore. Un palatin, après une conversation avec l'évêque de Valence, disait : « Il m'a révélé ce que j'avais dans ma fantaisie, *quasi pernoctasset in corde meo*, comme s'il eût veillé toute une nuit dans mon cœur. »

C'est ainsi que manœuvra M. de Montluc, si bien, que, l'élection venue, le duc d'Anjou, sur quarante mille votes à peu près, en eut environ trente-neuf mille cinq cents. L'imperceptible minorité se rallia même en définitive au duc d'Anjou, excepté l'évêque de Plosko, qui persista seul généreusement pour l'archiduc Ernest.

Cette élection s'était faite le 9 mai (1573), la veille de la Pentecôte, vers sept heures du soir. L'archevêque primat de Pologne s'écria dans un transport de joie et trois fois de suite : « Nous avons pour notre roi le très-illustre duc d'Anjou, frère du roi de France. » Ces paroles électriques furent répétées par des milliers de gentilshommes.

Il restait quelque doute cependant, malgré l'assurance de M. de Montluc, sur la complicité du duc

d'Anjou dans la Saint-Barthélemy. Car lorsque l'ambassadeur français eut prêté le serment accoutumé pour le nouveau roi de Pologne entre les mains de l'archevêque, le palatin de Cracovie somma M. de Montluc de prêter un autre serment, un serment inusité ainsi conçu : « Le roi s'engage à maintenir en paix ceux qui sont de différentes religions et n'essayera de les ramener ni par sang, ni par cruauté. »

L'évêque de Valence s'étant résigné à ce second serment auquel il ne s'attendait pas, le palatin de Cracovie, comme maréchal du royaume, le palatin Oppalinski, comme maréchal de la cour, et le grand capitaine de Samogitie proclamèrent successivement le duc d'Anjou roi de Pologne. Après quoi, le *Te Deum* fut entonné « avec effusion de larmes. »

Une députation fut ensuite nommée pour porter à Paris la proclamation. L'évêque de Valence prit les devants et forma pour ainsi dire l'avant-garde des palatins. Il était malade de tant de fatigues, heureux néanmoins d'avoir exécuté ce grand dessein de faire un roi.

Il fut bien accueilli par Charles IX qui n'était pas fâché d'être délivré de son frère. Mais le duc d'Anjou et la reine mère qui redoutaient ce lointain voyage et qui convoitaient la couronne de France, déjà très-chancelante sur la tête de Charles, firent très-mauvais visage au pauvre ambassadeur, et, selon d'Aubigné, le regardaient de travers.

Le prélat, qui était un homme de tant d'esprit, s'efforça d'intéresser la reine mère et Monsieur en leur retraçant les incidents les plus remarquables de

son voyage. Il leur montra la Pologne d'une étendue de territoire très-vaste. Il peignit la noblesse sous les plus brillantes couleurs. Aucun royaume n'en a une aussi nombreuse, disait l'évêque de Valence. Elle est brave, fidèle, hospitalière, prompte à s'instruire des langues de l'Europe, patiente aux fatigues, rompue aux privations, aux travaux, à la faim, à la soif, capable d'honorer un règne. L'évêque de Valence concluait que l'élection du duc d'Anjou était un grand avantage pour les Valois. Car le dernier Jagellon, Sigismond II, n'était pas un petit compagnon sur le trône de Pologne, et, à l'heure de sa mort, cinq cents chevaux hennissaient dans ses écuries.

M. de Montluc, du reste, ne dissimula pas les engagements qu'il avait signés au nom de Monsieur et de Charles IX. Il avait stipulé une alliance perpétuelle entre les deux royaumes, un traité de commerce et une promesse formelle que, chaque année, les revenus de tous les domaines du duc d'Anjou seraient consommés en Pologne.

La diète de Varsovie avait de plus réservé la liberté religieuse et l'amnistie complète pour les huguenots de France.

Ces diverses concessions de Montluc furent très-utiles à Sancerre, qui, après huit mois d'une résistance désespérée, se soumit enfin le 19 août 1573, jour de l'entrée des palatins et des nonces à Paris.

Sous le coup des apologies de l'évêque de Valence, la reine mère, qui désirait justifier à son tour aux yeux des Polonais le duc d'Anjou de toute participation à la Saint-Barthélemy, conseilla au roi d'accorder

aux Sancerrois une capitulation favorable. Ils eurent la vie et les biens saufs. Le libre exercice du calvinisme leur fut garanti. Catherine insinua fort habilement aux palatins que c'était le duc d'Anjou qui avait dicté, à leur considération, ce traité de clémence au roi.

Les palatins furent enchantés de l'accueil qui leur fut fait. Charles IX, qu'ils allaient débarrasser de son frère, leur parla très-courtoisement. Catherine affecta un air de bonhomie qui lui réussissait toujours avec ceux qui ne la connaissaient pas. Le duc d'Anjou, qui avait beaucoup d'aisance, des grâces de Français et des finesses d'Italien, dissimula son mécompte et captiva ses rudes sujets.

Ils furent charmés aussi et surtout de madame Marguerite, la jeune reine de Navarre.

Ces Castellans en costumes pittoresques relevés par des fourrures de martre et d'hermine intéressèrent la reine, et elle fut aimable avec eux. Elle était dans toute sa fleur. Elle n'avait pas plus de vingt et un ans. C'était douze mois après la Saint-Barthélemy. La cour avait repris ses jeux et ses fêtes, au bord de son fleuve, avant qu'il eût perdu la couleur du sang. Des balcons du Louvre, l'horizon était bien tragique au dehors, mais au dedans il n'était que divertissements, que musique et que danses.

Cette ambassade polonaise fut une diversion de plus aux remords de la famille royale, dont elle semblait d'ailleurs absoudre les crimes et dont elle flattait l'ambition. Le débordement des plaisirs recommença à rouler plus impétueux.

Les nonces étaient gagnés par la politesse des seigneurs, par les dîners homériques offerts à leur intention. Ils vantaient beaucoup les vins de France, qu'on leur prodiguait. Ces étrangers, les plus hospitaliers du monde, appréciaient l'hospitalité qui leur était donnée. Ils buvaient le bordeaux, le bourgogne, le champagne comme ils faisaient boire chez eux, où la vigne est inconnue, dans des hanaps intarissables, les flots rouges ou blancs des clos les meilleurs, soit de Hongrie, soit de Moravie, soit du Rhin, sans compter l'alicante et le malvoisie, qu'ils aimaient à verser le long des repas. Ils retrouvèrent à Paris l'image de leurs munificences de table. Ils furent très-sensibles à cette attention de la cour, mais par fierté nationale ils évitèrent toute intempérance. Dès cette époque, il n'y avait rien de plus noble qu'un Castellan, ni rien de plus séduisant qu'une grande dame de Pologne.

Les palatins soutinrent à la cour de France la dignité de leur nation; ils furent magnifiques et chevaleresques.

Le roi était triste au milieu des folles joies, la reine mère était préoccupée, le duc d'Anjou soucieux, quoique enivré.

La jeune reine de Navarre, dont les noces avaient été le prélude du plus grand forfait de tous les siècles, était revenue de son effroi et s'étourdissait gaiement; elle se plongeait dans l'oubli du passé avec le vertige délicieux et terrible de ces temps de fièvre chaude.

Du milieu de ce tourbillon rapide où elle vivait, elle était ponctuelle aux devoirs extérieurs de son

rang, aux exigences que lui imposaient soit l'étiquette, soit les bienséances, soit les occasions.

Ainsi, quand les ambassadeurs polonais eurent salué les trois principaux personnages de la famille royale, et qu'ils abordèrent avec de grandes démonstrations la jeune reine Marguerite, elle les reçut à ravir, et ne fut non plus surprise que sa mère ou que ses frères Charles et d'Anjou. L'évêque de Cracovie, le plus disert d'entre tous les ambassadeurs polonais, harangua Marguerite en latin. Elle, sans s'étonner, lui répondit dans la même langue, comme auraient pu le faire, à la cour de son grand-oncle Léon X, les cardinaux Bibienna et Bembo ou le comte de Castiglione. Les gentilshommes polonais applaudirent au discours de la reine de Navarre et à son charme. L'un d'eux, dans un élan tout oriental, s'écria qu'à l'exemple de certains Turcs qui ont visité la mosquée de la Mecque, il ne lui restait plus qu'à se brûler les yeux en les fixant sur des bassins d'airain ardent, car il n'y avait plus rien à voir après avoir vu une telle princesse.

Mais la solennité la plus éclatante pour l'ambassade étrangère et pour Marguerite fut le dîner que donna la reine mère aux nonces, en son château des Tuileries. Ce château, le chef-d'œuvre de Philibert Delorme, l'intendant des bâtiments de Catherine de Médicis, venait d'être achevé dans sa forme primitive. Il était composé des ordres d'architecture que la reine mère préférait : l'ionique et le corinthien. Il y avait au centre un pavillon, puis deux galeries latérales jusqu'aux extrémités terminées par deux autres pa-

villons. Le pavillon du milieu, où fut pratiqué le grand escalier, était couvert par une coupole arrondie harmonieusement et très-supérieure à l'affreuse toiture d'aujourd'hui. La façade du palais avec ses trois pavillons, rejoints par deux portiques chargés de deux terrasses, s'étendait dans la pompe, dans l'attrait de la nouveauté, et dominait les jardins qui renfermaient alors une volière immense, une ménagerie, un étang, une orangerie et une garenne. Ce palais, idéal d'une princesse florentine et d'un grand architecte, élevait majestueusement au-dessus de ses colonnes brunes et rouges son front de marbre doré par le soleil de la renaissance.

C'est là, dans cette demeure splendide, que Catherine de Médicis invita les Polonais à un banquet. Mais ils furent moins éblouis du luxe de cette résidence que de la beauté des femmes. La reine Marguerite eut la principale gloire de cette féerique journée. Elle était mieux vêtue qu'elle ne fut jamais. Elle portait une robe de velours incarnat, et un bonnet de même étoffe étoilé de diamants et de pierreries entremêlées de plumes mouvantes. Dès qu'elle parut, il n'y eut qu'un cri, malgré le respect du lieu, de la personne, et le cérémonial en présence des reines et des princesses. Le seigneur Pierre de Bourdeille, qui était à côté de M. de Ronsard, lui dit : « Monsieur, cette jeune déesse de la terre n'est-elle pas aussi blanche et vermeille que l'Aurore, cette autre déesse, cette déesse du ciel? » M. de Ronsard s'inclina en signe d'assentiment, et le poëte fut même si content de la comparaison du courtisan, qu'il en fit un sonnet,

Marguerite jouit bien de son triomphe, et elle en fut si reconnaissante à son costume de velours incarnat qu'elle voulut être peinte plus de vingt fois sous ce costume.

Le 9 septembre, le duc d'Anjou, en pleine cathédrale, à Notre-Dame, jura sur l'Évangile de respecter les droits de ses sujets polonais. Mais il ne pouvait s'arracher du Louvre.

Il accumulait délais sur délais. Il était amoureux de la princesse de Condé, Marie de Clèves, sœur de la duchesse de Nevers et de la duchesse de Guise. Il tenait par mille racines vives à toutes les habitudes de luxe, d'esprit, de volupté, qui faisaient de la cour des Valois un séjour incomparable.

Et puis Charles IX baissait. Sa santé profondément altérée ouvrait à son héritier une perspective prochaine. Et cet héritier, c'était le duc d'Anjou. Son absence pouvait lui devenir fatale. Les politiques et les huguenots dont il était haï ne profiteraient-ils pas de son éloignement pour couronner à sa place le duc d'Alençon? Ces pensées agitaient Monsieur, et Catherine de Médicis partageait les inquiétudes de son fils bien-aimé. Elle obtint une déclaration de Charles IX qui conservait au duc d'Anjou, nonobstant l'acceptation du royaume de Pologne, tous les droits qu'il avait au royaume de France.

Cette complaisance, qui avait coûté à Charles IX, était inutile. Monsieur ne partait pas.

Le roi, qui devinait sourdement sa mère et son frère, s'impatienta. Il se réveilla de sa torpeur. Il renonça à une ou deux chasses, voulut qu'on lui ap-

portât toutes les dépêches, couvant sa fureur comme un orage, et jurant à faire trembler les murs du Louvre. Enfin, il dit à son frère devant Catherine de Médicis : « Par la mort-Dieu, il faut que l'un de nous deux sorte du royaume et si ce n'est moi, ce sera vous. » La reine mère et le duc d'Anjou effrayés se soumirent très-humblement et le départ fut fixé au 28 septembre 1573.

Charles, comme pour mieux jouir et se mieux assurer de ce départ, déclara qu'il conduirait son frère jusqu'en Lorraine. Il se mit en route et ne put dépasser Vitry-sur-Marne. La petite vérole le retint en Champagne. La reine mère accompagna le roi de Pologne à Nancy, puis à Blamont. Là, ils se séparèrent. Catherine était fort émue. Elle dit au duc d'Anjou : « Allez, mon fils; vous ne demeurerez guère. »

Le duc se dirigea sur Heidelberg. (V. une gravure rare du prince à cette date, cart. de M. Hennin.) Le train du nouveau roi était de six cents chevaux environ. Il emmenait les ducs de Nemours, de Mayenne et de Nevers, les comtes d'Elbeuf, de Chaune, de Rochefort et de Retz, Quélus, Bellegarde, les Entragues, et Gordes. Ses meilleurs et ses plus habiles conseillers étaient Pomponne de Bellièvre, Du Faur de Pibrac et Souvré; son médecin le plus savant, Miron; et ses deux plus intrépides compagnons de voyage, Bussy d'Amboise et Crillon.

L'électeur palatin reçut le duc d'Anjou avec une politesse froide. Le roi de Pologne s'aperçut, au premier regard, qu'il était chez un juge plutôt que chez un hôte.

A table, les seigneurs de la cour électorale conversaient en allemand de la Saint-Barthélemy. Les ducs de Nemours et de Nevers qui entendaient cette langue ne perdaient pas un mot de leurs injures. Ces gentilshommes, tous protestants, désignaient les Guise sous le sobriquet de *bouchers lorrains ;* et les favoris de Catherine de Médicis, sous celui de *traîtres italiens*. C'étaient en effet presque les seuls auteurs de la Saint-Barthélemy. Parmi les conseillers du massacre, il n'y avait de Français que le duc d'Anjou et Tavannes ; encore l'un avait-il une mère italienne et l'autre une mère allemande, de sorte qu'on pourrait dire que ce grand attentat est un attentat étranger. Le roi de Pologne, qui sentait partout la pointe du ressentiment calviniste, feignait de son mieux et s'efforçait de faire bonne contenance.

Il ne réussissait pas toujours à cacher sa frayeur. Une après-midi, l'électeur le conduisit à sa galerie de tableaux. Il s'arrêta devant le cadre le plus riche, le plus isolé et le mieux éclairé de tous. La toile de ce cadre était cachée par un rideau de soie. Le palatin tira le rideau et demanda vivement au roi de Pologne s'il connaissait l'original de ce portrait. « C'est M. l'amiral, répondit le roi en pâlissant de terreur. — Oui, reprit le palatin, vous l'avez nommé, c'est M. l'amiral, le plus homme de bien, le plus redoutable capitaine, la meilleure tête et le plus grand cœur de son siècle. J'ai ouvert mes maisons et mes États à ses fils et à ses amis, afin de les soustraire au massacre des chiens de France. » L'électeur fit une pause ; puis d'un accent où vibrait la haine : « Tous ceux, s'écria-

t-il, qui ont comploté la mort de ce grand homme, ont mérité mille morts. »

Le roi de Pologne pâlit de plus en plus et il eut beaucoup de peine à achever la visite de la galerie.

Il se hâta de quitter Heidelberg et s'en alla par Francfort, par la Hesse, la Saxe, la Bavière et le marquisat de Brandebourg jusqu'aux frontières de son royaume.

Il y eut en Saxe, dans le cortége du roi de Pologne, entre Bussy d'Amboise et Crillon une querelle qui aurait pu être tragique. Bussy était un des bourreaux et Crillon un des improbateurs de la Saint-Barthélemy. Ils étaient rivaux de courage, de célébrité, de faveur.

Cadet d'une illustre famille de Provence originaire du Piémont et alliée aux Valois, Crillon encore enfant fut inscrit dans le livre d'or des chevaliers de Malte. A dix-sept ans, il montait le premier à l'assaut de Calais et de Guines, assiégés par le duc François de Guise qui le distingua. Il prit, dès lors, cette habitude héroïque d'être toujours le premier sur la brèche des villes qu'il avait à attaquer ou à défendre. A Lépante, embarqué sur une mauvaise galère, il fut l'un des capitaines qui contribuèrent le plus au gain de cette mémorable bataille navale. Don Juan le loua hautement et pour le récompenser le chargea de porter la grande nouvelle au pape. Crillon s'acquitta de cette mission. Pie V, instruit de sa belle conduite, l'embrassa devant tous les cardinaux. De retour au Louvre, Charles IX lui dit : « Vous êtes toujours Crillon sur mer comme sur terre. »

Voilà l'homme dont Bussy fut jaloux. Il se promit de le tuer. Peu de temps avant la Saint-Barthélemy, il le rencontra près de la porte Saint-Honoré. Il l'aborde avec des airs de supériorité qui déplaisent à Crillon : Bussy redouble d'insolence, et, d'un ton de bravache, il demande l'heure qu'il est au compagnon de don Juan. « L'heure de ta mort, » répond vivement Crillon, en dégaînant.

Les deux terribles adversaires croisent leurs épées redoutées des plus téméraires. Ils se sentent de force égale. Leur ardeur est la même. Les étincelles jaillissaient de leurs yeux autant que de leurs armes, dit un vieil historien. Le combat fut opiniâtre, et sans doute ils eussent succombé l'un et l'autre, si des seigneurs accourus au bruit ne se fussent jetés entre eux et n'eussent interposé un rempart d'amis contre leur acharnement.

Bussy et Crillon se retrouvèrent dans l'escorte du roi de Pologne. Le prince à qui ils étaient nécessaires veillait attentivement sur eux. Bussy, toujours prêt à l'insulte, était contenu par la fière attitude de Crillon. Un soir pourtant, il l'avait provoqué devant le roi; puis, dans une orgie qui avait suivi cette provocation, il avait outragé et blessé de l'épée plusieurs gentilshommes allemands. Saisi comme assassin, il avait été renfermé dans un cachot et il allait être jugé. Crillon ne perd pas une minute. Il use de l'influence que lui donnait sa réputation éclatante pour qu'on relâche Bussy. Il lui envoie sa grâce, en le défiant à un combat à mort. Bussy se fait tout expliquer, s'habille, ordonne de lui amener son plus beau cheval,

l'enjambe et court chez Crillon. Il suspend son épée à l'arçon de sa selle et pénètre désarmé dans l'appartement de son libérateur. « Je viens, mon cher Crillon, solliciter le pardon de mes offenses. Je vous dois tout, et, lorsque vous m'aurez permis de reprendre mon épée, je mettrai mon honneur à vous la consacrer et à la tirer pour vous. » Crillon ému de ce repentir ouvre ses bras et Bussy d'Amboise s'y précipite tout en pleurs.

Ces hommes sans peur, comme on les appelait, sortirent frères de cet embrassement, et c'est dans la plus cordiale intimité qu'ils franchirent l'Oder et les frontières de Pologne avec le duc d'Anjou. Ces nobles compagnons étaient tous deux intrépides par tempérament. Mais leur mobile n'était pas le même. Chez Crillon, c'était la vertu, c'était la vanité chez Bussy d'Amboise. Le premier était un héros de champ de bataille, le second un héros de boudoir et de champ clos. Crillon était le demi-dieu des soldats; Bussy des femmes de la cour et des spadassins.

Ils assistèrent, couplés ensemble, au couronnement du nouveau roi de Pologne, qui se fit le 21 février 1574 à Cracovie, aux acclamations de tout un peuple. Les seigneurs français étaient mêlés aux nonces et aux palatins. Ils accompagnèrent au pas de leurs chevaux, entre des murs tendus de tapisseries et sur des pavés jonchés de branches de pin, le duc d'Anjou sous un dais, précédé du sceptre, de la couronne, des balances et de l'épée. Cette procession équestre et royale arriva par des arcs de triomphe à l'église de Stanislas. Un aigle blanc, dressé pour la cérémonie,

volait en avant du dais et battait des ailes comme pour saluer, au nom de la nation polonaise, ce successeur des Jagellons. Henri de Valois, dont les yeux s'ennuyaient déjà des barbares Sarmates, ainsi qu'il disait, ne rêvait que de la France. Ces Castellans étaient incultes et hardis. Le palatin de Cracovie, qui avait imposé à Montluc pour le prince un serment spécial touchant la liberté de conscience, adjura le roi de ne jamais violer ce serment de l'ambassadeur. Il y avait dans l'accent et dans les paroles du palatin une menace qui traversa la solennité du sacre, comme un éclat de tonnerre un beau jour. Le fils de Catherine de Médicis dissimula sa colère dans un sourire.

Henri, ce roi de quelques semaines, n'apparaît dans la tradition polonaise que sous la lueur incertaine d'une espérance trahie. Les descendants des nonces gardent encore à ce fourbe une rancune séculaire. L'un de ces illustres proscrits des tzars me disait dernièrement à son foyer d'exilé : « Henri de Valois était à la fois un fat, une femme, un assassin, et quelque chose de pis. Ce que la Pologne a aimé un instant en lui, c'était la France! »

Catherine, retournée de Blamont à la cour, se constitua aux côtés du roi la gardienne des droits du duc d'Anjou, s'appuyant sur le duc de Guise et se défendant ainsi des huguenots et des politiques.

Ces deux partis représentés, le premier par Henri de Navarre et par le prince de Condé, le second par les Montmorency et par le maréchal de Cossé, songèrent à substituer, d'abord comme lieutenant général, puis peut-être comme roi, le duc d'Alençon au duc

d'Anjou. Catherine connaissait le péril et s'efforçait de le conjurer. Elle surveillait les princes par des centaines d'espions.

Les politiques étaient puissants par leur modération et par les grands noms qu'ils comptaient.

Les huguenots étaient formidables par les souvenirs de la Saint-Barthélemy. Dieu et tout ce qui avait un cœur étaient avec eux et faisaient réaction au massacre. Aussi les calvinistes avaient repris confiance. Un peu plus d'un an s'était écoulé depuis la boucherie terrible, et l'assemblée générale des protestants du Midi repoussait le traité de La Rochelle et en demandait un autre. Et quel autre! Le châtiment des bourreaux, deux places de sûreté par province avec garnison calviniste à la solde du roi, et le culte public par tout le royaume.

Voilà où en était la famille royale après le premier anniversaire de la Saint-Barthélemy. Ce grand crime avait été inutile. Bien plus, il avait été nuisible. Plus tard il sera mortel à tous ceux qui y participèrent de près ou de loin. Toujours les crimes montent en vapeur de sang jusqu'au ciel d'où ils redescendent en foudre sur les coupables.

Les protestants, qu'on croyait morts, ressuscitaient. Partout ils s'armaient, en Provence, en Dauphiné, en Normandie. Ils étaient commandés dans l'Ouest par M. de La Noue, qui avait renoncé à la diplomatie et devant lequel les plus grands noms calvinistes s'inclinaient.

Ce capitaine plein d'expérience connaissait et avait promis de servir la conjuration qui se tramait à la cour

entre les huguenots et les politiques. Le roi de Navarre et le prince de Condé s'étaient entendus avec MM. de Thoré et de Méru, les cadets de Montmorency, pour porter à la lieutenance générale du royaume le duc d'Alençon. Le prince avait réclamé du roi avec quelque hauteur cette dignité. Les maréchaux de Cossé et de Montmorency le soutenaient aussi, mais avec plus de prudence que les jeunes gens de la conspiration.

Catherine de Médicis comprit merveilleusement le complot. Éclairée par son dévouement au roi de Pologne et par les dangers que courait sa propre influence, elle fit nettement refuser la lieutenance générale au duc d'Alençon. Elle avait pénétré d'un coup d'œil la situation et deviné que, soit les politiques, soit les huguenots, désiraient le duc d'Alençon chef des armées pour le faire roi de France ensuite, à la mort de Charles IX, au préjudice du roi de Pologne.

Toute l'attention de la reine était donc éveillée et ses espions en campagne.

La lieutenance générale manquée pour le duc d'Alençon, ce prince devait, avec le roi de Navarre et le prince de Condé, se réunir aux protestants. Leur fuite de Saint-Germain, où était le roi, était fixée au mardi gras (10 mars 1574). Dans la crainte des tergiversations du duc d'Alençon, on hâta l'exécution, et le 1er mars M. Chaumont de Guitry se montra aux environs de Saint-Germain, à la tête de deux cents cavaliers huguenots.

Le roi de Navarre était décidé. Le duc d'Alençon, averti, recula ; l'alarme fut répandue à la cour par la

police de la reine mère. Cette princesse augmenta la confusion avec une habileté consommée. Elle se tint sur cette brèche de Machiavel. La Môle, amant de la reine Marguerite, favori du duc d'Alençon, et le duc avouèrent tout. Catherine, sûre de la conjuration, la dénature aussitôt. Elle épouvante le roi. Elle lui dit que c'est une conspiration contre sa personne, sachant bien que c'était une conspiration contre elle-même et contre les droits futurs du roi de Pologne. Dans son zèle pour Charles IX, elle précipite le départ de Saint-Germain. Le roi, tout effaré, à deux heures du matin, monte en litière. Catherine s'installe dans une autre litière avec le duc d'Alençon et le roi de Navarre, ses prisonniers. La cour désordonnée et sous tous les appareils encombre les routes. On pleure, on gémit, on se moque et l'on se rue à travers Paris : des cardinaux, tels que ceux de Bourbon, de Lorraine et de Guise, pêle-mêle au milieu des dames ; des gens de robe, et parmi eux le chancelier de Birague et M. de Morvilliers, tous à cheval, se cramponnant avec effroi à l'arçon de leur selle, chacun criant ou raillant.

La famille royale se reposa quelques jours à l'hôtel de Retz et partit ensuite pour Vincennes. La reine mère s'était affermie auprès de Charles par cette conjuration exagérée et travestie. Cette femme astucieuse ne fut jamais plus active, plus prévoyante que dans cette conjoncture. Elle sait que Charles est perdu. Elle l'environne, elle l'enlace ; elle ne le lâchera plus. Elle détourne du roi de Pologne sur le roi de Navarre et sur le duc d'Alençon les soupçons et la

malveillance de Charles IX. Elle s'empare de l'autorité sous prétexte de ménager son fils. Tout le monde lui obéit à la cour et la craint. Vincennes est un camp pour elle, un sépulcre pour Charles, une prison pour le roi de Navarre et le duc d'Alençon. Catherine fait dire aux princes qu'ils sont libres, et en même temps, par ses soldats et ses espions, elle les garde à vue.

Elle presse et dicte le procès de la conjuration. La Môle, l'un des messagers du massacre de la Saint-Barthélemy le long du Rhône, et le comte de Coconas, l'un des plus atroces bouchers de ce massacre, sont jugés et décapités en Grève; les maréchaux de Montmorency et de Cossé sont enfermés à la Bastille. Vienne la mort du roi : Catherine, délivrée de ses ennemis, sera maîtresse de tout et conservera puissamment le trône de France au roi de Pologne.

Elle opposa hardiment trois armées aux insurgés politiques et protestants qui s'étaient révoltés malgré l'échec de Saint-Germain. Elle nomma généraux de l'armée de Poitou le duc de Montpensier, et de l'armée de Languedoc le prince de Dombes, fils de ce duc. Elle lança Matignon en Normandie contre le comte de Montgommery, le meurtrier innocent de Henri II dans le tournoi de la rue Saint-Antoine.

Catherine voulait à tout prix la mort de ce grand soldat. Matignon, désirant plaire à Catherine, traqua le comte, qui se réfugia à Domfront.

Colombières défendait Saint-Lô, où il s'était retranché avec son beau-frère, le fils de Montgommery.

Le comte soutint avec une poignée d'hommes l'assaut de toute l'armée de Matignon, dans la ville de

Domfront d'abord, puis dans la citadelle. Jamais ni l'antiquité ni les croisades n'admirèrent de plus étonnants exploits. A la dernière escalade surtout, Montgommery, sans cuirasse et sans bouclier, une forte hache d'armes à la main, fit tout ce que peut faire un héros qui veut mourir. Électrisés par son exemple, les cinquante hommes auxquels il était réduit arrêtèrent toute l'armée royale. Noircis par la poudre, blessés presque tous, du milieu des morts et des mourants, ils se multipliaient à la voix de leur grand chef, qui les exhortait et qui frappait tout ensemble. Eux frappaient aussi de la pique, de l'épée, de l'arquebuse. Quelques-uns précipitèrent des quartiers de roc. Au premier rang, Montgommery manœuvrait sa hache terrible. Les soldats catholiques se disaient en lui envoyant des balles qui ne le touchaient point : « Ce n'est pas un homme, c'est l'ange exterminateur. »

Matignon s'aperçut que ses troupes se refroidissaient. Il était plus diplomate encore que général. Il ordonna la retraite, réfléchissant que cette petite forteresse serait à lui sans effusion de sang, soit par la négociation, soit par un peu de patience.

En effet, Montgommery restait avec trente hommes au plus. Il était investi par une armée. Il n'avait plus de vivres. Matignon lui dépêcha un gentilhomme des troupes royales, proche parent de Montgommery. Ce gentilhomme, M. de Vassé, assura Montgommery de l'admiration de tous. Il promit, au nom de M. de Matignon, son général, pour la garnison les conditions les meilleures. M. de Matignon s'engageait de

plus à tout tenter auprès de la reine mère et du roi pour préserver Montgommery.

Ce héros ne se crut pas en droit d'infliger la mort à ses compagnons. Il stipula pour eux la vie et se livra, lui, à Catherine de Médicis, son ennemie. Matignon alla au-devant de son prisonnier, lui exprima tout son intérêt, l'entoura de respect et gagna son estime.

Ce fin Normand s'insinua peu à peu dans la confiance du comte de Montgommery. Il lui persuada de venir à Saint-Lô, où commandait Colombières, gendre du comte. « Saint-Lô ne peut nous résister, ajoutait Matignon, conseillez à Colombières de ne pas continuer une défense inutile. Cette intervention, bonne en elle-même, puisqu'elle épargnera un sang précieux, sera un grand titre pour vous auprès de la reine qui vous hait et l'inclinera certainement à la clémence. » Montgommery consentit à ce plan.

Il accompagne Matignon sous les murs de Saint-Lô. Il fait demander une entrevue à Colombières. Un rendez-vous est indiqué. Montgommery se hâte à cheval, au bord du fossé, avec une escorte. Du rempart, Colombières, entouré de son état-major, témoigne à son beau-père toute sa douleur de le voir captif. Il l'interroge sur le but de leur pourparler. Montgommery balbutie alors le conseil de ne pas prolonger une résistance impossible. Colombières, consterné d'abord, puis indigné, s'écrie : « Vous me donnez un mauvais conseil après m'avoir donné un mauvais exemple. Je ne suivrai ni l'un ni l'autre. Je me ferai tuer à mon poste. » Et il s'éloigna.

Montgommery s'en retourna désespéré. Il se cacha dans sa tente, refusant de recevoir, soit M. de Matignon, soit M. de Vassé. Il s'ensevelit dans un silence farouche. La honte qu'il avait ressentie sous le rempart de Saint-Lô fut la plus amère goutte de lie de son calice.

Colombières tint parole. L'artillerie royale ayant fait une immense brèche, il vint s'y placer, l'épée au poing. Il avait conduit là ses plus héroïques amis et il avait placé à sa droite et à sa gauche ses deux enfants, les petits-fils de Montgommery, âgés l'un de dix et l'autre de douze ans. Il les avait armés chacun d'une javeline. « Ils mourront purs avec nous, dit Colombières à ses compagnons, au lieu de vivre apostats avec nos vainqueurs, si nous succombons. » Tout l'effort de l'armée royale ne tarda pas à se porter là. Colombières fit des prodiges de valeur, mais en vain. Il fut tué d'une mousquetade, et la brèche fut enlevée. Les soldats catholiques sauvèrent les enfants de ce héros des guerres religieuses.

La ville de Saint-Lô prise, Colombières mort, Matignon partit pour Paris avec Montgommery et le mena en triomphe dans une tour de la Conciergerie qui a gardé le grand nom du général huguenot.

Catherine, qui abhorrait Montgommery dont elle redoutait les talents et le caractère, ressentit une ivresse profonde de vengeance. Elle essaya de la faire partager à Charles IX. « Le meurtrier de votre père est dans nos prisons, » lui disait-elle. Mais le roi, regardant sa mère d'un œil cave, morne et terne, lui répondit : « Je me soucie de cela comme d'autre chose. »

Le pauvre jeune roi, que la pitié dispute à l'horreur, était proche de la tombe. On murmurait tout bas que sa mère l'avait empoisonné. Nous ne le pensons point. Il avait trop sonné du cor, trop couru les cerfs et les sangliers. Un nonce romain calcula que ce roi de vingt-quatre ans avait crevé plus de cinq mille chiens dans les forêts. Une sorte de phthisie, causée par tant de fatigues, par les fureurs aussi de son organisation malade, et par le remords de la Saint-Barthélemy, explique assez la fin terrible de Charles IX.

Catherine seulement obséda son agonie. Au milieu des épanchements d'une fausse tendresse, elle extorqua au mourant la signature qui la faisait régente. Catherine ne fut jamais plus adroite ni plus odieuse qu'à ce chevet d'angoisse. Elle ne songea pas à son fils expirant, elle n'eut de sollicitude que pour un autre de ses fils, le roi de Pologne : pour celui-là, elle fut vraiment mère. Mais comme si ce beau sentiment de la maternité ne pouvait être que monstrueux chez une telle femme, elle se réjouit de l'avénement du duc d'Anjou en contemplant le progrès des dernières pâleurs sur les traits foudroyés de Charles.

Tandis que cette Médicis scélérate avait engraissé tranquillement au delà même des proportions de Léon X, le jeune roi avait fondu et ses joues s'étaient creusées. Depuis la Saint-Barthélemy, il avait eu le cauchemar perpétuel des grands coupables : le souvenir des crimes accomplis. Sa distraction violente fut la chasse. Forcé de s'aliter, la chasse lui manquant, sa pensée restait haletante

dans son corps brisé. Elle s'enfuyait encore à travers plaines, bois, montagnes et gouffres. Le sombre roi ressembla alors à l'un des personnages que le vieux Eschyle amène au rocher de Prométhée et auquel les bourdonnements, les piqûres du taon ne permettent ni repos, ni trêve. Il va, il vient, il s'élance et s'épuise dans des frénésies mortelles, sous la vengeance d'une Olympienne. *Io vaga!* Ainsi l'ange de la colère poursuit Charles IX. Le remords l'aiguillonne. L'esprit du malheureux prince bondit çà et là, errant, éperdu; partout il rencontre les spectres de sa conscience.

Il voudrait s'en délivrer. Il appelle à son secours, non sa mère, mais Ambroise Paré. Hélas! son mal est de ceux que l'art ne guérit pas. Il n'éprouve aucun soulagement. Il voit les cadavres amoncelés des huguenots sous ses fenêtres, dans les fossés du Louvre, sur les eaux de la Seine; il voit des flots de sang, un fleuve de sang, une mer de sang. La soif le consume et sa langue est collée à son palais : rien ne le désaltère, pas même l'hypocras qu'il aimait autrefois. Il tombe de sommeil et il ne peut dormir. Il implore sa nourrice. « Nourrice, nourrice, assoupis-moi par ton chant, comme dans mon berceau. » Et la nourrice chante, et les paupières du malade ne se ferment pas. Alors il se dresse sur son séant et il s'écrie : « Ah! nourrice, que j'ai suivi un méchant conseil! Seigneur, faites-moi miséricorde! Que de meurtres, que de plaies! Je ne sais plus où j'en suis; tout ce qui m'entoure me rend perplexe et agité. »

C'étaient les fantômes des victimes qui lui appa-

raissaient dans les hallucinations de la fièvre et du désespoir. Des voix caverneuses le maudissaient; des gestes farouches le menaçaient; des yeux plus durs que ceux de ses faucons s'attachaient sur lui avec une fixité formidable. Voilà dans quels tourments expira ce roi-poëte, doué de facultés brillantes et né pour un autre avenir, si sa mère, tantôt une princesse, tantôt une institutrice, tantôt une bohémienne, toujours une tentatrice, n'eût été son mauvais génie sous toutes les formes, une conseillère de vice ou de crime à tous les moments du jour et de la nuit, une Locuste de l'âme, une corruptrice de cette conscience qu'elle rendit trouble jusqu'à l'assassinat, au carnage et à la folie.

La peinture raconte Charles IX avec non moins de fascination que l'histoire.

Il y a de lui plusieurs portraits : Charles IX enfant, Charles IX avant et après la Saint-Barthélemy. Ce sont les mêmes linéaments dans les trois dessins; mais le dernier est le plus curieux; c'est celui qu'il faut étudier.

Le front est menaçant, les sourcils proéminents, gonflés de chair sous leur arcade, les yeux à moitié fous, le nez comme atteint de la rage, la bouche fendue, presque aussi fendue que celle de Marat dans la toile de David.

Le visage de Charles IX, après la Saint-Barthélemy, est entièrement dégradé. Une cruelle brutalité y est empreinte. On sent que le crime a dépravé cette physionomie sauvage, enfunesté ces traits autrefois rayonnants du feu de l'esprit et désormais noirs, tra-

giquement fouillés et ravagés par le remords, tout enveloppés des ombres sinistres d'une conscience qui s'éteint. C'est une figure de roi transformée en une figure de bourreau. C'est le masque d'un réprouvé.

Rien n'est plus pathétique. Le cou du jeune homme s'est tordu, sa taille s'est voûtée; les coins des paupières bistrées, jaunâtres, sont injectés de fiel, les joues suintent le sang par tous les pores. L'âme s'est retirée et l'on dirait qu'elle est déjà errante dans les supplices éternels, dans les tourments infinis de l'enfer chrétien.

Aucun document, aucune page, aucune poésie ne m'a ému autant que ce simple crayon.

Merveilleux privilége de la peinture! On croirait que la Providence fait resplendir volontairement ses arrêts par la main des grands artistes et que leurs œuvres naïves sont chargées de transmettre, de siècle en siècle, jusqu'à la postérité la plus lointaine, la justice de Dieu.

C'est aussi la mission de l'historien de s'associer à cette justice suprême, en constatant le châtiment des coupables, — la mort du duc d'Aumale et de Cosseins devant La Rochelle, la mort de La Môle et de Coconas dans la conjuration de Saint-Germain, la mort de Charles IX dans son château de Vincennes. Cette tâche nous la remplissons sans plaisir, quoique avec un assentiment pieux aux décrets d'en haut.

Une autre tâche de l'historien est meilleure. Elle consiste à couronner de leur gloire les hommes gé-

néreux, à les honorer, à les vénérer, à les illuminer d'un rayon de plus dans la pourpre de leur couchant, dans le linceul blanc de leur trépas.

Oui, à côté du poteau des criminels, il siérait à l'historien de sculpter des statues à l'amiral de Coligny, au chancelier de L'Hôpital, aux grandes victimes, aux grands bienfaiteurs, aux martyrs. Ah! voilà quel serait le devoir des devoirs!

Mais comment le pratiquons-nous, et jusqu'où ne sommes-nous pas descendus? Nos pères mouraient pour leurs convictions, après s'être ruinés pour elles. Biens et vie, ils sacrifiaient tout à leur foi.

Et nous, cœurs dégénérés, nous n'osons pas même avouer ce que nous croyons, ce que nous aimons. Nous renions nos admirations secrètes pour nos plus grands ancêtres, pour ceux qui ont été des héros ou des saints et qui nous ont affranchis. Nous nous cachons, nous nous taisons, ou nous flottons dans d'insidieuses obliquités de langage. Et si par hasard quelqu'un nous interroge, alors forcés dans le retranchement de notre silence ou de nos ambiguïtés, nous en sortons par de nouvelles énigmes, par de nouvelles réserves et par des balbutiements méprisés de tout ce qu'il y a encore d'hommes justes.

Nous craignons d'être nous-mêmes. Nous craignons, si nous blessons, soit l'opinion, soit le préjugé, de ne pas avancer, de ne pas nous enrichir, nous craignons de nous compromettre pour aujourd'hui ou pour demain, nous craignons d'échouer

dans nos ambitions, dans nos intérêts, ou dans notre vanité ; ô lâches que nous sommes, lâches de la plus grande des lâchetés, de la lâcheté de l'esprit, de la lâcheté de la conscience, nous craignons tout, excepté Dieu qui vaut mieux que tout !

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

LIVRE TRENTIÈME.

LIVRE TRENTE ET UNIÈME.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

LIVRE QUARANTIÈME.

LIVRE QUARANTE ET UNIÈME.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, rue Mazarine, 30.

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, 6, rue des Poitevins.

